


Marcel VERHULST, sdb



**Vie et oeuvre
des premiers
missionnaires salésiens
au Congo**



Editions Don Bosco
Lubumbashi

MAISHA 3

**Vie et oeuvre des premiers
missionnaires salésiens
au Congo**

Recueil préparé dans la perspective du
Centenaire de la présence des
Salésiens de don Bosco
en R.D. du Congo,
le 10-11-2011

Du même auteur :

Missionnaire jusqu'au bout. Le Père Lambert Dumont (1915-2003).

Lubumbashi, Editions Don Bosco 2003.

Le Collège Saint François de Sales ou l'Institut IMARA au fil des années (1912-2002).

Lubumbashi, Editions Don Bosco 2005.

Vie et œuvre des premiers missionnaires salésiens au Congo

Marcel VERHULST, sdb

Editions Don Bosco

Lubumbashi (R.D.C.)

2008

Collection : MAISHA n° 3

Figures et œuvres d'Eglise en Afrique Centrale

*Sous la direction de l'Institut théologique
Saint François de Sales de Lubumbashi*

*Imprimerie Médiaspaul
des missionnaires de Saint Paul
B.P. 1497 – Lubumbashi,
Mai 2008*

*Imprimé en R.D.C.
Printed in D.R. Congo*

*A la mémoire des confrères défunts
de la province salésienne
d'Afrique Centrale*

*Pour mes confrères
qui, en 2009, célébreront
le 50^e anniversaire de l'érection
de la province AFC en 1959*

SIGLES EMPLOYES

- AE Archives du Ministère des Affaires Etrangères à Bruxelles
- ASA Archives de l'Abbaye Saint-André à Bruges (Belgique)
- ASC Archives de la Maison généralice de la Congrégation salésienne à Rome
- ASL Archives de la Province salésienne d'Afrique Centrale à Lubumbashi
- MV F. Scalon, *Mon voyage au Congo...*, [Liège 1917], in ASL 1 Récits de voyage
- RSS *Ricerche Storiche Salesiane* : revue d'histoire salésienne éditée à Rome

PREFACE

Motif de notre publication

Si quelqu'un observe aujourd'hui l'extension qu'a prise l'œuvre des salésiens de don Bosco¹ en République Démocratique du Congo, avec plus de 200 confrères, en grande majorité congolais, ses nombreuses communautés (plus de 20), les milliers de jeunes attirés par leurs activités scolaires, parascolaires et extrascolaires, il a de quoi s'émerveiller de la croissance d'une entreprise qui a débuté, il y a moins de cent ans.

Avec l'implantation, au Congo, de la congrégation des *Salésiens de don Bosco*, est allée de pair celle des autres branches de la famille salésienne : la congrégation des *Filles de Marie Auxiliatrice*, l'institut séculier des *Volontaires de don Bosco*, l'association des *Coopérateurs salésiens*, la confédération des *Anciens élèves de don Bosco* qui, elles, ont favorisé un rayonnement toujours plus large du charisme salésien dans ce pays et dans les deux pays limitrophes : le Rwanda et le Burundi.

A partir de 1959, les salésiens des trois pays ont constitué une province autonome, appelée : province d'Afrique Centrale (AFC en sigle). Ce n'est que récemment, en 2006, que le Rwanda et le Burundi (avec l'Ouganda) ont commencé à former une province autonome, appelée : « Afrique des Grands Lacs » (AGL en sigle). Il reste que cette nouvelle province est née de celle qui avait son épiscopat en République Démocratique du Congo, plus particulièrement dans la province du Katanga.

Tout cela a commencé un jour, précisément le 10 novembre 1911, par l'arrivée d'un premier groupe de missionnaires salésiens à Lubumbashi (alors appelée Elisabethville). On a pris l'habitude de les appeler « les pionniers », c.-à-d. ceux qui ont été les premiers à lancer l'œuvre salésienne dans une aire géographique où elle était totalement inconnue et qui ont frayé un chemin pour d'autres.

Notre publication, conçue dans le cadre des préparatifs du centenaire de la présence salésienne au Congo, qui sera célébré en 2011, pourra

¹ Les Salésiens de Don Bosco (SDB en sigle) appartiennent à la congrégation appelée: « Société de saint François de Sales », fondée par don Giovanni Bosco sous le patronage (la protection) de saint François de Sales. Notons ici que, dans la suite de notre étude biographique, nous utiliserons le terme familier « salésiens » pour désigner ceux qui ont officiellement le nom « Salésiens de Don Bosco ».

stimuler, osons-nous espérer, la vie salésienne de l'avenir par la redécouverte de l'esprit des origines.

But et méthode

Notre but est de présenter les six pionniers en ce qu'ils ont eu de plus personnel ou de plus typique. Comme nous le verrons, chacun d'eux a joué un rôle différent et original. Puisque, jusqu'à maintenant, aucune étude biographique n'a précisé leur rôle spécifique dans le lancement des premières œuvres salésiennes du Congo, notre étude biographique pourra combler cette lacune.²

Dans nos exposés biographiques, nous suivrons le schéma suivant : après avoir parlé de leur vie et de leurs activités, nous traiterons de leur personnalité et de leur figure spirituelle, pour terminer avec la publication de quelques textes significatifs du - ou à propos du - missionnaire étudié.³

Dans la documentation qui nous a servi d'appui, nous avons eu le souci d'aller au-delà des articles déjà parus dans des revues ou livres, pour exploiter - autant que possible - les pièces gardées aux archives.⁴ Il s'agit pour la plupart de celles qui sont conservées dans les archives de la province salésienne d'Afrique Centrale, à Lubumbashi. Cette documentation écrite nous a paru suffire à notre propos. Ça et là cependant, nous avons comblé quelques lacunes par des éléments provenant d'une tradition orale.⁵ Il va de soi que les sources - écrites ou orales - seront chaque fois mentionnées dans les notes placées en bas de page. Ces notes serviront aussi à donner des explications plus détaillées sur certains aspects que nous ne voulons pas traiter dans le corps du texte de crainte de l'alourdir.

Remerciements

Au terme de ce travail, il nous reste à remercier certaines personnes qui nous ont aidé par leurs apports divers. Je dois citer le père Léon Verbeek

² Les six pionniers ne sont, certes, pas les seules figures salésiennes de l'histoire salésienne en R.D.C. qui mériteraient d'être étudiées.

³ Pour monsieur Verboven seulement, il ne nous a pas été possible de trouver un texte autographe significatif.

⁴ Il s'agit pour la plupart de celles conservées dans les archives de la province salésienne d'Afrique Centrale, à Lubumbashi.

⁵ Cela a été le cas, notamment, pour monsieur Félix Verboven, pour lequel nous avons consulté un salésien toujours actif en R.D.C., monsieur Emile Kass, que je remercie sincèrement pour sa contribution.

qui, au début de mon travail, m'a donné quelques conseils au plan technique et historique dont il fallait que je tienne compte ; madame Béatrice Verdoodt qui a lu une première rédaction de mon travail. Après la rédaction complète des six biographies, le père Francis Desramaut a fait une lecture intégrale du manuscrit et l'a corrigé sur le plan grammatical et lexical, tout en me faisant plusieurs observations sur le plan historique. Ensuite, le père Michel Duhayon a fait la lecture du texte définitif pour en améliorer l'expression littéraire en tenant compte des futurs lecteurs. Evidemment, si malgré tout, il s'y trouve des fautes de formulation, des erreurs de fait ou d'interprétation, j'en reste le seul responsable.

Je dois aussi remercier ceux qui m'ont encouragé afin à mener à bien l'entreprise commencée il y a plus de trois ans et qui, pour plusieurs raisons, risquait de ne pas aboutir. Je peux citer, en particulier, les pères Jean-Luc Vande Kerkhove et Frank Ginneberge. Je dois citer en particulier le père Jean-Claude Ngoy, vicaire provincial et président de la commission préparatoire du Centenaire de 2011, qui - le 13 février 2008 - a donné son approbation pour la publication.

Avertissement

Nous avertissons le lecteur à propos de quelques particularités lexicales et orthographiques présentes dans notre étude. Pour les noms des villes, nous avons employé les noms en usage au moment où les faits se sont déroulés : Léopoldville, Elisabethville... (devenues Kinshasa et Lubumbashi). Pour l'indication des lieux, il y a parfois eu une fluctuation dans les termes utilisés. Par exemple, pour désigner la localité où résidait Mgr Sak, on a tantôt utilisé le terme « la Kafubu » ou « La Kafubu » (avec l'article défini en minuscule ou en majuscule). Nous avons opté pour « La Kafubu » (avec l'article défini en majuscule).

Autre cas curieux : le nom propre de Mgr Van Heusden, le deuxième vicaire apostolique qui a résidé à La Kafubu, a parfois été orthographié en un seul mot « Vanheusden » bien que, sur ses documents officiels, on trouve « Van Heusden », écrit en deux mots, avec majuscule. Il faut savoir qu'il s'agit de la même personne.

Dans le monde salésien, on désigne le supérieur général par le terme : « recteur majeur » ; le supérieur d'une « province » par « provincial » ou « inspecteur ».⁶ Le supérieur local d'une communauté religieuse, qui est souvent aussi le supérieur de l'œuvre ou des œuvres dirigées par cette

⁶ La Congrégation est divisée en provinces, appelées anciennement « inspections ».

communauté, s'appelle « directeur ». Un salésien qui est prêtre est appelé « père » (en France et en Belgique, parfois aussi « abbé » comme pour les prêtres séculiers) ; un salésien religieux, mais laïc : « monsieur » (et plus récemment « frère »). Notons qu'en Italie, on désigne un salésien prêtre avec le nom « don » (cf. don Bosco). Nous avons gardé cette appellation pour « don Scalonì », provincial de Belgique, ainsi que pour les supérieurs majeurs de la congrégation salésienne, puisque c'est ce qui a prévalu dans la tradition. Pour les autres provinciaux, qui n'étaient pas d'origine italienne, nous avons utilisé le nom « père » comme pour les autres salésiens-prêtres.

Notons encore qu'il y a eu des changements dans les termes employés dans les constitutions des congrégations depuis les réformes introduites sous l'influence du Vatican II. C'est ainsi que l'organe suprême qui aide le recteur majeur dans le gouvernement de la congrégation était autrefois appelé « chapitre supérieur » tandis que, depuis quelques années, on a commencé à utiliser le terme « conseil général ». Dans ce cas aussi, nous avons employé le terme en vogue au moment des faits exposés.

INTRODUCTION

1. Importance d'une étude biographique

Comme l'a dit un auteur africain, Joseph Ki-Zerbo, les « missions » chrétiennes ont été l'un des principaux leviers de l'évolution sociale, intellectuelle et morale des pays africains.⁷ Il vaut donc la peine d'étudier leur passé pour continuer à nous inspirer des éléments positifs et cela implique, entre autres, l'étude biographique, spécialement de ceux qui nous ont précédés. Car, si le vieux dicton « *Defunctus adhuc loquitur* » (le défunt continue à parler) est vrai, le défunt continue à envoyer un message à ceux qui vivent aujourd'hui. Quand une vie est achevée, il est plus aisé d'en saisir le message.

De plus, les instituts religieux sont généralement d'accord pour affirmer que le charisme de chaque institut s'enrichit d'un patrimoine de vie qui provient, non seulement de leur fondateur, mais aussi de tous les membres authentiques, comme autant de disciples fidèles mais aussi créatifs du fondateur.

Il y a longtemps que les hautes instances de la congrégation salésienne insistent sur une meilleure connaissance de son histoire, entre autres par une bonne connaissance biographique des salésiens décédés. Par exemple, au 19^{ème} chapitre général (tenu en 1965), le premier qui a été influencé par les documents du concile Vatican 2, il est dit à ce propos: « On souhaite que chaque province ait une brochure sur les salésiens les plus marquants de son histoire ». Ce chapitre général souhaitait concrètement que chaque provincial charge un confrère d'écrire de brefs profils des confrères les plus marquants de sa province.⁸ Ce n'est pas un cas unique ; dans les chapitres généraux successifs, on trouve des invitations semblables.⁹

⁷ Joseph KI-ZERBO, *Histoire de l'Afrique noire*. Paris, 1972, p. 439.

⁸ *Actes du 19ème Chapitre Général*, Rome, 1965. Dans la partie qui concerne la formation à la vie religieuse salésienne, le chapitre disait : « Que les salésiens ne cessent jamais d'étudier, surtout pendant leurs années de formation, la vie de Don Bosco, celle des premiers salésiens, celle des salésiens les plus illustres, afin de s'imprégner de leurs exemples et de leur esprit religieux. On souhaite que chaque Province ait une brochure sur les salésiens les plus marquants de son histoire. ». Au n° 276, on précisait : « Le Provincial chargera quelqu'un d'écrire de brefs profils des confrères les plus marquants de la Province. Ils pourront être réunis en brochures. »

⁹ *Actes du 21ème Chapitre Général*, Rome, 1978, n° 115 : « Que l'on prépare des documents [...] présentant [...] la vie de missionnaires éminents »; *Actes du 22ème*

Sur ce thème, aucun recteur majeur (supérieur général) récent de la congrégation salésienne n'a été aussi explicite que feu don Edmundo Vecchi. Il écrivait dans une lettre circulaire de 1997 que c'est « un devoir d'assurer la mémoire historique », afin qu'on puisse communiquer aux générations montantes une expérience bien réfléchie qui exprime concrètement quelle a été notre identité telle que vécue en des milieux et des cultures divers, à des moments historiques ordinaires et dans des circonstances exceptionnelles. Il motivait son vœu en affirmant que « celui qui néglige la mémoire perd ses racines ». Il poursuivait :

« Aujourd'hui nous nous trouvons en face d'une expérience salésienne de 150 ans, répandue sur tous les continents et qui est encore à raconter. Nous ne pouvons pas perdre un patrimoine si précieux. Nous pensons à la valeur que pourrait avoir pour nous et pour les confrères de demain l'histoire de l'implantation et du développement de la Congrégation dans les différents contextes... ».¹⁰

Il concluait sa réflexion sur ce thème en souhaitant que « chaque province » conserve, étudie et communique son histoire, selon les critères que la science historique offre aujourd'hui, par « des recherches spécialisées ».¹¹

Chez les salésiens d'Afrique Centrale, le premier à avoir perçu l'importance d'une conservation de la mémoire salésienne au Congo, fut curieusement un de ses pionniers : le coadjuteur salésien, monsieur Pierre Ferraris. A son temps, celui-ci se plaignait déjà que rien ne se faisait au Congo pour garder la mémoire des confrères missionnaires décédés à son époque¹² et un jour, il s'exclama : « Si Don Francesca¹³ vivait encore, il

Chapitre Général, Rome, 1984, n° 252 : « Chaque communauté fera connaître et aimer l'histoire et la vie de notre Congrégation ». On trouve une phrase presque identique dans les Actes du 23^{ème} Chapitre général, Rome, 1992 : « Chaque communauté fera connaître et aimer l'histoire et la vie de notre Congrégation ».

¹⁰ R. VECCHI, « Pour vous j'étudie » (Const. 14). La préparation adéquate des confrères et la qualité de notre travail éducatif, in « Actes du Conseil Général », 361 (1997) 37-38.

¹¹ *Ibid.*, p. 38. En particulier sur l'importance des biographies des confrères coadjuteurs, nous trouvons cette exhortation : « Ces biographies, étudiées et présentées en forme pédagogique, constituent un *catéchisme vocationnel* plus réel, efficace et complet sur le coadjuteur salésien » (*Il salesiano coadiutore. Storia, identità, pastorale vocazionale e formazione*. Rome, Ed. SDB 1989, p. 147).

¹² Étaient déjà décédés au Congo : les pères Henri Frédéric, François Scaloni et Mathurin Claquin ; les coadjuteurs Florent Merlant, Jacques Neyens et Joseph Maus.

ferait avec quelques traits une biographie édifiante ». ¹⁴ A la mort de monsieur Pierre lui-même (en 1945), rien ne s'est fait non plus pour garder sa mémoire. Le moment était en effet peu favorable : on sortait de la guerre où les contacts entre les salésiens de Belgique et ceux du Congo étaient devenus très difficiles. La faible autorité ou le peu d'impact du provincial de Belgique et de son « délégué » au Congo faisaient qu'à la mort d'un confrère, le directeur d'une communauté pouvait facilement négliger de composer sa lettre mortuaire, pourtant demandée par les règlements de la congrégation. De cet oubli ou de cette négligence furent victimes trois confrères coadjuteurs : Jacques Neyens (+1941), Joseph Maus (+1944) et Pierre Ferraris (+1946).

Cette situation était bien connue du père René-Marie Picron ¹⁵, un confrère salésien arrivé au Congo pour y être professeur de théologie, mais qui - entre 1933 et 1946 - fut également actif dans la vie pastorale des postes de mission, notamment à La Kafubu où résidait alors monsieur Pierre Ferraris. Quand, après le décès de ce dernier, le père Picron retourna en Belgique pour être professeur au scolasticat de Oud-Heverlee, il s'inquiéta de ce que rien ne se faisait pour écrire une lettre mortuaire sur cette figure des premiers temps. Il écrivit au père Mariage qui résidait aussi à La Kafubu et reçut cette réponse laconique : « Pour la biographie [de Pierre Ferraris] personne n'y songe ici ». ¹⁶ Pour faire plaisir au père Picron, le père Mariage envoya cependant quelques notes biographiques et quelques photos de monsieur Pierre. Probablement déçu, le père Picron décida d'enquêter lui-même sur la vie de monsieur Ferraris. Il écrivit au père Bernard van Hagens, professeur de philosophie à Turin, pour connaître quelque chose de plus précis sur la jeunesse et la première période de vie salésienne de monsieur Ferraris quand il était encore en Italie. Le père van Hagens prit contact avec le directeur de la maison de San Benigno qui répondit tardivement en donnant quelques éléments biographiques et une appréciation globale sur la figure de monsieur Ferraris. Le père Picron avait aussi demandé au père van Hagens de contacter l'unique sœur encore vivante de monsieur Ferraris :

¹³ Francesca Giovanni Battista (1838-1930), un des premiers élèves de don Bosco qui devint ensuite membre de la congrégation naissante. Le premier à avoir acquis un diplôme universitaire (faculté des Lettres), il a aussi beaucoup publié, notamment dans le domaine biographique : vies de don Bosco et de don Rua, puis d'autres salésiens défunts de la première génération.

¹⁴ R.-M. PICRON, dans sa lettre mortuaire sur Pierre Ferraris, in ASL *Ferraris*.

¹⁵ Le père René-Marie Picron, né en 1906, mort en 1991, a joué un rôle de première importance dans la vie des salésiens d'Afrique Centrale : d'abord comme délégué des salésiens du Congo (1949-1952), puis comme provincial des salésiens de Belgique et du Congo (1952-1959).

¹⁶ Lettre du père Mariage au père Picron, La Kafubu, 19/12/1946, in ASL *Ferraris*.

Marta Bellino. Le père Picron obtint ainsi pas mal d'informations sur l'enfance et la jeunesse de Pierre Ferraris.¹⁷ Il continua son enquête sur la période belge de Ferraris en contactant un ancien élève de Liège, monsieur Charles Piérrard, devenu chef-tailleur à l'école professionnelle de Woluwe-Saint-Pierre. Celui-ci, enchanté par le projet du père Picron, lui écrivit une longue lettre de quatre pages contenant d'abondantes données biographiques sur la période concernée.¹⁸ Fin 1946, le père Picron disposait déjà d'un matériel suffisant pour rédiger une biographie sommaire de son modèle admiré. Quand, en 1949, il fut nommé délégué ou supérieur religieux des salésiens au Congo, le moment était opportun pour réaliser son projet de biographie. En 1951, peu après le décès d'un missionnaire prêtre - le père Grégoire Hanlet - le père Picron s'en souvint sans doute. Trois confrères, décédés avant le père Hanlet, attendaient toujours d'être commémorés par une lettre mortuaire. Il se mit donc au travail et, en peu de temps, produisit et publia quatre lettres mortuaires portant toutes la même date de publication : le 24 juillet 1951.¹⁹ L'objectif du père Picron pendant son mandat de délégué, puis de provincial, entre 1949 et 1959, était de promouvoir les écoles professionnelles en Belgique et en Afrique Centrale. Pour cela, il voulait susciter de nombreuses vocations de confrères coadjuteurs au service de ce genre d'écoles. Un des moyens était de rappeler le bel exemple des trois confrères coadjuteurs, décédés depuis 1940, qui avaient donné le meilleur d'eux-mêmes au développement de telles œuvres.²⁰

¹⁷ Elle habitait près de l'Oratoire du Valdocco à Turin, mais vu son âge (80 ans) elle avait quitté sa maison, peu avant la visite du père van Hagens, pour aller loger dans un hospice. Quand le père van Hagens arriva chez elle, elle n'était même pas encore au courant du décès de son frère et elle venait encore de parler de lui à une des religieuses de l'hospice. Elle eut ainsi la douleur d'apprendre son décès. D'après le père van Hagens, elle aimait beaucoup son frère et en était fière (lettre du père van Hagens au père Picron, Turin, 26/04/1947, in ASL *Ferraris*).

¹⁸ Charles Piérrard, patron à la section des tailleurs de l'école professionnelle de Woluwe-Saint-Pierre, lettre au père Picron, Woluwe-Saint-Pierre, 19/10/1946, in ASL *Ferraris*.

¹⁹ Cfr. les quatre lettres mortuaires dans les dossiers personnels respectifs de ASL, toutes écrites par le père R-M. Picron dans le même style.

²⁰ Il l'affirme clairement dans la lettre mortuaire de monsieur Ferraris : « Dans notre Afrique Centrale, en pleine croissance civile et chrétienne, il est un besoin urgent d'écoles professionnelles, qui, de fait sont demandées de toutes parts. Pourrions-nous satisfaire ? A cette angoissante question, votre prière et peut-être votre élan missionnaire donneront la réponse. En priant pour notre cher défunt, vous n'oublierez pas l'œuvre de toute cette vie. » (ASL *Ferraris*). De même, dans la lettre mortuaire de monsieur René Lambert (30/04/1950), il parla du besoin de confrères coadjuteurs pour lancer les écoles professionnelles et agricoles. Quant à Mgr Van Heusden, selon lui, les confrères coadjuteurs jouaient un rôle important

Entre une simple lettre mortuaire, le plus souvent écrite dans un style élogieux (hagiographique), et une biographie critique, il y a évidemment une grande différence. Une biographie critique suppose l'application de la critique historique. C'est d'ailleurs ce que le recteur majeur, don Edmundo Vecchi, a demandé de faire en écrivant les futures biographies. Dans la province d'Afrique Centrale, le premier à avoir appliqué la méthode critique à l'histoire salésienne locale, a été le père Léon Verbeek en publiant en 1987 son ouvrage : *Ombres et clairières. Histoire de l'implantation de l'Eglise catholique dans le diocèse de Sakania, Zaïre (1910-1970)*.²¹ Comme le titre le dit, c'était principalement une étude de l'implantation de l'Eglise catholique dans la société congolaise, plus particulièrement dans le Sud-Katanga, appelé la « botte de Sakania ». Evidemment, en parlant des protagonistes salésiens actifs dans ce milieu, il a dû parler aussi de leurs motivations et donc de leur vie. Toutefois, il n'avait pas en vue un ouvrage biographique.²²

C'est donc à cette tâche - plus spécifiquement biographique - que nous voulons nous atteler par notre publication. Pour ce faire, nous avons pu profiter d'un instrument de recherche très utile, produit par le même père Léon Verbeek : une bibliographie exhaustive de tous les livres et articles qui ont eu comme auteurs un salésien de don Bosco (SDB) ou une fille de Marie auxiliaire (FMA). Ce livre, édité sous le titre : *Les salésiens de l'Afrique Centrale. Bibliographie 1911-1996*, nous a facilité le travail heuristique des sources sur les salésiens du Congo. Il s'agit le plus souvent d'articles parus dans les bulletins de nouvelles sur l'œuvre missionnaire.²³

dans les postes de mission : « Heures des missions qui ont des coadjuteurs » (dans la lettre mortuaire de monsieur Fernand Bauret, 24/07/1949, in ASL *Bauret*).

²¹ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, Roma, LAS 1987, 422 pp.

²² Il avait envisagé cet objectif au début de ses travaux. C'est du moins ce qu'on observe dans la correspondance entre le père Léon Verbeek et le père Picron (en convalescence à la procure en Belgique) à l'époque où il réunissait les matériaux de sa recherche : « Je suis pleinement d'accord qu'on consacre une partie [de mon livre ?] à des missionnaires et personnages méritants. Je voudrais vous demander de vouloir élaborer une esquisse, la plus détaillée possible, des personnages suivants : Pansard, Noël, Mariage, Verboven, Ferraris, Maus. Donc leur figure, leur activité et leur méthode missionnaires (pour Mariage, Pansard, Noël, Schillinger...). Les données bibliographiques se trouvent ici, mais je voudrais la description de leur figure missionnaire. » (lettre, Kansebula, 10/10/1973, in ASL B68 *Correspondances diverses*).

²³ *Les salésiens de l'Afrique Centrale. Bibliographie 1911-1996*. Rome, LAS 1998. Cette bibliographie comprend aussi tout ce qui a été publié sur l'œuvre salésienne dans les trois pays concernés : la République Démocratique du Congo (ex-Congo belge et ex-Zaïre), le Rwanda et le Burundi. La deuxième édition de cette

2. Circonstances de l'envoi des salésiens au Congo

Bien que nous n'envisagions pas de faire une étude sur les premiers missionnaires salésiens insérés dans le contexte social et ecclésial de leur époque²⁴, il convient de comprendre tant soit peu les motifs de leur départ au Congo. Il faut donc dire un mot sur les négociations qui eurent lieu entre les autorités du gouvernement belge, de l'église catholique, et de la congrégation salésienne, en vue du départ des salésiens au Congo.

Le début des négociations qui aboutirent à la fondation de l'œuvre salésienne au Congo²⁵, doit être situé au niveau du gouvernement belge qui cherchait la collaboration de congrégations susceptibles de s'engager au Congo afin d'y promouvoir l'enseignement scolaire. Une première démarche concrète fut celle du directeur général du ministère des colonies, Edouard Kervyn, qui – au nom du ministre, Jules Renkin - entra en contact avec le provincial des salésiens de don Bosco en Belgique, don Scalonì dès 1910. Monsieur Kervyn le fit habilement, en passant par des intermédiaires influents, notamment l'évêque de Liège, Mgr Rutten. Or, Mgr Rutten, expliquant la chose au provincial, fit valoir les différentes raisons qui plaidaient en faveur d'une acceptation de l'offre du Gouvernement belge : les salésiens travailleraient eux aussi au Congo comme tant d'autres congrégations avaient déjà commencé à le faire avant eux ; les salésiens participeraient à la mission de l'Eglise consistant à évangéliser les peuples tout en accomplissant un devoir patriotique envers le gouvernement belge qui avait accueilli la congrégation salésienne sur son propre territoire ; ils pourraient ainsi concourir à la « civilisation » des Noirs, tâche que le gouvernement belge voulait prendre très à cœur, du fait qu'il avait assumé, dès 1908, sa responsabilité de coloniser le Congo ; et enfin, il fit aussi valoir

bibliographie, parue en 1998, reprend celle de la première édition (les années 1911-1980) en la complétant jusqu'en 1996.

²⁴ Les six pionniers ne sont d'ailleurs pas restés longtemps ensemble. A partir de 1915, ils ont commencé à se disperser en s'intégrant dans de nouvelles communautés, composées pour la plupart de nouveaux confrères arrivés régulièrement chaque année.

²⁵ La question a déjà été étudiée par le P. Léon VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 24-29 ; une étude plus approfondie des premières années dans : M. VERHULST, *L'implantation de l'œuvre salésienne au Congo belge entre 1910 et 1914. Le projet pastoral et éducatif des protagonistes*, in Francesco MOTTO (ed.), *Insedimenti e iniziative salesiane dopo Don Bosco. Saggi di storiografia* (= ISS, Studi 9). Roma LAS, pp. 209-243 ; ID., *Significance and impact social des premières œuvres salésiennes au Congo belge. Le cas des écoles salésiennes d'Elisabethville (1914-1920)*, in F. MOTTO (a cura di), *L'Opera Salesiana dal 1880 al 1922. Significatività e portata sociale*. Vol. II, *Esperienze particolari in Europa, Africa, Asia* (= ISS, Studi 17). Roma, LAS 2001, pp. 377-385.

les conditions économiques favorables que le gouvernement était disposé à accorder aux salésiens.²⁶

La première réaction du provincial don Scaloni, résidant à Liège, fut négative. Il croyait ne pas pouvoir accepter l'offre, tout simplement par manque de personnel. Toutefois, après avoir pris de plus amples renseignements, il se rallia à l'avis unanime de son « chapitre » (conseil) qui jugeait qu'on ne pouvait refuser une si belle offre. Toutes les maisons belges seraient disposées à faire des sacrifices pour donner du personnel. Il s'était aussi mieux rendu compte de l'importance de la chose et du mauvais effet qu'aurait produit son refus chez les hautes instances ecclésiastiques et politiques du pays.²⁷

Le 28 juillet 1910, après avoir reçu l'accord de principe du chapitre supérieur de la congrégation salésienne, résidant alors à Turin²⁸, don Scaloni communiqua au ministre Renkin que les salésiens étaient prêts à accepter l'offre du gouvernement. Le 12 avril 1911, le ministère des Colonies stipula donc les conditions matérielles, financières et autres que le gouvernement était prêt à assumer pour permettre de lancer une première fondation au Congo : une école professionnelle pour les jeunes africains à Bunkeya. Ce projet initial changea dans le mois qui précéda le départ du premier groupe de missionnaires salésiens : ils ne devaient plus aller à Bunkeya, mais s'installer, au moins provisoirement, à Elisabethville. La raison en était que le vice-gouverneur général du Katanga, Emile Wangermée²⁹ avait demandé

²⁶ Mgr Rutten à Fr. Scaloni, Liège 18.1.1910, in ACS 38 *Elisabethville II - per la fondazione*. Concrètement, le gouvernement demandait d'y envoyer un groupe d'environ cinq confrères coadjuteurs (Frères) : de préférence belges, ou belges en majorité, dans le but de créer une école professionnelle. Il n'était pas encore question de salésiens-prêtres.

²⁷ Don Scaloni à don Piscetta, Liège 29/03/1910, in ACS 38 *Per la fondazione*.

²⁸ L'accord a été obtenu par l'influence décisive exercée par le cardinal Mercier qui était allé visiter personnellement le recteur majeur, don Rua, déjà malade, à Turin. Le cardinal disait que sa demande était même soutenue par le pape Pie X (L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 26). Notons que le « chapitre supérieur » était l'organe central du gouvernement de la congrégation salésienne, qui, avec le recteur majeur (comme supérieur général), dirigeait la congrégation au niveau mondial. Le nom a changé après le concile Vatican II ; on parle aujourd'hui de « conseil général » qui, depuis 1972, a son siège à la maison généralice transférée de Turin à Rome.

²⁹ Emile Wangermée (1855-1924). Il devint le premier gouverneur du Katanga (en même temps : vice-gouverneur général du Congo) le 1er septembre 1910. Il est considéré comme le fondateur et créateur d'Elisabethville. Ses larges prévisions pour l'avenir de la ville (avec une urbanisation moderne selon les plans des villes sud-américaines) fut longuement combattue par le gouvernement central. Un

au ministère des colonies de faire d'une pierre deux coups, en demandant aux salésiens de s'occuper, en plus de l'école professionnelle pour jeunes africains, d'une école pour enfants européens qui devait nécessairement être implantée à Elisabethville, zone principale de peuplement européen.

Dans les négociations en vue d'une convention entre le gouvernement belge et la congrégation salésienne (concrètement : la province de Belgique), on s'est encore posé la question du caractère confessionnel, ou neutre, qu'il convenait de donner à cette école d'enfants blancs, comme d'ailleurs aussi à l'école pour enfants noirs. La question fut considérée comme assez délicate du fait que, parmi les parents - surtout européens - il y avait des orthodoxes, des protestants, des juifs et aussi ceux qui voulaient une école « laïque » sans religion. Il n'est pas sûr que la préférence du ministère soit allée vers un enseignement laïc. De toutes façons, face aux difficultés d'organisation, le ministre Renkin préféra confier cette école à une congrégation religieuse enseignante. Il justifia cette option en disant que les congrégations enseignantes donnaient de meilleures garanties pour la continuité dans la direction d'une école officielle, qu'elles avaient une méthode d'enseignement unique, et que leur gestion économique, plus simple, était aussi moins coûteuse pour l'Etat.³⁰ Quant à la question confessionnelle, le principe de la liberté de religion étant acquis, il estima que seuls les enfants dont les parents demanderaient l'instruction catholique devraient la recevoir. Les autres devraient en être dispensés. Il rappela que d'autres religieux appliquaient déjà ce système dans les pays orientaux.³¹ Les salésiens obtinrent encore de pouvoir éduquer selon leurs propres principes pédagogiques, notamment le système préventif. Les deux partis étant d'accord sur ces points, le 7 mars 1911, fut signée la « convention », en bonne et due forme, entre le ministre Renkin et le provincial, don Scaloni.

Dans un message imprimé, adressé aux coopérateurs et coopératrices salésiens de Belgique, invitant ceux-ci à assister à la cérémonie du départ des missionnaires salésiens pour le Congo, le rédacteur (très probablement

témoin définit le général Wangermée comme un homme « d'une rectitude complète d'idées, le coeur sur la main, mettant le droit du franc parler au-dessus de toutes les autres considérations et usant largement de ce droit quand il l'estimait utile ou nécessaire dans l'intérêt général, méprisant la flatterie et l'obséquiosité, allant tout droit au but, se souciant peut-être trop peu des critiques ». Son caractère le portait à être un homme d'action (*Biographie Coloniale Belge*, Bruxelles 1948-1958, col. 951-956). Ailleurs on le définit : « un esprit éclairé, désireux de progrès » (*Comité Spécial du Katanga, 1900-1950*. Bruxelles, Ed. Cuypers 1950, p. 39).

³⁰ Ibidem.

³¹ Renkin à Wangermée, Bruxelles, 26.10.1911, in ASL *Anciennes archives de l'enseignement*, fardé 112/2.

don Scaloni) précisa que ceux-ci seraient envoyés, en premier lieu, pour fonder des écoles primaires, agricoles et professionnelles. Cependant, leur mission ne se limiterait pas à cela. Ils créeraient « un vaste champ d'apostolat » dans toute la région où leurs écoles seraient implantées, comme autant de centres de rayonnement. Bref, les missionnaires salésiens contribueraient, comme les autres congrégations missionnaires en Afrique, à l'oeuvre de « régénération et de civilisation chrétienne » en Afrique noire.³²

Dans les derniers mois précédant le départ, don Scaloni se devait de composer une bonne équipe, penser à leur préparation à la vie missionnaire, penser aussi aux bagages à emmener et aux modalités du voyage. Le 12 avril 1911, le directeur général du ministère des colonies, Edouard de Kervyn, fit savoir à don Scaloni que la première équipe à envoyer au Congo devrait comporter cinq à six membres - des frères surtout, ou à défaut des prêtres - « capables de donner l'enseignement primaire et professionnel » dans les métiers du bâtiment, du vêtement, et de l'agriculture. Il demanda d'en tenir compte « dans la mesure du possible ». En outre, il fallait que les membres du groupe se préparent par l'apprentissage des langues locales utilisées au Katanga et qu'au moins trois d'entre eux suivent les cours de médecine tropicale.³³ Don Scaloni répondit qu'il préférerait envoyer six confrères, plutôt que les cinq demandés par le gouvernement, afin qu'ils puissent, d'emblée, constituer une communauté « canonique ». ³⁴ Il disait aussi que ses confrères seraient capables de donner l'instruction primaire, l'enseignement dans le domaine de l'agriculture et des divers métiers : tailleur, menuisier et boulanger. Il ajouta qu'il considérerait comme allant de soi que ses confrères enseignent aussi le dessin, la gymnastique et la musique vocale et instrumentale. Il rappela enfin qu'ils devaient avoir la possibilité de se dévouer aussi à l'évangélisation.³⁵ Il voulait les accompagner, en personne, étant donné qu'à leur arrivée au Congo, il y aurait encore de « nombreuses dispositions à prendre » sur place pour « inaugurer » la première oeuvre. Mais le ministre trouva trop onéreux un voyage supplémentaire aux frais de

³² *Bien chers Coopérateurs et Coopératrices*, Liège, s.d. (feuille volante, 1 page).

³³ E. Kervyn à F. Scaloni, Bruxelles, 12/04/1911, in ASL B14 *Copies Archives Ministère Affaires Etrangères*. Ces cours étaient dispensés à Bruxelles, à partir du 18 mai 1911, pour tous les nouveaux agents coloniaux, ainsi que pour les missionnaires qui partaient au Congo.

³⁴ Une maison canoniquement formée de six membres (au minimum) avait un « directeur » comme supérieur, responsable devant le provincial, et un « chapitre » pour lui donner des conseils dans toutes les questions d'importance ; ce qui garantissait une plus grande autonomie dans le fonctionnement d'une maison salésienne.

³⁵ F. Scaloni à E. Kervyn, Liège, 15/04/1911, in ASL B14.

l'Etat, voyage inutile selon lui puisque la première implantation serait provisoire.³⁶

3. Composition du premier groupe

Le premier groupe constitué par don Scalonì d'après les desiderata du ministre des colonies, se présenta comme suit :

- le père **Antoine-Joseph Sak** (1875-1946)³⁷, ou Mgr Sak dès 1925. Né à Eksel, le 16 janvier 1875, il était de nationalité belge, flamand d'origine, francophone par sa formation scolaire. Avant son départ au Congo, il avait exercé plusieurs fonctions dans les écoles salésiennes de Belgique, dans le domaine scolaire et parascolaire. C'est lui que le provincial désigna comme chef de la première expédition missionnaire à envoyer au Congo.

Nommé supérieur religieux (visitateur) des salésiens du Congo en 1924, il deviendra « préfet apostolique » d'un territoire situé au sud de la province du Katanga, en 1925. Dès lors, son souci principal sera d'y implanter l'Eglise catholique et de faire une première évangélisation de la population. Promu « vicaire apostolique » de ladite région en 1939, il sera consacré évêque en 1940.³⁸ Il mourra à Elisabethville, le 15 mars 1946, le deuxième du groupe (après monsieur Maus, qui décédera en 1945).

Il avait atteint l'âge de 71 ans, après avoir accompli 35 ans de travail missionnaire au Congo, dont 6 ans d'épiscopat (1940-1946). On peut le considérer comme le fondateur des « missions salésiennes » au Congo.

Avec lui partiraient deux prêtres et trois coadjuteurs (frères). Suivant l'ordre d'ancienneté (du plus âgé au plus jeune), le reste du groupe se présentait comme suit :

- monsieur **Joseph Maus** (1873-1944), coadjuteur. Né à Liège, le 25 août 1873, de nationalité belge (probablement d'origine allemande), il était boulanger et cuisinier de profession et un autodidacte qualifié dans le domaine agricole.

³⁶ Cf. lettre de Fr. Scalonì à E. Renkin, 24/03/1911, in ASL B14, où il demande de lui faciliter (payer) le voyage au Congo. Réponse de E. Kervyn au vice-gouverneur général, Bruxelles, 31/03/ 1911, in ASL B14 *Documents Ministère Affaires Etrangères* : «...cela me paraît assez inutile et coûteux puisqu'il s'agit d'une installation provisoire. »

³⁷ Notice biographique : *Dizionario biografico...*, p. 251.

³⁸ Notons, qu'en 1959, ce vicariat du Luapula Supérieur est devenu le diocèse de Sakania, puis, en 1976, le diocèse de Sakania-Kipushi.

Au Congo, il sera surtout un factotum dynamique et un briquetier infatigable qui produira sans cesse les matériaux pour les constructions en dur dans les postes de mission. L'aîné du groupe des six pionniers mourra aussi le premier, à La Kafubu, le 22 juin 1944, à l'âge de 71 ans, dont 33 ans de vie missionnaire au Congo.

- monsieur **Pierre Ferraris** (1873-1946), coadjuteur. Né à Turin, le 1^{er} octobre 1873, de nationalité italienne, tailleur de formation, il avait été envoyé en Belgique et nommé chef-tailleur dans l'atelier de couture de l'école professionnelle de Liège. Quand le provincial, don Scaloni, composa la première équipe de missionnaires destinés au Congo Belge, il avait d'abord pensé au coadjuteur tailleur Pierre Fenain, mais c'est finalement le nom de Pierre Ferraris qui fut retenu.

Au Congo, il continuera son travail de chef-tailleur. Pierre Ferraris mourra à Elisabethville, le troisième du groupe, le 9 octobre 1946, à l'âge de 73 ans dont 35 ans de vie missionnaire au Congo.

- le père **Alphonse Schillinger** (1880-1959), prêtre. Né à Mutzig, le 3 juin 1880, il était alsacien, d'abord de nationalité allemande, puis française. Avant de partir au Congo, il avait exercé le ministère sacerdotal à l'école professionnelle de Liège et surtout à la paroisse Saint-François de Sales. Au Congo comme en Europe, il s'est montré peu apte pour l'enseignement scolaire, mais très doué pour le travail pastoral direct.

Il sera surtout un missionnaire des villages, broussard infatigable qui jouera un rôle de premier plan à côté de Mgr Sak dans l'implantation de l'église catholique dans la botte de Sakania. Il mourra le 13 juillet 1959, à Elisabethville, le quatrième du groupe, dans sa 80^{ème} année, dont 48 ans de vie missionnaire au Congo.

- le père **Jules Mariage** (1883-1963), prêtre. Né à Calonne (Antoing), le 4 octobre 1883, il était de nationalité belge, wallon. Avant son départ au Congo, il avait été « instituteur » d'école primaire, éducateur et assistant des jeunes.

Au Congo, il sera tour à tour instituteur, infirmier, catéchiste, missionnaire des villages, économiste, supérieur de mission. Il mourra à Elisabethville, le dernier du groupe des six, le 19 mai 1963, dans sa 80^{ème} année, après avoir accompli 52 ans de vie missionnaire au Congo.

- monsieur **Félix Verboven** (1888-1962), coadjuteur. Né à Anvers, le 18 février 1888, il était de nationalité belge, flamand. Menuisier-charpentier de profession, avant de partir au Congo, il avait enseigné le métier à l'école professionnelle de Liège.

Son travail au Congo sera pratiquement le même qu'en Belgique. Charpentier, il fera un travail apprécié dans la construction des différents postes de mission. Cadet du groupe des premiers missionnaires, il mourra à Elisabethville, le 21 janvier 1962, le cinquième du groupe, à l'âge de 73 ans, dont 50 ans de vie missionnaire au Congo.

Comme on peut l'observer, le groupe des pionniers a compté des personnes d'âges assez différents : monsieur Maus et monsieur Pierre ont commencé leur vie missionnaire à 38 ans ; le père Sak à 36 ans ; le père Schillinger à 31 ans, le père Mariage, à 28 ans. Monsieur Verboven, le plus jeune du groupe, à 23 ans.³⁹

4. Départ en Belgique et arrivée au Congo

Le départ des missionnaires eut lieu dans une ambiance faite de patriotisme et de ferveur missionnaire, difficilement imaginable aujourd'hui. Comme dans la province salésienne de Belgique c'était le premier envoi de missionnaires, vingt ans après l'arrivée des salésiens en 1891, l'événement fit date. Le 8 octobre 1911, une journée spéciale fut organisée à l'Institut Saint-Jean Berchmans de Liège. C'est en ces termes que le provincial invita les coopérateurs et coopératrices :

« Les fils du vénérable Dom Bosco de la province belge de l'Immaculée Conception auront le bonheur, le 8 octobre prochain, d'envoyer au Congo un premier contingent de missionnaires. [...] Ils espèrent que vous viendrez nombreux assister au départ des missionnaires. Votre présence à cette touchante cérémonie sera pour eux d'un puissant réconfort. Ils emporteront sur la terre africaine l'assurance que les Coopérateurs de notre Belgique si catholique, se feront un devoir de les aider tout spécialement par leurs prières et leurs bonnes œuvres, et d'avoir ainsi part à leur mérites. Dieu et Notre-Dame Auxiliatrice daignent les conduire, les fortifier... ».⁴⁰

La journée d'adieu débuta dès le matin, par les messes célébrées à tour de rôle par les trois missionnaires prêtres, puis dans l'après-midi par une séance de circonstance dans la grande salle de l'institut, pour les étudiants,

³⁹ Les six missionnaires, excepté le père Mariage, étaient tous issus de la maison de Liège. Ce lien étroit entre « Liège » et les « salésiens du Congo » subsistera longtemps. En tout, on a compté 31 salésiens, venant de Liège, établis au Congo entre 1911 et 1940 (H. DELACROIX- L. HANOTAUX, *L'orphelinat Saint-Jean-Berchmans à l'origine des œuvres salésiennes de Belgique et du Zaïre*, brochure s.l., s.d., p. 20-21.30).

⁴⁰ *Bien chers Coopérateurs et Coopératrices*, Liège, s.d. (feuille volante, 1 page).

les apprentis et un nombreux public.⁴¹ Les chants et les discours se succédèrent pendant deux heures. Enfin, à 17h00, il y eut la grande cérémonie d'envoi en mission présidée par le vicaire général du diocèse de Liège, Mgr Bovens.⁴² La cérémonie était imprégnée d'une poignante mélancolie que mitigeait une foi ardente. Quand les six missionnaires, en leurs habits de voyage, entrèrent dans le chœur de l'église Saint-François de Sales, bondée de fidèles et d'un nombreux clergé, et précédés d'une soixantaine d'enfants en tenue d'acolytes, l'émotion des assistants fut à son comble :

« L'orgue prélude ; très grave alors, s'éleva dans l'air religieux, le *Veni Creator*. Le Père Lemarchand⁴³ monte en chaire. Certes, on connaît la belle éloquence toute chaude et spontanée qui déjà a ramené vers Dieu tant d'âmes. Mais ce jour-là, le souffle de l'Esprit lui-même inspira le prédicateur. Apôtre toujours, il nous montra la voie : nous qui restons au foyer, dans la patrie, nous devons être aussi des missionnaires. Il nous dit comment et pourquoi. Plus d'un, à part lui, alors se reproche sa vie trop lâche et nulle devant l'abnégation absolue de ceux qui partaient. Quand, brisé par l'émotion, le prédicateur fit aux missionnaires ses adieux, dans le grand silence du temple, on entendit des sanglots. La grâce, à flots, envahit les âmes et Dieu seul sait, en ce moment, combien s'en retournèrent vers Lui. »⁴⁴

⁴¹ Le programme de la « séance intime », organisée à l'occasion du premier départ des missionnaires salésiens, prévoyait deux parties. Dans la première partie : ouverture (La Bruyère) par l'harmonie - hommages aux missionnaires, présentés par les étudiants (les « latinistes ») - déclamation « Les Missionnaires » (texte de Fénelon) - un chant patriotique exécuté par les enfants de l'école primaire de la paroisse Sainte Véronique - Déclamation « Mort de Saint François Xavier » (texte de Van Tricht) - une surprise musicale. Dans la deuxième partie : un morceau d'harmonie « La Speranza » - hommages aux missionnaires, présentés par les apprentis de l'école professionnelle - déclamation : « Le sacrifice d'une Mère » (texte de Van Tricht) - chœur des missionnaires - déclamation « Départ de Missionnaires » (texte de François Coppée) - ouverture de symphonie, exécutée par vingt lauréats du conservatoire (de Liège ?) en villégiature à l'orphelinat Saint-Jean-Berchmans - lecture d'un texte de Léopold II sur la « Civilisation du Congo ». - La cérémonie était clôturée par l'hymne national de Belgique, la Brabançonne.

⁴² Cérémonie précédée par la récitation du chapelet pour attirer les bénédictions divines sur les missions.

⁴³ Le père Joseph Lemarchand (+ 1944) était (en ce temps) secrétaire provincial et membre du conseil provincial de la jeune province belge. C'était le prédicateur attitré des grandes occasions.

⁴⁴ Un article, rédigé vraisemblablement par le rédacteur en chef du bulletin des Anciens élèves de l'Institut Saint-Jean Berchmans (sous le pseudonyme « Ami ») rapporte à chaud l'événement : *Vers le Congo belge : départ de nos missionnaires*

Un à un, les missionnaires reçurent du père Scaloni leur croix de missionnaire, symbole d'envoi en mission sous mandat de l'Eglise. Après l'adoration et la bénédiction du Saint-Sacrement, on entonna « l'hymne des missionnaires ». Quand les six quittèrent le chœur de l'église, la foule se pressa autour d'eux pour les embrasser ou toucher leurs vêtements. D'après un des assistants, ce fut une scène inoubliable :

« Poignante et infiniment touchante fut l'imposition des croix aux missionnaires. Devant ce spectacle ravissant des fils pleurant sur le cœur du père ému, puis des frères se donnant réciproquement ce témoignage de tendresse et cela devant l'autel du Seigneur et sous les yeux d'une multitude de fidèles, l'on sentait passer dans son cœur un frisson sacré. C'étaient là les adieux suprêmes. Aussi nul ne l'ignorait. Les enfants moins que d'autres, et quand les missionnaires traversèrent la grande nef de l'église, tandis qu'au jubé, les choristes redisaient leurs chants d'adieux : *Partez, amis... nous vous retrouverons dans la sainte patrie*, ce furent des scènes infiniment touchantes : un homme arrête les missionnaires pour les embrasser, d'autres leur baisent les mains, tout le monde veut au moins les voir

– *Adveniat Regnum tuum!*, in « L'Ami des Anciens », 27 (1911) 209-10. Le prédicateur avait évoqué, paraît-il : la beauté mais aussi les souffrances liées à l'apostolat missionnaire exercé au nom « de l'Eglise, de la Congrégation salésienne et de la Patrie » (le Royaume de Belgique).

Dans un autre article *Un premier départ de Missionnaires salésiens pour le Congo*, on trouve une description semblable : « L'émotion gagne tout l'auditoire et bien des visages sont baignés de pleurs. Sans doute, d'aucuns pleuraient de joie à la pensée que ces "paladins du Christ, ces chevaliers errants de la Foi" comme les a appelés François Coppée, allaient porter au loin la lumière et le bonheur à des âmes depuis trop longtemps enfoncées dans les ténèbres [...], et parce qu'aussi ces intrépides disciples du Sauveur, se dévouant aux fatigues et peut-être à la mort, donnaient par l'exemple de leur sublime sacrifice, une preuve nouvelle de la divinité de la religion catholique, car Pascal l'a dit énergiquement : "Je crois volontiers des témoins qui se laissent égorger." » in « Bulletin salésien » de France, 33 (1911) 331.

Notons que François Coppée (1842-1908), célèbre poète et romancier et auteur dramatique français, venait de parler, dans un livre paru peu d'années avant (en 1908), intitulé *La bonne souffrance*, de son retour à la foi catholique de son enfance. Il y relatait, entre autres, une cérémonie d'imposition de la croix à laquelle il put assister un jour à Paris chez les prêtres des Missions Etrangères. L'événement avait laissé une profonde impression sur son âme sensible. Auparavant déjà, il avait lu l'impressionnant livre *Ça et là* (Paris, 1865) de Louis Veuillot (1813-1883) sur le thème de l'envoi en mission. Ce dernier, le plus grand journaliste catholique anti-libéral de la France du 19^{ème} siècle, s'était converti à la foi catholique, à l'âge de 25 ans et ce qui l'avait le plus frappé, c'était que des missionnaires portaient au loin en sacrifiant à l'avance leur vie pour l'Eglise et le Christ.

passer et cela sans cohue dans une église où il y avait foule, mais avec recueillement et respect. »⁴⁵

Le 12 octobre 1911, les six missionnaires partirent de Belgique. Du port d'Ostende, ils passèrent en Angleterre, atteignant Douvres, d'où ils prirent le train vers Londres. Au port de Southampton, ils s'embarquèrent sur le « Kenilworth Castle »⁴⁶, avec comme destination la Ville du Cap dans l'Union Sud-Africaine. Sur le même bateau, se trouvaient tous leurs bagages - 285 caisses - pour équiper leur future maison et école professionnelle dès leur arrivée. Ils accostèrent au port du Cap le 1 novembre 1911, après une traversée qui avait duré 17 jours. Après trois jours de repos chez les salésiens qui avaient une oeuvre au Cap, le 3 novembre, ils prirent le train pour Elisabethville. Ils arriveront le 10 novembre 1911 au terme d'un voyage qui était, pour l'époque, un record de rapidité (c'est-à-dire 28 jours).⁴⁷ Relisons à ce propos le récit pittoresque du père Sak.⁴⁸

« Nous sommes partis vendredi 3 novembre, à midi, malgré le brave Père Directeur du Cap qui aurait tant voulu nous retenir, mais j'avais écrit au Gouverneur du Katanga, qu'après nous être reposés trois jours auprès de nos confrères, nous arriverions frais et dispos pour le travail ; nous ne comptons pas alors que le parcours en chemin de fer était si fatigant. La première journée se passa bien ; tout ce que nous voyions était nouveau pour nous, d'abord un immense défilé de montagnes qui dura bien cinq longues heures, des huttes indigènes remarquables par leur pauvreté... Il fait une chaleur très forte que nous tâchons de diminuer par quelques oranges apprêtées pour la soif, beaucoup de

⁴⁵ Un premier départ ..., *ibidem*.

⁴⁶ Steamer de la grande compagnie de navigation anglaise : l'Union Castle-Line. Ses puissants « mailboats » ou steamers postaux (chaque navire jaugeant 12.000 tonnes) faisaient à l'époque le service le plus rapide d'Angleterre à l'Afrique du Sud, en seulement 17 jours. Information dans P. FERRARIS, *Une excursion au Katanga (Congo Belge)*. Liège, Société Industrielle d'Arts et Métiers 1918, p. 3 ; M. LAMBERT, *Impressions de mon premier voyage au Congo*, in « L'Ami des Anciens » 20/4 (1924) 12-14.

⁴⁷ J. SAK, *Monographie des Missions salésiennes au Congo-Belge (1911-1924)*, s.l. [Elisabethville], 1924, p. 1 (la numérotation des pages est à nous) ; la notice des 285 caisses se trouve mentionnée dans une publication à l'occasion du XLème anniversaire du Collège : J. SCHROOTEN, *Le Collège au fil des ans*, N° spécial de « Rayons » 1952, p. 7. P. Schrooten l'a trouvée dans les notes du père Mariage.

⁴⁸ J. SAK, *Récit de l'arrivée des premiers Missionnaires Salésiens Belges*, in « Bulletin salésien » (français), 392 (1912) 69-74. Le père Sak a rapporté cette dernière étape du voyage dans une longue lettre adressée à son provincial, don Scaloni ; lettre qui fut transmise au recteur majeur de la Congrégation, don Paolo Albera qui la fit publier dans le Bulletin salésien. NB. J'ai complété le récit du père Sak par quelques notes du père Jules Mariage.

mouches sur et dans le train, petites bestioles fort encombrantes et sur lesquelles on ne peut malheureusement jamais se fier ici.

Nous voyons des troupeaux immenses de moutons, de chevaux, de bœufs, etc. mais tout cela ne dure pas, car plus on avance, plus tout semble désert ; à certains moments nous avons trois locomotives à notre train [...] partout les rochers nous entourent ; à une petite gare nous voyons un arbre rempli de nids d'oiseaux tous suspendus et magnifiquement confectionnés ; nous en comptons au moins dix-huit, c'est que les arbres se font rares plus on avance vers le Transvaal. Pour notre première nuit nous dormons tant bien que mal, nous sommes à trois par compartiment mais on se rend visite très souvent car les compartiments se touchent et un couloir trop peu large malheureusement nous permet ces visites intéressantes où l'on se communique ses impressions.

Nous voilà au samedi, quatre [novembre] ; nous faisons notre méditation en commun, puis on regarde un peu le paysage qui a changé depuis la veille ; ici parfois une ferme de Boers, puis des enclos immenses où nous voyons brouter, non pas des vaches, mais des Kasoars, grands palmipèdes comme des autruches à peu près. M. Schillinger, très ferré en histoire naturelle, nous a trouvé ce nom de suite. De temps en temps nous voyons un ou deux Boers qui galopent à cheval à travers les plaines ou les brousses immenses, puis le pays change de nouveau, et les montagnes recommencent presque à l'infini ; nous avons été fortement impressionnés par un petit cimetière que nous rencontrons en plein milieu d'une maison : une tombe surmontée d'une croix. Avoir le mort ainsi à côté de la ferme où il a vécu, au milieu des siens ! Que de pensées nous viennent que nous tâchons de chasser de notre esprit ! [...] Nous avons toujours heureusement une orange qui calme de temps en temps la soif devenant une vraie torture. Vous dire les différentes stations où nous passons [...] cela me réjouit car c'est du flamand ; c'est tantôt Klokkfontein puis Potfontein, puis Blokfontein, puis Bloemfontein, tout cela avant d'arriver à Kimberley, et toujours des *fontaines*, et je comprends qu'il est bon d'ajouter ce nom à toutes les gares !...

Nous allons arriver à Kimberley ; nous voyons 3 ou 4 mines, mais de quoi ? Nous l'ignorons. C'est là que nous voyons aussi des vrais villages noirs et du monde qui fourmille là-dedans, des enfants à moitié vêtus et lorsqu'ils voient le train tous crient qu'on leur jette un sou. Nous arrivons à la gare de Kimberley : ici, station tout à fait moderne, électricité, hall couvert, etc. On se croirait de nouveau en Europe [...] les mines que nous avions vues étaient des mines de diamant. Et dire que nous avons passé tout près ! Quelle figure va faire le préfet de Liège quand il va savoir cela ? [...]

Dimanche 5, nous faisons notre méditation, nous récitons ensemble le chapelet, nous tâchons enfin de nous souvenir que c'est le dimanche et de le sanctifier de notre mieux. Et pourtant on ne le dirait guère en voyant nos habits pleins de poussière, nos costumes noirs sont devenus blancs, et plus d'une fois nous croyions littéralement étouffer. [...] Ce n'est plus la plaine maintenant, ce sont des forêts touffues, les villages semblent plus nombreux, des noirs viennent le long du train pour vendre des plumeaux. Vraiment on en aurait besoin ; notre train ressemble à un long fantôme blanc à cause de la poussière de plus en plus

dense : nous voyons encore des femmes porter leur petit enfant sur le dos, parfois deux à la fois, et cela ne semble pas les gêner. [...]

Aujourd'hui donc dimanche nous passons à Mafeking à 7 h 40 du matin, nous remémorant la guerre des Boers. Nous avons fait jusqu'ici 1075 milles et nous devons en faire 2055 ; nous désirons vivement voir le soir arriver, parce que la nuit on fait du chemin sans penser à rien, cela vaut mieux. [...]; nous avons préféré nous contenter de notre couverture de voyage ; le lit est un peu dur vu que les plumes y manquent ; [...] enfin on rit, on dit un peu de blagues et tout le monde est content sauf parfois ceux qui sont réveillés par un voisin incommode qui aime mieux aller prendre l'air pendant une minute ou deux que de rester enfermé toute une nuit.

Nous voici au lundi 6, et nous arrivons à Bulawayo à 6 h ½ du matin. Un Révérend Père Jésuite nous attendait à la gare. Le père Tozzi, directeur de notre Maison du Cap, lui avait télégraphié notre passage, et nous devions y passer quelques heures, car nous ne pouvions repartir qu'à midi. Nous sommes tout heureux de pouvoir célébrer la sainte Messe, moi chez les Sœurs Dominicaines dont la Maison-Mère est à Salisbury, M.M.. Schillinger et Mariage, dans l'église paroissiale desservie par les Rév. Pères Jésuites ; après la messe nous déjeunons chez les bonnes Sœurs qui nous reçoivent avec une charité vraiment édifiante ; nous visitons leur maison où elles ont plus de 200 enfants dans leurs écoles. Après cette visite intéressante nous nous rendons chez les pères Jésuites : là, le Supérieur nous accueille à merveille, il me donne des renseignements précieux et se charge de nous faire nos approvisionnements pour la route, car à partir de Bulawago, il n'y a plus de wagon-restaurant relié au train ; il nous faut des provisions pour 4 jours [...] Il fait une chaleur atroce. C'est monsieur Verboven qui trouve cela, et puis beaucoup de poussière. [...] A 11 heures nous retournons dîner chez les braves Sœurs qui nous font un repas copieux et splendide comme en Belgique à peu près, et l'on a, comme on dit vulgairement, « tapé dans le tas » ; nous avons besoin de cela, car la cuisine anglaise que nous avions goûté si longtemps sur le bateau, et qui avait recommencé sur le train avait gâté plus ou moins l'estomac de plusieurs, le mien entre autres. Nous avons eu surtout une de ces tasses de café capables de ressusciter un mourant ; aussi étions-nous tous ragailleardis. [...] A 12 heures il fallait être à la gare [...] voilà le train en marche ; adieu cette fois la grande civilisation, et vive la brousse et la belle nature! Hourrah !

Nous voilà en route vers Livingstone et Victoria Falls, puis Sakania, première ville congolaise et puis enfin Elisabethville. La nuit fut plutôt mauvaise, il faisait trop chaud et nous nous réjouissons de voir lever l'aurore du mardi. Nous arrivons à 7 h 40 à Livingstone. [...] on a le temps de faire des observations ! M. Maus trouve que le bourgmestre de l'endroit ferait bien de faire planter des arbres le long des boulevards pour qu'on ait au moins un peu d'ombre. [...] Enfin nous voilà à 7 h du soir et nous bénissons l'heure de la délivrance. Nous préparons et mangeons notre petit souper, et nous sommes des plus joyeux : la misère une fois passée n'a plus d'effet. Le mercredi matin, M. Maus va, avec notre petite marmite, prendre de l'eau chaude à la machine du train. Elle n'est pas des plus

bouillantes, mais à la guerre comme à la guerre ; on y verse un peu d'extrait de café et nous voilà aux anges ! Une tasse de café qui parfume tout notre compartiment ! Non vraiment il n'y a pas de quoi se plaindre puisque le bon Dieu nous donne de si bonnes choses [...]. Plus rien de saillant jusqu'au jeudi où nous arrivons à Sakania à 7 ½ du matin ! Quels sons agréables frappent à nos oreilles ! Parlez-vous français, messieurs. Oui tous ! [...] Que le bon Dieu soit béni ! Nous voilà presque au terme de notre voyage [...] ; nous nous rendons à une source magnifique qui fournit l'eau à Sakania et à sa gare. [...] Nous allons prendre un verre pour nous rafraîchir à l'hôtel des Trois Couleurs, tenu par des Belges, où nous avons déjeuné le matin, nous y trouvons une petite réunions de Belges qui tous se mettent à causer gentiment avec nous, et voilà onze heures : c'est le moment de partir : Vite, vite ! *Magno desiderio desideramus*⁴⁹ ce lieu qui sera notre champ d'action ! [...] Quelle bonne nuit on va passer ! non ! c'est impossible [de dormir] en ce qui me regarde du moins. Nous étions prêts à 5 ½, après une sommaire toilette.

[Le train suivait son horaire, mais comme la direction du BCK ne permettait l'arrivée du train en gare avant 6 h, nous avons stoppé 3 heures au triangle (3 K avant Elisabethville). [...] Donc à six heures le train faisait son entrée en gare. Il y avait du monde pour nous recevoir [...]. Monsieur le Curé⁵⁰, qui était venu huit jours avant nous, était également en gare. Il nous a invités à le suivre à la cure.]⁵¹

Voilà M. le vicaire Moreau qui vient nous saluer, accompagné de M. Loreis, chef des douanes, puis c'est le R. père Dedecker, Bénédictin ; c'est [encore lui le] curé et tous⁵² nous souhaitent la bienvenue, ainsi que M. Verhulx [*lire Verhulst*]⁵³, le

49 Littéralement : « d'un grand désir nous désirons » (voir)...

50 Le père Mariage fait probablement allusion au « nouveau » curé qui allait succéder au père Dedecker : l'abbé Moreau.

51 Complément tiré des notes du père Jules Mariage, in J. MARIAGE, « *Cher ami...* ». Notes sur les débuts de l'œuvre salésienne au Congo, Cahier 1, in ASL 1 *Récits sur les débuts*.

52 En fait, d'après la version néerlandaise (flamande) du même article, rédigé par le père Sak, tous les trois prêtres d'Elisabethville étaient présents à l'accueil : « om 5 ½ stappen we af : de E.H. Pastoor Moreau, vergezeld van den H. Kapelaan Maes en den H. Loreis – Pater Dedecker, Benediktijn, met M. Verhulst, heeten ons welkom. Wij volgen P. Dedecker naar zijne Missie, een ½ u. van daar gelegen [...] P. Dedecker, altijd even vriendelijk, noodigt ons uit om bij hem te ontbijten [...]. Terwijl wij het ontbijt nemen, krijgen, we het bezoek van den H. Kapelaan Maes, immer vrolijk en opgeruimd. » (J. SAK, *Aankomst der eerste Belgische Saleziaan-sche Missionarissen*, in « *Liefdewerk* » 3 (1912) 43-44).

53 Verhulst Albert (né à Louvain en 1877) : adjoint au C.S.K, il passa à l'administration de l'Etat. Nommé d'abord chef de poste à Sakania, il passa ensuite à l'administration territoriale d'Elisabethville. A Sakania, il reçut le surnom de *Bwana Kituli* (le monsieur avec son « petit fusil ») (cf. *Journal d'Antoine Sohier* 26 mai 1910 - 5 mars 1912, sur le site *Sohier.free*).

chef administratif. Nous accompagnons le père Dedecker à la Mission à une demi-heure de la gare au milieu d'un bois assez à l'écart, pauvre petite mission, chapelle en terre glaise, couverte de paille [...]. L'un après l'autre, nous disons la Sainte messe [...] ; nous mangeons gaiement puis nous causons tout aussi gaiement ; on parle du pays, du présent, de l'avenir ; le R. père de Hemptine⁵⁴ viendra probablement nous voir bientôt ; il est à Ukuba [*lire* : Nguba]⁵⁵, à trois jours de bicyclette d'ici.

Vers 9 ½, nous allons chez le commandant Harfeld, commissaire général ; il nous reçoit avec la plus grande affabilité, il est tout entier à notre service, nous dit-il, en effet, il envoie trois ou quatre courriers noirs porter des ordres pour notre première installation, il me recommande de m'adresser directement à lui s'il manque quoi que ce soit. [...]

Nous allons voir notre maison, une belle maison en tôle ; oh ! mais sans rire ! C'est du provisoire, mais quel beau provisoire si nous le comparons à la demeure du père Dedecker ; on y a déjà installé six lits car les nôtres ne sont pas encore arrivés, vite nous décidons : il y a quatre chambres nous mettons trois lits ici, trois lits là-bas ; la troisième chambre sera la salle commune ; la quatrième la chapelle ! [...]

Nous nous rendons alors à l'Administration pour la délivrance de ces bagages. J'avoue que tout cela m'a un peu fatigué pour un premier jour, mais le père Dedecker, lui, ne manifeste pas la moindre fatigue, et il tient à me reconduire à notre « home » où nous rentrons vers 5 h ½.

C'est alors que se déroulent les incidents ; tout d'abord pas d'eau ni pour se laver, ni pour dire la sainte messe : le père Dedecker nous enverra demain de l'eau filtrée. Quant à notre nettoyage, voilà le bon Dieu qui nous gâte, une pluie torrentielle suivie d'un orage épouvantable en moins de temps qu'il ne faut pour le décrire. Très précipitamment nous vidons deux de nos malles en zinc, et nous les fourrons sous les gouttières, et nous sommes tranquilles, à la condition qu'on ne nous vole pas nos récipients improvisés remplis d'eau pendant la nuit ! Le reste de la soirée fut consacré à arranger les lits, à préparer le souper sur notre four de campagne, car, ce soir même, nous voulons être chez nous. Nous mangeons le reste de nos provisions de voyage. Nous visitons nos malles, nous sortons nos lampes, car il faudra tantôt s'éclairer, parce que la nuit tombe rapidement, nous a dit le Père. Les orages sont formidables ici, mais cela ne nous a produit aucun effet ; nous avons considéré cette tempête comme du reste comme le bienfait du bon Dieu. Que de fatigues pour un premier jour et comme nous allons bien dormir dans notre maison et dans des lits !! Nos fenêtres sont plutôt ennuyeuses, c'est de la tôle ou plutôt de la toile métallique percée à jour ; c'est plutôt froid le soir, mais bah ! nous dormirons malgré tout. La chapelle sera installée encore malgré la fatigue car nous désirons célébrer la messe chez nous

⁵⁴ Le préfet apostolique du Katanga.

⁵⁵ Gros village situé à 45 km de Kambove, alors un des principaux centres du Haut-Katanga. C'est le 31 octobre 1910 (à la veille de Toussaint), que Mgr. de Hemptinne se décida d'y créer un premier poste de mission.

demain ! Et maintenant la consigne est de ronfler ! Merci au bon Dieu de cette première journée où tout le monde s'est montré si bienveillant envers nous ! Merci de ce qu'il nous garde en bonne santé. [...] ⁵⁶

5. Tâtonnements des premières années

C'est à Elisabethville que les missionnaires salésiens ont créé leur première œuvre ; d'abord, le 12 février 1912, l'école primaire des enfants blancs ; un mois plus tard, le 15 mars, l'école professionnelle des jeunes noirs. L'œuvre débuta aussi pauvrement que possible.⁵⁷ Les missionnaires s'y trouvèrent confrontés à une mentalité de ségrégation raciale. En ce qui concerne la population blanche, le Katanga était une sorte de « far west », un monde bigarré d'immigrés originaires de différentes nations. Au début de la colonisation (avant 1900) étaient arrivés des pionniers qui étaient surtout des fonctionnaires provenant de différents pays : Belgique, Suisse, Roumanie, Norvège. Vinrent ensuite les gens de la mine, en majorité britanniques, sud-africains, rhodésiens et australiens ; et, après eux, les premiers commerçants anglo-saxons, vite rejoints par des Italiens, des Grecs, des Portugais. L'ouverture du chemin de fer, en 1910, amena bientôt des aventuriers, des tenanciers de bars et leurs acolytes. Une ville champignon était née qui reçut le nom d'Elisabethville. Un témoin de l'époque attribua à la présence de cette partie de la population blanche la détérioration des relations entre noirs et blancs et la baisse de la moralité parmi les noirs de la ville⁵⁸.

⁵⁶ Il termine son récit : « Bien cher M. l'Inspecteur, me voici pour cette fois au bout de mon rouleau. Il me reste juste la place pour m'excuser de ma lettre bien banale en maints endroits, mais n'êtes-vous pas celui à qui nous devons tout dire, nos joies comme nos peines ; l'allure de cette lettre vous montrera que nous conservons la gaieté. Vos enfants de très loin sont toujours vos enfants de Belgique, et vous ne douterez pas un seul instant de notre attachement envers notre supérieur. Les nouvelles que je vous envoie au nom de tous mes confrères vous diront que nous avons déjà senti quelque peu ce que c'est que la vie du missionnaire. Quand nous l'aurons encore mieux vécue nous serons heureux, mais d'ores et déjà nous espérons que le Seigneur nous tiendra compte de notre bonne volonté. Si parfois la pensée de notre éloignement nous devient pénible, nous songerons que toujours là-bas, dans notre chère Belgique, comme aux pieds de notre bonne Mère Marie Auxiliatrice l'on prie pour nous : n'en avons nous pas un grand besoin ?... Agréez, M. le Supérieur, les sentiments respectueux de votre entièrement dévoué en N.S. L'Abbé J. Sak Missionnaire salésien. Dans J. SAK, *Récit de l'arrivée...*, in « Bulletin salésien » (français), 392 (1912) 74.

⁵⁷ J. Sak à E. Kervyn, Elisabethville, le 9/01/1912, in AE/ M 618 *Correspondance O.G.*

⁵⁸ Fernand LEKIME, *La mangeuse de cuivre. La saga de l'Union minière du Haut-Katanga 1906-1966*. Bruxelles, Didier Hatier 1992, pp. 51-52.

Conscients de l'urgence de scolariser les enfants blancs à Elisabethville, la préférence de l'équipe salésienne allait très nettement vers les jeunes noirs. Dans ce sens, le père Sak n'était pas prêt à renoncer à son rêve de quitter la ville - le plus tôt possible - pour s'orienter vers les villages peuplés, comme celui de Bunkeya, qui, selon lui, promettaient un meilleur résultat éducatif et pastoral.⁵⁹ Un membre de l'équipe, le père Alphonse Schillinger, l'appuyait fortement dans la réalisation de ce projet, poussé par son désir missionnaire d'aller plus directement à la rencontre d'une population en détresse. Dans l'esprit de ces deux missionnaires, la fondation de l'école professionnelle, importante en soi, ne pouvait être qu'une première étape, une étape provisoire.⁶⁰

D'emblée, le père Sak se prépara à la vie missionnaire en visitant plusieurs villages pour prendre contact avec les chefs coutumiers et la population autochtone. Il en revint favorablement impressionné⁶¹. Par contre, il avait une aversion croissante pour la population blanche et noire d'Elisabethville, où vivaient ensemble, selon ses dires, des blancs aventuriers et des noirs gâtés. Ces derniers ne voulaient même plus faire l'effort d'apprendre un métier⁶² puisqu'ils gagnaient alors assez facilement de l'argent comme « boys » au service des Blancs.⁶³ La tendance du père Sak

⁵⁹ ASL *Lettres de Sak à sa famille*, 12/12/1911: « ...les noirs et les blancs ne peuvent et ne veulent pas être ensemble. Pour moi [*sic*], je préfère de beaucoup m'occuper des noirs et mes confrères sont dans le même cas. »

⁶⁰ *Congo Belge [...] Extrait d'une lettre du R.P. Schillinger, missionnaire salésien*, in « Bulletin salésien » 34/395 (1912) 163-164. Sa lettre date très probablement de fin 1911.

⁶¹ Lettre à sa famille, s.l., 24/01/1912. C'est le chef Katanga qui amènera les trois premiers élèves pour la menuiserie à l'école professionnelle au mois de mars 1912 (Sak à sa famille, s.l. 19/03/1912, in ASL *Lettres de Sak à sa famille*).

⁶² Voici quelques appréciations critiques: « La jeunesse noire à Elisabethville est tellement corrompue que les Salésiens refusent dans leur école des sujets de la ville et de la banlieue [...]. Ni noirs, ni blancs de ladite capitale ne sont intéressants. » (Mgr de Hemptinne à dom Nève, s.l., 10/03/1913, in ASA *Fonds Nève - de Hemptinne*). Un des premiers missionnaires bénédictins écrit à ce propos en 1910 (dans la première année de leur évangélisation au Katanga): « ...tant de blancs, au lieu de donner le bon exemple, s'adonnent à des plaisirs défendus, et ont leur négresse. Ceci rendra notre oeuvre d'évangélisation chez les noirs difficile. Corrupteurs et non civilisateurs, et ils sont quantité. Je crois que dans tout le Congo les missionnaires ont tant à souffrir de l'inconduite des blancs. » (K. P. Idesbald Dedecker à Mgr Gérard van Caloen, 14/11/1910, in ASA *Fonds van Caloen-B-(début)*). Le père Sak: « Elisabethville, c'est la vie européenne déjà... » (s.l. 27/03/1912, in ASL *Lettres de Sak à sa famille*).

⁶³ Notons que le Katanga a été la première province du Congo où les ouvriers étaient payés en argent et non en nature. Les noirs découvrirent ainsi une société où

sera donc de se replier sur des régions rurales, considérées comme encore intègres. Il voyait là un autre grand avantage: les élèves recrutés dans les villages, le jour où ils y retourneraient à la fin de l'apprentissage d'un métier, feraient plus de bien à la population.⁶⁴ C'est du moins ce qu'il prévoyait.

L'année scolaire 1912-1913 vit un premier développement de l'oeuvre scolaire à Elisabethville, mais aussi les premières difficultés d'insertion dans la pastorale de la ville. En ce qui concerne l'oeuvre scolaire, le père Sak désirait agrandir l'école professionnelle.⁶⁵ Outre les ateliers existants (la menuiserie, la couture), il voulait ouvrir, dès juillet 1912, des ateliers de mécanique, de cordonnerie et d'imprimerie.⁶⁶ D'ores et déjà, il était prêt à se lancer dans l'agriculture, en affirmant qu'il s'agissait, non seulement d'assurer les vivres à la communauté et à l'école, mais de « donner [l'exemple] dans le mouvement agricole pour lequel, disait-il, nous ne pouvons rester en arrière ».⁶⁷ Décidément, le père Sak voyait déjà « grand » !

l'argent jouait un rôle plus important qu'ailleurs, et cela leur permettait de mener une vie plus indépendante.

⁶⁴ J. Sak à E. Kervyn, 7/05/1912, in AE/ M 618 *Correspondance*.

⁶⁵ Ce n'est que le 20 novembre 1912 que les salésiens purent enfin quitter leurs bâtiments provisoires pour aller s'installer à l'emplacement définitif dans des bâtiments spacieux (Joseph SAK, *Vingt-ans d'apostolat*, in « Echo des missions salésiennes » 8/1 (1937) 7.

Au commencement de cette nouvelle année scolaire 1912-13, il y avait 25 élèves noirs internes (apprentis) et une soixantaine d'externes qui venaient en classe seulement pour apprendre à lire et à écrire (Sak à son père en Belgique, s.l., 27/11/1912, in ASL *Lettres de Sak à sa famille*).

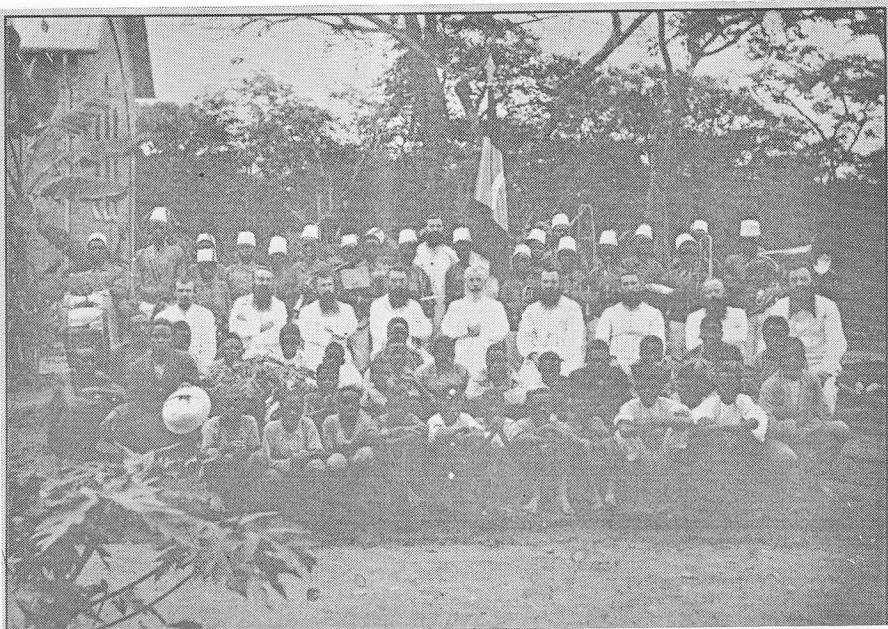
⁶⁶ J. Sak à E. Kervyn, Elisabethville 1912 (probablement en juillet), in AE/ M 619 *Départs et rentrées*.

⁶⁷ J. Sak à E. Kervyn, E'ville, le 17/07/1912, in AE/ M 619 *Arrivées et départs*.

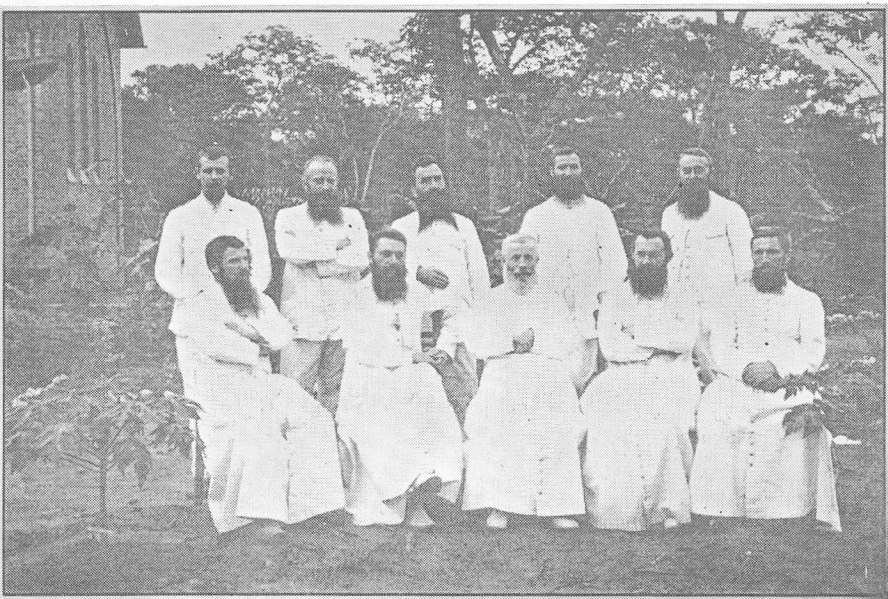


Les six pionniers photographiés à Liège avant leur départ au Congo en 1911

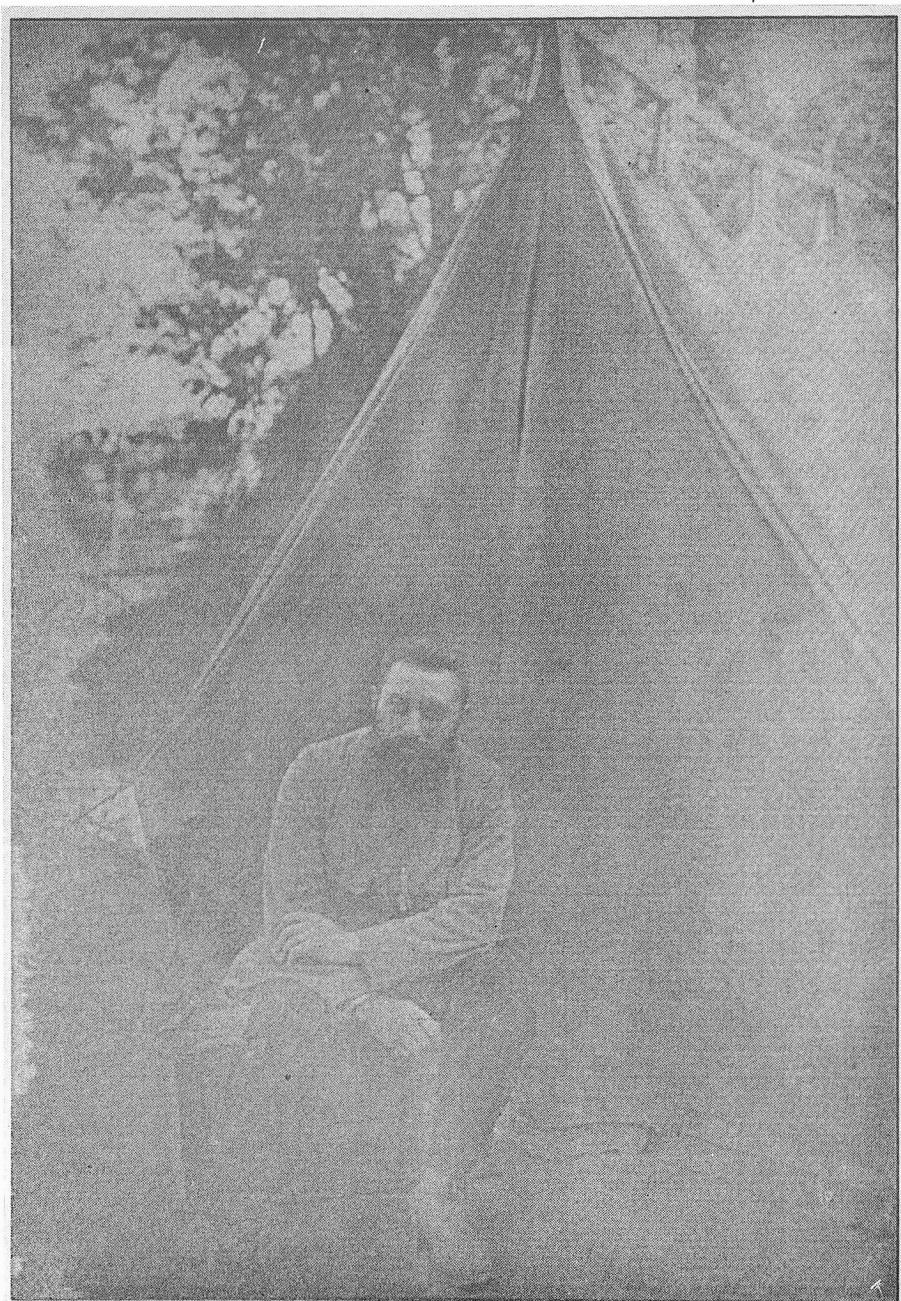
En bas (de gauche à droite), les trois prêtres : P. Schillinger, P. Sak, P. Mariage.
En haut, les trois frères (ou coadjuteurs) : Mr Verboven, Mr Ferraris, Mr Maus.



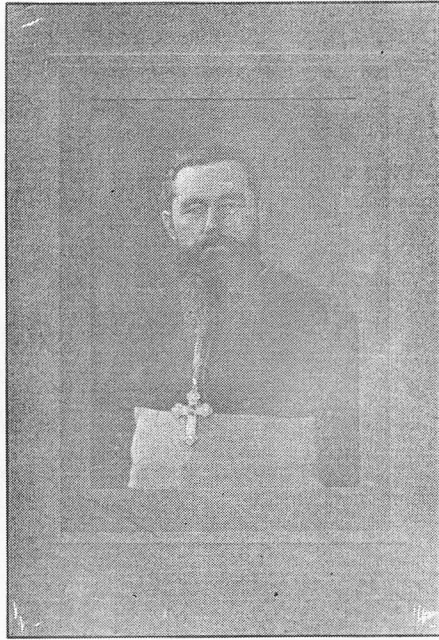
Don Scaloni en visite canonique (1914).



Don Scaloni parmi ses confrères (1914).



Le père Joseph Sak devant sa tente en juin 1912



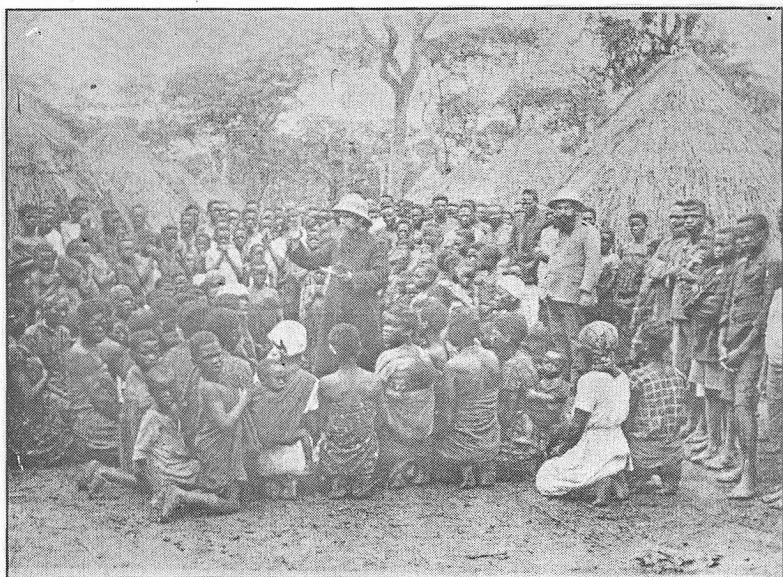
Mgr Sak, vicaire apostolique du Haut-Luapula en 1940



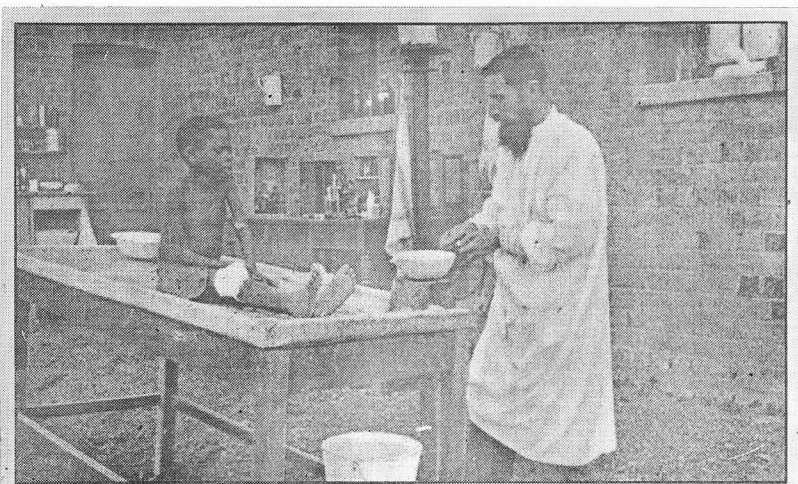
La Kafubu : Mgr Sak à son bureau au Vicariat



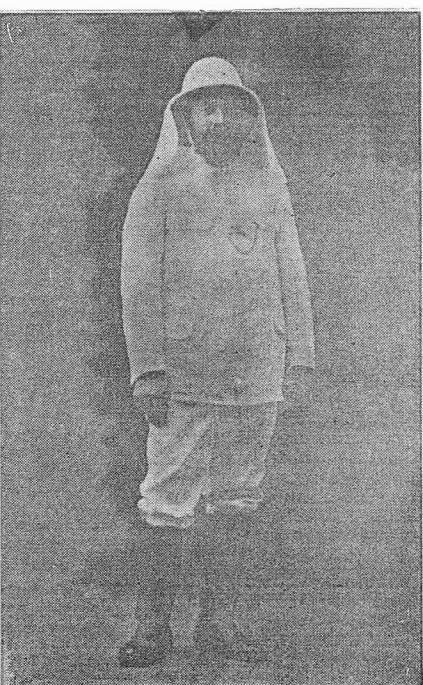
Le père Schillinger parmi ses fidèles



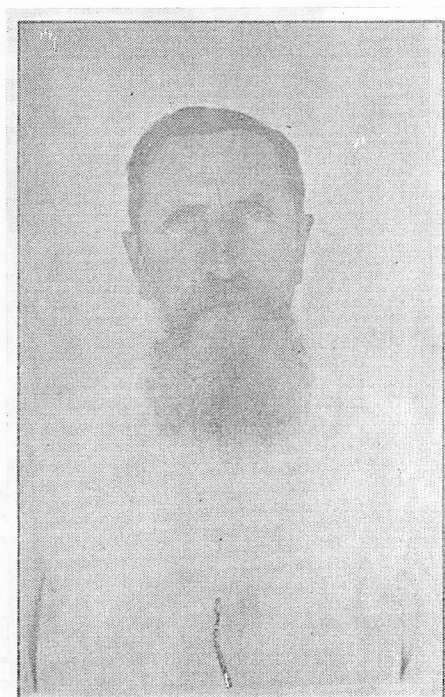
Père Schillinger accompagné du père Sak :
une leçon de catéchèse au village



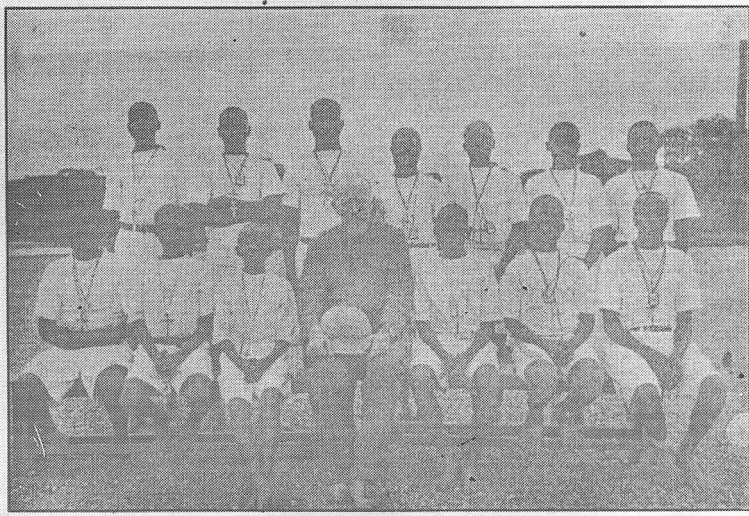
Le père Mariage : assistant médical à Kiniama,
de 1923 à 1925



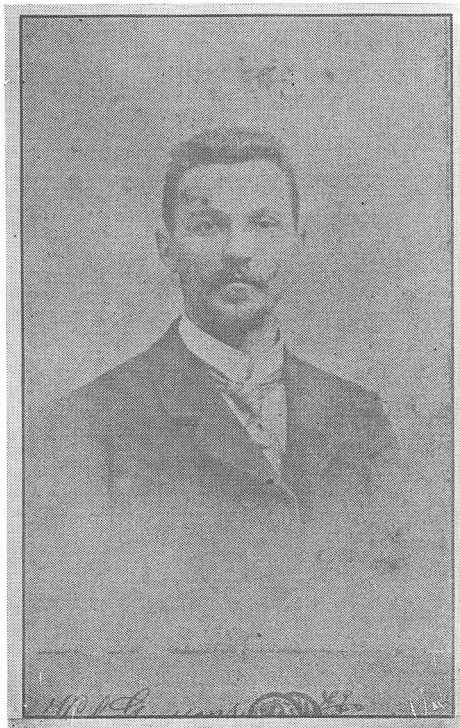
Monsieur Maus : prêt à partir au
Congo en 1911



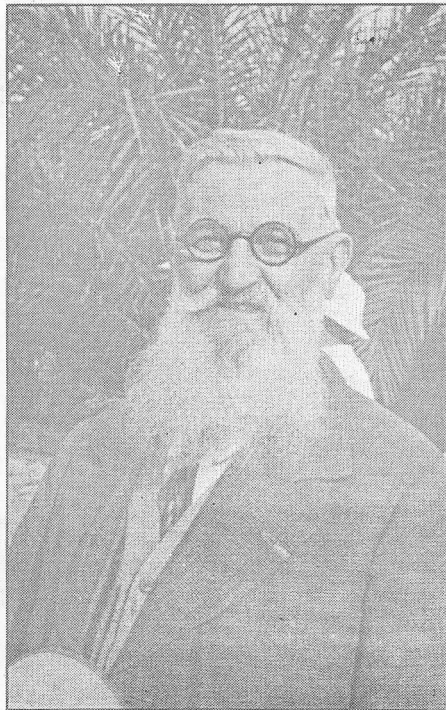
Le père Mariage en 1962



Monsieur Maus, agé, au milieu d'un groupe
de nouveaux baptisés



Monsieur Ferraris à Liège



Monsieur Ferraris à La Kafubu



Monsieur Verboven à l'école technique de La Kafubu



Monsieur Verboven, encore chef d'orchestre en 1961

LES SIX PIONNIERS

I. Mgr Antoine-Joseph Sak (1875-1946)

A. Vie et oeuvre⁶⁸

En Belgique

C'est à Eksel, village dans la province du Limbourg, qu'Antoine-Joseph Sak⁶⁹ a vu le jour, le 16 janvier 1875. Son père, Jacques Sak, était un homme d'élite avec un sens de l'organisation et un grand dévouement chrétien. D'abord simple instituteur, il fonda ensuite un collège à Peer, pour devenir, dès 1879, l'un des promoteurs de l'enseignement catholique dans la province du Limbourg. Il lança encore une caisse de retraite pour les instituteurs de l'enseignement libre et une revue pédagogique *De Schoolbode van Limburg* (Le messager de l'école du Limbourg).⁷⁰ Il mourut en 1921 après avoir été inspecteur général de l'enseignement moyen.⁷¹

⁶⁸ On trouve plusieurs éléments biographiques dans une notice rédigée, le 29 janvier 1940, probablement à la demande du provincial de Belgique, le père Jules Moermans, à l'occasion de la nomination, en 1940, de Mgr SAK comme vicaire apostolique. La notice est intitulée : *Le Nouvel Evêque Belge des Hauts-Plateaux Katangais, son Excellence Monseigneur Joseph Sak, Salésien de Don Bosco* (ASL *Joseph Sak*, 2 pages dactylographiées), apparemment destinée au journal « Essor du Congo » qui ne l'a pas publiée dans cette version en 1940. Le document dactylographié a cependant servi au père Pierre Vivier, professeur au Collège Saint-François de Sales, pour une publication biographique posthume, avec quelques adaptations et compléments liés au décès de Mgr Sak, sous un nouveau titre : *La carrière apostolique de Son Excellence Monseigneur Joseph Sak*, dans « Essor du Congo », samedi 16/03/1946, p. 2. Il est très probable que le père Vivier ait été également l'auteur du premier texte.

⁶⁹ En fait, on l'a toujours appelé *Joseph Sak*, et lui-même tenait à célébrer la saint Joseph (le 19 mars) comme sa fête patronale.

⁷⁰ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 122. Son père a aussi écrit dans un journal de Maaseik, le *Maaseiker blad*.

⁷¹ Dans la revue *De schoolbode van Limburg* où sont publiées les premières expériences du père Sak dans l'enseignement au Congo en 1912-1913, on trouve également le texte du communiqué officiel du roi Albert I sur la nomination de son propre père, inspecteur général dans l'Enseignement Libre - « hoofdschoolop-

Quant à sa mère, Christine Mallet, elle a pu donner à son fils un peu de la flamme missionnaire qui couvait dans la famille. En effet, parmi les Mallet, il y avait un père Scheutiste qui était parti pour la Chine. Là, il fut massacré par les Boxers en 1900, pour son attachement au Christ. C'est avec des exemples pareils devant les yeux que le petit Joseph Sak débuta dans la vie. Dès lors, il n'est donc pas étonnant qu'en lui aussi naquit une vocation apostolique et missionnaire.⁷² De plus, d'après le père Auffray, il emprunta aux bonnes gens de son pays flamand leur robustesse et leur jovialité.⁷³

Il fit ses humanités complètes (humanités gréco-latines) au petit séminaire (collège) de Saint-Roch à Ferrières et sa philosophie au petit séminaire de Sint-Truiden⁷⁴, car il projetait de devenir prêtre séculier.⁷⁵ Puis, un jour de septembre 1895, hanté par le désir d'apostolat parmi les enfants, il vint demander aux salésiens installés à Liège depuis 1891, de pouvoir apprendre à « évangéliser les pauvres » à la manière de don Bosco.

ziener van het Vrij Onderwijs, te Hechtel » - comme membre d'un conseil visant à améliorer l'enseignement primaire : *De schoolbode...*, XX/5 (1912) 79. Les chroniques de la maison salésienne de Liège parlent de « Sak, père, inspecteur de l'enseignement moyen » (note 3/06/1914).

⁷² Dans un article d'un auteur inconnu, paru dans le journal « Courrier du soir » et reproduit dans « L'ami de St Georges » (bulletin-des anciens élèves de Bruxelles), 67 (1946) p. 3-6, intitulé : *Monseigneur Sak, belle figure de missionnaire*, on fait allusion à son rêve missionnaire : « Oui ! les Missions ! voilà mon rêve ! Il l'avait dit et répété bien souvent ; il fallut cependant attendre. »

⁷³ Dans un article commémoratif, rédigé après la mort de Mgr Sak, le père Auffray y ajoute : « Toutes les qualités de la vieille race flamande [...] se retrouvaient en lui : foi profonde, piété d'enfant, jovialité, cordialité aussi spontanée que profonde, dynamisme souriant, franchise du commerce, ténacité dans l'effort » : *Un grand missionnaire...*, in « Bulletin salésien » (français) 646 (1946) 31.

⁷⁴ Saint-Roch, en pays wallon ; Sint-Truiden (Saint-Trond) en pays flamand.

⁷⁵ On trouve ce détail dans l'article rédigé pour le Bulletin salésien flamand : *Z. Exc. Monseigneur Sak...*, in « Liefdewerk van Don Bosco » 32/janv.-févr. (1940) 2 : « Hij meende priester te worden in het bisdom » (il envisagea de devenir prêtre dans le diocèse).

Au nouveau sanctuaire de Marie Auxiliatrice⁷⁶, achevé en 1894, il reçut l'habit de novice des mains de Don Bologna.⁷⁷ C'était la dernière année pendant laquelle le noviciat eut lieu à Liège, car l'année après, on le transféra à Hechtel. Son année de noviciat (1895-1896) terminée, « l'abbé » Joseph Sak émit tout de suite ses vœux perpétuels à la date du 3 novembre 1896. Puis, toujours à Liège, à peine trois ans après la fin de son noviciat, le 25 septembre 1899, il reçut déjà l'ordination sacerdotale. La rapidité de son parcours s'explique du fait qu'il avait déjà fait ses études de philosophie avant l'entrée en congrégation et qu'il n'eut qu'à faire des études théologiques. Par son ordination, il devint l'un des premiers prêtres salésiens belges.

Ses premières nominations (entre 1896 et 1905) furent celles d'assistant et directeur des ateliers à l'Institut Saint-Jean Berchmans de Liège. De 1905 à 1907, il fut promu préfet dans le même Institut. On appréciait alors son dynamisme, son sens pratique peu commun, et surtout son dévouement.⁷⁸ Don Scalonni lui confia aussi une bonne partie des activités para- et extrascolaires, principalement l'animation des anciens élèves. Lors de la fondation de l'Association des anciens, au mois de mai 1898, « l'abbé Joseph » fit partie du premier Comité avec le titre de « secrétaire-trésorier ». Cette charge, il l'occupait jusqu'en janvier 1906 quand il fut placé à la tête des anciens comme « président ». Fin 1899, lors d'une assemblée générale de la « caisse de retraite » créée pour les anciens, l'abbé Sak lança l'idée de réunir,

⁷⁶ Quand on créa la paroisse, en 1911, on changea le nom de l'église des salésiens « Notre-Dame Auxiliatrice » en « Saint-François de Sales » pour éviter la confusion avec le nom des paroisses avoisinantes (tout près il y avait « Notre-Dame de Lourdes » p.ex.). (cf. F. FONCK – G. NEY, *De l'orphelinat Saint-Jean Berchmans au Centre scolaire Don -Bosco. Cent ans de présence salésienne à Liège (1891-1991)*. Liège, Ed. de l'Institut Don Bosco 1992, p. 196).

⁷⁷ Don Giuseppe Bologna (ou Bologne) avait accompagné don Scalonni quand celui-ci partait pour la première fois à Liège en 1891. Il était directeur dans la maison salésienne la plus proche de Liège, celle de Lille (France). Notons que la maison de Liège, à ses débuts, dépendait directement de Turin (jusqu'en 1896), puis de la province de France, jusqu'en 1902 quand la province belge fut érigée.

⁷⁸ Dans un brouillon en néerlandais, on a écrit : « algemeen geacht om zijn groote arbeidzaamheid » (estimé par tous pour son assiduité au travail): *Een nieuwe vlaamsche Bisschop...*, in ASL A6 Mgr Sak.

annuellement, tous les anciens disséminés en Belgique, ce qui se fera dès 1900.⁷⁹

C'est ainsi qu'il jouera un rôle déterminant dans la création du bulletin « Ami des Anciens ». Ce bulletin de contact qui deviendra une véritable revue destinée à un grand avenir, sortit pour la première fois de presse en mars 1904, notamment avec un article de l'abbé Sak. De cette époque glorieuse, il parla un jour avec nostalgie. En 1935, il envoya ses remerciements à la rédaction pour l'envoi ininterrompu de ce bulletin au Congo :

« C'est avec une réelle émotion que j'ai vu dans votre numéro de février, la reproduction « fac-similé » du premier numéro de votre journal, datant du mois de mars 1904 ! Que de souvenirs cela me rappelle ! J'étais alors Directeur des ateliers à Saint-Jean (premier du nom) et je fus chargé par Don Scaloni de l'œuvre des anciens élèves. [...] Je me rappelle avoir lancé le premier numéro de la pauvre petite feuille qui fut l'organe des Anciens en cette année 1904 [...]. Mais ce qui m'a surtout fait plaisir, c'est que l'en-tête du texte est toujours resté le même, les deux devises, l'une notre devise nationale : "l'Union fait la force", l'autre, paroles qui nous vinrent en 1904 du cher abbé Croonenberghs⁸⁰ alors vicaire à Sainte-Véronique : "La main à l'œuvre, le cœur à Dieu", trônent toujours en haut de la première page de votre revue. Ah, chers anciens amis, de bien loin, du fond de nos grandes forêts du Katanga, je vous renvoie ces devises comme étant réellement celles qui encouragent, qui soutiennent, qui, plus même, donnent au cœur et à l'âme l'unique vrai réconfort dans les moments difficiles ; que de fois, je l'ai expérimenté moi-même aux journées d'indécision et de lutte qui ne doivent pas manquer à vous non plus. Anciens, qui, pères de famille ou artisans, soutenant vos chers parents, ou prêtres, ou missionnaires, travaillez, les uns dans le dur champ de la vie, les autres dans le champ non moins ardu de l'apostolat. [...] j'ai senti le besoin de vous dire que malgré qu'il y a 28 ans que j'ai quitté Saint-Jean-Berchmans, je pense encore bien souvent à tous ceux

⁷⁹ F. FONCK – G. NEY, *De l'orphelinat...*, p. 182.

⁸⁰ L'abbé Croonenberghs fut président des « œuvres sociales » du diocèse de Liège. Il faisait l'apologie de la « fraternité » entre les ouvriers chrétiens. Selon lui, il fallait être des « ouvriers chrétiens syndiqués » et gagner la sympathie de tous les ouvriers. Alors, ceux-ci les chrétiens syndiqués représenteraient « le parti de l'ouvrier », disait-il aux anciens élèves de Liège, en 1913. Il insistait qu'ils soient en même temps « des chrétiens solides » et des « ouvriers solides » (cf. *Assemblée générale des Anciens Elèves*, in « Bulletin salésien » 402 [1913] 15). Dans ses idées sociales, il semble proche de Mgr Doutreloux, l'Abbé Pottier et don Scaloni.

que j'ai connus, que je prie pour tous, et je voudrais qu'à leur tour ils me donnent parfois l'aumône de leurs prières. C'est dans l'union que vous trouverez toujours, chers anciens amis, le réconfort nécessaire. N'est-ce pas ce qu'il y a de plus beau quand elle est mise en pratique par un saint Jean Bosco qui aimait tant la jeunesse, et, par nous, vous comme moi, qui sommes les fils d'un Saint ! »⁸¹

Sous l'impulsion de l'abbé Sak, ce bulletin devint un véritable trait d'union entre les anciens élèves, avec des articles de plus en plus variés.⁸² Sa collaboration au dit bulletin ne s'arrêtera plus et continuera même quand il sera parti au Congo, jusqu'au moment de la guerre en 1940.⁸³

En mars 1905, il fit encore un autre pas en avant en créant le « Cercle Don Bosco », principalement un lieu de rencontre et de détente pour les anciens élèves de Liège dans un local bien équipé et attrayant.⁸⁴ Comme il voulait ouvrir ce cercle à un plus large public, il sera transformé, dès 1910, en cercle paroissial.

Dans l'entre-temps, le père Sak avait déjà quitté Liège. En effet, en 1907, on lui demanda d'aller à Hechtel, ce qui était apparemment peu de son goût, mais il s'exécuta. Était-ce pour compléter ses études de théologie ou pour se refaire un peu après une période de vie hyperactive, les deux choses sont possibles. Le père Sak n'était jamais passé par une maison de formation théologique ; il est donc probable que ses supérieurs désiraient qu'il passe au moins un bref temps à Hechtel où le noviciat, qui existait depuis une dizaine d'années, venait de se doubler d'un scolasticat de théologie. Son départ de Liège, pour se retirer dans le silence de Hechtel, lui fut assez douloureux, comme on le déduit facilement d'une lettre qu'il écrivit aux anciens élèves de Liège, en novembre 1907 :

⁸¹ J. SAK, *Cher 'Ami des Anciens'*, in « L'Ami des Anciens » 213 (1935) 108-110.

⁸² On en parle aussi dans le livre de F. FONCK – G. NEY, *De l'orphelinat...*, p. 183 : « Un comité de rédaction s'organise : le père Sak assure la direction tandis que Pierre Servan occupe le poste de rédacteur en chef ».

⁸³ Détails sur son action auprès des anciens élèves, dans l'article *In memoriam Son Exc. Monseigneur Antoine-Joseph Sak*, in « L'Ami des Anciens » 289 (1946) 2-3.

⁸⁴ Au temps où le père Sak dirigeait ce cercle, rien ne manquait : buffet esthétique, tables et chaises toutes neuves, un beau et grand billard, etc. (cf. F. FONCK – G. NEY, *ibid.*, p. 183).

« Mes chers Anciens,

Lorsqu'il y a quelque temps, par une froide matinée, j'abandonnai Liège, la ville joyeuse, la ville mouvementée, pour aller m'enfoncer dans la solitude, pour gagner les bois de sapin de la Campine, bien des sentiments vinrent tour à tour m'envahir. Un sentiment m'obsédait [...] un sentiment de tristesse, tempéré cependant. Je m'explique : le Cercle des Anciens, la Fanfare Don Bosco, les joyeuses réunions, les soirées tranquilles et gaies, les amis dévoués, tous ces souvenirs me revenaient à l'esprit, bruissaient à mes oreilles et je me disais : fini tout cela. Et je ressentais un vague malaise au cœur. Mais une pensée consolante me réconfortait. Au moins pour eux tout cela reste : le Cercle, la Fanfare, la Dramatique, tout cela continuera car celui qui me succède est un homme de dévouement et qui comprend bien les choses. Je me tranquillise à cette heure. Que de chemin parcouru depuis le jour fameux du mois de mars où l'on fonda le Cercle Don Bosco ! Que de projets mis en route et laissés en route ! N'importe, le Cercle est animé, on s'y plaît, on s'y amuse. Que le Cercle se développe de plus en plus, qu'il devienne une œuvre qui fasse parler d'elle. Je salue tout le monde de loin sans oublier votre Directeur. »⁸⁵

En 1908, il devint directeur à la maison de Verviers où il se trouva de nouveau à la tête d'un cercle ouvrier (Cercle Saint Joseph), auquel sa parole persuasive donnera de l'allant et de la bonne humeur. Son enthousiasme ne manquera pas non plus de contribuer à la prospérité d'un patronage qui rassemblera une masse d'enfants de cette ville.

Au Congo

En octobre 1911, âgé alors de 36 ans, il quitta Verviers pour s'embarquer pour le Congo. Don Scaloni l'avait choisi comme chef du premier groupe de missionnaires salésiens envoyé en ce pays, groupe composé de deux autres confrères prêtres et de trois confrères laïcs (coadjuteurs).

Ils partirent d'Ostende, le 12 octobre 1911, et arrivèrent à Elisabethville, presque un mois après, à la date du 10 novembre 1911. La ville venait d'être fondée une année plus tôt, en 1910. La ville naissante était en pleine expansion avec une population

⁸⁵ *Adieux de Monseigneur Sak à Liège*, in « L'Ami des Anciens » 289 (1946) 3.

majoritairement noire et une minorité blanche active dans l'industrie, le commerce et l'administration.⁸⁶

Les débuts furent évidemment très durs. Il fallait tout commencer à zéro. Les premiers mois, les six pionniers salésiens habitèrent dans une maison préfabriquée en tôles. Tandis qu'à Elisabethville deux écoles, une pour enfants européens et une autre pour les enfants africains, sortaient lentement de terre, le père Sak partit explorer le pays. En 1912-1913, il fit plusieurs tournées dans les villages qui dépendaient des chefs Katanga et Katete, puis une randonnée jusqu'à Bunkeya (chez le chef Mwenda), et enfin une fatigante expédition dans la botte de Sakania, jusqu'à Kavalu.⁸⁷ Son premier but était de chercher des élèves dans les villages, ce qui demandait la collaboration des chefs coutumiers.

Mais, il méditait d'emblée de lancer une action évangélicatrice dans la région. Évangéliser était considéré par lui comme le premier but du missionnaire, au-delà de l'enseignement par les écoles. Son ardeur pastorale était visible dès les premiers mois de sa présence.⁸⁸ Il chercha à se rendre utile à la paroisse, l'unique pour tout Elisabethville, et écrivit après sa première fête de Noël au Congo :

« Nous nous sommes rendus utiles à la paroisse à la Noël ; nous avons chanté la messe de minuit ; c'était la première fois qu'il y avait une grand'messe si solennelle à Elisabethville et cela sous un hangar provisoire [...] J'ai baptisé mon premier noir, un jeune homme de 18 ans [...]. Vous ne sauriez croire quelle satisfaction j'ai goûtée ce jour-là. »⁸⁹

⁸⁶ On estime qu'en 1911, à Elisabethville, il y avait 5.000 Africains et 1.000 Européens.

⁸⁷ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 33-34.

⁸⁸ Le 10 mars 1912, il était devenu directeur spirituel des Sœurs de Charité (de Gand), d'après la *Monographie des Missions...*, p. 5. Il alla aussi assurer l'assistance pastorale aux colons chrétiens (catholiques) de Bellefontaine (Tshinsenda) et Nieuwdorp (Kasumbalesa) où il fit plusieurs visites, aux grandes fêtes, mais ce ministère ne fut que provisoire (L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 31).

⁸⁹ Lettre de J. Sak à E. Kervyn, directeur général du ministère des colonies, qui était aussi un catholique convaincu, Elisabethville, 9/01/1912, in ASL B14 *Photocopies documents Ministère des Affaires Etrangères*.

En 1912, à un moment où la paroisse d'Elisabethville ne marchait pas bien⁹⁰, le père Sak demanda si les salésiens pouvaient s'en occuper, au moins de la pastorale des Noirs. Mais Mgr de Hemptinne refusa net : il ne fallait pas diviser la paroisse en deux zones d'influence : celle des bénédictins et celle des salésiens. En 1913, Monseigneur interdit même toute action pastorale directe de la part des salésiens qui, désormais, ne pouvaient plus s'occuper que de la pastorale dans leurs deux écoles. Alors, après avoir fait comprendre que, dans ce cas, les salésiens ne resteraient pas à Elisabethville, sous pression aussi du gouvernement qui ne voulait pas perdre les salésiens qui, à ses yeux, gouvernaient bien les écoles qu'il leur avait confiées, Mgr de Hemptinne se décida, le 25 mars 1913, de confier un « territoire » assez vaste de sa préfecture aux salésiens - la botte de Sakania - sans pour autant leur accorder une « juridiction » distincte et indépendante de la sienne.⁹¹ Enfin, le rêve missionnaire du père Sak pouvait prendre forme.

En 1915, avec l'accord du recteur majeur, don Albera⁹², du provincial de Belgique, don Scaloni et du gouverneur du Katanga, Emile Wangermée, le père Sak put lancer un premier poste de mission à Kiniama. Durant les années 1914-1918, vu le manque de personnel et de moyens financiers du à la guerre, cette première expansion missionnaire devait forcément connaître une pause. Cependant, elle reprendra de plus belle après 1920. En effet, en juin 1921, le père Sak décida de lancer une ferme-école près de la rivière Kafubu et, quelques années plus tard, il voulut y transférer aussi l'école professionnelle d'Elisabethville. En ville restera alors seulement l'internat (ou pensionnat) des élèves européens.

La Kafubu devint désormais le centre de gravitation de l'activité missionnaire salésienne. En 1924, le père Sak devint

⁹⁰ Cette paroisse était provisoirement confiée à deux prêtres séculiers belges, en attendant que Mgr de Hemptinne puisse s'en occuper lui-même, avec l'aide d'une communauté de bénédictins.

⁹¹ L'histoire est exposée, en détail, dans *Ombres et clairières...*, pp. 25-37.

⁹² « Le Directeur [=le père Sak] reçoit une lettre du ministre des Colonies lui proposant l'envoi au Congo de Salésiens se trouvant au front. Le Père Sak télégraphie immédiatement à Don Albera, qui lui répond [par] le seul mot : « d'accord ». » (*Monographie des Missions...*, p. 9).

supérieur religieux (visitateur) de la circonscription salésienne du Congo, qui ne dépendait plus désormais de la province salésienne de Belgique. De plus, l'année suivante, en 1925, La Kafubu devint le siège d'une nouvelle circonscription ecclésiastique confiée par le Saint Siège aux salésiens. Le père Sak devint Mgr Sak par sa nomination comme préfet apostolique du Haut-Luapula, un territoire que la *Propaganda fide*, c.à-d. la congrégation du Saint Siège qui s'occupe de la propagation de la foi, avait voulu confier aux missionnaires salésiens dans la botte de Sakania. Désormais, ils étaient les premiers responsables de l'évangélisation et de la promotion sociale dans cette contrée près de la frontière zambienne.

L'expansion dans les premières années fut fulgurante. Les postes de missions furent implantés rapidement, les uns après les autres. En 1925, Sakania reçut les salésiens et presque en même temps (en 1926) les Sœurs de Marie Auxiliatrice. Deux ans plus tard, en 1927, deux missions nouvelles étaient fondées : Kakyelo et Tshinsenda. Peu après, en 1928, Kipusha rassemblait assez d'élèves pour commencer une école normale et un petit séminaire, tandis qu'en 1930, une colonie à Ngaie était destinée à accueillir les lépreux de la région. A partir de cette année-là, jusqu'en 1935, il y eut une pause liée à la grande crise économique qui entraîna la diminution des subsides de l'Etat pour les œuvres scolaires et autres. En 1935, Mgr Sak lança un nouveau poste de mission à Musoshi. Six mois suffirent pour bâtir la mission de Saint-Amand, à 45 km de La Kafubu, dans une forêt qui donnait tant de pittoresque à la région.

La guerre de 1940-1945 n'arrêtera pas le zèle de Mgr Sak. En 1940, il était en train de jeter les fondements d'un poste de Tera, au centre de sa préfecture, et trois ans plus tard, en 1943, on vit la fondation de la mission de Mokambo, la dernière qu'il put fonder pendant sa vie. En même temps Monseigneur fonda une congrégation diocésaine, les Frères de Saint Jean Bosco, destinée aux jeunes Africains qui se sentaient appelés à la vie religieuse.

C'est en 1939, que le Saint Siège éleva le Haut-Luapula au rang de vicariat. Par conséquent, Mgr Sak fut promu vicaire apostolique et reçut la consécration épiscopale, le 7 avril 1940, dans son église de La Kafubu. Il reçut les titres de vicaire apostolique de Sakania et d'évêque titulaire de Silo. Comme devise, il choisit « *Ut*

maturescat messis Domini ! » (Afin que la moisson du Seigneur mûrisse !); devise qui exprimait clairement sa volonté, non seulement de répandre le Règne de Dieu, mais de le porter à maturation dans le cœur d'Africains devenus chrétiens.

Il ne lui restait que peu d'années à vivre. La fin de l'année 1945 vit le déclin rapide de la santé de l'évêque. Rien de bien spécial, mais ses traits se creusaient et son teint devenait pâle. Il connut un essoufflement progressif et une somnolence croissante, les symptômes d'une angine de poitrine.⁹³ Une première attaque eut lieu le 19 février 1946. Par chance, le père provincial, le père Jules Moermans, qui était arrivé au Congo depuis quelques semaines, se trouvait à La Kafubu. A partir de cette date tout se précipita. Le mardi 21 février, le docteur qui le soignait, jugeant son état très grave, le fit transporter à l'hôpital d'Elisabethville. Sa puissante constitution devait encore lutter contre la mort pendant quinze jours. C'est le vendredi 15 mars 1946 que Mgr Joseph Sak, ayant reçu les derniers sacrements, mourut à l'hôpital.⁹⁴ Il venait de célébrer son 71^{ème} anniversaire et le 35^{ème} anniversaire de son arrivée au Katanga. Sur la table de son bureau se trouvait le passeport en règle qui devait lui permettre, à la fin du mois en cours, de prendre un repos réparateur en Europe. Ses parents et amis de Belgique, qui l'attendaient avec grande joie, ne le revirent plus.

Sa dépouille fut exposée à la vénération des nombreux amis et du public de la ville, dans la chapelle du collège Saint-François de Sales. Des obsèques solennelles eurent lieu, le samedi 16 mars à 10h00, en l'église de La Kafubu. Elles furent suivies de l'inhumation dans le porche de la même église du Sacré-Coeur, conformément à ce qu'il avait demandé explicitement dans son testament, rédigé à La Kafubu, le 17 juin 1941 :

⁹³ [Augustin AUFFRAY], *Un grand missionnaire...*, in « Bulletin salésien » (français) 646 (1946) 33.

⁹⁴ Dans une longue lettre, deux sœurs salésiennes qui l'ont veillé ont raconté à la famille les derniers jours du défunt, les circonstances de sa mort, son attitude de simplicité et de reconnaissance pour les services rendus et sa résignation devant la mort à laquelle il s'attendait lucidement (Srs Marthe et Marie, fma, *A la chère famille de son Excellence...*, La Kafubu, 17/03/1946, 2 pages, in ASL Mgr Sak.

« Je désire formellement être enterré à La Kafubu, dans le porche de l'église du Sacré-Coeur, à droite, contre le mur à côté du bénitier, avec une simple plaque en ciment où sera inscrit : "A la mémoire de Mgr. Antoine-Joseph Sak, Fondateur des Missions salésiennes au Congo. Priez pour lui." »⁹⁵

D'après le rédacteur en chef du *Bulletin salésien*, le père Augustin Auffray, « avec cette vie s'éteignaient une lumière et une force, qui auront fait beaucoup pour l'évangélisation du Congo belge ». ⁹⁶

B. Personnalité et figure spirituelle

Mgr Sak était issu d'une famille bilingue⁹⁷ de la classe bourgeoise catholique soucieuse, cependant, d'un large progrès social.⁹⁸ Comme son père a travaillé en faveur de la promotion scolaire dans son Limbourg natal, ainsi son fils, prêtre et

⁹⁵ Le texte de ce document significatif est cité en annexe (cf. Documents). Le testament de Mgr Sak a été publié deux fois : une première fois, en annexe, à la lettre mortuaire du provincial, rédigée par le père Jules Moermans : *Testament de Mgr Sak* (extrait), La Kafubu, 16/03/1946 (pp. 6-7) ; une deuxième fois, sous le titre : *Une pièce émouvante*, dans le « Bulletin salésien » 646 (1946) 35.

⁹⁶ [Augustin AUFFRAY], *Un grand missionnaire...*, in « Bulletin salésien » (français) 646 (1946) 33.

⁹⁷ Flamand d'origine, il était francophone de culture du fait de sa famille et de sa formation. A son époque, paraît-il, tous les flamands limbourgeois, désireux d'apprendre la langue française, allaient étudier au collège Saint-Roch à Ferrières. Il est même probable que, dans sa famille, on parlait les deux langues : flamand et français. Il s'exprimait correctement en flamand et il a publié des articles dans sa langue maternelle. Mais, au Congo, il ne supportait pas qu'on parle flamand entre confrères du fait que cela risquait de créer une barrière entre confrères d'expression flamande et d'expression française, ou entre confrères de différentes nationalités (d'après un témoignage reçu par moi-même du père Lambert Dumont, Imara, 26/02/1995).

⁹⁸ Un trait qui illustre ce style de vie un peu bourgeois est qu'il aimait la bonne chère. C'est pourquoi il avait choisi comme secrétaire le père Antoine Verlinden qui connaissait assez mal le français ; mais Mgr Sak l'avait nommé secrétaire parce qu'il était aussi bon cuisinier. A La Kafubu, la moindre occasion était la bienvenue pour prendre du vin à table. Il vivait comme un « seigneur », mais partageait volontiers sa table avec ses confrères qu'il invitait à dîner. Jovial, il avait le sens de l'accueil et il apportait assez de nourriture pour faire la fête lors de ses visites dans les postes de mission (*ibidem*).

missionnaire, sera-t-il constamment occupé à promouvoir le bien-être de la population africaine.⁹⁹ C'est d'ailleurs dans ce cadre qu'il faut situer son amour pour don Bosco dont il parlait souvent dans ses lettres circulaires. Il a sincèrement aimé les jeunes des classes populaires en Europe ou des villages en Afrique. Si, au Katanga, l'œuvre missionnaire était pour lui prioritaire, cela impliquait essentiellement le développement de l'enseignement et, à ses yeux, les écoles primaires et professionnelles étaient le meilleur moyen pour faire évoluer toute la population katangaise. C'est ainsi qu'en 1931, il déclare avec conviction :

« Que nous soyons obligés de nous occuper de l'enfant indigène, dont, au Congo, nous avons accepté la tutelle pour le conduire progressivement vers un stade de développement de plus en plus complet, cela ne fait pas l'ombre d'un doute ; que l'enseignement, qui pratiquement est inséparable de l'éducation, et cela surtout dans la première enfance, soit le meilleur moyen de s'occuper de l'indigène qui nous est confié, cela aussi est vrai et tellement, que dans une réunion de chefs de Missions du Tanganika Territory, en 1929, Mgr Hinsley¹⁰⁰, qui présidait, déclara que, entre la construction d'une église et d'une école, il faut choisir l'érection de l'école. »¹⁰¹

Sur le plan pastoral et éducatif, il voyait grand. Il pensait toujours à l'expansion de sa préfecture en créant de nouveaux postes de mission.¹⁰² Dans ce but, il dépensait beaucoup d'argent, non

⁹⁹ Il avait probablement hérité ce trait de son père. Celui-ci avait pris à cœur d'élever le niveau de la population limbourgeoise par la scolarisation. D'après le père Dumont, Mgr Sak aimait sincèrement les Africains et il demandait avec insistance aux missionnaires de garder dans leur cœur l'amour pour la population autochtone, quoi qu'il en soit de leurs défauts (*ibidem*).

¹⁰⁰ Missionnaire d'Afrique qui a évangélisé chez les peuples de langue Bemba. Les salésiens se sont toujours laissés guider par les Missionnaires d'Afrique » (les pères blancs) pour ce qui est de leur action missionnaire dans la botte de Sakania.

¹⁰¹ J. SAK, *L'enseignement professionnel pour indigènes*, dans l'album édité à l'occasion de l'Exposition Internationale d'Elisabethville en 1931, in « Essor du Congo » mai 1931, s.p.

¹⁰² C'était un vrai pionnier, comme le souligne l'éditorial d'un journal local d'Elisabethville, le jour de son décès : « Homme modeste et bon, prélat énergique et infatigable, S. E. Monseigneur Sak laisse derrière lui le souvenir d'un grand pionnier... » (*Le Katanga perd un de ses pionniers. La mort de S. E. Monseigneur Sak*, in « Essor du Congo » 15/03/1946, p. 1).

seulement pour les constructions matérielles, mais aussi pour le fonctionnement des écoles et la diffusion de la presse catholique. Si, souvent, il devait adapter sa vision à la réalité, en diminuant les dépenses d'après les finances disponibles¹⁰³, il assurait tout de même le strict nécessaire au fonctionnement des postes de mission et se préoccupait de cela lors de ses visites.¹⁰⁴

D'après le père Léon Verbeek, qui a étudié la figure de Mgr Sak en rapport avec son rôle de fondateur de l'Eglise catholique dans le Sud-Katanga, il était un homme infatigable, un véritable « brasseur d'affaires ». C'était sa qualité majeure¹⁰⁵ et ce fut aussi la raison principale de sa nomination, puis de son maintien, de visiteur et de préfet apostolique, malgré divers griefs de ses propres supérieurs à son endroit.¹⁰⁶ Car sur ce plan, il était pratiquement irremplaçable. A un moment où il fallait créer un futur diocèse *quasi ex nihilo*, un homme comme lui était pratiquement indispensable. En tout cas, quand on regarde ce qu'il a pu réaliser au cours des cinq premières années, de 1925 à 1930 - cinq postes de mission, deux maisons de sœurs salésiennes, la cathédrale, la turbine et l'école professionnelle de la Kafubu - c'est presque incroyable. Certes, il disposait de moyens financiers suffisants, « mais il payait aussi de sa personne ».¹⁰⁷ C'est à juste titre qu'il a dit de lui-même à son

¹⁰³ D'après le père Dumont, dans un entretien avec le père Marcel Verhulst, Imara, 26/02/1995.

¹⁰⁴ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 210.

¹⁰⁵ C'est ce que souligne un ancien procureur général d'Elisabethville (qui avait connu Mgr Sak dès 1920), auteur de plusieurs notices biographiques de personnages de l'époque coloniale: « Ce vaste travail d'organisation [des œuvres salésiennes au Congo] accompli depuis 1910 fut réalisé tout entier sous la direction du R.P. Sak, dont la forte personnalité s'affirma dès son arrivée en Afrique. A son intelligence et à son esprit d'entreprise se joignaient heureusement une largeur d'idées et une bonne humeur qui lui avaient conquis toutes les fractions de la population. » (Ferdinand DELLICOURT, 31/01/1947, *Sak Joseph*, in « Biographie coloniale belge », tome V. Bruxelles, 1958, col. 726-728).

¹⁰⁶ Quand le Saint Siège demanda l'avis aux supérieurs de la congrégation à Turin, en vue de sa nomination, on répondit qu'il y avait tout avantage à avoir le père Sak à la tête de la préfecture: « un homme avec tant d'autorité, d'habileté, et de capacité » (procès-verbal du chapitre supérieur, séance du 29/5/1925, in ASL B7 *Copies Archives salésiennes de Rome*).

¹⁰⁷ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 210.

provincial, don Scalonì : «... le père Sak est toujours le même : un peu têtù peut-être, mais cherchant à faire le plus de bien possible ». ¹⁰⁸ Et il ne semble pas qu'en cela il ait cherché un succès personnel ou la popularité. ¹⁰⁹

Le trait le plus souligné dans les hommages posthumes a été celui de sa sociabilité. Ainsi, le père Pierre Vivier, salésien de don Bosco, écrivit-il : « Tous ceux qui l'ont approché et connu, grands et petits, au cours de son long apostolat de trente-cinq ans sur les terres katangaises, garderont le souvenir de ce prélat toujours optimiste et souriant, qui faisait fleurir sous ses pas la sympathie et l'amitié. » ¹¹⁰ En effet, il a entretenu des contacts amicaux avec les différents groupes de la population européenne d'Elisabethville où il a travaillé pendant plus de 10 ans avant d'aller à La Kafubu. Il cherchait à leur faire du bien comme il le faisait pour les Africains. ¹¹¹

¹⁰⁸ Lettre de J. Sak à Fr. Scalonì, Elisabethville, 19/11/1919, in ASL A5 *Correspondances*.

¹⁰⁹ C'est du moins la conviction profonde de l'auteur d'un hommage posthume, signé E.S., publié dans le journal évillois *L'Informateur* : « robuste apôtre... une figure populaire dans le sens le plus élevé du qualificatif, car il convient de souligner que jamais prélat rechercha moins la popularité que ce modeste travailleur qui vivait en dehors de la Ville et de ses manifestations publiques. Seuls ceux qui en guise de délassement dirigeaient leur voiture vers La Kafubu avaient quelque chance de rencontrer le Prélat, toujours actif et dont l'accueil était pour tous d'une égale courtoisie. C'est pourquoi, sans bien le connaître, tout le monde ici, parlait de lui avec respectueuse bienveillance. » (E.S., *Ceux qui s'en vont*, in « *L'Informateur* » 16/03/1946).

¹¹⁰ Pierre VIVIER, professeur au Collège Saint François de Sales, *La carrière Apostolique de son Excellence Monseigneur Joseph Sak*, in « *Essor du Congo* », samedi 16/03/1946, p. 2. Dans le même sens, s'exprima la rédaction d'un autre journal local d'Elisabethville, connu comme un journal de gauche : « Il était membre de nombreux comités d'œuvres philanthropiques et de protection des indigènes. Il jouissait de la sympathie et de l'estime universelle, de tous ceux qui avaient pu apprécier ses profondes qualités de compréhension et de dévouement. Mgr. Sak compte parmi les tout premiers pionniers d'Elisabethville... » (*Un Ancien s'en va. Mgr. Sak est décédé ce matin*, in « *L'Echo du Katanga* » édition du 15/03/1946, in ASL *Mgr Sak*). Le directeur de ce journal, Albert Decoster, était un brillant ancien élève des Salésiens qui ne pouvait pas oublier qu'au plus profond de la crise économique des années 30, son père chômeur et incroyant avait été engagé comme professeur d'anglais au Collège Saint François de Sales.

¹¹¹ Notamment avec certaines familles juives, les Russo par exemple, qui étaient pauvres à leur arrivée au Congo. Il les a aidés à lancer leur commerce. Puis, il a été

Il avait aussi le don d'enthousiasmer et d'impliquer les autorités civiles (coloniales) dans ses projets pour le développement agricole et industriel de la région. Le plus souvent, ceux-ci avaient pleine confiance dans son savoir-faire. C'était le cas pour Edouard Kervyn, directeur du ministère des colonies, pour les gouverneurs du Katanga - Emile Wangermée¹¹² et Gaston Heenen - et surtout pour le gouverneur général, Maurice Lippens. Ce dernier était pourtant du parti libéral. Après la mort de Mgr Sak, celui-ci a même tenu à rappeler aux salésiens ses liens d'amitié avec le défunt.¹¹³ Mgr Sak s'adressa régulièrement à l'administration pour l'obtention des subsides prévus pour la fondation des missions, la création d'écoles

aidé par eux. En 1921 (le 19 décembre), le père Sak eut le bonheur de baptiser une dame juive d'Elisabethville (J. SAK, *Monographie des Missions...*, p. 17). De même il était en très bonnes relations avec la famille italienne Rivera qui excellait dans la construction. Quinto Rivera s'est occupé de la construction de l'église de La Kafubu. (*ibidem*.) D'après un témoignage de Jean Sohier, juge au tribunal de première instance d'Elisabethville à l'époque coloniale, Mgr Sak était aussi « très lié » à Joseph Tasch (1899-1950), le meilleur ami de son père, Antoine Sohier. Joseph Tasch, originaire du Grand-Duché de Luxembourg, licencié en sciences commerciales et consulaires, fut secrétaire de la Bourse du Travail du Katanga, administrateur des Brasseries du Katanga, gérant d'une maison d'importation, animateur de la Chambre de commerce et de l'industrie du Katanga, co-fondateur de la Compagnie pastorale du Lomami, membre du Conseil de la province du Katanga. Il a aussi publié de nombreux articles d'ordre économique (Jean SOHIER, *Tasch Joseph*, in « Biographie Belge D'Outre-Mer ». Tome VI, ARSOM, Gand-Bruxelles, 1986, col. 976).

¹¹² Par exemple, on s'en aperçoit dans ces lignes de sa main : « 5 Octobre 1919 : fête de la première Messe de nos deux nouveaux ordonnés [les pères Laloux et Vanheusden]. Toutes les autorités de la Ville sont invitées. [...] Le Gouverneur du Katanga a tenu à être présent à la Grand'messe. [...] A midi, un modeste banquet, présidé par Monsieur le Gouverneur, réunit à notre table les amis de la Maison ; toutes ces personnalités nous aiment et s'intéressent à nos œuvres ; ici en Afrique comme ailleurs, l'œuvre de Don Bosco est synonyme de sympathie. [...] Si on bâtit à Kiniama, à Elisabethville, on ne restait pas en arrière ; de formidables ateliers, avec salle de machines étaient sortis de terre comme par enchantement ; la force motrice dont le Gouvernement a doté nos ateliers fonctionne ; les élèves sont au nombre de 160 et plus, et lorsque tous sont au travail, on croirait voir fonctionner de véritables usines. L'école professionnelle indigène a pris un tel développement que tous les étrangers de marque sont conduits à la visiter. C'est ainsi que le Gouverneur Général de l'Union Sud-africaine, Lord Buxton, fut amené à passer dans nos écoles. » (*Monographie des Missions...*, p. 13).

¹¹³ Lors d'une visite au collège, le 23 octobre 1947, le gouverneur général honoraire parla de « sa vieille amitié » avec Mgr Sak, in *Chroniques du Collège* (ASL Collège SFS).

primaires et la construction d'églises. Il n'y a pas eu de heurts sur ces questions.¹¹⁴

Cependant, il n'était pas simplement soumis par opportunisme. La preuve en est qu'il prit la défense des Africains devant l'administration belge. Ce fut le cas à la mission de La Kafubu, dans les années 30, lorsque le Comité Spécial du Katanga (C.S.K.) sema la panique parmi les maraîchers de la Navyundu par ses mesures en matière d'impôts et de taxes.¹¹⁵ Il exprima souvent son désaccord avec la politique coloniale en ce qui concerne les recrutements d'ouvriers. C'est grâce à son intervention qu'en 1927 le gouvernement provincial décréta la suspension de tout recrutement officiel dans le territoire de Sakania.¹¹⁶

En outre, il était délicat dans sa manière de traiter les chefs coutumiers africains. Mgr Sak était en mesure de comprendre la position des chefs dans l'organisation socio-culturelle africaine et le respect dont ils devaient être entourés. Il comprit l'importance de leur amitié pour la réussite de son œuvre éducative. C'est la leçon que le père Sak et ses confrères avaient tirée de leurs premières expériences de vie missionnaire quand ils étaient allés recruter des élèves pour l'école professionnelle dans les villages. Ils les obtinrent sans contrainte en passant par les chefs coutumiers. Sans eux, ils n'auraient presque rien obtenu. Cette leçon a orienté le père Sak le jour où il devint préfet apostolique. Il reconnaîtra et respectera toujours les chefs coutumiers. Quelques faits peuvent l'illustrer. La chronique des missions salésiennes relate qu'en 1926, à la bénédiction de la chapelle de La Kafubu, Mgr Sak fut entouré de quarante-deux chefs de villages. A Kipusha, lorsque Mgr Sak arriva en 1931, il visita d'abord le chef Namopala. Celui-ci, le jour suivant, accompagné de ses notables, se présenta à son tour pour visiter Mgr Sak à la mission. Mgr Sak passa même chez le chef Kombo, pourtant farouchement opposé aux Blancs.¹¹⁷

¹¹⁴ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 281.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 280.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 283.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 272.

Il vouait ce respect aussi à la population africaine.¹¹⁸ L'attitude des missionnaires a parfois été caractérisée, soit par un excès de bonté - sous forme de paternalisme surtout -, soit par un excès de dureté en exerçant une contrainte physique ou morale sur les personnes. Il est arrivé de-ci de-là au Congo qu'on ait voulu imposer la foi chrétienne, pour le plus grand bien des Africains, mais sans tenir compte de leur liberté de conscience et de religion. Cette contrainte s'exerçait parfois au niveau de la pratique religieuse, de la fréquentation scolaire et de la mise au travail. C'est ainsi que, dans la mémoire collective, certains missionnaires du passé ont acquis la réputation de « bons pères » ou de « méchants pères ». A ce propos, Mgr Sak a plusieurs fois pris position contre la méthode de contrainte exercée par quelques-uns de ses confrères.¹¹⁹ Il le faisait souvent lors de la retraite annuelle en fustigeant ces comportements qui dégoûtaient les gens et les éloignaient de l'Eglise catholique.¹²⁰

Il faut bien l'admettre, les évêques sont des hommes comme les autres. Ils ont donc leur tempérament et leur caractère, leurs qualités et leurs défauts. D'après un témoin oculaire, Mgr Sak était un pur « sanguin ». Il pouvait facilement s'é mouvoir, être joyeux, se

¹¹⁸ Trois mois après son arrivée au Congo, il donne une appréciation globalement très positive des Africains dans une lettre à des amis : les Noirs sont bons de caractère ; dès qu'ils savent que vous êtes venus pour leur faire du bien, ils sont fidèles et s'attachent à vous. S'ils n'ont toujours pas confiance dans les Blancs, « cela se comprend très bien » (vu les mauvais traitements subis) ; il faut seulement les traiter « avec tact ». Qu'ils soient paresseux par nature, c'est vrai, mais il suffit de les exhorter continuellement pour qu'ils fassent le travail de bon coeur. Quant à se plaindre de la dureté du travail demandé, c'est propre à l'homme partout dans le monde... : *Salesiaansche Missie. Eenige bijzonderheden uit Katanga*, in « De schoolbode van Limburg » XX/5 (1912) 78.

¹¹⁹ L. VERBEEK, *Ombres et clairières*...p. 314. L'opposition aux méthodes contraignantes est caractéristique pour Mgr Sak dès son arrivée au Congo. On le note quand il parle des critères d'admission des élèves à l'école professionnelle dans une de ses lettres de 1913 : « ...nous n'acceptons que ceux, que le chef veut bien nous envoyer après qu'ils ont eux-mêmes consenti à venir librement. Les enfants noirs, habitués à la grande liberté, se font difficilement à une discipline, et il nous faut de vrais volontaires, dont nous puissions faire des chrétiens et qui aient le goût pour apprendre un métier. » (J. SAK, *Quelques jours de Brousse au Katanga*, in « De schoolbode van Limburg » XX/14, p. 218).

¹²⁰ Témoignage oral du père Lambert Dumont, Imara, 26/02/1995 : « Le dernier jour de la retraite lui était réservé. Il parlait alors des missionnaires qui frappaient les indigènes et parfois il tonnait. Il exhortait à l'amour des Noirs. »

fâcher. Il avait des réactions promptes et vives mais, peu profondes.¹²¹ Il était impulsif dans sa manière de prendre des initiatives et de fonder des œuvres, tout comme dans ses relations avec les personnes. C'est pourquoi il changeait très facilement d'idée et de décision.¹²² Par conséquent, il donnait parfois l'impression de manquer de sincérité et suscitait chez certains le soupçon quant à la rectitude de ses intentions. Audacieux, il contournait les obstacles et devenait machiavélique, voulant atteindre ses objectifs à tout prix. Il n'aimait pas faire passer ses initiatives par l'appréciation des différents conseils ou par l'approbation des autorités hiérarchiques : son provincial en Belgique et le préfet apostolique, Mgr de Hemptinne (avant d'être lui-même préfet apostolique).¹²³ Son tempérament le poussait irrésistiblement à gouverner seul. Il aimait être approuvé par ses collaborateurs et supportait difficilement ceux qui exprimaient des réserves sur ses projets ou le désapprouvaient.¹²⁴ Peu enclin à prendre conseil de manière institutionnelle, il était par contre très influençable par des personnes individuelles. En conséquence, il croyait trop facilement à ce qu'on venait lui rapporter et qui était souvent loin de la vérité. Trop pressé, il ne prenait pas assez de temps pour écouter les différents sons de cloche et cela l'a porté à agir ou à réagir parfois de façon maladroite. Dans certaines affaires controversées, il a souvent manqué de raisonnement objectif et réagi de manière trop passionnée.¹²⁵ Cette façon de faire, indice de manque de profondeur dans la personnalité, a empêché Mgr Sak de créer une œuvre plus solide, du fait surtout qu'il n'a pas été un guide

¹²¹ Témoignage du père Lambert Dumont, dans un colloque du 12/04/1992. Dans un deuxième témoignage, il affirme : « On avait parfois peur de lui ; il était un peu colérique, mais en fait les choses s'arrangeaient. Il aimait ses confrères » (colloque à Imara, 26/02/1995).

¹²² L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 120-121.

¹²³ Au moins deux auteurs ont mis en lumière les motifs de la relation conflictuelle qui a existé entre Mgr de Hemptinne et Mgr Sak (avant et après la création de la préfecture apostolique de Mgr Sak) : L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, pp. 19-84 : Partie I : *Mgr. De Hemptinne et les salésiens, 1910-1960* ; J. SOHIER, *A propos de "Monseigneur de Hemptinne et les salésiens"*, in « Bulletin Séances Académie des Sciences d'Outre-Mer » 27/2 (1981) 125-137.

¹²⁴ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, pp. 120-121.

¹²⁵ Ibidem.

suffisamment sûr pour ses propres confrères.¹²⁶ Entre autres, il n'a pas donné de formation de base pour la pastorale missionnaire à accomplir¹²⁷ ; on devait tout apprendre par soi-même sur le terrain, chemin faisant, en se référant aux méthodes des Missionnaires d'Afrique qui travaillaient en Rhodésie du Nord.¹²⁸ Certes, il a beaucoup lancé et construit ; il a aussi soutenu l'oeuvre de ses confrères¹²⁹, mais il n'a pas assez orienté leur oeuvre pastorale, d'où un manque d'unité dans l'action missionnaire.¹³⁰

¹²⁶ *Ibidem*. Le provincial de Belgique, le père Virion, attribua ces défauts à un manque de formation religieuse et salésienne chez le jeune abbé Joseph Sak. Après un très bref temps de formation initiale, il avait connu une ascension très rapide dans les charges qui lui avaient été confiées, dès son ordination sacerdotale : « *D. Sak non ha e non ha mai avuto la formazione salesiana. Egli ha tendenza a fare troppo da secolare* » : « Don Sak n'a pas, et n'a jamais reçu une formation salésienne... Il a tendance à trop faire comme un [prêtre] séculier » (l'observation critique se trouve dans une lettre du père Virion au recteur majeur de la congrégation, 24/03/1924, in ASR 6421, *Sakania 1924*).

¹²⁷ Comme d'ailleurs son collègue Mgr Jean-Félix de Hemptinne. Cela se comprend du fait que Mgr Sak n'a jamais été un missionnaire d'expérience comme les missionnaires itinérants qui visitaient régulièrement les villages. Il était un homme d'affaires, très doué pour entrer en contact avec les autorités dont il faisait ses amis. Bref, il pensait plus aux « oeuvres » et aux « projets » qu'aux hommes (L. Dumont, dans un colloque avec le père Marcel Verhulst, Imara, 26/02/1995).

¹²⁸ Parce que les « pères blancs » (comme on appelait communément les missionnaires d'Afrique, fondés par le Card. Lavigerie) évangélisaient là aussi chez une population de langue bemba, apparentée à celle de la botte de Sakania où évangélisaient les salésiens du Congo belge. Notons que la Rhodésie du Nord s'appelle actuellement la Zambie.

¹²⁹ Le père Léon Verbeek affirme à ce propos : « Mgr. Sak lui-même ne fut pas très créatif dans le domaine pastoral, il sut cependant encourager des initiatives valables lancées par ses missionnaires. » (*Ombres et clairières...*, p. 203).

¹³⁰ *Ibid.*, p. 378.

C. Documents

1. *L'itinéraire d'évangélisation suivi par les missionnaires salésiens*

Dans le texte qui va suivre, Mgr Sak, dans un regard rétrospectif, jette une lumière sur ce qu'était son « projet d'action missionnaire ». Sans le dire expressément, le but de sa publication en 1939 était de susciter une vague de sympathie chez les lecteurs de son bulletin d'action missionnaire dans la perspective de son sacre, en 1940, comme premier évêque du nouveau vicariat du Haut-Luapula.¹³¹ D'après le nouvel évêque, le projet n'avait été que partiellement réalisé. Il fallait donc continuer à le réaliser dans l'avenir.

* * *

NOTRE GRANDE ŒUVRE !¹³²

Notre apostolat

[C'est tout d'abord...] notre dévouement voué à l'enseignement de la religion près des pauvres indigènes du pays Katangais.

Notre apostolat, c'est à dire : nos fatigues dans nos courses lointaines et nos déboires dans ce travail difficile d'amener à la connaissance de Dieu ces âmes frustes et craintives qui si souvent se dérobent et à notre zèle et à nos désirs d'apôtre !

Notre apostolat, c'est à dire : souvent la vie sous la tente, seul, isolé, spirituellement nourri par notre grande soif des âmes et peut-être les beautés de la nature qui forcément [nous] amènent au Créateur ! Pauvrement nourri peut-être matériellement, parce que la vie de brousse a ses grandes incommodités et que la cuisine n'y est pas gâtée de luxe et de confort !

¹³¹ Il fut promu vicaire apostolique dès 1939, mais le sacre eut lieu le 7 avril 1940 (*ibid.*, p. 122).

¹³² Nous avons veillé à éditer le texte le plus fidèlement possible à l'original. Seulement quelques rares modifications ont été introduites dans la ponctuation employée par Mgr Sak, là où elle était défailante ou incohérente.

Notre apostolat, c'est-à-dire nous faire petits, tout petits, avec les pauvres enfants des villages. Nous faire bons et patients avec les grands qui souvent écoutent à peine quand pour la première fois nous entreprenons de les instruire !

N'était-ce pas une des préoccupations principales du grand cardinal Lavigerie que l'adaptation des ouvriers apostoliques ? Ce n'est pas d'aujourd'hui, disait-il, qu'on a découvert la formule d'apostolat. Saint Paul nous la donnait quand il disait : « *Omnibus omnia factus sum* ». ¹³³

[Etant] étrangers, absolument incapables, comme tels, d'exercer, sur nos indigènes une action efficace et même de les comprendre, notre premier souci doit être de nous assimiler les âmes de nos indigènes ou leur mentalité : l'étude de leur caractère, de leurs conceptions, de leurs us et coutumes, de leurs institutions familiales et sociales, de leurs croyances et pratiques religieuses, a pour le missionnaire une importance capitale.

Ce qu'il faut donc, dit encore le cardinal missionnaire, c'est un zèle toujours ardent mais toujours clairvoyant et exactement mesuré à la médiocrité des indigènes infidèles ou néophytes. Que cette médiocrité ne nous entraîne jamais à traiter les indigènes avec dureté, encore bien moins qu'on n'en arrive jamais à les injurier ! L'injure c'est ce qu'ils supportent le moins, cela les aigrit, les diminue à leurs propres yeux et cela, ils ne le pardonneront pas !

Notre apostolat, c'est-à-dire la grande joie du triomphe et de la conquête, quand enfin nous avons pu amener au baptême une foule de néophytes !

Notre apostolat enfin, quand nos chrétiens nous tracassent et le jour et la nuit ! Les uns sont bons et ardents, les autres sont bien faibles et d'autres hélas se reprennent à revivre leurs vieilles coutumes indigènes ; il faut encourager les uns, soutenir les autres, courir après les brebis perdues, que de soucis ! Que de peines !

¹³³ Les citations de la Bible sont empruntées de la Vulgate : 1 Co 9, 22 : « Je me suis fait tout à tous ».

Voilà la grande Œuvre entreprise, nous en sommes les ouvriers, nous avons été choisis pour cela « *Ite et docete* »¹³⁴, cette œuvre, nous devons la mener à bout sans jamais nous laisser décourager malgré nos fatigues souvent inutiles, malgré nos insuccès parfois si pénibles !

Nos déboires sont multiples, la reconnaissance, il ne faut guère y songer ; humainement, nous sommes bien éprouvés et dans notre caractère et dans notre volonté, nos ennuis nous harcèlent ; jamais, nous n'avions pensé que la grande œuvre fût si difficile et si peu consolante à la fois !

Ai-je dit : si peu consolante ? Oui, parce que notre grande Œuvre d'apôtre ne se contente pas de petits succès, nous voyons grand, nous voulons dans notre ardeur embraser tout un pays à la fois et ce n'est hélas que par petits groupes que notre apostolat se voit compris !

Si peu consolante ? Non, ce n'est pas [vrai]. Convenons-en nous-mêmes : des consolations, nous en avons et beaucoup [,] étant donné la difficulté réelle de notre œuvre !

Combien de fois, le soir, en faisant notre prière, n'avons-nous pas dû remercier le bon Dieu pour le gain de la journée ! Nous nous consolons nous-mêmes en pensant au grand Maître de la moisson, n'a-t-il pas dit que la moisson est grande et que les moissonneurs sont peu nombreux ! Nous sommes ses moissonneurs, nous ne saurions seuls rentrer toute la moisson, mais nous avons fait pour le Maître tout ce qu'il faut !

Et si nous avons peiné, si nous avons travaillé un terrain bien peu préparé, nous savons que nous récolterons quand même quelque chose, ne fût-ce que l'idée des fondements jetés d'où jailliront plus tard des cris de foi d'amour en Celui qu'ils connaîtront enfin comme leur Créateur et leur Dieu !

Voilà notre Grande Œuvre !

Cette œuvre nous allons la passer en revue, car, il faut la connaître dans ses détails, et nous verrons tour à tour le missionnaire

¹³⁴ Cf. « Allez et enseignez toutes les nations » (Mt 29, 19).

faisant son travail dans la brousse, nous verrons le fruit de ce travail, tant au spirituel qu'au matériel, avec le bonheur acquis pour l'indigène, dont le missionnaire fut l'ouvrier n'épargnant ni forces ni fatigues.

Rien de plus beau que l'œuvre missionnaire que l'héroïque dévouement mènera jusqu'au bout s'oubliant lui-même ; le missionnaire n'aura du repos que quand il verra son œuvre consommée, le grand désir de son cœur satisfait : Dieu connu et aimé !

En brousse - le travail missionnaire

Pour suivre de près le missionnaire et connaître son travail quotidien, je parle du missionnaire itinérant, le véritable apôtre, celui qui va à la recherche de ses brebis, rien de mieux que d'enfourcher nous-mêmes le vélo et de suivre sa piste à son départ de la mission, qu'il quitte pour cinq ou six jours !

Nous voilà pédalant sur le sentier indigène sous le beau dôme de verdure que nous procurent nos immenses forêts !

Le missionnaire, tout en pédalant, égrène pieusement son chapelet ou fredonne un air joyeux pour se donner du courage, il est seul dans la grande nature ! Il va de l'avant n'épargnant ni sa fatigue ni son pauvre vélo qui en a vu de bien dures. Il a l'espoir de trouver au village les pauvres gens qui se réuniront pour l'entendre leur parler de Dieu et des devoirs qu'ils ont envers Lui !

La route est longue parfois, dure à monter, les heures passent et il n'arrive pas : ici un marais l'arrête et le force à traîner son vélo, là une rivière sans pont le force à un bain matinal ; que de mérites déjà qui sanctifieront le travail de sa journée d'apostolat !

Voici enfin le village qu'il fallait atteindre, les gens l'accueillent, souriants et heureux si déjà ils l'ont vu, plutôt méfiants et retirés si c'est la première fois qu'ils l'aperçoivent ; mais une bonne parole aura vite fait de fondre cette froideur, cette méfiance, car ils sauront vite que c'est le « Père » qui vient à eux !

N'ont-ils pas entendu dire en d'autres villages que le Père est bon, qu'il soigne les malades, qu'il panse les plaies, instruit les gens sans distinction aucune, qu'il est enfin un ami qui ne leur veut que du bien ! Et c'est ainsi que partout doit être connu le missionnaire !

A peine au village, il endosse sa soutane, fait une tournée pour saluer tout le monde sans oublier le chef qui tient à son salut !

C'est le moment de réunir la population entière : ne soyons pas trop exigeants pour commencer. S'il y a quelques abstentions, plus tard le missionnaire règlera les présences quand ils le connaîtront mieux et d'eux-mêmes ils viendront à son instruction quand ils verront l'empressement des autres. C'est une habitude à prendre que d'être patient avec ces pauvres indigènes, la patience sera très souvent récompensée par la réussite complète ; la brusquerie et la colère, la grosse voix et les yeux mauvais ne vous donneront que déboires, vous ne serez pas aimé et vous ne ferez rien de bon à ces âmes qui ont besoin surtout d'être aimées pour apprendre à aimer !

Ne devons-nous pas du reste les aimer, ces pauvres indigènes, malgré leur délabrement, malgré bien souvent leurs maladies, leurs plaies repoussantes, malgré leur manque d'éducation aucune, malgré en un mot, tous leurs défauts inhérents à la vie sauvage qu'ils ont menée avant notre venue !

N'est-ce pas d'eux que Notre Seigneur a dit : « Ce que vous ferez à l'un de ceux-là, c'est comme si c'était à moi-même que vous l'aviez fait ».

Et vous soignez les maladies et vous pansez les plaies et vous les instruisez, vous leur apprenez à vivre peu à peu de façon plus civilisée et surtout vous leur donnez la parole de vie qui va les régénérer et en faire d'autres hommes, enfants de Dieu comme nous, chrétiens de la vie présente, bienheureux de la vie future en laquelle ils espèreront comme nous !

Et c'est tout cela que vous ferez au village ; du travail vous en voyez tant devant vous, que l'heure même de votre dîner vous échappe et que tout d'un coup vous vous rappelez qu'on vous attend au village suivant !

Et vous pédalez de nouveau, égrenant votre rosaire, vous remerciez pour ce premier travail de votre journée déjà si fécond et vous implorez pour le suivant afin qu'il soit plus fructueux encore !

Et vous pédalez et dévorez rapidement les dix, vingt kilomètres à faire, parce que déjà votre grand désir vous reprend ; la soif des

âmes se contente si difficilement ! Aurez-vous du succès ici encore, aurez-vous des déceptions ? Mais dans ce village voisin, vous logerez, vous aurez le temps de dire votre bréviaire pour implorer Celui qui peut tout ! Vous aurez la soirée pour causer, pour prier avec eux, vos brebis !

Dans ce village encore, vous instruisez. Déjà le catéchiste leur a appris certaines leçons du catéchisme, d'aucuns sauront très bien répondre à vos questions, d'autres moins bien et d'autres encore ne sauront que vous dire !

Et à votre tour, vous leur parlerez de ce Dieu qui les aime, de ce Dieu, Maître tout-puissant, Créateur de toutes choses, de ce Dieu fait homme pour les sauver, de ce Dieu qu'ils doivent seul adorer désormais délaissant toutes leurs vieilles superstitions et leurs coutumes néfastes !

Comme ils vous écoutent ! Oh ! Missionnaire ! Semez, semez à pleines mains, la semence germera, elle tombe en terre féconde : *Deus autem incrementum dat* !¹³⁵

Longuement, après cela, malgré votre fatigue, vous vous occuperez d'eux, peut-il en être autrement ? C'est une mère qui vous implore pour son enfant, ce sont de pauvres malades qui ont recours à vous ; voyez ces plaies affreuses qu'il faut purifier et panser !

Et bien tard dans la soirée, vous aurez enfin quelques instants pour donner à votre pauvre corps fatigué la nourriture nécessaire ! Elle ne sera pas brillante cette nourriture, mais c'est de joie [*sic*] que vous mangerez. Ce sera vraiment à la sueur de votre front ! Votre pain de chaque jour, pourrait-il être plus béni ?

Et puis enfin vous pourrez ouvrir votre pauvre tente ; très probablement à la lueur blafarde d'une bougie, vous aurez encore quelques prières à dire, et puis votre dur lit de camp, mais combien bon quand même après une telle journée, vous accueillera pour le repos mérité !

¹³⁵ Cf. 1 Co 3, 7 : « Ainsi celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien : Dieu seul compte, lui qui fait croître. »

Combien de fois avant de vous endormir reprenez-vous dans votre esprit les faits de la journée ? Combien de temps mettez-vous à prévoir le lendemain ? Mais Dieu bénira votre sommeil, veillera sur son missionnaire, sur son envoyé qui s'endort en pensant à sa grande œuvre de Dieu !

Le fruit du travail !

Pendant deux, trois ans le missionnaire parcourra ainsi la brousse, allant de village en village, les catéchistes l'aident dans son travail, le catéchisme est su, l'instruction a produit ses fruits, les pauvres ignorants de jadis ont soif enfin de baptême, ils sont devenus catéchumènes !

Voilà deux, trois, quatre cents pauvres gens que vous avez amenés au bonheur, ils sont heureux, ils saluent en vous leur ami, leur « Père », et à chaque venue, vous avez des questions comme celles-ci : « Père, quand donc nous donnerez-vous le baptême ? Combien de jours encore vous nous ferez attendre ? Ne sera-ce pas le mois prochain ? Ne sera-ce pas à telle fête », car ils connaissent les fêtes religieuses et savent les jours où elles tombent.

Et souriant, vous leur direz : oui, maintenant ce sera pour bientôt, dans 15-20 jours vous irez tous à la mission centrale, les Pères de là-bas vous attendent pour la grande préparation. Et ce seront des cris de joie à ne pas en finir.

Et de fait, les voilà tous réunis au poste central ; pendant quatre ou cinq semaines vous allez intensifier leur instruction ; eux, dociles et heureux, logeront à ciel ouvert sur la dure, et tous les huit jours, ils iront au village prendre leur nourriture pour la semaine suivante en attendant le grand jour.

Pour vous, missionnaire, c'est le travail intense, quatre instructions par jour, des prières en commun, des « *milandu* »¹³⁶ c'est à dire des « histoires » à ne pas en finir : il faut régulariser des situations non conformes, il faut réviser les fiches de chacun, entendre des plaintes, corriger, encourager. C'est le travail final, et

¹³⁶ En langue bemba, parlée dans la région : affaire, cause, motif, nouvelle, procès, action, fait. Concrètement, il s'agit de « palabres » ou d'entretiens où le missionnaire jouait un rôle de médiateur et de juge.

puis, vous aussi vous verrez apparaître enfin le grand jour, plus désiré encore peut-être par vous que par eux-mêmes, parce que c'est le couronnement de la grande œuvre ! La grande œuvre de Dieu que vous avez vécue et pour laquelle vous avez tant peiné !

Et voilà qu'enfin se lève ce jour tant attendu ! C'est la belle fête de l'Assomption, époque où ni les travaux des champs ni autres occupations [n']empêchent les indigènes de s'absenter du village.

La veille au soir, on a annoncé que la grande cérémonie du baptême commencera à six heures précises, mais déjà à peine les premières clartés ont elles dissipé l'obscurité de la nuit, les catéchumènes sont réunis devant la porte de l'église, il est à peine cinq heures ! Mais la crainte de ne pas être à l'heure, la crainte surtout d'être en retard pour le baptême font que tous attendent avec impatience l'arrivée du père.

On chuchote, on se dit le nom chrétien qui désormais sera leur nom véritable : moi, je m'appelle Joseph et moi Augustin ; chez la femme : Joséphine ou Maria ou Véronique, et ils sont là plus de trois cents qui s'enthousiasment à l'idée de leur baptême.

Et l'église s'ouvre et le monde s'engouffre sous le porche trop petit où on va leur donner leur place.

La cérémonie commence, les questions sont posées, claires et nettes, mais les réponses hélas n'arrivent que tremblotantes de ces bouches par trop émotionnées de la solennité du moment, et cependant le Père avait si bien stylé son monde !

Ah ! C'est qu'ils sentent que chez eux quelque chose de grand va s'accomplir ; leur âme, ils le savent, va être purifiée de toute souillure, et ils seront chrétiens, enfants de Dieu et de l'Eglise.

Que demandes-tu à l'Eglise ? La Foi. Que t'apportera cette Foi ? La vie éternelle.

Renonces-tu à Satan ? Je renonce.

Crois-tu en Dieu, le Père Créateur du ciel et de la terre ? Je crois. Crois-tu en Jésus Christ, Fils de Dieu Notre Seigneur ? Je crois.

Crois-tu au Saint Esprit, à l'Eglise catholique, la communion des Saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, la vie éternelle ? Je crois.

Eh oui, ils croient vraiment, c'est de toute leur âme qu'ils affirment ces croyances et déjà leur figure s'irradie, les yeux se meuvent, la joie les inonde, ils sentent que déjà la Foi les embrase.

Et le missionnaire à son tour sent son cœur se dilater à la pensée de ce qu'il fait, même le bonheur hante tellement son esprit que des distractions surviennent, mais il se reprend et c'est en bénissant et louant Dieu du fond de son cœur épanoui que tantôt il répandra sur ces fronts l'eau baptismale.

C'est la fin, les voilà tous chrétiens et pour bien l'affirmer, voilà que déjà pendant la sainte messe si bien suivie, ils s'approchent de la table Eucharistique.

Que ne pouvez-vous les voir, vous qui lisez ces lignes, quel recueillement ! Quelle piété ! Quelle joie, quel bonheur, et pour le Prêtre qui distribue la Manne céleste à ses nouveaux chrétiens, voyez-vous ces larmes silencieuses qui dévalent sur ses joues livides ; lui aussi sent le bonheur. N'est-ce pas aujourd'hui le couronnement de sa grande œuvre missionnaire, de la grande œuvre de Dieu ?

Et la cérémonie se déroule avec lenteur forcément. Ils sont si nombreux.

Quelle joie pour le missionnaire : le voilà à l'époque du bonheur. Hélas, tout n'est pas fini, sa grande œuvre recommence, ces chrétiens il devra les soutenir, les encourager sans cesse, [car] le démon ne se donne pas pour battu ; les anciennes croyances, les anciennes coutumes, les anciennes superstitions viendront hanter encore ces chrétiens d'aujourd'hui, ces païens d'hier et peut-être leur foi branlante donnera bien des soucis au pauvre missionnaire.

Aussi n'a-t-il pas un instant de repos, il va, il court de village en village reprendre son œuvre d'apôtre, cette fois ce sont des âmes chrétiennes qu'il doit garder au Maître de la moisson, il ne faut pas de brebis perdues, il ne faut pas de défection.

Et comme il pleurait jadis devant des indifférents, il pleurera demain, le missionnaire, devant les insoumis, irresponsables peut-être, mais qui déjà se sentent faiblir dans leur foi.

Seigneur ai-je donc démérité à vos yeux que vous m'accablez de peines nouvelles, de transes et d'inquiétudes mortelles.

Courage, mon missionnaire, à votre tour de persévérer dans la grande Œuvre entreprise. Veillez sur votre troupeau, gardez-le fidèle au divin Maître, c'est pour Lui que vous l'avez conquis, c'est à son Cœur sacré qu'il faut les confier, c'est à la Vierge Auxiliatrice des chrétiens qu'il faut les amener, et l'amour seul fera désormais que votre Œuvre restera glorieuse, votre Grande Œuvre, l'Œuvre de Dieu.

Le Bien Matériel

Pour le missionnaire qui passe à côté des misères de la vie indigène, si son premier soin va à l'âme de ces pauvres déshérités, n'allez pas croire qu'il puisse se désintéresser de la vie matérielle de ceux qu'il aime et pour qui il se dévoue.

Tel le bon Samaritain, il s'arrêtera aussi bien devant un corps couvert de plaies que devant la pauvreté réelle de certaines familles vivant au jour le jour et traînant misérablement leur vie, il s'arrêtera devant le lépreux abandonné, il s'arrêtera devant l'orphelin livré à lui-même, il s'arrêtera devant une pauvre femme chargée d'enfants et qui n'a comme soutien que ce qu'elle trouve à glaner chez des voisins peu charitables.

Et que fera-t-il ?

Aux uns il donne ses soins gratuits et non moins charitables, aux autres il donnera la nourriture, à l'orphelin il trouvera un gîte à la mission, à l'orpheline il trouvera une mère chez les religieuses missionnaires, à tous il donnera tout son savoir pour leur faire goûter le bienfait de la civilisation, et ces malheureux lui devront leur santé, leur vie et plus tard le bien-être acquis par le goût du travail, et le métier qu'il aura su leur donner à force de persévérance et qui assurera désormais l'entretien d'une famille.

Que d'enfants recueillis dans les missions, que de frais encourus pour les nourrir et les habiller, ce sont là d'autres soucis, d'autres tracas, que le missionnaire porte gaillardement sur ses

épaules ! En plus des soucis, des tracas pour le bien des âmes, il s'occupe aussi du bien matériel du troupeau.

A ces enfants recueillis, heureux d'avoir un gîte et la popote assurée, il enseignera à lire et à écrire d'abord, et puis ils seront transmis dans les vastes ateliers de l'école professionnelle. Menuisiers ébénistes, charpentiers, maçons, mécaniciens, forgerons, imprimeurs, tailleurs, relieurs, il y en a pour tous les goûts et ils pourront choisir le métier qui leur plaît.

Résultat : Voilà des gens qui pourront fonder une famille et seront capables de l'entretenir, ou bien ils trouveront dans les industries la place qui leur revient et qu'ils sauront occuper vaillamment ; ou bien ils iront au village où leur petite industrie personnelle leur permettra de vivre honnêtement. Fort peu délaisseront, actuellement du moins, le métier appris par lequel ils se sentiront d'autres hommes, ayant conscience d'une dignité longtemps ignorée.

Ils garderont contact avec le missionnaire qui leur a procuré le moyen de subsistance. Dans leurs difficultés, ils auront encore recours à lui et le missionnaire leur continuera et son dévouement et son attachement ; ne restent-ils pas toujours, la part du troupeau dont il a la garde ?

Les villages profiteront de ces artisans revenus chez eux et où ils veulent s'établir ; ne voyons-nous pas les huttes indigènes se changer en des maisons plus convenables ayant porte et fenêtres ? [Par le] travail du menuisier, un certain confort se transmet. La propreté aussi entre dans la maison. L'hygiène n'en souffre pas, au contraire. Les tailleurs à leur tour feront que l'habillement se transforme ; des machines à coudre ronflent sous l'humble toiture de chaume où jadis couchés à même la terre on paressait le jour durant, dans l'inaction, l'oisiveté néfaste.

Pour d'autres ce sera l'école agricole : ils y apprendront à mener le bétail, à traiter le lait et le beurre, à soigner les bêtes, à les nourrir, d'autres seront maraîchers : métier lucratif que bien des indigènes ont adopté, et ce seront eux qui plus tard entreprendront leurs propres cultures, et vendront au marché les produits les plus divers à des prix sans concurrence. Ce seront les poireaux, les

pommes de terre, les choux, les navets, les oignons, les carottes, produits réellement beaux, parce qu'ils savent choisir leur coin de terre comme ils savent aussi le temps favorable pour les semis.

Le prêtre missionnaire n'est pas universel quoique préparé à bien des choses. Aussi pour l'apprentissage du métier, pour l'enseignement agricole a-t-il des aides précieux !

Ce sont cette fois les frères missionnaires qui entrent en jeu et par leur patience admirable, par leur dévouement sans limites, ce seront eux qui feront, de ces pauvres enfants malheureux, des gens capables de gagner leur vie et de mériter le titre d'ouvriers chrétiens !

Non seulement ils les formeront à la technique nécessaire, mais [ils] leur donneront la pratique voulue pour qu'ils sachent se tirer d'affaire ; du simple bois raboté, ils arriveront au meuble de style. Leur goût se développera, ils aimeront à la longue le métier qui leur aura coûté tant de peines à acquérir.

Ces frères missionnaires sont admirables, on s'imaginerait à peine leur ingéniosité, la patience qu'il leur faut, et cela non pas un jour, mais toute leur vie de missionnaire ! Ils ne se plaignent pas cependant, parce qu'eux aussi ont conscience de l'apport de leur travail dans la formation de ces pauvres, dont [chez] eux aussi, l'âme les attire tout en formant le corps au travail.

L'enseignement, l'éducation transformeront l'indigène, et c'est le missionnaire qui actionne cette transformation en leur donnant avec le bien spirituel aussi le bien matériel.

C'est ainsi que le missionnaire achèvera l'œuvre commencée dans la brousse et le résultat de ses efforts est que l'indigène se régénère aussi bien dans son corps que dans son âme, et que s'il n'a pas tous les secrets de la civilisation, ce qui n'est pas un mal, il a pour lui le travail qui ennoblit, la religion, qui élève et sauve, le bonheur assuré tant qu'il se peut, pour la vie et l'éternité.

C'est la grande Œuvre missionnaire couronnée, la grande Œuvre entreprise pour la gloire de Dieu ! *Ad Dei Gloriam*.¹³⁷

¹³⁷ Mgr. Sak reprend à sa façon la devise de Saint Ignace de Loyola et des Jésuites : « Pour la plus grande gloire de Dieu ».

Ad Dei gloriam !

L'entreprise du missionnaire lui donne des soucis, des tracas, c'est un labeur ardu et persévérant, c'est le travail de tout instant. Le repos n'est pas dans son programme à moins que la fièvre ne le terrasse ou que l'épuisement ne l'affaiblisse au point de devoir se soigner s'il veut se conserver à son œuvre !

Ils sont nombreux, ceux qui ainsi, ont donné le meilleur d'eux-mêmes pour le bien de leur troupeau ; ils ont sacrifié tout pour arriver au but : procurer la gloire de Dieu en ce pays sauvage où il n'était pas connu et d'où désormais il est aimé et glorifié : *Ad Dei Gloriam !*

Quels sont donc les grands moyens qu'a employés le missionnaire pour arriver à sa fin ? C'est d'abord sa vie de sacrifices et de dévouement qui certainement lui obtient l'aide d'En Haut, sans laquelle il ne pourrait soutenir son œuvre.

C'est sa bonté et sa patience qui font que les indigènes l'aiment et le vénèrent et écoutent ses avis, ses conseils. Ils l'appellent « leur Père », il est bien à eux et ils le savent !

Ce sera aussi la vraie piété que le missionnaire inculquera, à ses catéchumènes d'abord, à ses chrétiens plus encore ; piété basée surtout sur l'amour de la Reine du ciel, dont ils aiment le culte ; l'amour surtout de la Sainte Eucharistie, qu'ils manifestent quand ils en ont l'occasion, par la communion quotidienne ! C'est par centaines de mille [*sic*] que chaque année le missionnaire compte les Saintes Espèces distribuées !

Nos indigènes aiment la prière, ils aiment leur église, ils se plaisent aux belles cérémonies. Aussi, quand les grandes fêtes approchent, se réjouissent-ils d'avance à l'idée de la beauté d'un culte que maintenant ils apprécient ! Ne sont-ils pas chrétiens ?

Rien, pour eux, ne dépasse une grand'messe solennelle, par exemple, où les enfants de chœur nombreux entourent le Saint Tabernacle, où les prêtres dans leurs beaux ornements s'agitent autour de l'autel, où les chants les transportent ; le chant, ils l'aiment, et les petits choristes, de leur voix argentine, font monter au ciel les mélodies les plus suaves !

Ces souvenirs leur restent, et quand [ils sont] obligés d'aller loin de la mission chercher un travail rémunérateur qui apporte le bien-être à leur famille, bien souvent ils y pensent, et très souvent c'est leur attrait qui les ramène au berceau de leur baptême : je retourne chez nous, chez les Pères !

C'est par ces moyens que le missionnaire maintient dans ces âmes qu'il a formées la force de garder leur foi, car hélas les dangers ne manquent pas à nos braves chrétiens !

Dangers dites-vous ? Oui, de la part d'un reste de famille toujours [resté] païen, de la part du sorcier du village, leur ennemi attiré, de la part des anciennes coutumes ou superstitions auxquelles ils ont si difficile de se soustraire. Ne gardent-ils pas souvent une certaine crainte encore de ces sphères mystérieuses qui les entourent et les captivent, cette crainte parfois leur est bien funeste !

Ce sera le missionnaire encore qui les soutiendra dans leurs défaillances, ce sera lui encore qui sauvera la brebis égarée et il n'aura de repos que quand toute la population qui l'entoure sera vraiment entre les mains de Dieu !

Le missionnaire ne peut-il se glorifier de son œuvre ? Il n'y pense pas, lui ; il vit sa vie de missionnaire, c'est pour se dévouer que le pays noir l'a attiré, il est venu pour sauver des âmes et, à son goût, il n'en sauvera jamais assez ! *Ad Dei Gloriam*, c'est son but, ce sera aussi sa récompense !

Quand épuisé de cette vie, si laborieuse et fatigante, il se verra à son déclin, il pourra avec bonheur chanter son : « *Nunc dimittis Domine* » !¹³⁸

Devant ses yeux alourdis, il verra passer cette phalange de chrétiens qu'il a instruits et baptisés, qu'il a formés et dirigés et un rêve de sa vie qui passe, rêve qu'il a vécu et qui s'est réalisé, la gloire de Dieu dans le pays des grands horizons, des étendues et des forêts

¹³⁸ Citation complète : « *Nunc dimittis, Domine, servum tuum in pace, quia viderunt oculi mei salutare tuum.* » qui se traduit par « Maintenant, Maître, c'est en paix, comme tu l'as dit, que tu renvoies ton serviteur ; car mes yeux ont vu ton salut. » (Lc-29-30). Plus banalement, l'expression exprime la satisfaction d'avoir accompli sa mission.

sans fin, le triomphe de l'Eglise sur le paganisme, l'épanouissement de la foi chrétienne et du bonheur de ceux pour qui il donnera son dernier souffle ; car il va mourir, mais il meurt triomphant : *Ad Dei Gloriam* : pour la Gloire de Dieu !

Il est mort le missionnaire, mais son œuvre reste, d'autres après lui, aussi dévoués, aussi énergiques, continueront son travail !

Il est mort, le missionnaire, mais ses écoles, ses chapelles, ses églises qu'il a bâties : tout cela redira son souvenir. Le règne de Dieu est bien établi. Et tandis qu'il repose dans l'humble tombe que seule une simple croix surplombe, l'œuvre de Dieu, qui est la grande Œuvre missionnaire, continue sa marche sûre et définitive, les indigènes viendront reconnaissants murmurer des « Ave » sur la tombe de leur « Père » regretté, la grande Œuvre chemine[ra] et s'achèvera toujours, « *Ad Dei Gloriam* » pour la Gloire de Dieu !

2. Le testament de Mgr Sak (extrait)¹³⁹

La Kafubu, le 17 juin 1941

Sous les auspices de la Sainte Vierge, Marie Auxiliatrice, et de Saint Joseph, mon Patron, ceci est mon testament écrit de ma propre main, en pleine connaissance.

Je veux mourir dans la Foi catholique et romaine, plein d'espoir que le Seigneur fera miséricorde à mon âme malgré mon indignité.

Je recommande mon âme aux prières de tous mes confrères, des sœurs de Marie Auxiliatrice, surtout aux enfants chrétiens de toutes nos Missions et aux chrétiens de tout le Vicariat.

¹³⁹ Publié sous le titre : *Une pièce émouvante*, in « Bulletin salésien » 646 (1946) 35. Ce testament avait été publié une première fois par le père provincial, Jules Moermans, dans sa lettre mortuaire où celui-ci note : « ...il me reste à vous communiquer, du moins partiellement, le testament de Mgr Sak. Il est éloquent et je me garderai bien d'y ajouter un seul mot. Je suis certain qu'il grandira encore à vos yeux, celui qui toujours nous a donné de si beaux exemples de vie religieuse et d'activité sacerdotale. », in *Biens chers confrères...*, La Kafubu, 16/03/1946, p. 6.

Je supplie tous mes confrères de me pardonner le moindre tort que j'aurais pu leur faire à mon insu, car je les ai tous aimés et si je ne les ai pas tous approchés avec la même fraternité, c'est que je les connaissais moins et que probablement ils me croyaient plus éloigné d'eux.

Je désire formellement être enterré à La Kafubu, dans le porche de l'église du Sacré-Coeur, à droite, contre le mur à côté du bénitier, avec une simple plaque en ciment où sera inscrit : "A la mémoire de Mgr. Antoine-Joseph Sak, Fondateur des Missions salésiennes au Congo. Priez pour lui." »

Je n'ai d'autre désir à exprimer que de voir remettre à mon frère Paul Sak (avenue Longchamps 49bis, à Uccle, Bruxelles) l'anneau que je portais chaque jour : il me venait de ma famille. Si, cependant, il semblait que cet acte fut contre la pauvreté, on considérera ce désir comme non exprimé. [...]

Le grand souhait que je me permets de formuler est de ne pas me voir oublié trop tôt dans le Vicariat : la nécessité des prières pour le salut de mon âme me fait écrire ce souhait.

Je supplie mes confrères de me faire la charité d'un souvenir dans leurs prières quotidiennes : ce sera le plus beau témoignage de leur pardon pour mes imperfections à leur égard.

A chacun en particulier, je dis un au revoir bien ému en écrivant ces lignes. Ayons le grand espoir de nous voir tous réunis un jour, au ciel avec Don Bosco et Marie Auxiliatrice.

De tout cœur je vous bénis tous. Courage à vous tous et travaillez uniquement pour Dieu. Aimez tous nos chers indigènes : ils en sont dignes. C'est Dieu qui les a mis entre nos mains. Il m'est doux de penser que je serai pas oublié. J'ai besoin des suffrages de tous ! Au revoir à vous tous que j'aimais, au revoir dans l'éternité.

Votre bien dévoué et reconnaissant.

+ Mgr. Antoine Joseph Sak

Vicaire Apostolique

II. Père Alphonse Schillinger (1880-1959)

A. Vie et oeuvre¹⁴⁰

En Alsace et en Belgique

Le père Alphonse Schillinger, ou « Baba Shilingeya » comme on l'a appelé au Congo, est né à Mutzig (Bas-Rhin) en Alsace, le 3 juin 1880, d'une famille de vigneron. Son père avait participé comme soldat aux campagnes d'Algérie. Ses parents, Antoine Schillinger et Hélène Kieffer, étaient – paraît-il - foncièrement chrétiens, capables de communiquer à leurs enfants une foi solide et un amour à toute épreuve envers Dieu et le prochain. Pas étonnant dès lors que, très tôt, le petit Alphonse ait senti naître dans son âme la vocation sacerdotale et missionnaire. L'abbé Hiff, vicaire à Mutzig, l'aida à réaliser son projet de vie. C'est pourquoi il initia le jeune garçon aux rudiments de la langue latine.

On ne sait pas comment, mais en 1892, le jeune Alsacien entra comme étudiant dans la maison salésienne de Liège, en Belgique, fondée à peine une année plus tôt, en 1891. Il y parcourut tout le cycle des études gréco-latines, avec cependant une année de rhétorique à Hechtel. Dès ce temps, on observait chez lui une piété solide et un soin précis à accomplir tous ses devoirs d'état, petits ou grands. Sous la sage direction de don Scaloni, le directeur de la maison, il se forma à l'école de don Bosco. Arrivé au terme de ses études et placé devant le choix d'un état de vie, il décida de se consacrer à Dieu dans la congrégation salésienne.

Accepté au noviciat qu'il fit à Hechtel, en 1899-1900, il eut comme maître des novices don Francesco Tomasetti, jeune salésien prêtre, docteur en théologie, qui sut lui inspirer un grand amour pour le fondateur, don Bosco, ainsi qu'un profond respect des constitutions de la congrégation salésienne. Le 29 septembre 1900, il prononça ses

¹⁴⁰ Sources principales de notre aperçu biographique : la lettre mortuaire rédigée par Mgr Frans LEHAEN, Vicaire Apostolique de Sakania, *Alphonse Schillinger*. La Kafubu, 14/07/1959 ; la brochure de J. GASS, *Missionnaires de Mutzig. Les jubilés des RR.PP. Schmitt & Schillinger*. Strasbourg, 1934, pp. 12-16. Nous avons complété en consultant quelques pièces d'archives.

premiers vœux et, trois ans plus tard, après avoir fait ses deux années de philosophie, toujours à Hechtel, il confirma sa consécration par des vœux perpétuels, prononcés le 29 septembre 1903. Entre 1902 et 1904, il passa un temps de stage pratique qu'il accomplit avec enthousiasme dans les patronages de Liège-Saint Laurent et de Verviers. Enfin, de 1904 à 1908, il fit ses études théologiques à Grand-Bigard (près de Bruxelles). Là, ordonné prêtre le 24 août 1908, il célébra sa première messe dans son village natal de Mutzig, le 30 août 1908.

Le jeune prêtre consacra les débuts de son ministère sacerdotal à la ville de Liège, d'abord comme directeur du patronage, à tel point qu'on le considère comme le fondateur du premier patronage de Belgique. Puis, dès 1908, il fut nommé catéchiste à l'Institut Saint-Jean Berchmans, fonction qu'il gardera jusqu'en 1910. Il fut alors nommé vicaire à la nouvelle paroisse Saint François de Sales, confiée aux salésiens. Il eut la chance d'être à l'école d'un excellent curé, le père Louis Mertens, dont la cause de béatification a été introduite à Rome.¹⁴¹ Dès sa première année d'existence, cette paroisse était en effervescence grâce à une « mission » prêchée par les pères Rédemptoristes à une multitude de gens. Si on peut en croire les archives paroissiales, cette mission eut comme résultat de nombreuses conversions et régularisations de mariages. Trois mois plus tard, en juillet 1911, on y organisa aussi une grandiose procession du saint sacrement.¹⁴² Plus tard, le père Schillinger, devenu missionnaire au Congo, donnera beaucoup d'importance aux célébrations liturgiques à La Kafubu. Ce n'est pas exclu que son zèle liturgique était déjà acquis dès cette période. C'est aussi en cette année d'expériences pastorales heureuses que Dieu vint choisir le jeune pasteur pour faire partie du premier groupe de missionnaires destinés au Congo.

¹⁴¹ Louis Mertens (1864-1920) : un prêtre séculier, devenu Salésien à 35 ans, qui fut d'abord directeur à Sint-Denijs-Westrem, puis curé de la paroisse Saint-François de Sales à Liège (de 1910 à 1920). Le procès diocésain pour sa béatification s'est terminé en 1961. Un livre a été écrit sur lui par le père A. LHERMITTE, *Le Serviteur de Dieu. L'abbé Louis Mertens, salésien de Don Bosco*. Tournai-Paris, Casterman 1947. Contemplatif et actif à la fois, il aurait pleinement assimilé l'esprit de Don Bosco.

¹⁴² Cf. Fr. FONK et G. NEY, *De l'orphelinat Saint-Jean Berchmans au Centre scolaire Don Bosco. Cent ans de présence salésienne à Liège (1891-1991)*. Liège, Ed. de l'Institut Don Bosco 1992, p. 197.

Au Congo

Il paraît que le père Alphonse fut enchanté de sa nouvelle destination. Avec le soin qui le caractérisait, il prépara son départ et obtint un certificat après avoir suivi le cours de médecine tropicale à Bruxelles. Une fois au Congo, ses premiers contacts avec les Congolais ne furent pas des plus faciles. Rien d'étonnant, il ne savait trop comment les aborder car il ne les connaissait pas encore et ne les comprenait que difficilement. C'est alors qu'il eut le pénible sentiment de la séparation d'avec ses chers patronnés de Liège. Toutefois, son cœur ne tardera pas à s'attacher à ses nouvelles ouailles. Il aurait bien voulu partir tout de suite dans les centres ruraux, à Bunkeya par exemple, où, selon lui, il y avait plus d'urgence. C'est ainsi qu'il écrivit peu de temps après son arrivée : « Plus je connais ces pauvres [gens], plus j'ai pitié d'eux, et plus je les aime. [...] Nous n'irons à Bunkeya que lorsque nous aurons fondé et mis en marche une école professionnelle pour nos frères noirs ».¹⁴³ Il lui fallait d'abord apprendre les langues locales.¹⁴⁴

Entre temps, l'obéissance lui demandait de rester en ville. De 1911 à 1921, il enseigna dans les deux écoles officielles : l'une pour enfants africains, l'autre pour enfants européens. De 1911 à 1914, à sa tâche de professeur s'ajouta celle de « catéchiste », responsable de la formation religieuse des élèves. En l'absence du directeur et du préfet, le père Joseph Sak, il devait aussi le remplacer dans ces mêmes fonctions. De plus, il allait aider à la paroisse - une seule pour toute la ville - confiée à deux prêtres séculiers belges.¹⁴⁵

Il partit pour la première fois en congé en 1914. La déclaration de la guerre le surprit au moment où il se trouvait en visite chez des parents à Saint-Etienne (Loire), en France. Aussitôt il essaya de rejoindre la maison-mère des salésiens à Liège, mais quand il arriva en Belgique, il apprit avec stupéfaction que la ville était déjà occupée

¹⁴³ Extrait d'une lettre du R. P. Schillinger, *Missionnaire*, in « Bulletin salésien » s.l.,s.d. (dans les premiers mois de 1912), in « Bulletin salésien » 395 (1912) 163-164.

¹⁴⁴ A Elisabethville, on employait le swahili. Pour aller travailler dans les postes de mission, il fallait apprendre le kibemba. Le père Schillinger l'a fait lors d'un séjour à Kiniama.

¹⁴⁵ Sur l'aide à la paroisse : L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 31.

par l'armée allemande. Que faire ? Notre missionnaire battit en retraite et fit un grand détour par la Hollande pour rentrer en Alsace.

En Allemagne

Après bien des péripéties, il arriva dans sa famille à Mutzig où, n'ayant pas encore quarante-cinq ans, il dut obligatoirement se présenter à l'autorité militaire allemande pour accomplir son service militaire. Le surlendemain, il fut arrêté et emmené à Strasbourg, puis, quelques jours plus tard, il fut transféré à la prison de Heilbronn (Wurtemberg). Les motifs allégués étaient qu'il avait répondu trop tard à l'appel de sa classe d'âge et que, dans le train, il avait parlé défavorablement de l'Allemagne. La vraie raison était très probablement qu'il appartenait à une congrégation étrangère ; qu'il était missionnaire dans une colonie belge et qu'il revenait de France. Une intervention énergique de sa part auprès du préfet de police de Strasbourg, un certain M. Luth, lui ouvrit heureusement les portes de la prison de Heilbronn. On lui permit de rentrer en Alsace, mais le prisonnier n'était pas au bout de ses déboires. Bien qu'en prévision de difficultés ultérieures, le père Schillinger avait obtenu du directeur de la prison de Heilbronn une pièce d'identité, ce document ne put le préserver d'être arrêté de nouveau, à Ettlingen, cette fois-ci sous prétexte d'espionnage ! Enfin, après quelques mois passé en prison, le missionnaire reçut la permission de rentrer chez lui pour se rendre utile comme prêtre, d'abord à Grendelbruch, comme vicaire auxiliaire, puis à Lièpvre et Gresswiller, comme administrateur pour remplacer un curé mobilisé.¹⁴⁶ Cette période très mouvementée, quatre ans durant, eut l'avantage de lui permettre de capitaliser une belle expérience pastorale.¹⁴⁷

De retour au Congo

Dès la fin de la guerre, il prit soin de revenir au Congo où son cœur était resté. Il y arriva effectivement le 7 décembre 1919. Aussitôt, on lui demanda de remplacer le directeur, le père Sak,

¹⁴⁶ J. GASS, *Missionnaires de Mutzig. Les jubilés des RR.PP.* Schmitt & Schillinger, pp. 13-14.

¹⁴⁷ Il est resté en contact avec le curé Auguste Grieshaber, curé à Röschoog (Bas-Rhin), très probablement membre de sa famille.

jusqu'au mois de juin 1920. Peu apte à l'enseignement scolaire,¹⁴⁸ mais bien à l'aise dans le travail paroissial, il attendait le jour où il aurait pu se lancer dans le travail missionnaire. L'occasion lui fut offerte dès le mois de septembre 1921 par le père Sak qui envoya le père Schillinger à La Kafubu pour créer un embryon de petit séminaire qui serait, en même temps, une école normale où on formerait des maîtres d'école et des catéchistes et si possible de futurs prêtres.¹⁴⁹ Le père Sak savait bien que son zèle n'allait pas se limiter à cela.

Au début, la communauté n'était constituée que de deux confrères : lui-même et un confrère coadjuteur, monsieur Joseph Maus, qui dirigeait les travaux de construction.¹⁵⁰ Le père Schillinger était l'aumônier du camp des travailleurs, mais il ne tardera pas à s'occuper des villageois des environs. En 1983, un vieux chrétien de l'époque témoignait encore de ce temps des pionniers où La Kafubu n'était qu'un lieu presque vide dans la brousse :

« Quand Schillinger est arrivé, il n'y avait pas de village à La Kafubu [...] rien que la brousse et des animaux dangereux, comme les guépards et les léopards, pas de lions. [...]

Il venait du Collège de Lubumbashi ; il venait à vélo voir la brousse ici. Il n'y avait pas de route vu qu'il n'y avait pas de voiture. Il n'y avait qu'un sentier. Quand il est arrivé, il s'est installé à La Kafubu, à côté de l'actuelle maison de l'évêché. C'est là qu'il a dressé des tentes. Après ils quittèrent les tentes et

¹⁴⁸ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 130.

¹⁴⁹ Selon la fiche personnelle, il serait parti dès le mois d'août, mais d'après la *Monographie des Missions* il serait parti le 20 septembre 1921 : « Le père Schillinger se rend définitivement à la Kafubu où M. Maus se débrouillait seul depuis quelque temps avec une douzaine d'indigènes. » (*Monographie...*, p. 17).

¹⁵⁰ Avec monsieur Maus, il peut donc être considéré comme fondateur de la mission de La Kafubu : « 19 décembre 1921 [...] C'est à la même époque que le père Schillinger, à la Kafubu, commence l'évangélisation des petits villages environnants. On se réunit chez le petit Chef Kambikila qui promet de construire vivement [=vivement ?] un hangar en paille pour abriter les catéchumènes. Voilà la mission de la Kafubu lancée, la ferme elle aussi commence et le premier bétail s'amène : six vaches et un veau. » (*Monographie des Missions...*, p. 17). C'est le deuxième poste, fondé par les missionnaires salésiens, après celui de Kiniama qui a eu comme pionniers le père Jules Mariage, puis le père René Van Heusden.

commencèrent à construire de petites maisons en bois. Ils venaient prendre les gens pour les aider dans le travail. »¹⁵¹

Le père Sak y envoya bientôt quelques élèves de l'école professionnelle pour les former dans l'apostolat en collaboration avec les salésiens. Ce n'est qu'en 1923 qu'une vraie communauté se constitua avec le père Schillinger comme directeur.¹⁵² Comme à ses débuts l'école ne comptait que six élèves, il pouvait facilement combiner la fonction de directeur avec elle de professeur, et avoir encore le temps suffisant pour lancer l'évangélisation dans les villages des environs.

Notons que la situation dans la chefferie de Kaponda, où se trouvait La Kafubu, était alors assez tendue face à l'administration européenne. A son arrivée, le père Schillinger dut vite s'en rendre compte car un attentat était organisé à son endroit. Il y échappa, mais la résistance contre la venue des missionnaires resta sensible. Tout cela n'était pas en mesure de décourager le pionnier. Il continua à visiter les villages en distribuant des cadeaux pour montrer qu'il était venu en ami, et pas en ennemi, comme certains le pensaient.¹⁵³ Ses

¹⁵¹ Alphonse Ngandwe, témoignage donné le 28/11/1983, cité par L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 353.

¹⁵² L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 331.

¹⁵³ L'histoire est racontée dans le livre du père Léon Verbeek sur base de témoignages provenant de la tradition orale. D'après un de ces témoins, quand les gens de La Kafubu ont vu pour la première fois des missionnaires blancs, ils étaient convaincus que c'étaient des ennemis venus pour « les faire souffrir ». Par conséquent, chaque fois qu'ils voyaient des Blancs arriver, ils fuyaient le village. Un jour, ils ont tiré sur le père Schillinger avec « leur fusil à piston », mais ils ont raté le coup. Après, quand il est revenu de nouveau au village, toujours pour chercher le contact avec les gens, il n'a trouvé que des femmes qui voulaient d'ailleurs fuir comme leurs maris, mais il leur a dit de ne pas fuir, car il avait des cadeaux pour elles : des morceaux de pagnes et des perles. Après le départ du père Schillinger, les femmes racontèrent l'histoire à leurs maris en disant : « voilà ce que le père nous a donné... » Alors, ils changèrent d'attitude : « les Blancs sont bons ». Il n'était plus nécessaire de fuir le village à son arrivée. Le lendemain, le père Schillinger revint encore et trouva maintenant aussi les maris. Il leur avait apporté des pantalons... » (*Ombres et clairières...*, p. 312).

gestes de bonté finirent par vaincre la résistance, au moins chez les gens ordinaires.¹⁵⁴

Dans un premier temps, il rayonna dans la direction de Kambikila et Dilanda. En 1926, Kambikila comptait déjà huit postes secondaires et, lors de l'inauguration de l'église de La Kafubu, en la même année, le père Schillinger avait réussi à intégrer plusieurs chefs de village dans le cortège. Même le chef de Kambikila se fit baptiser. Kambikila était prêt à devenir une mission détachée de La Kafubu. Cinq ans plus tard, en 1931, le village donnera l'image d'une belle mission florissante qui attirait des gens de partout.

Entre-temps, en 1925, une nouvelle préfecture avait été créée dans la botte de Sakania, celle du Haut-Luapula. Confiée désormais aux salésiens, elle avait été détachée du vicariat du Katanga confié aux bénédictins. C'était le moment de lancer une action d'envergure dans toute la région. Le père Schillinger allait être une des chevilles ouvrières de cette expansion. Il étendit rapidement son rayon d'action à partir de La Kafubu où il était le supérieur de la petite communauté salésienne.¹⁵⁵ Il parcourut toute la contrée et évangélisa les populations des chefferies de Shindaika, Kaponda, Dilanda. Il poussa même jusqu'aux lointaines chefferies de Kombo et Fundamina. Infatigable, il réussit à fonder des chrétientés assez florissantes.¹⁵⁶ Il parvint à réconcilier les différents chefs de ces villages parmi lesquels existaient des rancunes anciennes. De cette manière, il réussit à pacifier toute cette région.¹⁵⁷ Il étendit son rayon

¹⁵⁴ Dans les « Annales » de la « Mission de Saint François de Sales », 13-14/11/1923 : « Le R.P. rentre d'Europe et repart pour la ferme-école Don Bosco [...] son poste de combat », in ASL *Collège SFS*.

¹⁵⁵ Son rayon d'action allait très loin. Dans la chronique de Kipusha, on affirme que le père Schillinger était le remplaçant de Mgr Sak pendant son congé en Europe. En deux semaines, il visita quinze villages dans les environs de Kipusha (G. PANSARD, *Kipushya 1928-1936*, in J. SAK, *Echo...*, N° spécial de 1937, p. 40).

¹⁵⁶ Il écrivit à ses connaissances de Mutzig : « Ma santé est excellente [...] malgré les vingt-trois ans passés au Congo, malgré les courses longues et fatigantes en brousse, le bon Dieu m'a toujours bien gardé. Combien de fois j'ai dormi seul dans la forêt, sur des termitières, traversé des prairies inondées, des rivières sans pont, chaviré dans la pirogue. » (J. GASS, *Missionnaires de Mutzig...*, pp. 13-14).

¹⁵⁷ C'est ce qu'affirme le père Léon dans son livre *Ombres et clairières...*, p. 269 : « On le dit surtout à propos du père Schillinger lequel a pu réconcilier les chefs Kombo, Kaponda, Kinama et Mfundamina ».

d'action encore plus loin. Comme cela ne suffisait pas encore, avec l'accord de Mgr Sak, il poussa jusqu'à Kakyelo.¹⁵⁸

Le 26 décembre 1933, il put célébrer son jubilé d'or sacerdotal à La Kafubu.¹⁵⁹ Après le salut solennel du jour de Noël, toute la mission, avec à leur tête le préfet apostolique, les confrères, les fidèles et les élèves, présentèrent à Baba Schillinger leurs vœux, souhaits et remerciements. Puis, dans la matinée de la fête de saint Etienne, le jubilaire chanta une messe solennelle. Une deuxième fois, il fêta son jubilé à Rome, le jour de Pâques 1934. En effet, il avait été délégué par Mgr Sak pour représenter les salésiens du Congo aux grandes festivités à l'occasion de la canonisation de Don Bosco. Par ailleurs, Mgr Sak ne lui laissa pas beaucoup de temps de repos car, dès son arrivée en Europe, il lui écrivit de chercher d'urgence du renfort en personnel, ainsi que des moyens financiers, pour lancer un poste de mission qui devait avoir une église et une école. Le père Schillinger ne tarda pas à répondre à cet appel et fit de la propagande en Europe pour les missions du Congo. Il ramena avec lui un groupe de missionnaires de nationalité allemande : les pères Klepping et Vogelpoth, les coadjuteurs Bader et Dirsch.¹⁶⁰

Quelques mois après son retour de congé, en septembre 1935, le projet de Mgr Sak fut mis en exécution. Il envoya le père Schillinger à Musoshi pour y fonder un nouveau poste de mission qui devait compenser la fermeture du poste de Kambikila que Mgr Sak avait décidé de transférer à Musoshi, à 35 km vers l'intérieur. Son

¹⁵⁸ Chroniques de Kakyelo (mission fondée en 1927) : « Le Père Schillinger nous fait l'agréable surprise d'une visite. » (en 1928) ; « Le Père Schillinger vient faire l'intérim de 6 mois. » (de septembre 1930 jusqu'en février 1931).

¹⁵⁹ Dans la matinée de la fête de St Etienne, Mgr. Sak célébra la messe de communion, pendant que le jubilaire chantait la grand'messe, rehaussée par l'exécution de la *Missa Pontificalis* de Perozi, à trois voix mixtes. Au salut solennel, on chanta le *Hodie Christus natus est*, à trois voix mixtes, de Rousseau et le *O gloriosa Virginum*, à quatre voix mixtes, de Palestrina. Le soir, à 5 heures, au théâtre de l'école, des pièces de musique alternèrent avec la récitation de poésies dans la langue indigène, une saynète *Abamasomo* avec une comédie *Mufu Mumi* en deux actes. » (J. GASS, *Missionnaires de Mutzig...*, pp. 14-15).

¹⁶⁰ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 90. Dans les chroniques du collège Saint-François de Sales (9/11/1934) : « Le R.P. Schillinger arrive d'Europe par le Cap avec l'abbé Sayens, l'abbé Noir Antoine Munongo et deux coadjuteurs : Joseph Dirsch et Joseph Bader. », in ASL *Chroniques SFS*.

objectif était d'obtenir de l'administration coloniale une grande concession qui s'étendrait de La Kafubu à Kambikila. Selon lui, cette concession de 2000 ha était nécessaire pour créer une grande ferme qui aurait à assurer l'autofinancement des œuvres de la préfecture par l'élevage du bétail, l'agriculture, la coupe de bois, et d'autres activités agro-industrielles. Sans bien s'en rendre compte, cette décision causa un grand bouleversement dans la région.¹⁶¹ La conséquence en fut que la population de Kambikila se dispersa en diverses directions.¹⁶²

Pour sa part, le père Schillinger avait volontiers accepté d'aller à Musoshi du fait qu'il s'y serait trouvé plus au centre du vaste territoire qu'il devait déjà visiter comme missionnaire itinérant, surtout qu'on y avait encore ajouté le poste de Tshinsenda. Hélas, dès le lancement de cette nouvelle mission, le personnel commença à manquer dans la préfecture. De plus, il y avait un grand manque d'eau potable, ce qui rendit la vie de la communauté très pénible. Pourtant, la raison principale de l'échec était liée au fait qu'à ceux qui suivirent le père Schillinger à la mission de Musoshi, on avait fait de vagues promesses selon lesquelles la nouvelle mission allait se charger d'acheminer les légumes des villageois jusqu'en ville. Or, comme la route de Musoshi vers La Kafubu était souvent impraticable et que le transport devint donc trop coûteux, le transport ne pouvait se faire, le coût étant trop élevé. La déception de la population se transforma peu à peu en mécontentement qui s'exprimait dans une attitude de plus en plus exigeante vis-à-vis des missionnaires.

Plus important encore était le fait que la région du chef Dilanda où s'implanta la Mission, était la plus ancrée dans ses croyances ancestrales. Les missionnaires y rencontrèrent la magie, la sorcellerie, et toutes sortes de situations imprégnées de secret et de mystère. Ils contrecarraient cet esprit, mais ce n'était pas toujours accepté : « L'attitude des gens vis-à-vis du père Schiffinger était dès lors très partagée. Les uns le considéraient comme leur grand chef et comme un missionnaire exceptionnel. D'autres, par contre, c'est-à-dire les traditionalistes et les conservateurs des coutumes ancestrales,

¹⁶¹ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, pp. 170-173.

¹⁶² Pour cette histoire : *ibid.*, pp. 161-165.

voyaient en lui leur grand ennemi. »¹⁶³ Il n'est donc pas exclu que certains chefs des villages se soient déplacés justement pour se soustraire à la trop grande influence du père Schillinger puisqu'il menait une lutte acharnée contre tout ce qu'il considérait comme des pratiques païennes.

L'échec de cette mission est aussi à mettre en relation avec le fait que l'administration coloniale, face au malaise causé par le regroupement forcé des villages dans la botte de Sakania, permit de nouveau la dispersion. Ce qui devait amener comme conséquence que le nouveau poste de mission de Musoshi se trouvait isolé et vidé de sa population. Devant le constat de l'échec de cette Mission dont l'implantation lui avait coûté très cher, Mgr Sak décida de transférer le père Schillinger ailleurs et de nommer un nouveau supérieur à la tête de cette mission, le père René-Marie Picron.¹⁶⁴

Le père Picron, dès qu'il se trouva sur le terrain, devant le manque de population, proposa à Mgr Sak de fermer ce poste ou de le déplacer, ce qui provoqua une vive réaction chez Mgr Sak qui était de l'avis qu'il fallait continuer l'œuvre commencée, coûte que coûte. D'après Mgr Sak, le père Picron n'était pas à la hauteur de la tâche qui lui était confiée. Il ne vit plus d'autre solution que de rappeler le père Schillinger, ce qu'il fit¹⁶⁵. Ce dernier se trouvait à Sakania

¹⁶³ *Ibid.*, p. 173. C'est pourquoi ses ennemis ont répandu le bruit, à la mort du père Schillinger, qu'il avait été « empoisonné » (*ibidem*) ; c'est en tout cas ce qu'ils auraient souhaité. Dans un autre témoignage venant d'un certain Mambwe, daté 13/03/1977, on affirme « Quand Schillinger est venu, il a pris les Baushi pour l'aider parce que les Baushi étaient très intelligents ; et les Balamba aimaient danser surtout avec les tamtams. [...] quand Schillinger est mort, il avait son ventre gonflé ; on dit qu'il a été empoisonné. » (ASL B26 *Histoire du diocèse de Sakania*).

¹⁶⁴ Mgr Sak présenta ce changement comme bienfaisant, pour le père Schillinger comme pour la population : « Le Père Schillinger ira à Sakania : il était bon pour lui aussi de changer un peu de milieu, voilà 15 ans qu'il était à la tête des mêmes indigènes, ce qui est fatigant pour eux. » (lettre de Mgr Sak au Provincial de Belgique, le père Arnold Smeets, La Kafubu, 26/04/1936, in ASL 5 *Correspondances*.)

¹⁶⁵ Mgr Sak écrivit au Provincial de Belgique, le père Jules Moermans, que le père Picron était « dégoûté » de cette Mission, aussi par le fait que le père Schillinger ne l'avait en fait jamais quittée tout à fait et continuait à s'en mêler à distance : « Je propose (écrit Mgr Sak) de remettre le père Schillinger à la Musoshi et non pas à La Kafubu étant donné qu'il s'en occupe encore toujours, c'est qu'il y tient :

comme supérieur de cette mission et, en deux ans, de 1938 jusqu'en 1940¹⁶⁶, il avait déjà fait des merveilles, comme l'écrivit Mgr Sak au Provincial de Belgique : «... à Sakania, avec le père Schillinger, tout reflourit. ».¹⁶⁷

Revenu à Musoshi, il y demeurera de manière stable jusqu'en 1952, quand sa santé ne lui permit plus de continuer.¹⁶⁸ Il devait totaliser quinze ans de permanence dans ce même poste.

En 1952, à l'âge de 72 ans, il fut nommé adjoint au curé de La Kafubu, le père Klepping.¹⁶⁹ Il y restera en activité, malgré sa vieillesse, au moins jusqu'en 1956.¹⁷⁰ En 1954, Mgr Van Heusden lui

prêchant la retraite aux Sœurs de la Kafubu, il n'a pu s'empêcher d'aller à Musoshi. » (lettre, La Kafubu, 28/08/1939, in ASL 5 *Correspondances...*).

¹⁶⁶ D'après les données qui figurent sur sa fiche personnelle (son curriculum), il aurait été à Sakania du 2 mai 1938 jusqu'en février 1940. Autrement dit, il serait déjà rentré à Musoshi en février 1940. Sa nomination officielle (canonique) comme directeur de Sakania, est du 15/08/1939. Dans la chronique de Sakania, on mentionne qu'il quitta Sakania, le 11 février 1940. Dans les chroniques de Musoshi, on mentionne le départ du père Schillinger à la date du 1 mai 1938 et son retour à la date du 23 février 1940. A son retour à Musoshi, dans un premier temps, il n'y était pas directeur, mais seulement missionnaire itinérant. Il devint directeur de la maison de Musoshi à la date du 21 août 1949, jusqu'à son départ de ce poste en 1952. (ASL *Anciennes chroniques des maisons*).

¹⁶⁷ Lettre au père Jules Moermans, écrite de Sakania où Mgr était en visite en ce moment, 14/05/1938, in ASL A5. Le père Schillinger ne s'était d'ailleurs pas contenté de travailler à Sakania; il était encore allé visiter les missions de Kiniamo, de Kipusha et de Kakyelo.

¹⁶⁸ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, pp. 173-174. C'est en 1948 que sa santé connut un fléchissement. Le père Lehaen fit allusion à cette situation lors de sa visite canonique à la maison de Musoshi en 1948 : «Missionnaire de premier ordre, connaissant la région jusque dans ses moindres recoins, possédant la confiance et l'affection des indigènes qu'il a baptisés pour la plus grande part, il a dû renoncer à ses voyages de brousse d'autrefois. Une grave maladie contractée peu après son retour de congé en 1948, l'oblige à rester au poste. » (*Cahier des visites canoniques*, Musoshi, 30/04/1948, in ASL *Chroniques*). C'est ainsi qu'il sera nommé directeur de la même maison de 1949 jusqu'en 1952. Avant lui, le père Hanlet avait été directeur de cette maison, de 1938 à 1948.

¹⁶⁹ Petit détail de la vie quotidienne (d'après le père L. Dumont) : collègues dans le travail, ils buvaient de temps à autre un petit verre de « Schnaps », une liqueur fabriquée de grain ou de pomme de terre, bien connue en Allemagne et pays limitrophes.

¹⁷⁰ « Bien cher Père Supérieur [provincial : le père Picron] Sainte et joyeuse fête de St Jean Bosco ! Que sa sainte et puissante bénédiction obtienne à l'Inspection

confia encore la tâche de maître des novices de la congrégation diocésaine des « Frères de Saint Jean-Bosco » que Mgr Sak avait fondée. Il ne réussit pas vraiment à faire décoller cette congrégation qui, à peine née, fut en déclin. A partir du 15 août 1956, il fut directeur de la communauté salésienne à la résidence du préfet apostolique, Mgr Van Heusden. De cette charge, il s'acquitta avec beaucoup de tact et une paternité toute salésienne. C'est affecté à ce poste qu'il terminera sa course terrestre.

Les circonstances de son décès ont été exposées dans la lettre mortuaire écrite par Mgr Van Heusden. Le vendredi, 12 juillet 1959, il présidait encore le repas de la communauté et prit part aux prières du soir ; il alla se reposer à l'heure habituelle. C'est dans la nuit qu'une congestion pulmonaire se déclara qu'on avait d'abord prise pour une simple bronchite dont il souffrait périodiquement. Le lendemain, la maladie s'aggravant, on dut appeler le médecin qui jugea son cas très sérieux et le fit transporter à l'hôpital d'Elisabethville. Le père Schillinger regrettait de devoir quitter sa maison et davantage encore que cette fâcheuse maladie l'empêchait de prendre part à la retraite annuelle qui devait commencer le lendemain...

A l'arrivée à l'hôpital, lorsqu'on le sortit de l'ambulance, il se trouvait déjà dans le coma et ne devait plus reprendre connaissance. Le 13 juillet 1959, après avoir reçu les derniers sacrements, il expira paisiblement dans sa quatre-vingtième année, sa soixantième année de vie religieuse et sa cinquante et unième année de sacerdoce. Des funérailles solennelles eurent lieu en l'église du Sacré-Coeur de La

belge que Vous dirigez sous sa tutelle, une prospérité spirituelle toujours plus grande. Qu'elle obtienne à Vous-Même une santé robuste, nécessaire pour obvier à tout travail absorbant de Votre rude charge. Je prierai et ferai prier à cette intention le bon St. Jean Bosco. [...] Je vais bien, seules les jambes devraient être plus jeunes! C'est parce que probablement, jadis, j'ai dépensé trop de mes forces dans mes tournées en brousse, pour y porter la Bonne Nouvelle. N'empêche que toute la matinée, l'après-midi et le soir je suis occupé par l'instruction des catéchumènes, [des] enfants à la première Communion et des jeunes gens au Mariage ; ça me soutient. D'autres nouvelles, je suis sûr, vous parviennent par d'autres côtés. Toujours j'ai confiance en Marie-Auxiliatrice et en Dominique Savio pour tout. [...] je vous envoie, Père Supérieur, les salutations les plus cordiales et nous prions pour vous, à vos intentions, en Jésus et Marie, P. A. Schillinger » (Lettre de Schillinger à Picron, La Kafubu, 26/01/1956, in ASL *Schillinger*).

Kafubu, le mardi 14 juillet 1959, suivies de l'inhumation. Son corps repose au cimetière de La Kafubu, dans la terre congolaise comme il l'avait toujours souhaité.

Aussitôt que le recteur majeur de la Congrégation, don Renato Ziggotti, en fut informé, il envoya ses condoléances au vicaire apostolique, Mgr Frans Lehaen. Elles expriment la haute estime que les supérieurs de l'époque avaient pour ce « broussard légendaire du Katanga » :

« A son Excellence Mgr. Lehaen, Vicaire Apostolique [...]

Très Révérend Père Supérieur Délégué,

Bien chers confrères,

Précisément en ce jour [le 13 juillet 1959], où nous nous apprêtions à étudier les problèmes de l'Afrique salésienne¹⁷¹, nous arriva l'annonce de la mort du bon Père Schillinger Alphonse, le "broussard" légendaire du Katanga.

Cette nouvelle nous causa bien de la peine, mais apporta aussi bien des motifs de consolation.

Quelle tristesse de voir disparaître un vaillant missionnaire, là où les ouvriers sont particulièrement peu nombreux ! Et de plus, l'un des survivants des six pionniers de 1911 !

Sans doute l'âge avançait, mais nous aimions entendre parler de ce vieillard qui ne se résignait pas à l'inaction.

N'a-t-il pas été Directeur, Pro-vicaire ? N'a-t-il pas, tout le premier [sic], conduit les chefs indigènes au Saint Baptême, après les avoir détachés du paganisme et de la polygamie ?

N'était-il pas encore l'infatigable catéchiste, pour qui les heures de prestation ne comptent pas ?

Mais si sa mort nous afflige, ses vertus chrétiennes et religieuses nous consolent.

Catéchiste ardent, vicaire ou curé zélé, supérieur toujours attaché aux exercices, donnant toujours l'exemple de la vie intérieure, il ne pouvait être qu'un missionnaire rayonnant !

¹⁷¹ Curieuse coïncidence : le jour du décès du père Schillinger, don Ziggotti, recteur majeur de la congrégation salésienne, avec l'accord du chapitre supérieur, décida de créer la province d'Afrique Centrale (cf. ASC 05 *Verbali Reunioni Capitolari*).

Aujourd'hui, il n'est plus parmi nous. Aujourd'hui il est allé retrouver Don Bosco qui, dans ses rêves, visita l'Afrique centrale.

Je sais que, un jour où la maladie menaçait de briser son existence de missionnaire, il fit à Notre-Dame Auxiliatrice la promesse d'une fidélité totale aux Constitutions et aux Règlements... et la Borne Madone lui accorda encore vingt ans d'apostolat !

Répétez à tous la leçon de cette vie si pleine !

Si vous souffrez, pensez que nous souffrons avec vous !

Et comptez sur le fidèle souvenir et la prière auprès de Don Bosco, au cœur de notre chère Congrégation, de votre très affectionné en C. J.¹⁷²

René Ziggotti Recteur majeur »¹⁷³

B. Personnalité et figure spirituelle

Les témoignages élogieux à son sujet abondent et la tradition salésienne au Congo est unanime à affirmer que le père Schillinger a été - avec le père (Mgr) René Van Heusden - le deuxième grand missionnaire salésien des premiers temps au Congo. C'était un véritable pionnier, prêtre-missionnaire au cœur généreux et dévoué, prêt à se donner jusqu'au bout.¹⁷⁴ Que de fois n'a-t-il pas aussi prêché lors des grandes fêtes de l'année liturgique ou de la congrégation : pour un « triduum » au début d'une année scolaire, les retraites de ses confrères salésiens ou aux Filles de Marie Auxiliatrice. Il fut aussi pro-vicaire. De cette manière, il remplaça Mgr Sak quand il était absent ou comme son délégué pour visiter les postes de mission. Il était aussi le premier membre du conseil de la visitatoire du Congo, qui a existé entre 1924 et 1933.

¹⁷² C. J. : « dans le cœur de Jésus ».

¹⁷³ D'après une copie dactylographiée, rédigée par le délégué des Salésiens au Congo, le père René-Marie Picron, de l'original qui est un simple aérogramme, s.l., s.d., in ASL *Schillinger*.

¹⁷⁴ Dans l'aperçu de sa vie et de son œuvre, nous n'avons pas mentionné le grand nombre de fois qu'il a prêché lors de fêtes de l'Eglise ou de la Congrégation, pour un « triduum » (une recollection de trois jours) au début d'une année scolaire, les retraites données aux Salésiens et aux Filles de Marie-Auxiliatrice. Il fut aussi pro-vicaire et remplaça Mgr Sak quand il était absent ou pour des missions de visites aux postes de mission. Il était aussi le premier membre du Conseil de la « Visitatoire » salésienne qui a existé entre 1924 et 1933.

Dans un article paru dans le Bulletin salésien, publié à Turin, datant de 1925, monsieur Maus qui a vécu avec lui dans la communauté de La Kafubu, du temps des premières années d'existence de ce poste de mission, écrivait de lui : « Le P. Schillinger est le chevalier de la brousse, absent des semaines entières, roulant [à vélo] d'un village à l'autre, capable de prêcher 5 et 6 fois le même jour, créant des postes nouveaux, stimulant ses catéchistes dans les anciens [postes]. »¹⁷⁵

D'après le père Picron¹⁷⁶, qui le vit également au travail pendant plusieurs années, de très nombreux villages dans les chefferies de Kaponda, Shindaika, Kombo, Fundamina furent évangélisés par lui. Il sut gagner l'amitié des chefs locaux en donnant des charges de poudre. Autour de La Kafubu, il groupa des villages. D'accord avec le chef coutumier Kaponda, et entouré des petits chefs, en guise de tribunal de la paix, il trancha, par des palabres, toutes les plaintes civiles de ses chrétiens. Dans les premières années, Musoshi dut être une grande déception pour lui. C'est pourquoi il quitta cette région pour un temps. Mais, parti à Sakania, bien des « palabres » de Musoshi le suivirent jusque là. Puis, il rentra à Musoshi.

Il parcourut cette région à vélo. Il connaissait tout son monde. A 70 ans, il traversait encore les rivières, ayant parfois de l'eau jusqu'à mi-corps. Il fallut lui faire une douce violence pour qu'il abandonne le travail de broussard. Il passa ses dernières années dans la maison du Vicariat, entouré de la vénération de tous. Jusque dans sa vieillesse, il gardait l'allant d'un jeune et incarnait ainsi l'espérance indestructible. Il continua à régulariser quelques mariages¹⁷⁷, à préparer quelques baptêmes surtout de quelques chefs

¹⁷⁵ J. MAUS, *Une école d'agriculture en forêt équatoriale*, in « Bulletin salésien » 483 (1926) 89.

¹⁷⁶ Nous résumons la réponse du père René-Marie Picron à une demande d'information venant de la part du père Léon Verbeek sur ses souvenirs sur les anciens missionnaires salésiens (Jette, 22/10/1973, in ASL B26 *Histoire du diocèse de Sakania*).

¹⁷⁷ D'après le père Léon Verbeek, le père Schillinger considérait comme valablement marié tout couple qui se présentait au baptême, pourvu qu'ils aient été mariés selon leurs « coutumes ». Ce n'est que peu à peu que l'on a commencé à appliquer le code de droit canonique paru en 1917, particulièrement pour les cas des polygames (*Ombres et clairières...*, p. 247).

locaux qui se firent baptiser tardivement (Kitanda, Kotati). C'était là toute sa joie.

En tant qu'homme, il était d'un caractère assez fort et indépendant. On pouvait trouver en lui quelque chose d'allemand et de français : allemand de caractère, français de cœur. Il avait une voix percutante. Il s'était improvisé missionnaire, mais en fait sa méthode était simple et classique : être vrai et juste, proche des gens. Il cultivait surtout le contact personnel : savoir « causer avec les gens ». Puis, il soignait la catéchèse et la prédication. Enfin, il suscitait la piété des gens. A cet effet, il accordait beaucoup d'importance aux cérémonies : la procession du saint sacrement à Musoshi était chaque année un événement. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'il ait suscité et soutenu des vocations sacerdotales africaines. Cela a été le cas pour l'un des premiers abbés séculiers du diocèse de Sakania, l'abbé Yombwe.

La population africaine des villages s'attachait à lui de manière « personnelle ». C'est pourquoi, ils aimaient s'appeler les « baschillinger »¹⁷⁸, tout comme les disciples du célèbre pasteur méthodiste d'Elisabethville, John Springer, s'appelaient les « baspringer », et ceux du père Grégoire, bénédictin : les « bagrégoire ».¹⁷⁹ Il exerçait une forte autorité sur les gens, parfois spontanément, comme il est arrivé à Kambikila, parfois par imposition, comme à Musoshi.¹⁸⁰

Selon l'évêque Mgr Frans Lehaen, ordinaire du lieu quand le père Schillinger mourut, qui a écrit la lettre mortuaire¹⁸¹, le père Schillinger fut remarquable à plus d'un point de vue. Par sa résistance physique d'abord : rien ne l'effrayait, ni les distances, ni les conditions

178 Du nom de John M. Springer, célèbre pionnier de l'Eglise Méthodiste Episcopaliennne à Elisabethville.

179 Du nom du père Grégoire Coussement, Bénédictin, missionnaire très entreprenant dans le domaine de l'Action catholique.

180 Témoignage oral du père L. Dumont, recueilli et mis par écrit par père Marcel Verhulst, Imara, 5/01/1995. Le père Lambert Dumont, arrivé au Congo en 1938, n'a jamais vécu ou travaillé avec le père Schillinger, mais l'a connu par les contacts qui existaient entre confrères d'Elisabethville, de La Kafubu et de Musoshi.

181 Cf. la lettre mortuaire publiée par Mgr Frans Lehaen.

misérables du logement, ni la pauvreté du ravitaillement. Doué d'une santé à toute épreuve, et plus encore par sa volonté tenace d'aller de l'avant guidé par son idéal de missionnaire, il instruisait, éduquait, relevait et faisait grandir tous ceux qu'il pouvait approcher. Jamais il ne se laissait rebuter. Son âme de prêtre savait que la transformation des âmes et des esprits est une œuvre de longue haleine et qu'il ne faut rien brusquer.¹⁸² Les chrétiens venaient le voir nombreux jusqu'à ses derniers jours, et toujours leur situation spirituelle était l'objet de ses préoccupations. Les chrétiens, les catéchumènes et même les païens des villages où il avait travaillé, l'aimaient « comme un père ». Son ancienneté, son expérience, son tact lui valaient le respect et l'affection de tous. Il ne ménageait pas ses encouragements, ses conseils, ni même ses reproches quand c'était nécessaire.

Ensuite, il ne fut pas moins admirable, selon Mgr Lehaen, comme religieux et salésien de don Bosco. Entre autres, il était très attaché aux règlements de la congrégation salésienne: « La ponctualité qu'il mit à s'acquitter des devoirs de sa charge, se manifestait aussi dans l'accomplissement des pratiques de piété : lorsque ses infirmités ne l'en empêchaient pas, il se trouvait toujours avec la communauté pour les faire. Son grand respect pour les supérieurs de la congrégation se manifestait par sa soumission à leurs directives. Il se montrait très gai et enjoué en communauté où il aimait raconter de petites anecdotes et prendre part à d'aimables taquineries. Ce qui fut surtout admirable en lui, dans les dernières années, ce fut sa patience car, chaque jour, elle était mise à rude épreuve par sa surdité qui allait s'accroissant. « Jamais il ne se montrait mortifié, ni surtout emporté à la suite des rires que causaient l'une ou l'autre de ses questions ou réponses très éloignées de l'objet de la conversation. Après explication, il était le premier à en rire. »¹⁸³

¹⁸² Le père Lehaen, provincial de 1946 à 1952, affirmait que le « système préventif » de Don Bosco n'était pas seulement à appliquer dans le domaine « éducatif » (avec les jeunes), mais aussi dans le domaine « missionnaire » avec les adultes : « Dans nos rapports avec les indigènes, le Missionnaire salésien doit se rappeler qu'il est fils de St Jean Bosco et que comme tel il doit toujours traiter les indigènes avec charité, avec bonté. La pratique du système préventif est obligatoire même pour les Missionnaires. » (dans le *Cahier des visites canoniques*, Musoshi, 30/04/1949, in *ASL Chroniques*).

¹⁸³ *Ibidem*.

Le père Léon Verbeek, dans son livre *Ombres et clairières* présente un tableau un peu plus critique de sa personnalité, en parlant plus en détail des méthodes et moyens utilisés par les missionnaires salésiens dans cette partie du Congo. Cette méthode, notons-le, a été exposée maintes fois, et de manière pittoresque, dans les lettres et rapports des pères Van Heusden et Schillinger.¹⁸⁴

Quand le père Schillinger arrivait près d'un village, il était souvent accueilli par les enfants qui entonnaient la chanson : « *Père Shilingeya, ne marche pas à pied...* ». Une fois arrivé, il se mêlait à eux, leur distribuait des bonbons. Parfois, il tirait de sa poche un petit harmonica et faisait chanter tout le répertoire des chants connus.¹⁸⁵ Lorsqu'il allait à vélo, il s'arrêtait près de chaque personne rencontrée, à chaque village. Ainsi, il prenait plusieurs heures pour se rendre de La Kafubu à Kambikila, bien que la distance ne soit que de 4 km. Cela lui permettait de connaître tout le monde.

Même si les moyens techniques ont beaucoup évolué au cours des années, le programme suivi dans les tournées missionnaires est resté longtemps le même dans ces zones rurales. Arrivé au village, la première chose que le missionnaire faisait était de saluer le chef du village et préparer (ou faire préparer) son logement. Puis, il était temps de donner plusieurs instructions, confesser, et célébrer la messe. Après cela, il contrôlait le travail du catéchiste et le niveau de connaissance des catéchumènes. Ensemble, ils veillaient à inscrire les nouveaux catéchumènes. Il ne fallait jamais manquer de faire une visite de contrôle à l'école. Puis, il y avait les malades à consoler et, si possible, à soigner. On passait la soirée autour du feu où on causait de tout pour finir avec la prière du soir. C'est à peu près ce qu'a fait toute sa vie durant le père Schillinger, avec son style à lui.

¹⁸⁴ Ces articles étaient envoyés soit à la revue « Echos des missions salésiennes de Don Bosco au Katanga » qui parut de 1930 jusqu'en 1940, soit au « Bulletin salésien » édité à Turin, où un grand ami des missionnaires salésiens du Congo, le père Augustin Auffray, aimait toujours les publier.

¹⁸⁵ Un épisode parmi d'autres : « ...Nous attendons le père Vanheusden qui s'est mis en retard ; alors le père Schillinger tire de sa poche un petit harmonica et voilà les enfants dans la joie. Tout le répertoire y passe, au grand bonheur du village.... » (J. SAK, *Rapport sur les postes de Missions dépendant du poste central de Kiniama*, in « Bulletin salésien » 491 (1926) 337).

Il était au courant de tout, connaissait tout naturellement les mentalités et les coutumes. Ses chrétiens se sentaient aimés par lui.¹⁸⁶ Il aimait beaucoup les cérémonies et il a eu l'ingénieuse idée de combiner la fête de Pâques avec la fête profane du « Kankoyo » (fête du « munkoyo » ou de la bière faite sur base de sorgho) car c'était autour de Pâques que les gens des villages pouvaient récolter le premier sorgho de la saison.¹⁸⁷ Plus ou moins comme lui, les missionnaires salésiens ont appliqué la pédagogie de la fête en donnant beaucoup d'éclat aux célébrations qui rendaient la foi catholique attrayante du fait des décorations, des beaux chants liturgiques, des grands rassemblements et des réjouissances qui en faisaient partie intégrante.

Comme d'autres missionnaires dans la région, il eut fort à faire pour combattre la sorcellerie et la magie, moyens utilisés par jalousie, vengeance etc. On cite le cas où, un jour, il sauva la vie du chef Mutabusha, lequel risquait de mourir suite à la malédiction et à l'ensorcellement lancés par un vieillard.¹⁸⁸ Comme les Pères Blancs de la Rhodésie voisine, il s'opposa catégoriquement à l'initiation des jeunes filles qui donnait lieu à des danses licencieuses qu'on exécutait la nuit lors de cérémonies qui duraient plusieurs jours. Le motif qu'il donnait était que ces danses avec le tam-tam menaient à l'immoralité, à des jalousies, à des bagarres ; ce qui était souvent le cas.¹⁸⁹

Le tableau brossé dans les témoignages cités (Maus, Vidi, Lehaen, Picron, Dumont) donne sans doute une image véridique des valeurs authentiquement missionnaires présentes dans la vie et l'activité du père Schillinger. Pour être complet, il convient cependant de souligner aussi, avec le père Verbeek et ses enquêteurs, quelques lacunes et défauts dans la démarche pastorale du père Schillinger, tout en ajoutant, qu'à notre humble avis, les aspects positifs ont nettement prédominé.

Un premier défaut, signalé par Mgr Sak, qui par ailleurs l'appréciait beaucoup, était son individualisme. Le père Schillinger,

¹⁸⁶ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, pp. 214-216.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 236.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 256.

¹⁸⁹ *Ibid.*, pp. 258-259.

homme robuste avec un air patriarcal, fut parmi les six pionniers, un des plus solides, au plan physique. Il avait aussi une forte personnalité, à tel point qu'il préférerait travailler seul sans partager son travail avec d'autres confrères. C'est la raison par laquelle, un jour, Mgr Sak retira un jeune prêtre de Musoshi en justifiant sa décision par le fait que le père Schillinger ne lui donnait pas grand-chose à faire : « Le père Schillinger [...] veut toujours rester maître absolu dans sa maison et sur ses indigènes. [...] C'est le grand défaut du père Schillinger de vouloir tout faire par lui-même. »¹⁹⁰ On se rappelle qu'il avait aussi évolué seul dans une paroisse pendant la guerre 1914-1918. Son individualisme se manifestait aussi sur le plan économique. On cite à ce propos un fait qui s'est passé pendant le congé de Mgr Sak, quand il se mit à construire une nouvelle chapelle à Kambikila sans avoir obtenu, au préalable, l'avis ou la permission de son supérieur.¹⁹¹

Il n'a pas su se faire accepter par tout le monde et il s'est même créé des ennemis. On lui a reproché une préférence pour les Baushi qui étaient, selon lui, plus intelligents et travailleurs, et un certain dédain pour les Balamba qui, selon lui, aimaient trop la danse et la boisson. C'est sans doute faux d'attribuer un tel jugement généralisateur au père Schillinger. Mais le fait est là qu'une rancune d'une part de la population à subsisté jusqu'à la fin de sa vie.¹⁹²

¹⁹⁰ Lettre de Mgr Sak au provincial de Belgique, La Kafubu, 12/02.1938, in ASL A5 *Correspondance de Mgr Sak (1019-1946)*.

¹⁹¹ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 352.

¹⁹² Un témoin de l'époque a témoigné : « Quand Schillinger est venu, il a pris les Baushi pour l'aider parce que les Baushi étaient très intelligents ; et les Balamba aimaient danser surtout avec le tam-tam ; mais après son départ ils avaient d'autres tam-tams. [...] Quand Monseigneur René [Van Heusden] est mort, les hommes l'ont pleuré ; quand Schillinger est mort, il avait son ventre gonflé ; on dit qu'il a été empoisonné. » (d'après le témoignage de Mambwe, à la date du 13/03/1977, sollicité par le père Léon Verbeek, et conservé en ASL B26 *Histoire diocèse de Sakania*). Même si ce que dit le témoin sur la cause de la mort du père Schillinger est complètement imaginaire, il révèle très bien le ressentiment encore existant plusieurs années après la mort du père Schillinger. De même, après le départ du Congo de monsieur Joseph Hodiamont, coadjuteur salésien, suite à une attaque sur la Mission de Sambwa, certaines gens de la vallée de Kafubu ont dit que c'était parce qu'il avait « méprisé les Balamba ».

D'après quelques témoignages, une minorité de la population, au moins celle qui n'avait pas envie de devenir chrétienne ou de se comporter selon les normes de la morale chrétienne, garda une rancune contre lui ou plutôt contre sa manière de faire dans la vie du village. Selon eux, il ne respectait pas suffisamment la liberté d'action de la population locale.¹⁹³ Cette antipathie était surtout liée au fait qu'il recourait parfois aux chefs coutumiers devenus chrétiens et à l'administration coloniale pour exercer une contrainte civile sur la population.¹⁹⁴

On lui a reproché encore d'avoir pratiqué une méthode d'attraction que nous qualifions aujourd'hui de paternaliste. Cela nous semble très négatif, mais à cette époque elle était chose normale et bienfaisante pour la population.¹⁹⁵ Mais il est vrai aussi que cette

¹⁹³ Un témoignage oral d'une personne qui l'avait connu (un certain Kalota, né en 1920) en parle : « Il donnait des hameçons aux enfants. Des bonbons aussi. Aux grands il donnait des pagnes, de la poudre et un chapeau au chef de village. Il faisait cela pour soumettre les gens » (in ASL B26 *Histoire du diocèse de Sakania*). Il allait parfois lui-même trouver les tam-tams quand il entendait que les gens les utilisaient la nuit pour faire des danses considérées comme immorales (cf. L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 258). A ce sujet, un témoignage de l'époque, de Maurice Makomemo, né en 1910 et recueilli en 1984, affirme : le père Schillinger « interdisait le paganisme, mais certaines gens trouvaient du mal en lui [...] C'est parce que nous sommes différents en matière de foi. »

¹⁹⁴ C'est probablement dans ce sens que le père Jan Ulenaers (qui avait été à Musoshi) nous a dit un jour : « Le père Schillinger était plus craint qu'aimé à Musoshi. Il appelait la police pour prendre des sanctions. Il mettait le pouvoir à son service. »

¹⁹⁵ D'après un témoignage oral, de Cola Kitembo (né en 1922), recueilli par un informateur en 1984, le père Schillinger était aimé par les gens parce qu'ils se « sentaient » aimés par lui, dans tout son travail et sa bienfaisance à leur égard : « ... nous l'avons aimé, parce qu'il faisait ceci lorsque quelqu'un allait chez lui. Il nous donnait des arachides, des bonbons... aux adultes des couvertures, des pantalons, des pulls... une chemise. Aussi lorsqu'on avait emprisonné son homme, il intervenait vite auprès des agents de l'Etat pour qu'on puisse libérer son travailleur. Voilà pourquoi les gens l'ont aimé. Il se promenait avec des médicaments. Lorsqu'il trouvait un malade, il lui donnait un médicament et lui faisait une injection. C'est bien pour cela que les gens l'ont aimé. C'était un homme qui causait aussi bien avec les grands qu'avec les enfants, et aidait les pauvres qui souffraient. Lorsqu'un pauvre lui exposait son cas, il lui disait seulement : "passe chercher une couverture", et il la lui donnait. C'est la raison pour laquelle les gens l'ont aimé. Il a fait un grand travail. » (ASL B26 *Histoire du diocèse de Sakania*).

méthode, sans en mettre en doute les bonnes intentions, a favorisé la confusion entre un intérêt matériel et un bien spirituel. Elle a pu engendrer des faux chrétiens, motivés principalement par l'attrait des bienfaits qu'apportait l'entrée dans l'Eglise.¹⁹⁶

La méthode missionnaire du père Schillinger, qui d'ailleurs était partagée par Mgr Sak et Mgr Van Heusden, consistait à créer un « lien entre mission et pouvoir coutumier ».¹⁹⁷ Dans son action missionnaire, le père Schillinger s'appuya sur l'autorité des chefs pour réaliser le maintien des bonnes mœurs dans sa mission. Comme il sut exercer un fort ascendant sur ces chefs, il lui était facile de faire appel à eux. D'autre part, eux aussi faisaient appel à lui pour leur protection. Ses relations de réciprocité s'entretenaient par l'échange régulier de menus cadeaux. Par exemple, un chef pouvait offrir au père Schillinger du *munkoyo*, une bière locale sur base de sorgho, tandis que lui, offrait du tabac au chef.

Comme le père Schillinger était considéré comme « un chef » par les gens, il devait se comporter de la même manière qu'un chef africain, c'est-à-dire qu'il devait « partager ». C'est alors qu'il pouvait aussi exiger quelque chose de la population et même être

¹⁹⁶ Ceci transparaît d'un témoignage oral de Geni et Marie Kibembeni (né en 1910), recueilli par un informateur, en 1983 : « Quand les prêtres sont arrivés, ils gâtaient les gens pour que ces derniers croient. [...] c'est ce qu'ils faisaient pour que les gens aient la foi. » (ASL B26).

¹⁹⁷ Citons l'épisode de la bénédiction de l'église de La Kafubu, le 22 août 1926, raconté de manière pittoresque par Mgr Sak lui-même : « Dès le soir du 18 août, convoqués par le P. Schillinger, le grand missionnaire de toute cette région, accouraient à La Kafubu, pour la solennité, tous nos catéchumènes des villages voisins et lointains. Plus de 40 chefs de villages s'étaient mis en route, avec leurs familles, leurs catéchistes et une forte délégation d'habitants. [...] Après la messe, déjeuner en plein air aux frais de la Mission, de la Providence, car elle y a mis visiblement du sien en faisant abattre par le fusil d'un catéchiste deux magnifiques bêtes. Le P. Schillinger, qui a l'œil à tout, et fut l'organisateur impeccable de la fête, a fait débiter les quadrupèdes à temps, et maintenant à toute cette foule assise sur l'herbe on en distribue d'abondantes rations. [...] je reçus chez moi les quarante-deux chefs indigènes accourus à la fête, pendant qu'au dehors la musique [de la fanfare] d'Elisabethville dévidait son programme au complet. C'était le P. Schillinger qui faisait les présentations, avec l'air grave et très protocolaire que vous lui connaissez. » (J. SAK, *La bénédiction de l'église de La Kafubu*, in Bulletin salésien 490 (1926) 302-304).

sévère. Le père Schillinger avait parfaitement compris cela.¹⁹⁸ Il fut sévère quand il s'agissait de défendre la foi chrétienne et les bonnes mœurs. Mais, dans la vie courante, il était plein d'une délicate attention à ses ouailles.¹⁹⁹ On peut dire que les chrétiens acceptaient généralement bien sa sévérité, parce qu'elle était compensée par une très grande bonté.²⁰⁰

C. Documents

Pour avoir une idée plus précise du genre de vie que notre pionnier menait, rien vaut mieux que de relire quelques lettres de sa main, ou certaines pages savoureuses écrites sur lui dans le bulletin de nouvelles du vicariat du Haut-Luapula, appelé : « *Echo des missions salésiennes de Don Bosco au Katanga* ». Nous en donnons ci-après quelques extraits.

1. Lettre du père Schillinger au provincial de Belgique, le père Arnold Smeets²⁰¹

St. Amand Musoshi, le 1^{er} Janvier 1937.

Bien Cher Père Supérieur,

Voici que bien des mois se sont écoulés depuis votre départ des "Mteshi", sur les bords de la Musoshi. Et, comme ils passent tout de même vite ! on dirait qu'ils ont des ailes de certains oiseaux qui nous

¹⁹⁸ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 272.

¹⁹⁹ *Ibidem*, pp. 313-314.

²⁰⁰ Plusieurs témoignages vont dans ce sens, par ex. celui du père Odon D'Hose, qui a raconté un jour que le père Schillinger « tenait les fiancés séparés jusqu'au jour du mariage. Pendant la retraite de préparation, à la veille du jour du mariage, il les enfermait dans deux cases séparées pour qu'ils ne se voient pas la nuit avant le grand jour. Les gens trouvaient que c'était une bonne chose car, disaient-ils, « il nous connaît ». D'après le père Odon, Schillinger était « un peu prussien, mais bon de cœur ». Aussi le père Dumont a souligné ce caractère « allemand » chez lui. Bien que, en tant qu'Alsacien, il se considérait toujours comme « Français », il avait évolué à l'époque où l'Alsace était intégré dans l'Etat allemand.

²⁰¹ Schillinger à Smeets, lettre dactylographiée que nous supposons fidèle à l'original, probablement manuscrit, Musoshi, 1/01/1937, in ASL *Schillinger*.

visitent en ce moment ; on voudrait les retenir, et, un beau matin, les voilà partis sans esprit de retour ! Ce matin j'ai dit à tout le monde : Bonne année ! et j'ai chargé votre saint Patron de transmettre ce message à ceux qui nous aiment en Belgique et ailleurs.

En ce moment les écluses du ciel sont ouvertes : de l'eau ! de l'eau ! La Musoshi est montée et ses eaux deviennent menaçantes. Déjà l'année dernière les chrétiens, venant à la messe, le dimanche, ont dû passer rien qu'un petit affluent [en] ayant [pourtant] l'eau jusqu'au cou. D'autres sont allés passer à la nage ayant leurs enfants sur le dos; des filles de l'école ont traversé la rivière en avançant à coups de bras et de jambes tenant leur robe enroulée dans la main. C'est un sport comme un autre, mais un peu dangereux à cause des crocos [= crocodiles].

Les écoles sont finies; les dortoirs également et les enfants y sont ; ne manquent que les portes et les bancs. Comme toiture on a mis des tôles. Pourtant sur le dortoir je voulais mettre de la paille: oui, mais... un incendie de brousse est venu brûler toutes les herbes des deux prairies à côté de la forêt. Alors pour ne pas laisser fondre les briques séchées au soleil dont les murs étaient faits, et pour que les enfants aient tout de même un gîte pour dormir, j'ai commandé des tôles; reste à les payer (7000 francs). J'espère que la Providence n'abandonnera pas ses enfants. Enfin le moral des troupes est bon et les enfants prient chaque jour, le matin et le soir, pour leurs bienfaiteurs, même pour ceux à venir.

Les chrétiens augmentent également au fur et à mesure car ma devise, depuis le premier jour et encore aujourd'hui, c'est: Prier, travailler, peiner.

Durant les deux mois et demi qui suivirent votre départ je suis allé instruire dans les villages de Shindaika, ensuite dans la Chefferie de Kombo et de Fondamina. J'ai eu des villages où il y a eu 100 à 150 chrétiens qui communiaient. On donnait l'instruction pendant la messe, après, et [dans] l'après-midi; et cela tous les jours. Quelquefois je restais 2 ou 3 jours dans un village, selon son importance. Et il fallait encourager, éclairer, sermonner, mettre de l'ardeur et les enflammer : faire de l'action catholique. Parfois le soir j'étais rompu, fatigué ! Des nuits, ce fut le cinéscope [*sic*] qui fit de l'apostolat et il réussit si bien que parfois les enfants et même les

grands ne voulaient plus aller dormir, mais rester assis en train de regarder les images. Je revenais à la Mission tous les 15 jours pour le dimanche. Résultat de ces tournées: une vingtaine de villages se sont fait inscrire pour suivre les instructions.

A un endroit de la Chefferie de Fondamina je commençais à souffrir des Tsé-tsé ; le catéchiste qui m'accompagnait n'en pouvait plus: dans les chemins et sentiers ils venaient par centaines se jeter sur nous; heureusement que ce n'était que des morsitans.²⁰² Dans les villages bien débroussés ces mouches n'entraient pas ; ce ne fut qu'en brousse.

Un mois plus tard, alors que je me trouvais à la Kafubu, à la Préfecture, Mgr Sak était absent, un gros serpent de 2 ½ mètres n'a rien trouvé de mieux que de me cracher en plein dans la figure. Je fus aveugle sur le coup ; les yeux gonflaient comme deux boules et je sentis un mal indéfinissable aux yeux ; ni les bains au café ou au lait ne pouvaient soulager les pauvres yeux. Au lieu de rentrer à la Musoshi je dus me faire transporter à l'hôpital ; j'y restais trois jours aveugle, toujours avec cette douleur atroce aux yeux ; puis la voie respiratoire avait reçu elle aussi des injections de venin. Je toussais et j'étouffais la nuit à la suite de l'asthme. On a tué le reptile dans la secrétairerie [*sic*] après une chasse mouvementée.

Etant guéri je repris le chemin de la Musoshi. Huit jours après, en allant donner l'instruction au village de Lusambo et Kilema-lemá, au retour j'eus une panne de vélo. N'ayant pas de dissolution [*sic*], j'envoyais deux négrillons chercher dans la forêt du Nwenge (caoutchouc). Cela ne tint que 10 minutes et je me trouvais sur les montagnes. Force me fut d'aller à pied ; la nuit me surprit alors que j'entrais dans le village de Gowera. En route j'eus une vraie flotte, extraordinaire. Le Chef, étonné de me voir à pareille heure, me regarde et puis me dit : « Tu ne rentreras pas ce soir ! » Non, que je lui répons, « je vais loger chez toi ». Et voilà qu'il porte une planche et un drap dans une hutte où j'allais établir mon gîte de nuit. Je voulais envoyer un noir à la Mission pour avertir qu'on ne s'inquiétait pas de moi. Personne n'osait aller, et avec raison; le soir même, en

²⁰² Une espèce de tsé-tsé qui est nuisible aux chevaux et au bétail, mais nullement à l'homme.

bas de la montagne, où s'étend une vaste prairie, traversée la Kimfwi, quatre lions avaient attaqué et mangé un buffle.

Pendant ce temps, de la Mission on envoyait une équipe à ma recherche qui voyagea toute la nuit. Le lendemain, en descendant de la montagne, je m'arrêtais dans un village j'y fis l'instruction: deux catéchistes arrivèrent, envoyés à ma recherche. Bon, vers midi, je rentre vers la Musoshi et, au beau milieu de la forêt, je vois venir à ma rencontre Mr. Joseph [Maus], notre coadjuteur, avec un fusil, et deux Soeurs en vélo avec des médicaments, croyant qu'il m'était arrivé un malheur! Après les avoir rassurés sur l'état de ma santé, nous rentrâmes tous contents à la Musoshi. Il était temps : mon estomac réclamait ses droits ; songez depuis hier matin ! Nos gens et surtout les enfants, en me voyant rentrer bien dispos, un peu fatigué mais rien d'exagéré, étaient dans le délire : ils criaient, ils chantaient: « Tu as fait bon voyage ». Oui, la vie missionnaire est pleine de ces incidents imprévus!

Je réunis en ce moment les enfants, garçons et filles, qui doivent faire leur première communion. Ce sont des mangeurs en plus aux frais de la pauvre mission; car les parents ne leur apporteront rien, au contraire... Puis, je commence les instructions d'un nouveau groupe de catéchumènes en vue d'un futur baptême ; c'est du travail continu qui dure du matin au soir, et cela durant un mois complet.....

Et maintenant, Père Supérieur, je termine cette fois en vous envoyant mes meilleurs souvenirs de cœur ; j'espère que cette missive vous trouvera en excellente santé.

Votre, tout dévoué en Notre Seigneur et Marie Auxiliatrice.

[Signé :] A. Schillinger

2. Deux témoignages

Les témoignages que voici ont été rédigés par un même témoin oculaire qui a écrit son reportage sous le pseudonyme « *Vidi* » (= j'ai vu). Ce pourrait être Mgr Sak ou son secrétaire. Nous citons le texte

tel qu'il a été publié dans un bulletin de nouvelles missionnaires salésiennes.²⁰³

* * *

Paques, la fête des fêtes!

La Kafubu, 27 mars 1932

Paques, la fête des fêtes! Il devait en être réellement ainsi pour la mission de la Kafubu, quelle joie pour les missionnaires que d'assister à des manifestations grandioses de foi comme celle dont nous fûmes témoin ce jour là!

Déjà le samedi saint il fallut à deux prêtres distribuer la Sainte Communion, car les chrétiens de Kambikila étaient accourus en foule à notre grande église du Sacré-Coeur! Ce ne fut qu'une faible démonstration de ce qu'allait être le saint jour de Pâques!

Voilà la cloche qui sonne [à] la grande volée. Mais bien au loin dans la forêt qu'ils traversent en procession et en rangs serrés on entend les chants retentir et annoncer la venue de tout le groupe des chrétiens de Kambikila. Ils sont plus de 500 qui nous arrivent croix et bannière en tête menés par leur pasteur dévoué le Père Schillinger ; d'abord les petits, les jeunes gens, puis les hommes tous recueillis, tantôt priant à voix haute et claire, tantôt chantant de tout coeur les louanges du grand ressuscité ; puis les filles et les femmes, masse compacte, que conduisent les Soeurs de Marie Auxiliatrice. L'étape est longue de Kambikila à la Kafubu mais les chants entraînants facilitent la marche et raccourcissent le chemin.

En bon ordre, toute cette foule s'engouffre dans l'église où déjà sont réunis les enfants de l'école professionnelle et les ouvriers de la

²⁰³ VIDI, *La Kafubu, 27 mars et Vrai, cet homme-là*, in « Echo des missions salésiennes de Don Bosco au Katanga » 3/4 (1932) 60-61 ; 61-62. Il nous semble que derrière ce pseudonyme, fréquemment employé dans les articles publiés, s'est caché, soit le rédacteur en chef, Mgr Sak lui-même, soit l'un des secrétaires à son service à cette époque : le père Edgard Noël ou le père Grégoire Hanlet. D'après la ponctuation, typique pour Mgr Sak, le texte de l'article nous semble rédigé par lui-même. Dans l'édition du texte, nous avons uniquement introduit quelques rares correctifs dans la ponctuation parfois arbitraire.

ferme avec leurs femmes et enfants, les trois nefs de l'église qu'on avait crue si grande sont remplies. Quel merveilleux coup d'oeil, quel bel ensemble, le sanctuaire est majestueux, les oriflammes et les bannières enrichissent les colonnes merveilleusement élancées, quel grand air de fête, quelle impression de vraie piété et de foi chrétienne!

Le groupe de nos bons enfants de chœur, croix en tête et suivi du clergé, vont à l'entrée recevoir Monseigneur qui va officier pontificalement.

Et durant toute cette manifestation grandiose de foi qu'est le sacrifice de la messe, devant cette foule recueillie, les chants les plus beaux se déroulent sous la direction du Père Noël notre maître de chapelle. La messe à 3 voix de Perosi, le *Dextera Domini* de César Frank, tout cela exécuté avec un brio tout à l'honneur de celui qui dirige et tient en éveil le recueillement général!

Après l'Evangile, sermon de circonstance par le Père Schillinger ; devant toute cette foule attentive, son âme d'apôtre trouve les mots pour faire vibrer les coeurs à l'occasion de la fête du jour ; alléluia, dit-il, le Christ est ressuscité, pour vous tous chrétiens, qui lui devez amour et reconnaissance !

Ils étaient là plus de 700 chrétiens tous réunis pour glorifier le divin Maître. Devant le résultat magnifique du dévouement de nos missionnaires nous ne pouvons que remercier Celui qui a béni leur travail de façon si féconde ! Alléluia ! alléluia ! chantent les petites voix de nos *soprani* indigènes, et toute la foule répète : alléluia ! alléluia !

Seigneur, merci de ce que nous pouvons aujourd'hui donner aux lecteurs de l'Echo de nos Missions, la satisfaction de voir que leurs prières et leurs bienfaits ne sont pas inutiles ; merci à eux aussi qui nous assistent dans notre travail parfois si pénible; qu'ils goûtent avec nous la grande joie que nous avons tous éprouvée devant l'évocation de ce que fut pour nous le saint Jour de Pâques!

[signé :] *Vidi*

Vrai cet homme-là !

Je ne puis pas dire « il était une fois » car il est toujours [là] celui qu'ici nos indigènes admirent, en s'exclamant: vrai ! quel homme ! (*kweli ! muntu huyu*) : Son portrait? : petit..., alerte..., yeux mouvants..., barbe longue et flottante, regard, sévère d'ordinaire, mais doux affable quand il tend la main, même aux vieilles femmes ridées, qui, avec leur plus beau sourire de vieille bouche édentée lui lancent un *moyo baba* (bonjour Père) bien senti ! Et avec les petits alors ! A peine aperçu, il est entouré [de] toute la jeunesse ; cela grouille autour de lui, pas un, pas une dont il ne connaisse le nom ! Pensez donc, ne sont-ce pas ses enfants, ne les a-t-il pas tous baptisés, instruits? et il y en a comme cela des centaines ! Les femmes lui tendent de loin leurs bébés qui déjà de leurs petites menottes mises en mouvement par la maman lui font des signes d'amitié !

Les hommes, c'est autre chose, affection aussi, mais respectueuse.

Ceux-là d'abord regardent de quel bois se chauffe aujourd'hui leur Père ! Si les yeux sont engageants ils s'approchent et viennent tendre la main ! Mais gare à la bombe si jamais il y a anguille sous roche !

“Ah, te voilà toi, je ne t'ai pas vu hier à l'instruction ! Où as-tu été ? C'est ça que je t'ai appris ! le bon Dieu n'est pas content de toi et moi non plus ! C'est bon, va-t-en, je saurai ce que j'ai à faire!” Et tout morfondu l'homme s'en va !, oh ! pas bien loin, il attendra que petit à petit la foule qui l'entoure laisse au Père quelques instants de répit, puis, il se rapprochera et puis : “Père, tu sais, tu ne dois pas être fâché sûr moi ! j'ai dû aller en ville vendre mes légumes, nous n'avons plus d'argent, il faut bien acheter de la farine pour moi, pour ma femme, pour mes enfants, et puis regarde, cela ne rapporte plus rien, les temps sont durs, je n'ai eu que 5 francs pour tout un panier rempli, que vais-je faire demain ? tu sais, c'est la famine !”

Et le Père un instant le fouille du regard : connu ! c'est jugé, “allons, bon pour cette fois! mais tu sais l'instruction, le catéchisme, c'est nécessaire, pas de mauvais chrétiens chez moi ! tiens, voilà une

cigarette, puis viens à 5 heures, je te donnerai un peu de farine”, et tout heureux l’homme s’en va !..

Et c’est lui aussi, qui juge les palabres : de 40, 80 kilomètres à la ronde, quand il y a une affaire, c’est l’éternel : “allons voir le Père, il jugera!” et il juge! pas un cas mais trois, quatre par jour, sévère mais juste. Il raccommode pas mal d’affaires et, d’ordinaire, le monde s’en retourne content. Entre deux jugements, il aura le temps de bander quelques plaies, de faire une injection, puis, il enfourche sa bécane et fier, barbe au vent, pipe à la bouche, ou chapelet en main, il fera quelque 30 ou 60 kilomètres pour aller voir un pauvre malade qui ne se contente pas du catéchiste et qui veut absolument voir le Père parce que c’est mieux et parce que, lui, il connaît tout!

Oh! cette grande confiance! et comme il les connaît tous! Et voilà l’homme, c’est le missionnaire feu et flamme, son apostolat, ses chrétiens, ses catéchumènes ; le reste que lui importe! Je ne vais pas vous dire son nom, mais à Kambikila Saint-Amand, on ne connaît que lui. Lui, c’est le grand manitou de l’endroit ! Faut-il s’étonner que déjà il réunit autour de lui près de 700 chrétiens, et je pense que tout le reste est catéchumène ! Que le bon Dieu lui conserve force et santé pendant quelques années encore et nous n’aurons plus guère de païens aux alentours de la Kafubu.

[signé :] *Vidi*

III. Père Jules Mariage (1883-1963)

A. Vie et œuvre²⁰⁴

En Belgique

Le père Jules Joseph Mariage est né à Calonne (Antoing, pas loin de Tournai), le 4 octobre 1883. Son père, un tailleur de pierres, portait le même nom que lui - Jules Mariage - et sa mère s'appelait Joséphine Baudry.²⁰⁵ On ne sait presque rien de sa vie familiale, ni de son enfance qui semble s'être passée paisiblement. A la date du 8 avril 1896 (à l'âge de 13 ans), on le trouve inscrit comme l'un des premiers élèves de l'Oratoire (orphelinat) Saint Charles de Tournai, oeuvre que les Salésiens venaient d'ouvrir le 8 décembre 1895. Il y fera des études secondaires de 1896 à 1900.

Il eut la chance d'être exempté du service militaire. Entré assez jeune au noviciat salésien de Hechtel en 1900 - il n'avait que 17 ans - il restera profès de vœux temporaires jusqu'au 28 janvier 1908, date à laquelle il professa ses vœux perpétuels. Il fera sa philosophie en deux temps : une année à Hechtel (1901-1902) et une autre à Tournai (1902-1903). En fait, à Tournai, c'était déjà sa première année de

²⁰⁴ Il est curieux de constater que ce « pionnier » n'a pas eu la chance d'avoir une « lettre mortuaire » dédiée à sa mémoire, pas plus que monsieur Félix Verboven, tous deux appartenant à la communauté de l'Ecole professionnelle de La Kafubu. Il est possible qu'au niveau provincial, on n'insista plus sur cette obligation du directeur de la maison. Peut-être que c'est à mettre en rapport avec la situation politique troublée au Katanga, en 1962-63, avec le climat d'insécurité consécutif à la sécession du Katanga. Concernant le père Mariage, on trouve seulement un bref article dans le Bulletin salésien (belge) : *Décès d'un pionnier le père Jules Mariage*, in « Bulletin salésien » 4 (1963) 189. Un peu plus d'importance lui est accordée dans le bulletin des anciens élèves de Tournai : *In memoriam. Le R.P. Mariage, un ancien de la première heure*, publié dans « Echo de Don Bosco » 56 (1963) 55. Nous nous basons donc sur les deux articles cités, ainsi que sur quelques autres documents d'archives : la fiche personnelle avec les données de son curriculum, l'image mortuaire, les deux témoignages reçus : celui du père Picron (témoignage écrit), recueilli par le père Léon Verbeek, et celui du père Lambert Dumont, témoignage oral recueilli par moi-même.

²⁰⁵ D'après le père Dumont, le père Mariage avait gardé des bonnes relations avec les proches membres de sa famille, spécialement sa propre sœur, malgré le fait qu'il n'allait plus en congé en Europe.

stage car il y combinait l'enseignement et l'assistance avec l'étude de quelques traités philosophiques. Puis, de 1903 à 1905, il fera encore deux années de stage à Gand (Maltebrugge).

De 1905 à 1909, il fit sa théologie à Grand-Bigard où dans l'entre-temps s'était établi le scolasticat de théologie de la province belge. Ordonné prêtre le 8 août 1909, il fut le premier salésien prêtre sorti de l'Oratoire de Tournai.²⁰⁶ Après son ordination, il travailla encore deux ans à Gand comme instituteur et assistant (surveillant) à l'école primaire.

Au Congo

En 1911, le père Mariage fut choisi par don Scalonni comme sixième membre de l'équipe qui devait partir au Congo. Pour se préparer à sa future mission, il fut envoyé à l'École de Médecine Tropicale à Bruxelles où il obtiendra le certificat A.M.I. (Assistance Médicale Indigène) le 15 juillet 1911.

Arrivé au Congo, ses premières occupations furent à peu près les mêmes que celles qu'il avait connues en Europe. Pendant l'année scolaire 1912-1913, lui et le père Schillinger furent titulaires chacun d'une classe de « petits blancs » à l'école primaire. Il leur enseignait l'arithmétique et la gymnastique, en complétant les classes que leur donnait le père Schillinger. Cependant, son travail principal était l'enseignement aux élèves noirs, déjà au nombre de 47 dès le début de la deuxième année scolaire. Il collaborait encore avec le père Sak pour les cours du soir aux colons adultes²⁰⁷ et, jusqu'au 16 août 1915, il partagea la tâche de l'économat avec d'autres confrères.²⁰⁸ Dans ses heures libres, le dimanche surtout, il aimait faire l'explorateur à

²⁰⁶ D'après le « in memoriam » : *Le R.P. Mariage, un ancien de la première heure*, in « Echo de Don Bosco » 56 (1963) 55.

²⁰⁷ Lettre du père Sak à monsieur E. Kervyn, directeur général au ministère des colonies, Elisabethville, 17/07/1912, in ASL B14 *Documents Ministère Affaires Etrangères*.

²⁰⁸ On cite aussi les noms de Monsieur Maus et le père Frédérick parmi ceux qui accomplirent quelques tâches d'économat. Le père Mariage s'occupait du jardin et des élèves jardiniers. Petit détail : c'est le père Mariage qui, dès le deuxième jour de l'arrivée au Congo, sema la première salade jamais plantée par un salésien au Congo ! (cf. J. SAK, *Récit de l'arrivée...*, in « Bulletin salésien » (français), 392 (1912) 74.

vélo. On s'en aperçoit en lisant ses notes de souvenirs des premiers temps : « Etant le premier cycliste [du groupe], il convenait que j'explore le pays. ».²⁰⁹ C'est ainsi qu'entre 1911 et 1913, en faisant maintes tournées à bicyclette, il réussit à explorer tous les environs d'Elisabethville. Il sera aussi parmi les premiers à quitter Elisabethville et le « nid douillet » de la première communauté salésienne.

Quand, en 1915, on construit les bâtiments du premier poste de mission à Kiniama, le père Mariage demanda un jour au père Sak qui était son directeur : « Et si je demandais d'aller à Kiniama ? ». Le père Sak lui aurait répondu : « C'est bien sur vous que je compte ». ²¹⁰ La chose fut décidée sur-le-champ et le père Mariage partit vers son nouveau champ d'apostolat après la fête de l'Assomption 1915, apparemment heureux de quitter une œuvre scolaire trop monotone. A l'âge de trente-quatre ans, il put enfin entamer une vie de vrai missionnaire : « J'ai quitté Elisabethville, l'école primaire, sans esprit de retour. »²¹¹ Du 17 août 1915²¹² au 23 mars 1917, il sera directeur de la mission de Kiniama, y compris la petite communauté de deux confrères. A ses débuts, ce fut une vie marquée par l'isolement rompu seulement de temps à autre par une visite de confrères ou une excursion d'élèves d'Elisabethville.²¹³ Il y

²⁰⁹ Notes du père Mariage, in ASL A1 *Récits...*

²¹⁰ Il le raconte lui-même dans ses carnets de souvenirs sur « *les débuts de l'œuvre salésienne au Congo* » : « Un jour que le père Directeur était de passage à Elisabethville, je lui pose à brûle pourpoint : « Et si je demandais pour aller à Kiniama ? » [Réponse du père Sak :] « C'est bien sur vous que je compte. » (Carnet 2, f. 17- carnet 3, f. 1, in ASL A1 *Récits et correspondances 1911-1920*).

²¹¹ Ibidem.

²¹² Une autre date de début est citée dans la *Monographie des Missions...*, p. 8 : « Le 8 juillet 1915, les habitations de la nouvelle mission à Kiniama sont terminées, le père Sak envoie un courrier à Elisabethville pour faire arriver le Père Mariage qui est désigné pour rester à la nouvelle résidence avec le confrère Francis Gammon ; ils arrivent le 11 juillet. Le 21 juillet, le coadjuteur M. Verboven quitte Kiniama avec ses menuisiers et le Directeur [=père Sak] laissant, non sans émotion, le Père Mariage à son nouvel apostolat. ». Selon cette version du père Sak, Kiniama aurait commencé à fonctionner en tant qu'œuvre autonome et nouvelle communauté (distincte de celle d'Elisabethville), dès le 22 juillet 1915.

²¹³ Ce fut le cas, par exemple, en juillet 1916 : « Dans quelques jours, toute la maison d'Elisabethville (83 enfants) viendra passer quelques jours de vacances ici à Kiniama. Ce sera une belle distraction pour moi. Ma santé est bonne. Ce serait un

avait les difficultés inhérentes à toute nouvelle fondation où tout confort manque. Comment occupait-il ses journées ? Il en a parlé un jour à ses amis de Belgique : « Depuis six mois je ne suis plus à Elisabethville, mais à Kiniama, à 100 km [...] Je fais la classe aux petits noirs et aussi aux adultes, je leur apprend prières, catéchisme, écriture, lecture et bientôt le calcul. [...] le blanc le plus voisin [*sic*] habite à 26 km. Nous sommes vraiment au milieu des noirs. »²¹⁴

C'était aussi une vie marquée par le danger des fauves. Pour preuve : fin janvier ou début février 1916, il fut près de la mort quand un grand léopard vint attaquer les chèvres de la Mission. Mis au courant par les habitants, il alla voir l'étable où le léopard bondit sur le père Mariage qui, avec son fusil, réussit à écarter la tête du fauve. Les villageois poussèrent des cris formidables qui réussirent à effrayer la bête : elle disparut dans les hautes herbes. Le père Mariage en fut quitte pour la peur et deux grosses égratignures aux épaules dont il allait porter toujours les cicatrices. Puis, avec l'aide de son confrère et suivi des villageois, il traqua la bête et parvint à l'abattre d'un coup de fusil.²¹⁵

Comme un malheur ne vient jamais seul, un malheur plus grave le surprit le 19 mars 1917 quand son confrère Florent Merlant se noya dans la rivière Kafubu. On n'a jamais pu retrouver son corps, mais on a soupçonné qu'il avait été attaqué par un crocodile ou un hippopotame. Le père Mariage fut très touché par l'événement, et

paradis... si les nuits n'étaient pas troublées par les bêtes fauves. Un concert d'hyènes, de chacals et de chiens qui pleurent de peur. Ce n'est pas bien agréable. Nous avons pris au piège quatre chacals et un chat sauvage. L'hyène est très méfiante et ne se laisse pas prendre à cause des chiens, chèvres et poules que nous avons. L'apparition du léopard est toujours possible ! Le paradis n'est pas de ce monde. » (J. Mariage à J. Quix, de Gand, Kiniama, 1/07/1916, dans la *Correspondances de guerre des Anciens élèves...*, rééditée par père Edouard Potier, in *Journal des tranchées 1914-1918*, p. 116).

²¹⁴ J. Mariage, dans une lettre à G. Quix, Kiniama, 24/02/1916, dans *Journal des tranchées 1914-1918*, p. 88.

²¹⁵ J. SAK, *Monographie des Missions...*, p. 10-11. Le père Mariage écrit dans une lettre : « J'ai failli, il y a un mois à peine, être victime d'un léopard ; il m'a renversé, m'a planté ses griffes dans les bras, mais il a heureusement raté son coup de dent. Peu après, nous l'avons tué : il mesurait 2 m. du museau à la queue. » (J. Mariage à G. Quix, Kiniama, 24/02/1916, in E. POTIER, *Journal des tranchées 1914-1918*, p. 89).

comme cela ne suffisait pas, peu après, il tomba lui-même gravement malade, atteint de la terrible hématurie d'Afrique. Il fallait le transférer d'urgence à l'hôpital d'Elisabethville D'après le médecin traitant, il ne pouvait plus s'en sortir. Pendant quatre jours il lutta entre la vie et la mort. Une neuvaine fut faite à Dominique Savio à laquelle prirent part les Sœurs de la Charité. Miracle ou pas, le fait est là que le père Mariage fut sauvé.²¹⁶ De suite après, et durant trois mois, le père Mariage partit en convalescence au Cap, en Afrique du Sud.

Rentré à Elisabethville, à partir du 8 août 1917, il redevint enseignant à Elisabethville²¹⁷. Sa tâche serait bien plus vaste. Il devait aussi enseigner à la Cité Indigène. En effet, en cette même année 1917, les salésiens venaient d'y ouvrir une sorte d'école d'alphabétisation pour enfants, jeunes et surtout adultes. Cette école rudimentaire, qui est à situer à l'emplacement de l'actuel Institut Kitumaini, dispensait des cours de français, de calcul et de religion. Il a raconté lui-même cet épisode de sa vie :

« Après un séjour de 3 mois au Cap, [je] rentre à Elisabethville pour l'Assomption 1917. C'est l'époque des Vacances, les enfants sont retournés en famille. Avec [le mois d'] Octobre s'ouvre l'année nouvelle. On croit qu'une école primaire pour indigènes s'impose. [...]. Alors est arrivé le père D'Halluin.²¹⁸ [Nous deux, nous sommes] désignés pour s'occuper des indigènes, les après-midi. Le 1er jour on a inscrit les élèves (486 inscrits). Il y en avait beaucoup, ce qui a [fait] décider de faire 2 écoles : l'après-midi pour les enfants, et le soir pour les adultes. Au bout de quelques mois, le père D'Halluin dut quitter Elisabethville pour prendre la direction de la mission de Kiniama.²¹⁹ Il fut remplacé par le père Van Heusden. »²²⁰

²¹⁶ Le père Sak écrit : « On a toujours considéré, à Elisabethville, cette guérison comme miraculeuse » (*ibid.*, p.11).

²¹⁷ « Après mon congé au Cap, je suis resté de nouveau à Elisabethville. Les classes marchaient très normalement. En juillet 1919, je suis retourné en congé en Belgique avec MM. Maus et Verboven. » (carnet 3, f. 3, in ASL A1 *Récits...*).

²¹⁸ Arrivée : le 14 décembre 1917.

²¹⁹ Départ : en avril 1918.

²²⁰ D'après les notes du père Mariage sur une feuille volante insérée dans le troisième cahier de ses mémoires. Les notes du père Mariage, avec ajouts et

C'était loin d'être son unique occupation. Il supervisait le vaste domaine de l'école où se trouvait une sorte de ferme derrière l'habitation de la communauté. Là il était chargé de l'ordre et de la discipline chez les travailleurs. Le père Sak en parla un jour dans une lettre adressée à son provincial, le père Scaloni, en novembre 1918 :

« Le Père Mariage [est à l'] école au Camp Indigène de 2 à 4 [heures]. Le reste du temps il s'occupe de la ferme : un terrain de 200 hectares que le Gouvernement nous a cédé derrière la maison et où nous préparons des terres en vue du nouveau système d'administration que le Ministère avait proposé ici et qui vous sera certainement soumis dès que la guerre sera terminée. Ensuite, [il donne] des instructions aux noirs. Il s'occupe des travailleurs de la ferme, du jardinage, de l'ordre dans la maison, [de la] discipline... »²²¹

D'après le père Sak, le père Mariage rendit les meilleurs services dans l'enseignement ; mais quant à s'occuper de la ferme, ce n'était pas son fort. Il fallait bien lui confier cela puisque aucun autre confrère n'était disponible en ce moment pour diriger le travail agricole : « Ce qu'il nous faudrait pour le quartier ferme d'Elisabethville [c'est quelqu'un] qui sache diriger un peu les noirs, leur enseigner à manier la charrue, à semer, préparer le terrain [...] ; le pauvre père Mariage n'est pas fait pour cela et cependant on doit s'en occuper... »²²²

corrections du père Achille D'Halluin, se réfèrent à des faits qui ont eu lieu entre 1917 et 1926, in ASL A1 *Récits...* Sur l'aspect extérieur de cette école : « Le gouvernement cède un grand magasin se trouvant à l'Agriculture [= au Service provincial de l'Agriculture]. On a choisi l'endroit. [...] On a fait des fondations en briques jusque à fleur de terre ; puis on a démonté le grand magasin en d'immenses panneaux et les prisonniers, une vingtaine environ, transportent ainsi la future école depuis l'Agriculture jusqu'à l'emplacement fixé. [...] Le trajet [sur] les avenues larges de 10 mètres n'offrait aucun obstacle. Mais devant l'hôpital [Leopold] à cause [d'une] termitière coupée net - la rue n'était pas assez large - il a fallu incliner les panneaux pour y passer. Il faut vous figurer des panneaux de 6m x 10m environ, entourés de porteurs qui barraient amplement les routes. Heureusement qu'il n'y avait pas d'autos en ce temps-là. [Arrivés] sur place, en deux jours, le magasin [devenu école] était debout. » (*ibidem*)

²²¹ Lettre J. Sak à F. Scaloni, Elisabethville, 19/11/1918, in ASL A5 *Correspondance (1918-1946)*.

²²² *Ibid.*, p. 3.

En 1918, le père Mariage fit des exploits quand tout le Katanga était affligé par la terrible fièvre espagnole : une vraie épidémie qui tua six à sept cents Noirs et cinquante Blancs parmi la population évilloise. Ainsi, à l'école, six élèves moururent sur un total de cent-dix malades. Sept confrères de la communauté d'Elisabethville, qui soignèrent les élèves, furent à leur tour atteints. Seulement deux confrères restèrent valides : le père Mariage et monsieur Weber. Le premier devait soigner les confrères et le deuxième les élèves.²²³

Le 15 juillet 1919, après presque huit ans de travail au Congo, le père Mariage partit en congé en Belgique en prenant le bateau à la Ville du Cap. Il rentrera au Congo le 7 janvier 1920 par une autre route longue et fatigante, en passant par Boma jusqu'à Bukama, pour arriver enfin en train à Elisabethville. Là il reprit son travail d'enseignant encore pendant trois ans.²²⁴ Il racontera lui-même : « A mon retour, j'ai repris une classe (les plus petits) jusqu'en mars 1923. Je suis alors retourné à Kiniama comme assistant médical indigène. J'y suis resté exactement 2 ans. »²²⁵ Les circonstances de ce changement ont été expliquées par le père Sak, au provincial de Belgique, le père Paul Virion. Les autorités coloniales de l'époque, c'est-à-dire le gouverneur général du Congo, monsieur Lippens, et le gouverneur du Katanga, monsieur Rutten, avaient demandé avec insistance au père Sak, que le père Mariage soit nommé au poste médical de Kiniama puisqu'il était le seul salésien à avoir le diplôme requis. Ils soutenaient que ce serait un bienfait pour la population de toute la région où il n'y avait pas un seul médecin. Le père Sak, pour sa part, y voyait aussi un avantage pastoral : Kiniama aurait un prêtre en plus. Vu la quantité de travail apostolique à faire avec un nombre très réduit de confrères, ce serait aussi une bonne chose. D'ailleurs, à son avis, l'éloignement du père Mariage des écoles d'Elisabethville où il était « catéchiste »²²⁶ n'était pas une grave perte. Le père Sak le

²²³ C'est le père Sak lui-même qui le raconte dans sa lettre à don Scalon. Il était lui-même parmi ceux qui furent atteints par cette maladie pendant deux semaines (*ibidem*).

²²⁴ C.-à-d. du 1^{er} mars 1920 au 7 mars 1923.

²²⁵ Son récit dans le carnet 3, f. 3, in ASL A1.

²²⁶ D'après les annuaires de la congrégation salésienne, le père Mariage a exercé trois fois la fonction de catéchiste à Elisabethville, de 1911 à 1913, de 1920 à 1923, et de 1925 à 1927. Entre 1913 et 1919, c'est le père Henri Frédéric qui a été

jugeait inapte, trop indolent et routinier, plus bricoleur que travailleur. Selon lui, il fallait absolument un homme plus dynamique et entreprenant que lui dans un travail si important avec une foule de catéchumènes à préparer au baptême.²²⁷

Le père Mariage repartit donc une deuxième fois à Kiniama où il resta du 8 mars 1923 à la fin mars 1925. Le père Sak lui demanda de fonder un poste médical, dépendant de la mission et subsidié par l'Etat, qui prouverait que les salésiens, dans leur travail missionnaire, ne restent pas en arrière par rapport à l'évolution moderne. Bien que simple infirmier, il eût pratiquement à faire le travail d'un médecin. Il devait combiner les soins médicaux et l'apostolat missionnaire.²²⁸ Était-ce trop demander ? A-t-il déçu au niveau des soins médicaux ?²²⁹ Ou était-ce par manque d'enseignants salésiens à Elisabethville que le père Sak fut obligé de rappeler le père Mariage, à défaut d'autre solution ?²³⁰ En tout cas, on retrouve le père Mariage à Elisabethville à la fin mars 1925 et il y restera jusqu'au 16 avril 1927. Paradoxalement, il redevint enseignant et « catéchiste » à l'école professionnelle. Il raconte lui-même de manière laconique : « Le 2 mars 1925, je reprenais la classe 3^e et 4^e primaire jusqu'en

catéchiste et le père Mariage économe (excepté, évidemment, dans les années 1915-1917, quand il se trouvait à Kiniama).

227 Lettre du père Sak au père Virion, Elisabethville, 29/12/1922 : « Le Père Mariage est catéchiste de la maison : au su et au dire de tous, il ne convient pas à ce poste parce qu'il n'a aucune idée de son importance ; pour cela vous pouvez consulter n'importe quel confrère. Le père Mariage est travailleur si vous voulez quand il s'agit de bricoler. Mais pas pour des choses spirituelles si importantes ; ici il est presque nul, il fait tout juste trois instructions et c'est tout ; du reste si vous étiez ici, vous auriez vu [cela] de vos yeux. ».

228 Le père Sak écrit dans la *Monographie des Missions...*, page 19 : « Fin février 1923, le père Mariage part pour Kiniama où il va fonder un poste médical à la Mission ; il pourra aussi soigner les malades des environs tout en s'adonnant à son travail d'apostolat car il a été convenu avec le Médecin en chef que l'un n'exclut pas l'autre. Les Missions ayant leur poste médical [ailleurs au Congo] il était bon que les Salésiens ne restent pas en arrière. Kiniama aura ainsi les médicaments de l'Etat. »

229 Dans un témoignage oral, un confrère qui l'a connu, mentionne un manque d'hygiène dans les soins administrés par le père Mariage.

230 La « convention » entre les salésiens et le gouvernement du Congo belge obligeait le représentant légal des salésiens (le père Sak) à assurer chaque année le personnel nécessaire aux deux écoles officielles.

avril 1927 ; je fus remplacé par monsieur Jean Neyens, puis [ce fut] mon congé en Europe et mon départ définitif d'Elisabethville. »²³¹

Ce sera son deuxième et son dernier congé en Europe. Parti le 16 avril 1927, il rentrera le 19 novembre 1927, en passant par Boma au départ comme au retour. A sa rentrée, il devint directeur et économiste du poste de mission à Tshinsenda. Il y restera du 4 janvier 1928 à la fin de septembre 1934 quand le poste sera fermé à cause de l'exode de la population vers d'autres centres. D'après le père Dumont, ce fut le temps le plus heureux de sa vie. Non seulement parce qu'à Tshinsenda il avait la compagnie de nombreux Européens, des familles assez simples d'ailleurs, le personnel de la gare des chemins de fer, mais aussi parce qu'il pouvait y parler en kiswahili avec la population. Cette langue, il la connaissait mieux que le kibemba. Au sujet de cette période de sa vie, le père Léon Verbeek écrit :

« ...durant plusieurs années le père Mariage sera seul comme prêtre, aidé par de bons catéchistes. La paroisse était trilingue : français pour les européens, le swahili pour les ouvriers de la société ferroviaire, le kibemba pour les habitants des villages environnants. [...] Parmi les blancs occupés dans la C.F.K., dans les prospections et dans les fermes des environs, il y en avait qui maltraièrent les ouvriers noirs et dérangeaient [...] dans leur vie familiale. Ceci fit naître parmi les noirs un sentiment anti-blanc et une tendance vers le Kitawala. Le père Mariage intervint auprès de l'administration de Sakania pour défendre ses paroissiens africains. »²³²

La pastorale des Blancs y était donc plus que nécessaire. C'est pourquoi il s'occupait des Blancs comme des Noirs :

« A Tshinsenda [...], le père Mariage s'occupait des blancs de l'endroit dont le nombre montait parfois à une centaine. Il y organisait même une petite école primaire pour les enfants d'ouvriers blancs qui n'avaient pas les moyens pour envoyer leurs enfants à Elisabethville. Les sœurs salésiennes en avaient fait autant en 1926 à Sakania. C'étaient des classes

²³¹ Son récit « ...les débuts de la mission salésienne au Katanga... », dans le carnet 3, f. 3, in ASL A1 *Récits et correspondances 1911-1920*.

²³² L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 184.

de quelques élèves seulement. Le père Mariage réussit à avoir la collaboration des blancs pour l'aménagement de son église. »²³³

Il passa ensuite une longue période - du 4 janvier 1934 à janvier 1946 - comme préfet (économe) à l'école professionnelle de La Kafubu²³⁴. Vers la fin, en 1945, il connut de sérieux ennuis de santé quand on dut lui enlever un rein.²³⁵ A partir de 1946, sa tâche fut fort réduite, et de 1947 à 1948, il n'occupait plus que la fonction de « catéchiste » à l'école.

En octobre 1948, il partit à Mokambo comme directeur d'une petite communauté missionnaire constituée de trois autres confrères plus jeunes que lui. Il gardera cette fonction pendant trois ans, jusqu'au mois d'août 1951.²³⁶ Il fut remplacé par le père Clément Bergmans, mais il resta sur place pour faire le travail d'économe. En même temps, il était missionnaire itinérant dans les villages de l'intérieur jusqu'au mois d'août 1953. Ensuite, de 1953 à 1959, il continua à faire plus ou moins le même travail au poste de Kalubwe.

Les dernières années de sa vie, de 1959 à 1963, le père Mariage les vécut à l'évêché de La Kafubu comme curé au repos.²³⁷ Au moins dès 1959, il connut une régression de son état mental qui causera une

²³³ *Ibid.*, p. 277.

²³⁴ Notons que le « préfet », selon la terminologie d'antan, était en fait l'économe de la communauté et de l'œuvre, ce qui impliquait plusieurs fonctions : proviseur pour l'achat des vivres, responsable du personnel laïc, comptable, etc. Dans les chroniques de La Kafubu, on raconte quelques faits de mécontentement chez les élèves internes au sujet de la nourriture. Un certain blocage s'ensuivit entre les élèves et le père Mariage qui refusa de les recevoir pour exprimer leurs doléances (cf. *Chroniques de la Kafubu*, cahier 1, 15/11/1939, in *ASL Chroniques*). D'après les mêmes chroniques, certains confrères étaient d'accord que la nourriture à l'internat n'était pas assez soignée et variée. De ce fait, on comprend pourquoi, dès janvier 1946, le père Mariage fut remplacé comme économe par un jeune prêtre fraîchement arrivé de Belgique après la guerre.

²³⁵ Lettre de Mgr. Sak au provincial, le père Jules Moermans, La Kafubu, 18/04/1945 : « le père Mariage, à qui on a enlevé un rein à l'hôpital, ne sait rien faire. Il est à La Kafubu où il se repose. » (*ASL A5 Correspondances*).

²³⁶ Dans un historique de Mokambo, on affirme qu'à la fête du 8 décembre 1948, le père Mariage eut le bonheur de conférer le baptême à 25 adultes.

²³⁷ Il paraît qu'on voyait souvent le père Mariage assis près de la porte d'entrée de l'évêché où il avait une chambre. Il regardait les passants sur la route, causant avec eux en fumant paisiblement sa pipe.

perte de mémoire et parfois une confusion dans son discours²³⁸. Il restera cependant bien conscient et sensible. Quand, en 1960, le père provincial lui envoya les souhaits pour sa fête patronale, il répondit par une lettre autographe : « J'ai bien reçu votre carte me souhaitant une bonne fête patronale *par écrit*. J'en suis touché. Je crois que c'est la première fois que la chose arrive. Je vous remercie de votre délicate attention. »²³⁹

Dernier grand événement de sa vie : le jubilé, avec monsieur Verboven, pour les « 50 ans de travail au Katanga », le 10 et le 11 novembre 1961, par une séance d'hommage organisée dans la salle de théâtre de la Kafubu, présidée par Mgr Lehaen.²⁴⁰

A la fin de sa vie, il ne faisait plus que prier et n'avait plus d'activité. Il redevint un peu enfant. Subitement atteint de vertige, le 7 mai 1963, et aussitôt transporté à l'hôpital d'Elisabethville, il mourut le 17 mai, malgré des soins attentifs et dévoués. D'émouvantes funérailles furent célébrées à La Kafubu le 20 mai, présidées par le père Joseph Peerlinck, supérieur de la province d'Afrique Centrale.²⁴¹ Les absoutes furent dites par Mgr. Lehaen qui rendit hommage 'au vénéré disparu.²⁴² Puis, comme pour ses collègues pionniers, son inhumation eut lieu au cimetière de La Kafubu.

²³⁸ Lettre du père Coenraets au provincial, le père Picron, Elisabethville, 8/06/1959, in ASL *Mariage* : « Les considérations des médecins sur l'état mental du R.P. Mariage ne nous ont pas tellement surpris. Le bon Père paraissait de plus en plus vieux, non pas physiquement, mais sa conversation était de plus en plus décousue et le souvenir des faits récents lui échappait de plus en plus également. »

²³⁹ Lettre du père Mariage au « Très Révérend Père Supérieur », La Kafubu, 11/04/1960, in ASL *Jules Mariage*.

²⁴⁰ Cf. le père Picron, *Il y a cinquante ans... et plus !* in « Don Bosco Shinwe – Bulletin salésien » 25/7 (1962) 8-9.

²⁴¹ Une province autonome par rapport à celle de Belgique a été créée en 1959, sous le nom de province d'Afrique Centrale.

²⁴² Notons que le père Mariage a reçu, « par la bienveillance du Roi » les décorations suivantes : l'étoile de service jusqu'à quatre raies (le 11/12/1913 et le 26/05/1921) ; celle de chevalier de l'Ordre Royal du Lion (le 20/05/1921) et de chevalier de l'Ordre de la Couronne (le 15/11/1935) . Aussi, une distinction honorifique papale « Bene Merenti » (en 1961).

B. Personnalité et figure spirituelle

Le père Jules Mariage a été l'avant-dernier survivant de la première équipe de missionnaires salésiens qui débarquèrent dans la jeune capitale du Katanga, le 10 novembre 1911. Dès lors, sa disparition fut ressentie comme une page d'histoire que l'on tournait sur une époque révolue. D'un extérieur un peu rude et d'un caractère franc et loyal, il parlait sans détour. Esprit critique face à l'autorité, il lui arrivait de dire tout haut ce qu'il pensait.²⁴³ Malgré cela, d'après Mgr. Frans Lehaen²⁴⁴ qui prononça le discours d'adieu pour le défunt, le père Mariage avait été

«... un excellent confrère, au dehors un peu rude mais au fond d'une très grande bonté : il avait du cœur. Son noble cœur en fit un véritable frère pour ses collaborateurs et un vrai père pour ses subordonnés. Il a consacré toute sa vie au service de l'Eglise et des âmes. Il a été le bon et fidèle serviteur de l'Évangile. [...] Partout où il a passé, à Elisabethville, à Kiniama, à Tshinsenda, et ici à [La] Kafubu, pour ne citer que quelques lieux où il a travaillé en véritable prêtre et missionnaire, partout, il a mis ses talents, ses efforts mais surtout son cœur au service de l'idéal qui l'avait amené en Afrique : se donner à ses frères noirs, développer en eux les qualités d'homme et transformer ces qualités en vertus méritoires pour le ciel en faisant d'eux des fils de Dieu. [...] Au cours de sa longue vie de missionnaire, 52 ans bien comptés, il n'a

²⁴³ On le remarque dans ses rapports des séances du chapitre (conseil) de la maison d'Elisabethville. Il ne cachait pas les malentendus et tensions qui se produisaient quelquefois dans les relations entre confrères. Ainsi, au sujet de la séance du 14 décembre 1925, il écrit : « Mgr. constate que depuis qu'il a quitté l'École d'Elisabethville, les confrères n'ont plus l'esprit de charité : la maison d'Elisabethville est devenue revêche. [...] Le père Mariage, pris à parti, jugeant l'exagération par trop forte faillit donner une mauvaise épithète à Monseigneur. Après cet incident, Monseigneur a continué son réquisitoire. Tout le monde garda le plus religieux silence pour ne pas envenimer le discours. [...] La séance dura plus d'une heure et quart. Après la prière chacun se retira emportant son impression sur cette réunion. » (Cahier des réunions..., in *ASL Chroniques SFS*). Le père Laloux, qui était son directeur à l'école d'Elisabethville le qualifiait d'« enclin à la critique » (*Rendiconto... 1925-1926*, in *ASL A105*). C'est peut-être la raison principale pour laquelle Mgr. Sak le supportait mal.

²⁴⁴ Devenu évêque du « diocèse » de Sakania, en 1959, en succédant à Mgr. Van Heusden.

pris que deux congés en Europe : en 1919 et en 1927. [...] Le Père Mariage a voulu vivre au Katanga et il a voulu y mourir. »²⁴⁵

Sa contribution à l'œuvre missionnaire semble avoir été celle du modeste ouvrier évangélique au grand cœur. Dans les premiers temps de la présence salésienne au Katanga, la vie missionnaire était encore une véritable aventure et exigeait sacrifice, abnégation et une adaptation continuelle à l'imprévu, comme on peut s'en rendre compte dans la vie du père Mariage à Kiniama. Il fallait se débrouiller en tout, car le confort était minime. Dans ce sens, la vie du père Mariage, malgré son peu d'éclat, a eu sa grandeur et sa beauté réelle par son service discret aux autres. Il aimait rester dans l'ombre comme un serviteur qui sert son Dieu et son prochain dans les plus humbles tâches de chaque jour. Les souffrances des derniers instants de sa vie l'avaient encore fait grandir, paraît-il.²⁴⁶

D'après le témoignage du père Lambert Dumont, le père Mariage n'était pas un missionnaire raté ou fainéant comme l'un ou l'autre l'a dit ou pensé.²⁴⁷ Il est vrai qu'il a souvent changé de poste car il n'était pas doué intellectuellement. Il avait commencé avec le swahili et, n'étant pas fort en langues, il n'apprit jamais bien le cibemba. C'était un sérieux handicap. A ce propos, le père Léon Verbeek, estime que ce fait ne devrait pas disqualifier la personne du père Mariage, ni d'autres salésiens qui ont connu le même problème :

« Les confrères qui se cantonnaient dans les affaires matérielles ou dans le service médical, sans chercher le contact pleinement pastoral, avaient parfois peu de connaissance de la langue et des coutumes. Parfois aussi, c'étaient des salésiens qui n'étaient pas doués pour les langues et qui étaient pourtant de bons missionnaires, comme par exemple le père

²⁴⁵ Extrait de l'hommage de Mgr. Frans Lehaen, cité par le père Lambert Dumont, dans un article *Mort du Révérend Père Mariage*, envoyé au journal tournaisien « Le courrier de l'Escaut » du 2/06/1963, reproduit dans « Echo de Don Bosco » 56 (1963) 55.

²⁴⁶ Mgr. LEHAEN, dans l'hommage au défunt, déjà cité.

²⁴⁷ Après avoir reçu le témoignage du père Picron sur le père Mariage, le père Léon Verbeek lui a écrit :: « Je suis particulièrement content de votre notice du père Mariage. En lisant d'autres écrits, je crois calomnieux, on a accusé ce père de paresse. » (lettre, L. Verbeek à R. Picron, Lubumbashi, 10/10/1973, in ASL B68 *Correspondances diverses*).

Mariage, lequel s'est servi toujours du Swahili qu'il avait appris à l'école professionnelle d'Elisabethville. »²⁴⁸

Toujours d'après le père Dumont, il compensait cette défaillance par deux excellentes qualités : le bon cœur et le contact facile avec les gens. Il était accueillant et aimé par les Africains comme par les Européens. Né dans une famille catholique d'ouvriers, il en avait hérité une grande sensibilité sociale. Il ne se mettait pas en avant. Sociable et serviable, homme du peuple, il aimait « causer » avec les gens et leur faire plaisir. Il avait le sens du devoir et était fidèle aux moments de prière de la communauté. Foncièrement respectueux de l'autorité de sa congrégation, il s'efforçait d'observer tous ses règlements, même celui qui lui rebutait personnellement : l'abstention du tabac.²⁴⁹ Dans ses entretiens avec les confrères et les gens, il avait son franc-parler : « ça sortait comme ça ». Il aimait se moquer des petits côtés faibles des autres.²⁵⁰ Il se fâchait facilement, mais il oubliait vite ; il n'était ni méchant, ni aigri.²⁵¹

Un troisième témoignage nous est parvenu de la part du père René-Marie Picron que nous reproduisons tel qu'il a été rédigé par le témoin²⁵² :

« Né à Antoing, il eut jusqu'au bout l'humeur gouailleuse du Picard. Il avait réussi l'examen de médecine coloniale. Pas un génie, mais un homme méthodique.

Professeur à E'ville d'abord, il dirigea ensuite Kiniama et reprit Tshinsenda des mains d'un prêtre séculier, [...] l'abbé Liesenborgh²⁵³ ; [il] devint enfin préfet de l'école professionnelle à La Kafubu.

248 L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 101.

249 Du moins, d'après le père Dumont, il s'efforça d'y renoncer.

250 Il lui arrivait de se moquer de l'esprit de grandeur de Mgr. Sak ; il avait la même réaction à l'égard du père Frédéric, comme on peut s'en rendre compte en lisant ses mémoires des premiers temps.

251 D'après mes propres notes prises lors d'un colloque avec le père Dumont, à Imara, le 5/01/1995.

252 Dans une lettre réponse aux questions du père Léon Verbeek, Jette, 22/10/1973, in ASL B68 *Correspondances diverses*.

253 C'est peut-être l'abbé Luysterborgh (cf. L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 31).

Son âge d'or fut là-bas à Tshisenda où il vivait, seul salésien, aidé de laïcs. Il sut lancer la vie chrétienne dans cette population de villageois coutumiers et de Baushi (commerçants extra-coutumiers). Les chrétiens entretenaient la lampe du sanctuaire, nettoyaient l'église, les catéchistes lui découvraient les cas irréguliers, les instituteurs obtenaient des résultats appréciables.

Le fait est que, un an après son départ²⁵⁴ et la fin de tout les paiements, tout continuait à fonctionner au grand émerveillement du père itinérant [de Sakania] qui y passait après un mois. Tous les livres paroissiaux étaient en ordre; la bibliothèque assez nourrie.

Le premier, peut-être, il employa la moto [...]. Il circulait à partir du centre. Les villageois étaient attirés par son dispensaire. C'était une mission "à taille humaine" et il sut y tenir son rôle de prêtre et d'ami²⁵⁵. »

Un mérite pastoral particulier est à mentionner. D'après le père Léon Verbeek, ce furent surtout les pères Van Heusden et Mariage qui, dans les premiers temps, se dévouèrent à la formation des catéchistes africains. Dans des réunions annuelles, sous forme de retraite, ils approfondissaient avec eux le programme de religion et apprenaient une méthodologie.²⁵⁶ Dans ce sens, le père Mariage a été de ceux qui ont semé ce que d'autres récoltent, comme l'a affirmé avec justesse Mgr Lehaen.

Les témoignages cités prouvent suffisamment, croyons-nous, que le père Mariage a été, à sa façon, une belle figure des premiers temps, même s'il n'a pas réalisé une aussi « grande oeuvre » que les pères Sak et Schillinger. Il a humblement accompli les tâches qui lui étaient demandées. Ce qu'on peut surtout admirer chez lui, c'est sa façon de travailler avec les laïcs, presque comme un égal, comme un frère et un ami, non pas comme un grand chef. Sans doute, moins

²⁵⁴ Le père Mariage quitta le poste de Tshinsenda, le 9 octobre 1934. Désormais, il était pris en charge par la mission de Sakania, puis de Musoshi.

²⁵⁵ Ce qualificatif « ami » est bien significatif. Dans les témoignages oraux des gens du lieu interrogés sur la question, quels pères (salésiens missionnaires) selon eux étaient les plus « bons », il citent en effet le père Jules Mariage, avec monsieur Julien Tielens, le père René-Marie Picron, le père Léopold Vandendijck (d'après les notes des interviewés, in ASL B68).

²⁵⁶ L. VERBEEK, *Ombres et claires-voies...*, p. 112.

doué et moins charismatique que les deux confrères précités, il a montré par son exemple que, dans l'Eglise, ce qui compte c'est surtout l'esprit de communion et de partage dans la vie et le travail.

C. Documents

1. Notes du père Mariage sur les débuts de l'œuvre salésienne au Congo

L'année 1946 où le père Mariage écrit ses mémoires²⁵⁷, est l'année où moururent deux des six pionniers : Mgr. Sak et Monsieur Pierre Ferraris, après Monsieur Maus (en 1944). Trois des six pionniers n'étaient déjà plus en vie, ce qui signifiait que les témoins de l'époque pionnière étaient en train de disparaître. Préoccupé de cela, le père Picron sollicita chez le père Mariage des « souvenirs » sur monsieur Pierre Ferraris après le décès de celui-ci en octobre 1946. Demande à laquelle le père Mariage répondit, le 19 décembre 1946, par une lettre qui, par la suite, fut publiée dans le « Bulletin salésien » du Congo.

Le texte sur les débuts de la mission salésienne au Congo, contenu en trois cahiers²⁵⁸, n'eut probablement pas d'autre but que de fixer par écrit un certain nombre de souvenirs de son auteur en vue de répondre aux questions de ses confrères qui, arrivés bien plus tard au Congo, se posaient des questions sur les débuts de l'œuvre salésienne au Congo et l'interrogeaient là-dessus.²⁵⁹

²⁵⁷ Cf. l'expression dans les premières lignes : « il y a 35 ans de cela » (depuis l'arrive des salésiens en 1911). Lieu de rédaction très probable : La Kafubu, où il résidait à cette époque.

²⁵⁸ Il s'agit de trois cahiers d'écolier, sous une couverture bleuâtre, en bon état de conservation ; format 20, 5 x 16,5 cm. Les pages ne sont pas numérotées. L'encre utilisée a un teint noir léger. Les notes sont rédigées sur les pages impaires (côté droit) ; sur les pages paires (à gauche) se trouvent uniquement des ajouts et des corrections (du même père Mariage), sans doute apportées à la première rédaction (à gauche) dans un deuxième temps.

²⁵⁹ D'une demande venant d'un confrère témoigne l'incipit du texte : « Cher ami, Vous me demandez de vous conter les débuts de la mission... ».

La date de la rédaction des cahiers par le père Mariage²⁶⁰ peut aussi être mise en rapport avec le fait qu'à partir de 1946, on avait enlevé toute charge d'importance au père Mariage, ce qui signifie que celui-ci avait, non seulement plus de temps pour jeter un regard rétrospectif sur sa vie, mais aussi le temps nécessaire pour rédiger ses notes.

Apparemment, il s'est donc mis à raconter, avec un certain plaisir, les « faits divers » des premières années vécues au Congo, par lui-même et ses confrères ; faits arrivés entre 1911 et 1927. Il semble peu distinguer entre l'important et le banal : tout y est raconté pêle-mêle. Néanmoins, son texte qui a une valeur historique peut encore nous plaire aujourd'hui puisqu'il raconte la vie des pionniers salésiens, telle qu'elle a été vécue ou ressentie par l'un de ses membres.

La rédaction des souvenirs par le père Mariage, à l'âge où il était arrivé (63 ans), bien qu'il ne fut pas encore devenu l'homme mentalement diminué qu'il a été à la fin de sa vie, révèle une certaine négligence.²⁶¹ Il est aussi possible qu'il ne s'est pas donné la peine de soigner la composition littéraire et le style, étant donné qu'il n'avait aucun projet de publier ses mémoires.

Nous publions ci-dessous ce document resté inédit.²⁶² Dans les notes de bas de page, nous donnons quelques informations historiques ou des explications concernant le sens des mots ou des affirmations.

²⁶⁰ Le père Mariage en est certainement l'auteur en se basant sur sa graphie typique qu'on retrouve dans d'autres documents qui sont sûrement de sa main. On n'observe pas la présence d'interventions d'autres mains.

²⁶¹ La rédaction du texte est négligée : plusieurs fautes d'orthographe et de grammaire, une ponctuation défaillante. Ce qui étonne de la part d'un francophone et d'un instituteur de profession, c'est que la composition littéraire aussi est médiocre. Peut-être est-ce dû au fait que le texte, sans être un brouillon, semble avoir été rédigé à la hâte, sans soin suffisant. Pourtant, le père Mariage a revu son texte ; en témoignent plusieurs ajouts en marge du texte.

²⁶² Nous présentons un texte, le plus possible fidèle à l'original, à part quelques interventions de notre part, toujours signalées par l'emploi des crochets, afin de rendre le texte lisible ou compréhensible. Aussi avons-nous apporté un minimum de corrections en ce qui concerne la ponctuation (que nous avons aussi complétée là où elle est manquante). De même pour l'emploi de l'accent (aigu, grave et circonflexe), l'emploi de la majuscule au début d'une phrase, les fautes évidentes

Cahier 1

Cher ami,

Vous me demandez de vous conter les débuts de la mission salésienne au Katanga.

Je veux bien vous être agréable, mais je dois vous prévenir que ces souvenirs sont déjà fort loin, (il y a 35 ans de cela). Il y aura certainement des faits qui m'échapperont. Nous avons quitté Cape Town un vendredi à midi pour arriver à Elisabethville le vendredi suivant à 3h du matin. Nous avons un fascicule où les horaires étaient indiqués. Or en consultant le calendrier de l'époque je vois que le vendredi en question tombe le 10 novembre.

On n'est pas d'accord [entre salésiens] sur la date [d'arrivée]: on dit le 10 [et] on dit le 11 novembre ; quelques-uns disent qu'on est arrivé le 10 [novembre 1911] à Sakania et le lendemain à Elisabethville, le 11. Or, le guide indiquait bien : arrivée à Sakania à 6h, départ à 11h, arrivée à Elisabethville : à 3h. Je faisais la réflexion que les trains roulaient ici plus vite qu'en Belgique ; en effet, départ à 11h, arrivée à 3h pour parcourir 250 Km. Sur le parcours on m'a fait remarquer que le guide marquait : vendredi, à 3 heures ; donc c'était le lendemain [10 novembre] à 3h du matin.²⁶³

d'orthographe ou de grammaire. Les mots écrits en abrégé sont rédigés en leur intégralité : par exemple : "ns" par "nous", "ds" par "dans", "qqs" par "quelques-uns", "qqe" par "quelque", "Elv" par "Elisabethville", "nov" par "novembre" etc. Dans le corps du texte, les nombres ont été transcrits en lettres puisque la règle du français demande que, au moins dans le corps d'un texte, on doive écrire en toutes lettres les nombres ronds (cent, mille, deux cents, etc.) et les nombres inférieurs à vingt et un. Précisons que nous présentons le texte « définitif » en y intégrant les ajouts et corrections effectués dans un deuxième temps par le père Mariage lui-même, là où il a indiqué le lieu d'insertion, souvent par un astérisque (*). Toutefois, quand l'ajout est une note explicative du père Mariage, nous l'avons mis en bas de page. Notons que le père Mariage emploie, principalement l'abréviation M.(M.) ou Mr(s), pour « monsieur(s) ». Nous avons uniformisé l'emploi en écrivant toujours Mr(s).

²⁶³ La date du 10 novembre est également attestée par le père Sak dans une lettre écrite deux jours après l'arrivée à Elisabethville : il affirme que le train est arrivé à Sakania, le jeudi le 9 novembre ; à Elisabethville, le vendredi 10 novembre (J. SAK, *Récit de l'arrivée des premiers Missionnaires Salésiens...*, in « Bulletin

Le train suivait son horaire, mais comme la direction du CFK ne permettait pas l'entrée du train en gare avant 6h, nous avons stoppé 3 heures au triangle (3 K avant Elisabethville).

A Sakania, deux agents de l'Etat sont montés avec nous dans le train : l'un administrateur, l'autre commissaire de police. Ils allaient à Tshinsenda pour enquêter. Il y avait à Tshinsenda quelques colons recrutés par Mr Leplae.²⁶⁴ Or l'un, nommé Brasseur, attendait sa fiancée. Or au jour indiqué ce monsieur était à la gare pour la recevoir. Il a vu sa fiancée, mais elle n'est pas descendue ; elle a continué le voyage avec un autre. Rentrant chez lui il a bu son flacon de laudanum et il en est mort. Voilà le sujet de l'enquête. Nous avons eu le plaisir de voyager avec ces agents, de gais compagnons. Ils devaient nous montrer quantité de gibiers en cours de route [mais] réellement nous n'avons rien vu. (*)²⁶⁵

A Tshinsenda, le train stoppait longtemps. On a eu l'occasion d'assister au montage des tentes. La chose nous intéressait car nous aussi nous avions des tentes que nous aurions dû monter nous-mêmes probablement. Nous ignorions que les porteurs habitués à ce genre de travail étaient nos maîtres. Ils n'avaient nullement besoin de nos conseils, au contraire.

Donc à six heures le train faisait son entrée en gare [à Elisabethville]. Il y avait du monde pour nous recevoir, entre autres trois docteurs dont Mr Valck et le pharmacien Baltus (décédé à Elisabethville). Nous avons connu ces personnes au cours colonial à Bruxelles. Ils étaient au Congo depuis une quinzaine de jours. Avant de nous séparer, ils nous ont invités à dîner à l'hôtel Léopold à midi. Cet hôtel était situé sur le terrain vague, actuellement près de la boucherie Granat, avenue Moero, ou peut-être la maison qui suit : toujours [un] bâtiment en tôles, sur pilotis.

Salésien » 392 (1911) 69-74). Il confirme cela de nouveau dans la *Monographie des Missions...*, p. 3 : « Ils arrivent à Elisabethville le 10 Novembre... ».

²⁶⁴ Directeur général de l'Agriculture au ministère des colonies.

²⁶⁵ Le paragraphe qui suit est ajouté en marge.

Monsieur le Curé²⁶⁶, qui était venu huit jours avant nous, était également en gare. Il nous a invités à le suivre à la cure. En sortant de la gare (maison en tôles), nous voyons des pousse-pousses comme nous avons vu à Bulawayo. Ce sont de légers cabriolets avec roues caoutchoutées, mus par les indigènes : un avec dans les brancards, un ou deux poussant à l'arrière, roulant toujours au pas de course, sauf dans les montées naturellement. Normalement un cabriolet prend deux grandes personnes. Nous étions six et [avec] Mr le Curé [cela] faisait sept. Nous hésitions quand Monsieur le Curé [proposa de] nous décider à aller à pieds, la cure n'étant pas très éloignée. La cure se trouvait sur le canal de l'U.M. [=Union Minière]²⁶⁷, à l'endroit - à peu près - où se trouve [actuellement] le terrain de football de l'U.M.²⁶⁸

266 Apparemment, le père Mariage considère l'abbé Moreau comme déjà en fonction. Mais, en fait c'était encore le père dom Idesbald Dedecker : « A leur arrivée à Elisabethville, les salésiens trouvaient le père Dedecker, bénédictin, comme curé, qui préparait les abbés Moreau et Maes, nouvellement arrivés, pour prendre la relève. » (cf. L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 31). On sait par une autre source que les deux abbés, prêtres séculiers du diocèse de Malines, étaient arrivés le 31 octobre 1911, peu avant les salésiens. Ils entrèrent en fonction à la fin de 1911 quand le père Idesbald partit rejoindre ses confrères à Nguba, au mois de décembre 1911 (d'après P. LEGRAND - B. THOREAU, *Les Bénédictins au Katanga. Vingt-cinq ans d'apostolat (1910-1935)*, Lophem-Lez-Bruges, Abbaye de Saint-André, 1935, pp. 45.63). L'abbé Moreau, un vieil ami des Bénédictins, avait longtemps résidé au Brésil ; l'abbé Maes avait été vicaire à Ruysbroeck.

267 L'Union Minière du Haut Katanga (UMHK en sigle), le groupe industriel minier belge le plus important du Congo, a été fondée le 28 octobre 1906 par la fusion entre une compagnie créée par Léopold II et Tanganyika Concessions Ltd (un groupe britannique créé par Cecil Rhodes). Elle était propriété de la Société Générale de Belgique, la plus grande société commerciale de Belgique (qui contrôlait environ 70 % de l'économie du Congo). Le 31 décembre 1966, le Gouvernement congolais de Mobutu Sese Seko nationalisa l'UMHK, activités et propriétés, la rebaptisant Gécamines (Société générale des Carrières et des Mines), une entreprise d'état.

268 « Au mois de novembre [1910], Dom Marc de Montpellier [premier curé d'Elisabethville, avant Dedecker] transporte sa cure dans un nouvel emplacement que le Gouverneur Wangermée avait fait aménager à cette intention. C'était en contrebas de la ville, pas très loin du canal de l'Union Minière, un carré d'une centaine de mètres de côté, entouré d'une solide palissade de bambou... [...]. Ainsi se présentait, à la fin de 1910, cette simple, courageuse et ardente mission

C'était le matin, il faisait bon. Nous étions encore jeunes : nous avions l'habitude de la marche si bien que l'étape ne nous parut pas longue. Si à l'heure actuelle, avec notre âge, nous devrions aller de la gare à cette ancienne cure, nous prendrions fort probablement un taxi.

Le trajet de la gare à la cure est sans histoire ; tout était désert. Si nous avons croisé un boy ou deux, c'est tout ce qu'on a vu.

La ville était délimitée. Toutes les avenues étaient faites. La dernière limite était l'avenue Tanganyika devant l'hôpital. La ville a été tracée en pleine forêt. Donc, [on voyait] beaucoup d'arbres dans chaque parcelle ; [aussi] beaucoup d'arbres coupés jonchant les trottoirs, recouverts en partie par la terre venant des avenues.

Après avoir parcouru l'avenue Moero d'un bout à l'autre, nous nous engageons dans la forêt. Un sentier menait à la cure. La cure ? En pleine forêt : un carré débroussé de 50 x 50 m environ et sur ce carré deux maisons en pisé. Constructions assez grandes car la cure proprement dite se compose de trois places. La première place est celle qu'occupe le Curé, c'est chambre à coucher et bureau si l'on veut. La troisième est identique et [sert pour le] même usage que la première : c'est la chambre de Mr le Vicaire ; et la place du milieu, c'est la place commune : salle à manger ou salle de réception. A côté il y a une maison semblable qui, elle, n'est pas divisée ; c'est la chapelle dans sa plus grande pauvreté. L'autel, c'est comme la table à manger de la cure, c. à. d. quatre poteaux fixés en terre et là-dessus des planches de caisses clouées au petit bonheur.

Enfin nous avons pu dire la messe, chacun à notre tour. Le curé avait été matinal, il avait dit la messe avant de venir à notre rencontre. Mr le Vicaire disait la messe chez les Sœurs de l'hôpital. Nous ne l'avons vu que plus tard. Le banc de communion [était dans le] même style que l'autel : deux stiques²⁶⁹ piqués en terre reliés par une planche pour l'appui des bras.

Les bancs, même style également : quatre petits bois en fourche, deux à deux, et deux perches : probablement des bambous

Saint-Pierre, premier jalon de l'œuvre bénédictine au Katanga. » (Collectif, *Elisabethville 1911-1961*, p. 67).

²⁶⁹ Probablement du mot anglais « stick » : bâton pointu qu'on plante dans le sol.

reposant sur ces fourches, formaient des bancs très confortables non pour les genoux mais pour la partie postérieure. De ces bancs il y en avait quatre ou cinq de chaque côté. Voilà l'église, ou mieux, la pauvre chapelle. Elle servait surtout pour les indigènes.

Après les messes on nous invita au petit déjeuner. Délicieux n'est pas le mot, car le café était trop clair à notre avis. Le pain n'était pas réussi, c'était du vrai mastic et le fromage était dur comme la pierre. Monsieur le Curé s'excusa du contre-temps : le fromage sèche si vite au Congo et vraiment il fallait que, pour la circonstance, le boy ratât son pain. On a consolé Mr le Curé en déclarant que nous étions bien restaurés [et] que nous étions très satisfaits. D'ailleurs nous nous attendions bien à [d']autres choses dans l'avenir. C'étaient de petits mensonges joyeux qui font peut-être du bien au prochain. Dieu ne nous en tiendra pas rigueur.

Ce même jour, à huit heures environ, nous allâmes saluer l'autorité civile. Monseigneur [de Hemptinne] était en brousse²⁷⁰ ; nous ne le verrons que dans trois mois.²⁷¹ L'autorité suprême était le Commandant Harfeld²⁷² remplaçant Monsieur le Gouverneur.²⁷³ Ils

²⁷⁰ Mgr de Hemptinne, dès octobre 1910, s'en alla vers Kambove à la recherche de l'endroit dont il rêvait pour établir le premier monastère de Saint Benoît en Afrique centrale et c'est à la veille de Toussaint (31 octobre) de 1910 qu'il se décida pour le site de Nguba (cf. A. MUTOMBO MWANA, *l'évangélisation de l'archidiocèse de Lubumbashi (1910-1986)*, in « Umoja » 7 (1986) 11).

²⁷¹ D'après le père Léon Verbeek, il fut content d'accueillir les salésiens dans sa préfecture. Mais dès le début, il était contraire à ce que les salésiens aillent s'installer dans la région où lui et ses confrères avaient débuté leurs activités missionnaires, car il voulait installer une école professionnelle, pas loin de Bunkeya, dans son fief à Nguba. Il préférerait que les salésiens aillent vers la Luapula et il l'a manifesté clairement en cédant l'administration religieuse de cette région aux salésiens dès 1913 (L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 27).

²⁷² Par erreur, le père Mariage a écrit « Hartfeld ». Ferdinand Harfeld-Colonna, militaire de formation (spécialisé en cartographie) accéda au Katanga en juillet 1910, en qualité de commissaire général (adjoint au gouverneur pour les questions militaires, et diplomatiques, ainsi que la sécurité). En absence du gouverneur, Emile Wangermée, premier gouverneur officiel du Katanga (aussi vice-gouverneur général du Congo), c'est lui qui le remplaça. D'après le père Léon Verbeek, c'est Harfeld qui a fait en sorte que le ministre Renkin renonce à envoyer les salésiens à Bunkeya pour qu'ils s'établissent, au moins provisoirement, à Elisabethville. De même, c'est Harfeld qui, le premier, a proposé à Renkin que les salésiens s'occupent, non seulement des Africains, mais aussi de l'enseignement des

nous reçut fort aimablement. Nous causâmes assez longuement. Puis [il] nous donna un employé qui devait nous conduire à notre future demeure.

Arrivés à l'avenue Léopold [II], entre l'avenue Moero et l'Avenue de l'Etoile, la parcelle qu'occupe actuellement Mr Quets²⁷⁴ de l'U.M., se trouvait une maison en tôles de quatre places occupée par deux célibataires.

Voici la maison qui vous est destinée en attendant mieux.²⁷⁵ S'il manque quelque chose on y pourvoira. Après avoir pris possession de l'immeuble, on [l'] examina de plus près et on prit des dispositions. Les deux premières chambres qui communiquaient entre elles furent destinées au logement. [La première, pour] le P. Sak, le P. Schillinger et le P. Mariage ; il restait une place pour une petite table, pas trop grande. La chambre voisine tout à fait semblable [était occupée] par les Frères Maus, Ferraris et Verboven.

Les deux autres chambres, communiquant elles aussi entre elles, devinrent la salle à manger et la chapelle. Tout fut promptement organisé. La chapelle [avec] une table pour l'autel : c'est tout. En venant à la chapelle chacun prenait sa chaise du réfectoire. L'office terminé, on reportait les chaises. Le réfectoire : une table et des chaises plus un petit garde[-]manger également vite expédié.

Au dortoir, la meilleure disposition : deux lits en parallèle et un de travers, ce qui laissait une place pour la petite table, et tout est terminé. Il n' y a pas de carreaux à cette maison. Toutes les fenêtres - il y a en huit (deux à chaque chambre) - sont garnies de toile métallique. Quelques-unes sont intactes ; d'autres sont mal arrangées: il y a des trous à y passer le poing.

Européens habitant à Elisabethville, car le Katanga était considéré comme une colonie de peuplement européen (*ibidem*).

²⁷³ C.-à-d. le gouverneur Emile Wangermée.

²⁷⁴ Probablement un médecin belge qui travaillait à l'hôpital de l'Union Minière.

²⁷⁵ Le père Sak écrit à ce propos : « Les premières installations furent sommaires, deux chambres de 4 x 4 avec trois lits dans chacune, une salle de 4 x 4 pour servir de réfectoire et une chambre de mêmes dimensions pour la chapelle ; c'était tout. » (*Monographie des Missions...*, p. 3).

Les maisons, démontables qu'on transporte suivant les besoins, ne sont pas propres – car vous pensez qu'après chaque remontage on ne passe pas la peinture. Enfin, nous sommes en mission. Nous nous attendions à loger dans des tentes ou des huttes. Nous sommes heureux de l'aubaine.

Le lendemain, le journal local *l'Etoile du Congo*²⁷⁶ qui n'épargnait jamais le Gouvernement écrivait : l'Etat a délogé deux de ses agents pour loger les Pères nouvellement arrivés ; c'est un scandale.

A midi, nous étions au rendez-vous avec nos amis à l'hôtel Léopold II. L'immeuble était à peu près comme notre habitation en tôles naturellement ; seulement on avait enlevé une cloison pour faire une salle plus grande. En comparaison du déjeuner du matin, c'était un festin.

Vers 2 heures nous nous séparâmes promettant à nos amis de les inviter à notre tour lorsque nous serions installés.

De retour chez nous, il fallait penser au souper. C'est alors que Mrs Maus et Ferraris ont été faire un tour en ville et ils ont trouvé une boulangerie, près de l'hôtel Bellevue actuel.

Ils ont donc rapporté quelques pains et du vin aussi, et avec le fromage qui nous restait de notre voyage (*)²⁷⁷, nous avons fait notre premier souper congolais.

Par bonheur il a plu le soir. Nous avons pu recueillir de l'eau pour notre café du lendemain, café tout à fait pratique. On fait de l'eau chaude et à l'instar du bouillon Liebig, on a versé un peu

²⁷⁶ C'est monsieur Das Paul, journaliste éditeur et imprimeur d'origine hollandaise, mais sujet britannique, qui fonda en 1911 la feuille hebdomadaire *L'Etoile du Congo*, trilingue, qui ne devait disparaître qu'en 1923. Il se targuait de sa grande indépendance dans ces informations.

²⁷⁷ En marge, une note du père Mariage : « Car, a partir de Bulawayo, il n'y avait plus de wagon restaurant. Les R.P. Jésuites [avaient pris soin de nous] Nous avions dans notre compartiment des pains, du vin, du fromage, de l'essence de café ; quelques [...] variées. Une gamelle pour aller chercher de l'eau bouillante à la locomotive à l'arrêt. Ils nous avaient donné, de la mission même : des couteaux, cuillères, fourchettes ; enfin tout le nécessaire pour le reste du voyage ; c'est ainsi [qu'] il nous restait encore du fromage, de l'essence [de] café, [du] sucre, et [d']autres choses encore. »

d'essence suivant les goûts. A mon avis, ce café n'a pas le goût du café chez nous ; en tout cas [ici] on appelle ce liquide « essence de café ».

Après le [petit déjeuner] qu'allons nous faire ? Mr Maus veut faire la cuisine lui-même ; il n'a pas confiance dans les Noirs. Ils sont si sales et malpropres sur eux-mêmes et en toutes choses. Il a fait un feu pour le café, mais cuire sur un feu ouvert, cela donne beaucoup de fumée : mauvais pour les yeux et aussi mauvais pour les aliments qui prennent un goût particulier ; il voudrait installer une cheminée. Le P. Sak lui dit d'aller voir. L'Etat pourra peut-être nous tirer d'embarras. Mr Maus savait où se trouvait le bureau de Mr le Gouverneur puisque nous y avions [été] reçus la veille, [donc] il s'y rendit plein de confiance.

Mr le Gouverneur le reçut fort aimablement puis lui demanda l'objet de sa visite. « Je viens demander si nous ne pourrions pas avoir une buse pour notre cuisine. Monsieur le Gouverneur éclata de rire en voyant la naïveté du demandeur. Il lui déclara qu'il était prêt à le seconder ; seulement, les buses se trouvent au magasin des travaux publics. Là vous pouvez voir ce qui vous convient, et Mr le Gouverneur le fit conduire aux travaux publics où il trouva ce qu'il désirait. Naturellement, là-bas on lui a donné un boy pour porter la marchandise. Vous pensez bien que, nous aussi, nous avons ri de bon cœur lorsque Mr Maus raconta son histoire, et pendant longtemps, lorsque Mr Maus [...] était embarrassé pour quelque chose on lui dit : « Allez voir Mr le Gouverneur : peut être qu'il pourra vous aider ».

Tandis que Mr Maus faisait ses démarches pour sa buse, nous nous disions : nous avons beaucoup de ravitaillement au poste ; on pourrait s'en servir dès maintenant. D'ailleurs, nous avons deux beaux grands magasins en briques (*)²⁷⁸ où on pourrait remiser pas mal de chose[s] et ainsi fut fait.

On a demandé au chef de poste de vouloir nous faire parvenir nos caisses de ravitaillement qu'il tenait en dépôt, et bientôt on vit une caravane de boys à la queue leu leu, chargés de caisses, se diriger vers notre maison. Alors il y avait du travail : si on ouvrait une caisse

²⁷⁸ Le père Mariage note : « Ces deux magasins existent encore dans la parcelle occupée [par] Mr Quets (avenue Léopold [II]). »

de vin rouge ? si on ouvrait une caisse de vin de messe ? et aussi une caisse de lait et une caisse de beurre et une caisse de sucre etc. etc. Nous [ne] pouvions pas demander tous nos colis (*)²⁷⁹, car nous n'aurions su où les déposer. D'ailleurs, au poste même, on les avait emmagasinés les uns sur les autres et recouverts de bâches.

J'avais les numéros détaillés des colis dans mon calepin et nous demandions de faire à mesure de nos besoins. Près de 300 colis, diriez-vous. C'est bien cela. Nous devions aller fonder notre mission à Bunkeya en pleine brousse. Nous avons un gros ravitaillement fait à Bruxelles par nous[-mêmes]. Mais l'Etat avait, de son côté, envoyé le mobilier pour nos habitations et pour les classes.

Figurez-vous : sept chambres à coucher. Toujours sept : pour nous six, et [une] pour le supérieur qui pourrait venir voir. Donc sept chambres à coucher complètes : sept lits avec matelas, garde-robes, lavabos, tables de nuit, chaises etc.

Salle à manger : grande table, buffet, garde-manger et des chaises. Nous avons trente six chaises en tout. Les colis s'accumulent comme vous le voyez.

Et maintenant les classes : quatre grands tableaux noirs, de 2 m x 1,25 environ ; quatre estrades pour professeurs, quatre pupitres de classe, deux ou trois armoires, bibliothèques. Les bancs de classe, à deux places, démontés. Combien ? 24 ou 36 ; j'ai oublié.

Et encore des armoires lingères, 100 kg [de] savon vert, 100 l [de] pétrole, sel de soude, batterie de cuisine.

Quand on faisait nos colis à Bruxelles, on nous avait demandé de ne pas dépasser le poids de 25 kg par colis. C'est plus facile pour les porteurs. Mais l'Etat avait des colis qui pesaient dans les 200 Kg. Nous étions si bien désignés pour Bunkeya qu'un des nos anciens élèves de Liège, [monsieur Koremans ?], avait reçu l'ordre de recruter 300 porteurs pour transporter nos bagages. Il était prêt à venir avec cette fameuse caravane, quand on lui [dit d'] attendre un nouvel ordre. Mr le Gouverneur nous a fait savoir que nous resterions trois mois à Elisabethville et il nous demandait de profiter de ce temps pour apprendre la langue. La langue des Bayeke est le Kiluba Sanga.

²⁷⁹ Note du père Mariage : « Nous avons dans les 285 colis. »

D'ailleurs, à Bruxelles, nous avons reçu [une] grammaire et [un] dictionnaire Français-Kiluba et vice-versa. Quelque temps après, on nous fit savoir que nous resterions à Elisabethville et que nous nous occuperions également des petits blancs.

Quelques jours après notre installation, ayant notre ravitaillement à la mission, nous avons invité nos amis à souper. Vous connaissez déjà nos amis qui nous ont reçus à la gare. Le menu n'était pas mal. Je dois dire que le repas a été très gai ; on riait surtout de la situation. Pour la circonstance et pour rire, nous étions tous habillés en mosking [*lire smoking*]. La table était bien servie, mais nous étions éclairés par quatre malheureuses bougies, ce qui jurait avec le reste. Conclusion : ce fut une magnifique soirée où nous avons ri encore longtemps après.

A quelques jours de là, Mr Maus est tombé malade. Notre ami le docteur Valck est venu le voir. Le premier jour il a observé, mais le second jour il prit le P. Sak à part pour lui dire qu'il craignait une typhoïde ; en tout cas, demain il serait fixé, et dans le cas affirmatif, son transfert à l'hôpital s'imposait.

Après le départ du docteur, le Père Sak nous a réunis à ce sujet. On ignorait ce qu'était l'hôpital. On se figurait une grande salle commune où toutes les souffrances étaient réunies. Mr Maus nous avait déjà dit autrefois qu'il avait peur de l'hôpital ; qu'il préférerait mourir sur son lit que d'aller à l'hôpital. Maintenant, le cas était sérieux. Si le docteur l'exige, nous devons le laisser aller. D'ailleurs, si c'est la typhoïde, nous ne pourrions le garder à cause du danger de contagion. Il fut décidé que si le malade devait partir, tout le monde l'encouragerait à faire ce sacrifice. Heureusement, le lendemain, le docteur était satisfait. Les symptômes d'hier avaient disparu. Il pouvait nous rassurer : dans quelques jours, le malade serait sur pied et, de fait, il en fut ainsi.

La ville était très étendue quoique peu habitée[e] et faire les courses à pied par cette chaleur de novembre était fatigant. On acheta un premier vélo, marque Dedion Bouton, [à] 450 fr [=francs]. Ce [vélo] était à mon usage. Les effets étaient concluants. Le vélo est très pratique. On loua un vélo d'occasion pour apprendre et bientôt on acheta deux autres vélos, sans marque mais solides, à 300 [francs la] pièce. Bientôt Mr Pierre Ferraris commença à rouler. Le P. Sak lui

céda son vélo pour en acheter un autre. Puis, bien plus tard, Mr Felix apprit au P. Schillinger à monter à vélo : ce n'était pas de la petite bière. Mr Verboven installait le débutant, le poussait quelque cent mètres [mais] l'apprenti était vite à terre [...] même exercice pour le retour, encore une fois plus loin et Mr Félix étant fatigué, disait au Père : « voilà comme il faut faire » ; il enfourchait le vélo et rentrait ainsi à la maison. Le P. Schillinger revenait doucement à pied.

Monsieur [Verboven] n'était pas fort amateur pour le vélo. Il disait avoir roulé à Grand- Bigard.²⁸⁰ Il allait chercher des légumes chez Mme Mention. Un jour, il a failli tomber dans un étang et depuis... En effet, ce vélo en question a été remis au grenier et les abbés qui savaient rouler ([Smets Paul ?]) tournaient en rond dans cet espace. D'autres ont voulu apprendre, et à force de cogner à droite et à gauche, ce vélo a été vite hors d'état [de service].

Mais le P. Sak insista : ainsi nous pourrions faire des promenades en commun. Mr Maus était fort raide. Suite à une opération de hernie, il avait beaucoup de difficultés pour monter, et comme il n'avait pas de goût pour cet engin, il lui a fallu très longtemps avant de pouvoir faire sa première promenade. Cette promenade consistait dans l'ascension du mont Kaponda (Mukwene) ; on est parti au matin. [A] 14 Km on s'est reposé chez le colon Janssens (ancien capitaine au long cours) ; puis vers 10h 30 ou 11h on a fait l'ascension. Nous devons faire un pique-nique sur le sommet. Des serviteurs nous suivaient avec le ravitaillement. D'Elisabethville par dessus le camp de l'U.M. on voit deux montagnes. On a fait par mégarde l'ascension de la plus petite montagne : c'était une erreur. Les serviteurs avaient reçu ordre de se trouver au sommet de la plus haute montagne ; force nous fut de descendre la 1^{ère} pour regrimer la seconde. Aussi on entendait : « C'est fini pour toujours ; je ne reviendrai jamais plus, c'est insensé » etc. Et moi, « je reviendrai encore » et de fait, je suis retourné plusieurs fois avec Mr Genot, Mr Gérard Winkelman²⁸¹ et d'autres encore...

²⁸⁰ On sait qu'il a fait ses vœux perpétuels à Grand-Bigard en 1910.

²⁸¹ Deux confrères coadjuteurs, le premier arrivé le 1^{er} février 1913, le deuxième arrivé le 14 janvier 1926.

Cahier 2

Nous étions encore tout récents à Elisabethville, peut-être huit à dix jours, quand arriva le Gouverneur Mr [Justin] Malfeyt.²⁸² Nous étions évidemment à la réception. Il ne nous connaissait pas ; nous restions dans la foule. Il y avait du monde mais surtout du monde noir. Mr le Gouverneur en grande tenue avec son claque²⁸³ à plumes fit impression, on fit les présentations : pas beaucoup d'enthousiasme ; puis, il se dirigea vers sa demeure. Le palais n'existait pas encore. Ce qui nous frappa surtout ce fut cette foule [...]. Les termitières étaient garnies jusqu'en haut ; c'était vraiment joli. Nous nous attardâmes quelque peu avec nos connaissances. Il sembla tout à coup que le soleil s'était obscur[ci]. On nous conseilla de retourner vivement à la maison, car la pluie ne crie pas gare. De fait, malgré notre marche accélérée, nous fûmes surpris par la drache. Heureusement que sur notre route habitaient des amis qui ont été heureux de nous abriter - le temps d'un petit rafraîchissement - et le soleil réapparut de tout son éclat. Nous pouvions reprendre doucement notre chemin.

Quelques jours plus tard venait la fête patronale du Roi. On avait proposé de chanter le *Te Deum*. M le Curé eut recours aux Pères salésiens. Nous avions un petit harmonium. Le P. Schillinger essaya quelques accords et nous répétâmes chez nous ce chant liturgique. Nous estimions que, pour un début, ce n'était pas trop mal et nous acceptâmes l'invitation. Du reste, qu'aurait fait Mr le Curé seul ? Pour la circonstance on avait à notre disposition une salle du cercle Albert. Le cercle Albert était alors en construction ; il était en grande partie couvert mais il restait tout l'intérieur à finir. Ce fut donc dans la 1^{ère} salle à gauche en entrant que nous fîmes la cérémonie. Mr le Curé, drapé dans ses habits sacerdotaux, attendait l'arrivée du

²⁸² Par erreur, le père Mariage a écrit « Malfait ». Monsieur Justin Malfeyt fut un vice-gouverneur général « intérimaire » du Katanga, de novembre 1911 à novembre 1912. En fait, c'est Emile Wangermée qui a été gouverneur du Katanga dans la période allant de septembre 1910 au mois de mai 1914 (Collectif, *Elisabethville 1911-1961*. Bruxelles, Ed. Cuyppers 1961, pp. 255-256).

²⁸³ Un claque (ou un chapeau claque) désigne un chapeau cylindrique, haut de forme, qui s'aplatit et qu'on peut mettre sous le bras.

Gouverneur et le P. Schillinger était à son harmonium. La cérémonie a été bien simple, mais tout a été bien correct.

Dans la soirée, Mr le Curé est venu nous remercier de notre concours. Il était si content que si les magasins n'étaient pas fermés, il nous payerait du champagne.

« [Qu'] à cela ne tienne, Mr le Curé ; on peut remettre la chose à demain. » « C'est entendu demain, je paie le champagne à tous, à condition que vous m'invitez à votre tour à venir trinquer avec vous. » « Vous êtes tout invité, Monsieur le Curé ». « Bien, donc à demain à 17h. Au revoir. »

De fait, durant la journée, on nous apporta 10 bouteilles de champagne. Liqueur que j'avais vue au magasin et [j']en connaissais le prix. Nous savions que le Curé était pingre au superlatif. Un petit calcul : 10 bouteilles à 7 = 70 fr. Donc Monsieur le Curé s'était soulagé de 70 fr ; c'était incroyable. Deux jours après, un agent de l'Etat vint nous demander si Mr le Curé nous avait remis les 100 fr que le Gouverneur nous avait fait remettre par son intermédiaire à l'occasion de la fête du Roi. Sa générosité est expliquée.

Etant le premier cycliste, il convenait que j'explore le pays. C'est ainsi que je trouve la route qui mène à la Kafubu actuelle. Cette route existait ; une piste qui allait jusqu'à l'Elakat²⁸⁴ actuel. La piste partait de la ville et suivait la bifurcation existant encore au km 4. Elle menait à la Kafubu. Cet endroit devait d'abord être la ville. Les militaires y étaient établis : une compagnie probablement. [Il y avait] la maison en brique[s] qui existe encore ; c'est la maison provisoire qui était destinée à Mr le Gouverneur. On avait choisi cet endroit pour bâtir la ville. Car un sentier existait entre la Lubumbashi-Usine et la Mine de l'Etoile. Comme il y a des *dembos*²⁸⁵ on s'est ressaisi pour mettre Elisabethville à la place actuelle.

Cette route découverte, elle devint un but de promenade. Nous n'allions pas très loin : 3 à 4 Km. On craignait de se perdre ; on craignait aussi des mauvaises rencontres.

284 Première boucherie de la ville, créée en juin 1911.

285 Mot swahili qui signifie marais ou vallée marécageuse.

J'ai aussi cherché la route de l'Etoile qui était également une piste. Je m'y suis rendu [quand] j'avais déjà moins peur. La route était fort bonne. Au bout il y avait un hôtel. La promenade a été agréable. Nous étions deux cyclistes. En cours de route, deux indigènes ont tenu notre selle. Nous n'étions pas tranquilles : peut-être nous poussaient-ils dans la fameuse montée ? En tous cas nous n'étions pas tranquilles. Nous nous communiquions nos craintes. Ce n'est qu'après avoir traversé le rail (aujourd'hui cette route est supprimée [et] on doit suivre le rail), [qu'] il y avait une magnifique descente. Nous avons fait un sprint pour semer nos indésirables.

A notre retour j'ai raconté la randonnée facile : pas moyen de se tromper et au bout un hôtel pour se reposer.²⁸⁶ Si bien que, quelques jours plus tard, le P. Sak, P. Schillinger et Mr Verboven allèrent aussi à l'Etoile. Tout allait bien, mais le retour fut moins agréable. Au signal du départ, Mr Verboven partit à grande vitesse (un sprint). Le P. Sak le voyait partir : « Qu'est-ce qui lui prend ? » Le P. Schillinger enfourche sa bécane et file pour rattraper Felix et le P. Sak se voit abandonné. Voyant le train de ses compagnons, il donne tout ce qu'il peut, harcèle le P. Schillinger ; sonne, sonne pour lui demander le passage. Et le P. Schillinger traqué, débutant du vélo, va contre un arbre et se ramasse, tandis que le P. Sak continue son chemin à une allure plus modérée ; il voulait donner du temps au suivant de le rejoindre. Entre-temps, Monsieur Verboven arrivait [à la maison] triomphant ; probablement qu'il avait quatre heures d'avance sur les autres. Nous l'avons félicité de sa prouesse. Plus tard rentra le P. Sak furieux de ces lâchements [*sic*] et déclara que jamais plus il n'irait en promenade avec de tels compagnons.

Tout était rentré dans le calme. On ne voyait pas Mr Verboven. La raison, c'est qu'il était étendu sur son lit ; il était fatigué. Au souper, pas de Verboven à table ; on l'envoie chercher. Il ne soupera pas ; il n'a pas faim. Il paya son imprudence et, de fait, le lendemain

²⁸⁶ Probablement, le même hôtel dont il est question dans le récit du séjour de don Scaloni, en 1914 (MV 102) : « Nous quittons la mission [d'Elisabethville] vers 10 h et, en pédalant de mon mieux et en me reposant de temps en temps, en 1 heure 50 minutes, nous arrivons à l'hôtel Selvais. » Monsieur Selvais, exploitant d'un hôtel près de la Mine de l'Etoile, est cité dans les mémoires d'Antoine Sohier, publiés sur Internet (*Journal d'Antoine Sohier : 26 mai 1910 - 5 Mars 1912*, site : <http://sohier.free.fr:80/Journal...>).

il gardait le lit. Le Docteur Valck venait le voir ; il lui donne des injections : la quinine. J'assistais monsieur le Docteur ; on entendait Félix qui gémissait : « Pas la même place, s'il vous plaît. » et, un jour dans le désespoir, il disait : « C'est tout de même triste de venir si loin pour mourir si jeune. » Mr Verboven a payé cher son imprudence.

Mr le Curé avait demandé à l'Etat pour avoir une chapelle en ville car, réellement, la cure était trop isolée et trop loin pour les Européens. Il faut dire que la cure de Lubumbashi avait été créée par les R.P. Bénédictins.

Pour accéder au désir de Mr le Curé et pour le bien général, on avait démonté je ne sais où un grand magasin, que l'on avait remonté à l'avenue Albert entre les avenues Moero et l'Etoile. Le bâtiment était presque prêt pour la Noël. Il ne restait que 0,50 m de tôles à mettre tout le tour en bas.

Pour la première fois, on a célébré la messe de Minuit à Elisabethville. On a aidé monsieur le Curé pour l'Office et les chants. Pour cette époque, on peut dire que c'était bien. Il y a eu un incident : Pendant le chant du Pater, il y a eu un émoi : un serpent a pénétré dans l'enceinte. Les Noirs ne pouvaient fuir : ils étaient trop serrés. Un blanc est survenu et, de son talon, il a écrasé la tête du serpent. Une fois l'objet de la terreur enlevé, le calme revint et tout se termina à la satisfaction de tous.

En rentrant, nous rendîmes visite à Mr Verboven alité ; il nous avoua avoir eu grand peur pendant notre absence : seul dans ce grand silence et il a demandé pour que nous ne le laissions plus jamais seul. On fut d'accord.

A la nouvelle année, nous avons invité à dîner Mrs le Curé et [son] Vicaire.²⁸⁷ On a passé un bon moment. On s'est si bien amusés que nos hôtes à leur tour voulurent nous inviter pour l'Epiphanie, à la condition toutefois que nous portions tout le matériel nécessaire, c.à.d. assiettes, plats et couverts. On fut d'accord.

Le jour venu nous nous rendîmes à la cure. Monsieur Verboven étant toujours alité, quelqu'un resta pour le veiller. Au milieu du

²⁸⁷ Il est probable qu'il s'agit des abbés Moreau et Maes.

repas, un autre devait revenir remplacer le premier, ce qui a fait grand plaisir au malade. Le repas fut réussi ; nous nous séparâmes satisfaits. On apprit plus tard que ces Messieurs s'étaient disputés au sujet des factures à payer.

La journée se passait doucement. Nous avions du travail avec nos nombreux colis. Nous faisons de petites promenades pour connaître la région. Ainsi nous allions jusqu'à l'U.M. Une fois, nous avons été au delà du triangle C.F.K.²⁸⁸ : là nous avons suivi le rail. On avait peur d'arriver à Sakania. D'ailleurs, nous n'avions pas la conscience tranquille. Car partout il est interdit de circuler sur les voies des C.F.K. Tout en roulant, on jetait un regard en arrière pour voir s'il [n'y] avait pas un cantonnier qui venait nous dresser [un] P.V.²⁸⁹ Après avoir roulé un kilomètre environ sur le rail, on a estimé que la promenade était suffisante et que nous avons même été imprudents de nous aventurer si loin.

Pendant ce temps des maçons travaillaient à ériger trois maisons de colons (maisons à deux pièces), juste une parcelle plus bas que nous. Le Gouvernement nous proposa ces maisons provisoires en attendant le définitif. C'était notre rêve. Tandis que les maçons étaient sur place, on a demandé pour avoir un maison en plus qui servirait de réfectoire et cuisine. Ce fut accordé. Ces maisons étaient déjà fort avancées en construction, ce qui fait que nous prîmes possession de ces nouveaux locaux vers la fin de janvier 1912 (si je me souviens, c'était le 23 janvier).

Nous avons tous nos bagages réunis à l'avenue Léopold. Il fallait toujours chercher tantôt un colis, tantôt un autre, et d'ailleurs nos bagages étaient au milieu de la cour des T.P. (Travaux publics). Nous avons trois tentes dans nos bagages. Nous les avons dressées et nous avons remisé tous nos bagages dans trois tentes et sous notre barza. Le ravitaillement était dans les magasins en briques. Nous

²⁸⁸ C.F.K. = Chemins de Fer du Katanga. La C.F.K. fut créée en 1902 par Robert Williams en partenariat avec l'Etat Indépendant du Congo. Cet homme d'affaires écossais était également le fondateur de l'Union Minière (UM) qui entama l'exploitation de la province par la création de l'Étoile du Congo, première mine du Cuivre au Katanga.

²⁸⁹ P.V. = procès verbal.

n'avions pas eu difficile à meubler nos chambres. Nous avions tout avec nous.

Nous étions à peine installés dans nos nouvelles maisons²⁹⁰ que nous avons eu la visite de Mgr. de Hemptine. Nous avons eu du mal à reconnaître Monseigneur dans cet accoutrement : petite culotte²⁹¹ et chemise kaki retroussée jusqu'aux coudes ; une ceinture ornée d'un couteau, trousseau de clés, sac de tabac. Cependant c'était Monseigneur. Comme nos chambres à coucher étaient libres depuis peu, on arrangea une chambre pour loger Mgr. On l'invita à dîner ; tout fut pour le mieux. Monseigneur était venu en caravane. Nous ne pouvions pas concevoir que les boys puissent dormir à la belle étoile surtout à cette époque de l'année. On avait vidé une tente qu'on avait mise à leur disposition. Evidemment pour cuire leur nourriture, on comprenait qu'ils restassent dehors et nous ne doutions pas qu'ils auraient été heureux de dormir sous une belle tente toute neuve. Aussi nous n'avions plus fait attention à eux. Le lendemain matin, Monseigneur constatait que tous les porteurs étaient partis. Il nous disait : « J'aurais dû prévoir cela ; j'ai eu tort de ne pas ramasser les livrets [de paiement ?]. » Rien à faire ; ils étaient bel et bien partis, sans même profiter de notre tente. Des amis ont essayé de rattraper les fuyards, mais je crois qu'ils ne les ont plus trouvés. Monseigneur nous raconta, et s'excusant de sa tenue, qu'il avait toute sa garde-robe sur lui. Sa tente avait brûlé avec tout ce qu'il y avait dedans, même ses papiers avaient été la proie du feu.²⁹²

290 C'était en février 1912, d'après les souvenirs du père Sak : « Quatre mois plus tard, c.à.d. en février 1912, on nous adjoignit trois petites bâtisses dans une avenue voisine ; désormais chaque religieux eut sa petite cellule et le premier bâtiment nous resta pour les services religieux et bientôt pour l'école. » (*Monographie des Missions...*, p. 3).

291 Sans doute un short.

292 L'histoire est racontée en détail ailleurs : « Le 6 septembre [1911], un incendie consuma la paillote de Monseigneur [de Hemptinne] avec ce qu'elle contenait : les quelques instruments de précision de la Mission [de Nguba], documents, livres, linges, vêtements, médicaments : tout y passa. Le sinistre avait été causé par un feu de brousse dont une étincelle, transportée par le vent, était venue tomber sur l'abri du Préfet Apostolique. En cinq minutes, plus rien ! [...] Il restait à peine au Préfet les vêtements nécessaires [...] Heureusement, Monsieur l'ingénieur Fontainas, de la Mission Chiandi, alors de passage à Nguba, le tira généreusement d'embarras. Cet incendie allait ouvrir l'ère des épreuves. Bientôt la famine apparut dans la

Une fois installés dans nos maisons, nous pûmes commencer la classe. Dans notre ancienne maison en tôles, deux chambres étaient libres. L'une d'elle[s] servait de classe pour les petits blancs. On commença par un élève²⁹³ ; quelques jours après, nous en avions trois, puis six, puis dix. Tandis que les P.P. Schillinger et Mariage s'occupaient des petits blancs, Mr Félix, à l'avenue Albert, préparait son atelier de menuisier sous un préau que les T.P. construisaient à cet effet. Il commença lui aussi petitement.²⁹⁴ Les Noirs venaient de la brousse, envoyés par un administrateur. Il y avait des vieux ; on remarqua vite qu'il fallait réellement des jeunes gens pour arriver à un but. Tant que nous étions sur l'avenue Albert, on les conserva et on fit savoir à qui de droit que nous ne voulions que des jeunes. Si bien que, plus tard, c'est à dire à la fin de l'année, lorsqu'on changea définitivement de locaux, on renvoyait les vieux. De son côté, Mr Pierre commença son atelier de tailleur. N'ayant pas de local, il entoura une partie de sa barza avec une toile de tente, et là il apprit aux indigènes à enfiler les aiguilles.

Le gouvernement songeait à nous donner des locaux définitifs. On chercha l'endroit ; on nous proposa même la Trabeka²⁹⁵ actuelle. Les bureaux tels qu'ils sont maintenant existaient déjà. En outre, [il y avait] un grand magasin en briques, qui aurait très bien convenu pour les ateliers. N'oubliez pas que notre premier but était de nous occuper des Noirs. Donc la Trabeka serait devenue la résidence des Pères et [à

région... » (P. LEGRAND - B. THOREAU, *Les Bénédictins au Katanga...*, pp. 42-43).

²⁹³ « Le 12 février 1912, en effet, nous arrive le premier élève, le 22 février en arrivait un second, ceci pour l'école des Blancs... » (*Monographie des Missions...*, p. 3).

²⁹⁴ «...entre-temps, on avait songé comment faire pour s'occuper de suite de quelques indigènes, et le 15 mars 1912, nous nous arrivent cinq petits noirs qui au dire de tous avaient bien l'air un peu rébarbatif mais il fallait commencer. Le Chef Tailleur, M. Ferraris P., met une table et une machine sous la barza de l'habitation qu'il occupait avec le Père Sak ; le chef menuisier ; M. F. Verboven, se construit un hangar avec de vieilles tôles et prend trois des premiers élèves comme menuisiers. » (*Ibid.*, p. 3).

²⁹⁵ Trabeka = Société d'entreprise de Travaux en Béton au Katanga. Elle était située sur l'Avenue des Savonniers, près du Camp des cheminots C.F.K. et du Quartier industriel.

côté, il y aurait eu] l'installation [de l'école professionnelle] des Noirs.

Pour les blancs, on aurait construit une école en ville et, tous les jours, les Pères enseignants seraient partis le matin pour revenir dîner à la résidence [à midi] et à 2 h [repartir à l'école] pour revenir [le soir]. Après les classes, le bâtiment aurait été sous la surveillance de l'Etat. Il y a eu des pour et des contre. Finalement, le gouvernement nous a proposé l'emplacement actuel. J'ai déjà dit que la dernière avenue était [l'avenue] Tanganika. Le reste était forêt. On a abattu quelques arbres pour faire une piste à travers ce qui est actuellement le parc et, par là, ont été amenés tous les matériaux qui ont servi à construire la résidence des Pères et les classes.

Vers la fin juin (je crois), on avait creusé une partie des fondations. Nous allâmes tous pour la bénédiction et la pose de la première pierre. Les entrepreneurs nous promirent les locaux pour octobre. Il faut dire que, réellement, la construction alla bon train. ([Notons en passant que], cette année, il y a eu une pluie au mois de juillet, ce qu'on n'avait encore jamais vu). Il faut dire que tout le monde était récent et n'avait pas beaucoup d'expérience du passé.

Cependant vers le 20 novembre tout était achevé et nous prenions possession de notre maison définitive.²⁹⁶ Comme vous avez pu le voir, le corps du bâtiment comprenait 10 chambres, plus deux petites ailes, l'une pour les salles à manger et les cuisines, les magasins à vivres, et l'autre plus grande pour la chapelle²⁹⁷ et une sacristie en annexe.

Ce n'est que plus tard qu'on a fait la barza (salle de réception) devant la maison, ainsi que des chambres par derrière, l'une contiguë au bureau du P. Directeur, l'autre pour l'infirmerie. Sur le côté, on a construit les classes. Le corps du bâtiment comprenait trois classes et deux petites ailes : comme magasin de fournitures classiques ; plus

²⁹⁶ Cela correspond exactement à la date citée par le père Sak : *Monographie...*, p. 4 : « Le 20 novembre 1912, nous abandonnons nos premières installations et nous voguons vers des bâtiments grands et spacieux... »

²⁹⁷ « La chapelle n'est pas encore tout à fait terminée [...]. Ce n'est que le premier Décembre 1912 que l'on peut célébrer la première messe dans notre chapelle. Deo Gratias. » (*ibid.*, p. 4).

tard une aile devint aussi une classe. Par ailleurs, les maçons travaillaient pour faire de beaux ateliers pour nos élèves noirs.²⁹⁸

Les classes furent régulières. Les titulaires furent les PP. Schillinger et Mariage. Parmi les élèves, on remarquait des Sud-africains qui y venaient pieds nus et vêtus d'une petite chemise et d'une petite culotte retenue par une seule bretelle. Nous avons exigé que, pour venir à l'école, il fallait au moins porter des souliers. Tous les autres écoliers étaient normalement vêtus.

Au commencement de mars 1913²⁹⁹, nous reçûmes comme renfort le R.P. Frédérick, [et] les Frères Joseph Genot et Holzinger Jean. Les deux derniers étaient destinés pour les Noirs. Joseph Genot : pour commencer l'atelier de cordonnerie, et Jean Holzinger : pour la mécanique. Le P. Frédérick était économiste : il s'occupait de la cuisine et des achats qui s'y rapportent.

L'année 1913 passa bien tranquillement³⁰⁰ ; vint alors 1914. Dès février nous eûmes la visite du R. Inspecteur, Don Scalon. Durant son séjour, il visita l'emplacement de la future mission de Kiniamama.

Après Pâques, le P. Inspecteur retourna en Europe via Beira-Naples, accompagné des RR. PP. Sak et Schillinger et du Coadjuteur Pierre Ferraris qui devaient passer un congé de six mois en Europe. La fanfare des Noirs existait déjà, et pour saluer le départ de notre Supérieur, on avait rassemblé les musiciens qui, près du train courrier

²⁹⁸ « ...avec l'aide d'une foule de prisonniers indigènes [...] que le Gouvernement nous envoie pour déblayer le terrain, nous rassemblons les arbres voulus ; on coupe, on scie, on hache, et le 8 janvier, nous avons un bâtiment en pisé qui doit servir d'atelier pour les Tailleurs et pour les Menuisiers. Nous n'avons pas encore d'atelier de cordonnerie, mais le brave M. Maus raccommode nos chausseurs dans sa chambre. Le 17 mars 1913, nous avons fini de construire quelques huttes en pisé pour abriter nos élèves indigènes au nombre de 22. » (*ibid.*, p. 4). L'internat de l'école professionnelle était né.

²⁹⁹ D'après la *Monographie des Missions...*, p. 5, c'était en février 1913.

³⁰⁰ Cependant plusieurs événements sont cités dans la *Monographie des Missions...*, pp. 4-6. En juillet 1913 : « Nous arrive une belle grande statue de la Sainte Vierge, Marie Auxiliatrice ; nous voilà désormais sous la protection de notre bonne Mère du ciel ; d'autres petites statues de Saint Joseph et du Sacré-Cœur l'accompagnent et tout cela fait l'admiration de nos petits noirs. » (*ibid.*, p. 4). En août 1913, dans les deux écoles, on comptait 21 élèves blancs et 47 élèves noirs » (*ibid.*, p. 5).

en partance, jouaient un petit concert. Je crois que la chose ne s'est plus représentée par la suite.

L'Ecole reprit son allure mais, à cause du départ du R.P. Schillinger, tous les élèves furent mis dans la même salle. Puis vint la guerre. La £ (livre sterling) qui valait autrefois 25f 25, monta à 25f 50 : [c'était la] catastrophe. Le P. Frédérick [qui était mis] à la tête de l'école, jetait les bras en l'air. Puis, la £ valait 26 fr. Cette fois n'y tenant plus [*sic*], il crut devoir faire des restrictions sur la nourriture. Au déjeuner, on trouvait 1 banane seule et unique pour chacun. A midi, s'il y avait des pommes, il mettait trois pommes sur la table et disait : une pomme pour deux personnes. Les confrères [étaient] mécontents et, au lieu de laisser pourrir les bananes au magasin, quelques-uns avaient trouvé des clés et volaient franchement au magasin ce qu'il nous refusait à table. On jouait pour le plus malin, et les plus malins c'était nous.

Mr le Gouverneur a fait appeler le P. Frédérick pour lui dire, qu'en temps de guerre, il était difficile à l'Etat de continuer à entretenir les élèves noirs, et qu'il fallait songer à en diminuer le nombre. C'est ce que désirait précisément le P. Frédérick. Aux vacances, il signifia aux élèves noirs de rester au village, de ne plus revenir.³⁰¹

Vers la fin de l'année 1914, pour la Noël, eut lieu le retour du P. Sak. Il avait pu, avec beaucoup de peine, trouver place sur un bateau hollandais. Ce fut une joie surtout pour les confrères, moins pour le P. Frédérick.

« Où sont les enfants noirs ? » Après les explications du P. Frédérick, le P. Sak alla trouver Mr le Gouverneur et les élèves noirs réintègrèrent l'Ecole. « Est-ce que l'on prépare la Fête de Noël ? ». « C'est la guerre. Nous comptons dire une messe basse à minuit », dit le P. Frédérick. Aussitôt, le P. Sak nous dit : « Tâchez de raccrocher

³⁰¹ D'après le père Sak : « Les élèves de l'école professionnelle avaient fortement diminuées fin décembre 1914 : de 80, ils étaient descendus à 27 ; c'est que le Gouvernement ne savait s'il devait continuer une école qui demandait beaucoup de sacrifices en argent. Le directeur [=le directeur de l'école professionnelle] après une entrevue avec le Gouverneur, [Robert] de Meulemeester, obtient le maintien de l'école et bientôt la population remonte au niveau d'avant-guerre pour le dépasser peu après. » (*ibid.*, p. 7-8).

quelques chantres de notre chorale. Il faut de la solennité pour la Noël. » On trouva nos chantres et ce fut solennel. Le régime alimentaire reprit comme d'antan.

Après Pâques 1915, Mgr partit avec Verboven pour construire la mission de Kiniama. Le P. Frédéric faisait mystère de tout. On se demandait qui irait à Kiniama. Le P. Frédéric était sûr que lui seul était capable de mener à bien une mission. Nous avions un malin plaisir à l'interroger. Il restait [*lire* prenait] toujours un air mystérieux. Un jour, pendant le dîner, on [vint] apporter une pile de livres en Kibemba. Au sortir de table, tout le monde veut voir ce que c'est que la langue Kibemba. Le P. Frédéric intervient et personne ne peut toucher à cela. « Oh, c'est du sucre », et majestueusement, il porte la pile de livres dans sa chambre. De là toutes sortes de commentaires. Un jour que le P. Directeur était de passage à Elisabethville³⁰², je lui pose à brûle-pourpoint : « Et si je demandais pour aller à Kiniama ? ». « C'est bien sur vous que je compte » – « et le P. Frédéric ? » « Je n'ai jamais songé à l'y envoyer. » Grand soulagement de tous.³⁰³

C'est ainsi que, le lendemain de l'Assomption, je quittais l'école des blancs pour [aller à] Kiniama.

Cahier 3

J'ai quitté Elisabethville, [c.-à-d.] l'école primaire, sans esprit de retour après l'Assomption.

Durant les vacances, mon absence n'avait pas d'importance. Mais, à la rentrée des élèves en octobre, il fallait un titulaire pour la

³⁰² Rappelons ce qui a été écrit ci-dessus : « après Pâques 1915, Mgr partit avec Verboven pour construire la mission de Kiniama. ».

³⁰³ D'après le père Mariage, l'attitude arrogante du père Frédéric, catéchiste, était mal supportée par les autres membres de la communauté. Le père Frédéric (1874-1921) avait apparemment la préséance sur les autres prêtres et était considéré comme le supérieur a. i. en l'absence du père Sak malgré qu'il soit arrivé au Congo en février 1913, après les autres, et n'appartienne pas au groupe des pionniers. En effet, dans la « hiérarchie » salésienne, le « catéchiste » était le « troisième » après le « directeur » et le « préfet » (deux fonctions cumulées par le père Sak), et avant « l'économe » (le père Mariage). Aussi le critère d'âge doit avoir joué : né en 1874, il était plus âgé que les deux autres (jeunes) prêtres : les pères Mariage (né en 1883) et Schillinger (né en 1880).

petite classe primaire. Le R. P. Schillinger était retenu en Europe par la guerre. Moi-même, j'avais quitté pour [aller à] Kiniama. Il ne restait que le P. Frédérick pour prendre ma succession. Le P. Frédérick, professeur de Droit canon et d'Histoire de l'Eglise à Grand-Bigard, ne convenait guère. Mais il n'y avait pas d'autre personnel. La vue des petits mômes ne lui allait guère. Si j'avais une quinzaine d'élèves à mon départ, le nombre fut bientôt diminué. Le P. Frédérick ne voulait pas de ces petits. Il les a renvoyés chez les Sœurs. Les enfants Boers, trop ignorants, ne lui convenaient pas non plus. Donc à éliminer. L'année s'est poursuivie piteusement pour clôturer avec un seul élève : le surnommé Omer Legros.

On avait annoncé pour octobre des nouveaux arrivants : Mrs Vanheusden, Laloux, Bufkens, Horions et Merland.³⁰⁴ Le P. Directeur avait cru bien faire en envoyant quelqu'un à la rencontre des nouveaux arrivants. Le P. Frédérick était tout désigné pour aller recevoir le groupe à Sakania. Avec quel enthousiasme, il partit à Sakania. Après avoir serré la main aux nouveaux confrères, il leur déclara : « Je me demande ce que vous venez faire ici ; il n'y a même pas du travail pour moi ! »³⁰⁵

³⁰⁴ « ...le 5 novembre 1916, arrivent à Elisabethville, les Pères Laloux, Van Heusden et Bufkens, accompagnés des coadjuteurs : J. Horions et Merland. Les missionnaires sont reçus au son de la musique, et le lendemain, ils étaient tous au travail... C'est la manière [salésienne ?] de se faire à un nouveau pays et à un nouveau climat. » (*Monographie...* p. 9).

³⁰⁵ On a l'impression que le père Mariage en voulait un peu à ce confrère. Mais, il n'a pas été le seul à avoir des critiques contre ce confrère. Le père Sak non plus n'était pas content de lui, car, au Provincial, don Scaloni, il écrivit en 1918, au moment où il dut retirer le père Frédérick de Kiniama qui ne s'occupait guère de l'école : « ... à Kiniama, rien ne se faisait et il y avait en tout six enfants qui avaient une heure de classe par jour [...] Donc le Père Frédérick est de retour à Elisabethville. Il fait la classe de théologie à son aise et n'a pas d'autres occupations ; il aurait pu se dévouer aux Noirs et aux confrères pendant la maladie (= la fièvre espagnole) mais son inertie est restée la même... » (J. Sak à Fr. Scaloni, lettre, Elisabethville, 19/11/1918, in ASL A5 *Correspondances de Mgr. Sak*). En août-septembre 1920, le père Sak lui demanda de faire une tournée d'exploration (qui allait durer un mois) dans le pays de Ngosa-Kapenda (près de Kakyelo) pour voir si on pouvait y fonder un poste de mission. C'est peu de mois après (en février 1921) qu'il tomba malade et mourut précocement (à 47 ans), suite à une hématurie. Le père Sak, en rendant hommage au défunt, souligna deux qualités remarquables : la facilité de l'apprentissage des langues : « s'adonnant avec ardeur à la langue indigène, il était parvenu à se l'approprier et il la parlait

On fit savoir que les nouveaux professeurs arriveraient et que les classes recommenceraient à telle date. Le lendemain de leur arrivée, les PP. Vanheusden et Laloux reprenaient les classes et il y avait des élèves.³⁰⁶ Quelques jours après, on ouvrit l'internat pour le premier enfant. Dans les bâtiments scolaires, il y avait une salle plus grande, prévue pour l'étude ; elle mesurait 9 m de long. C'est cette salle qui devint [le] premier internat (ceci fin 1917). En 1918 on construisit l'internat que vous avez connu, et que l'on a démoli dernièrement.³⁰⁷

Le P. Frédérick, étant disponible, fut envoyé à Kiniama à ma place (vous savez qu'à Kiniama j'ai attrapé une hématurie ([en] mars 1917), à la suite de laquelle, j'ai eu un congé de trois mois à Cape Town.³⁰⁸ Le P. Frédérick y a été un an : 1917-1918.³⁰⁹ Après mon

avec facilité », et son « grand bonheur de préparer les enfants au baptême et de leur faire les instructions religieuses » (J. SAK, *Le Révérend Père Henri Frédérick. Missionnaire salésien*, in « L'Ami des Anciens » 56 (1921) 3. D'après la *Monographie...*, p. 15, il aurait offert sa vie pour les missions.

³⁰⁶ Et aussi de l'enthousiasme et de la joie, selon le père Sak : « Le Père Laloux prend la direction des classes pour enfants blancs et s'occupera en même temps de l'internat dont les pensionnaires deviennent de plus en plus nombreux. Le Père Vanheusden donnera une tournure nouvelle à l'enseignement et le Père Bufkens va nous rendre un énorme service en voulant bien s'occuper de l'atelier des Tailleurs où, notre confrère, M. Maus, avait bien voulu trôner pour remplacer le chef tailleur [P. Ferraris] absent. Monsieur Horions s'occupera des surveillances pour les petits blancs, et mettra de l'ordre dans la Sacristie. Reste Monsieur Merland qui aura bientôt sa désignation pour l'intérieur et qui en attendant se prépare. Quel renouveau dans toute la maison ; quelle joie, quelle vie ; le bien se fera sur une plus vaste échelle et se répandra dans toutes nos sphères d'action si nombreuses déjà. » (*Monographie des Missions...*, p. 9).

³⁰⁷ Plus de détails sur l'internat des enfants blancs dans la *Monographie des Missions* : « L'augmentation du nombre des enfants blancs, les demandes pressantes des parents nous forcent à ouvrir un internat ; les cinq premiers petits internes dormiront dans le plus grand local des classes dont on peut se passer en ce moment [début 1918]. Le Gouvernement a promis de nouvelles constructions pour l'internat. [...] Le 20 février [1919], à Elisabethville [...]. Les nouvelles constructions pour l'internat des enfants blancs sont inaugurées. Les enfants ont désormais un beau dortoir. » (*ibid.*, p. 11-12).

³⁰⁸ Curieusement, le père Mariage ne dit rien de la mort accidentelle du coadjuteur Florent Merland, le 19 mars 1917, ni du fait que lui-même avait échappé à la mort lors d'une attaque d'un léopard, en février 1916 (cf. *ibid.*, p. 10-11).

³⁰⁹ Dans la *Monographie des Missions*, on donne des dates plus précises : « Mai 1917. Le Père Frédérick est envoyé à Kiniama. [...] 30 Avril 1918. Le Père

congé au Cap, je suis resté de nouveau à Elisabethville. Les classes marchaient très normalement.³¹⁰ En juillet 1919, je suis retourné en congé en Belgique avec Mr Maus et Mr Verboven. A mon retour de congé, j'ai repris une classe (les plus petits) jusqu'en mars 1923. Je suis alors retourné à Kiniama comme *assistant médical indigène* ; j'y suis resté exactement deux ans. Le 2 mars 1925, je reprenais la classe [de] troisième et quatrième primaire jusqu'en avril 1927. Je fus remplacé par Mr Jean Neyens. Puis, [ce fut] mon congé en Europe et mon départ définitif d'Elisabethville. [...]»³¹¹

2. Lettre du père Mariage sur les débuts des écoles salésiennes à Elisabethville

Toujours en 1946, à l'époque où le père Picron sollicitait auprès du père Jules Mariage la mise par écrit des souvenirs des premiers temps, celui-ci répondit par une lettre que nous avons déjà plusieurs fois citée dans notre travail. Nous voulons publier ici un extrait qui concerne surtout la mise en route des deux écoles qui, ensemble, constituaient la première « œuvre salésienne » au Congo. La lettre est tout entière de la main du père Mariage, rédigée à La Kafubu, portant la date du 19 décembre 1946. Elle paraît être une première réponse à la demande du père Picron, tandis que les trois

D'Halluin est envoyé à Kiniama pour remplacer le Père Frédéric, rappelé à Elisabethville. » (*ibid.*, pp. 11-12).

³¹⁰ Nouveauté de 1919, non mentionnée par le père Mariage : « On avait aussi établi une école du soir pour Blancs – il y avait une douzaine d'hommes mûrs qui suivaient des cours, c'étaient presque tous des Grecs – le P. Vanheusden s'en occupait. [...] Combien d'élèves ? 16 ou 17 grecs : voir registre d'enfants, dernière page. » (J. Mariage, *Pour le P. D'Halluin*, manuscrit, feuille volante insérée dans le troisième cahier, in *A1 Récits et correspondances (1911-1920)*).

³¹¹ En fait, le texte dans le troisième cahier continue encore par quelques notes télégraphiques qui constituent la fin du texte : « Sont arrivés à Elisabethville : Mrs Van Heusden, Laloux, Bufkens, Horions, Merlans [*sic*] : octobre 1916. – Le P. D'Halluin est arrivé à Elisabethville, fin 1917 ; 4 mois : puis il est parti pour Kiniama. Mr Weber est venu pendant la guerre ; quand ? 1918. – RR. Pères Hanlet, Noël, Vanden Dijck, Delepaut : en 1919. – Retour du P. Schillinger et Mr Sturm : fin 1919. – Retour d'Europe de Mgr. avec R.P. Delacroix – Bruine : en 1925. – RR. Pères [et Frères] Thomas, Neyens, Honnay, Winkelman, Génicot : en 1926. – Accident (noyade enfant Paelman) : 29 sep. 1921. ».

cahiers publiés ci-dessus semblent amplifier les contenus plus sommaires de cette lettre. Cependant, il y a des éléments qui n'apparaissent pas dans les trois cahiers et qu'on lit uniquement dans cette lettre.³¹² Notons qu'un large extrait³¹³ de cette lettre fut publié tardivement, par le père Picron, en 1961, à l'occasion du jubilé des cinquante ans de vie missionnaire au Katanga, du père Mariage et de monsieur Verboven, sous le titre : *Il y a cinquante ans... et plus !* Nous éditons cette lettre selon les critères déjà expliqués ci-dessus.

* * *

Cher confrère,

en réponse à votre lettre du 17.9.46. Voici [quelques faits...].

Fin janvier [1912] nous avons pris possession de trois maisons de colons (maisons à deux places) situées avenue Albert. Le Révérend Père Sak occupait la première maison avec Pierre Ferraris. Le R.P. Schillinger occupait la deuxième avec Mr Verboven. Le R.P. Mariage occupait la troisième avec Mr Maus.

Avec ce changement, nous avons deux chambres pour faire la classe des petits blancs. On a commencé par un élève : Omer Legros.³¹⁴ Puis, les deux frères Van Hoestenberg. Puis un quatrième, cinquième, puis Henri Schots³¹⁵ (sept ans environ) et puis on est

³¹² Dans les cahiers, il a surtout raconté des faits biographiques ; dans la lettre que voici, il parle davantage d'activités et d'oeuvres.

³¹³ Dans le « Bulletin salésien » (d'Afrique Centrale) 25/7 (1962) 8-9. Le père Picron ajouta une note : « Voilà une lettre qui vient à son heure, l'heure du jubilé. Le bon Père Mariage sera bien étonné de se lire. Tout a changé, sauf son attachement pour « ses » Anciens » (*art. cit.*, p. 9).

³¹⁴ Omer Legros, né à Spa le 09/09/1902, dont nous publions ci-après une lettre au père Mariage, arriva à l'école exactement le 12 février 1912 : il est le tout premier élève de l'école pour enfants européens, comme le « Registre des inscriptions », conservé en ASL, l'indique. Son père, Nestor Legros, entrepreneur à Elisabethville, demanda l'enseignement catholique pour son fils.

³¹⁵ Henri Schots, né le 13/12/1905, à St Gilles – Bruxelles, dont le père s'appelait Alexandre Schots. Celui-ci demanda que son fils ne reçoive pas l'enseignement catholique (c'était une école « officielle ») ; il était constructeur à la C.K.K. à Elisabethville. Henri Schots fut inscrit le 26/08/1912 et quitta l'école le 18/04/1915 pour continuer l'école en Europe.

arrivé à la fin de l'année avec sept à neuf enfants.³¹⁶ Une fois installés à l'avenue Albert, nous avons demandé de nous construire [un] réfectoire et [une] cuisine, ce qui fut fait pour Pâques. Alors Mr Maus, qui avait trouvé un cuisinier selon ses goûts, a quitté la cuisine pour faire la classe aux tableboys de nos voisins. Il avait sept ou huit élèves et faisait classe dans notre ancien réfectoire de l'avenue Léopold.

Vers la fin juin on avait trouvé un emplacement pour notre école. Le P. Sak bénit la première pierre et on nous promit les nouveaux bâtiments pour octobre. En réalité, nous avons pris possession [des bâtiments] vers la mi-novembre. Nous étions vraiment installés « d'une façon définitive ». [...]

Les Pères, une fois installés dans les bâtiments définitifs, se sont mis à l'œuvre. Les élèves étaient plus nombreux ; on avait fait deux classes ayant comme titulaires [les] RR.PP. Schillinger et Mariage. Les élèves noirs travaillaient provisoirement dans une grande maison en pisé ; provisoirement, car on leur construisait de bons bâtiments en matériaux durables. Il y avait une grande menuiserie, une belle mécanique, un atelier de cordonnier et un autre atelier pour tailleurs. Pour un commencement, c'étaient des grands ateliers, mais vers 1918, on a construit de vastes ateliers définitifs, qu'on a démolis en 1927, lorsque l'école professionnelle a été transportée à la Kafubu. D'ailleurs, les ateliers de la Kafubu sont du même modèle que ceux que nous avons à Elisabethville. [...]

En 1928 ou 1929, pour les études, le premier diplôme de réelle valeur fut décerné à Henri Schots.³¹⁷ Mr Henri Schots est venu cette année [1946] à Elisabethville voir sa mère. Je n'ai pas eu l'occasion de le voir et je crois qu'il [est] rentré en Belgique puisqu'on ne parle plus de lui.

³¹⁶ C'est exact selon le registre des inscriptions de l'école. Il y avait une population scolaire très instable : les élèves quittaient facilement pour continuer l'école, en Europe, en Afrique du Sud, en Grèce, en Italie, etc.

³¹⁷ D'après l'un des directeurs du Collège Saint François de Sales (anciennement : « l'école pour garçons européens »), Henri Schots, fut le premier élève à terminer ses études secondaires dans cette école où il obtint un diplôme de première Scientifique, à la fin de l'année 1921-1922 (cf. J. SCHROOTEN, *Le Collège au fil des Ans*, article paru dans l'édition spéciale de « Rayons » 152, pp. 8-9).

Notre deuxième élève de la première heure est entrepreneur. Il travaille au-delà de Kindu. Donc, je n'ai plus de nouvelles. Comme élèves intéressants, mais seulement plus tard, nous avons [eu]: [les] Danse³¹⁸, Tonone³¹⁹, Sohier³²⁰. Louis Granat fait sa dernière année à

³¹⁸ En fait, le père Mariage a écrit : « R.P. Danse », ce qui indique clairement qu'il s'agit de Hubert Danse, futur salésien de don Bosco, décédé en 1992. Son père s'appela Sylvain Danse, né à Liège, le 07/09/1883, époux de Marie Meyers. Inscrit comme comptable de la Banque du Congo belge, toujours à Elisabethville, il passa quelques années après dans le journalisme. Il rentra en Belgique au cours de la grande crise mondiale. Outre un récit de voyage, on lui doit un article très intéressant sur l'activité associative à Elisabethville, *La vie dans les grands centres miniers du Katanga*, paru dans *L'Etoile du Congo*, 15 juin 1921, pp. 13 et 14. Son fils aîné, le père Hubert, né à Elisabethville le 20 février 1912, y fut aussi baptisé le 21 février 1912. Jusqu'à l'âge de 14 ans, il fit ses études primaires et une année de secondaire au Collège Saint François de Sales. Selon certains témoignages, il serait le premier blanc né à Elisabethville.

³¹⁹ Armand Tonone (1911-2002), salésien de don Bosco, né à Jo-Bourg (Afrique du Sud), fit ses humanités anciennes au Collège Saint François de Sales entre 1926 et 1930. Après son entrée en congrégation, on lui demanda de faire des études de philosophie à la Grégorienne, à Rome (de 1933 à 1935). De retour au Congo, il devint professeur (de 1946 à 1957) au même collège où il avait étudié. Après sa carrière professorale, il fut secrétaire de Mgr Lehaen à La Kafubu (de 1959 à 1975). C'était un homme cultivé, bon connaisseur de la littérature française.

³²⁰ Plusieurs enfants d'Antoine Sohier, procureur général à la cour d'Elisabethville, ont étudié au Collège Saint François de Sales : Jean Sohier, juge au tribunal de première instance d'Elisabethville - Jacques Sohier, secrétaire général administratif de l'Union Minière, directeur du Centre d'Etude des problèmes sociaux Indigènes (CEPSI en sigle) - l'abbé Albert Sohier, membre de la Société des Auxiliaires des Missions (SAM), fondée par Vincent Lebbe.

Le plus connu dans le milieu salésien est sans doute Jacques Sohier (1913-1965). D'après un de ses amis, tout en étant chrétien catholique fervent, il avait « ce large esprit de tolérance qui faisait de nous tous, Belges, Grecs, Italiens ou Sud-Africains, catholiques, protestants ou israélites, un groupe uni de Katangais ». Cet esprit, se plaisait-il à dire, « avait été insufflé par ses maîtres du Collège [Saint François de Sales] » (E. BOURGEOIS, *Sohier Jacques*, in « Biographie Belge D'Outre-Mer ». Tome VI, ARSOM, Gand-Bruxelles, 1986, coll. 933-935). Un autre ami, le grand rabbin de la communauté juive de Lubumbashi, a reconnu en lui « un vrai chrétien, qui pratiquait le précepte de la charité fraternelle sans distinction de personne, de rang social et de race ». Extrêmement engagé sur le plan social, il a été président de l'association des anciens élèves du Collège Saint François de Sales, de l'association sportive d'Elisabethville, de la ligue des familles nombreuses, du Home Saint Joseph (pour enfants mulâtres), du comité de rédaction de *Mwana Shaba*, le journal des travailleurs de l'Union Minière, premier scout de l'association des éclaireurs catholiques, vice-président du centre d'orthopédie et de rééducation des estropiés, membre du Rotary Club, de

l'université de Cape Town ; il viendra s'installer comme médecin à Elisabethville. Costa Stomachiou (Grec) est mécanicien en chef à Congo-Motor. Gradito (Italien), mécanicien : idem. Van Cauter (Belge) [est] aide-vétérinaire au Comité spécial [du Katanga].

Parmi les noirs, les premiers de Félix [Verboven] furent : Mainza Félix, employé à la scierie mécanique de l'U.M. [= Union Minière] à Kipushi. Il nous revient toutes les années à la Noël ; Betam-Waraza, chef de village - [a été] tué. Je vois encore quelques physionomies des premiers tailleurs, mais je ne reviens pas sur leurs noms.

Notre premier tableboy³²¹ fut Tamba-tamba, puis Jacobo Lonkoto ; plus tard : Antoine Munongo³²², Pierre Kyupi³²³, Raphaël Mwimbila qui a été longtemps chauffeur de Mgr : il a essayé le commerce à Mokambo et n'a pas réussi. Je vois ses enfants en ville.

l'association des plaines de jeux, du conseil de la ville d'Elisabethville. Chaque année, il fit partie du jury des examens de sortie du Collège Saint François de Sales. Jacques Sohier est décédé tragiquement, le 30 octobre 1965, des suites d'un stupide accident d'automobile, alors qu'il revenait de Kipushi où il s'était rendu une fois encore au service des anciens de son Collège.

³²¹ C'est-à-dire, quelqu'un qui sert à table.

³²² D'après le père Mariage, Antoine Munongo (1905-1976), le fils du grand chef des Bayeke aurait été « boy de table » avant d'être premier élève typographe (congolais) à l'école professionnelle des salésiens, puis petit et grand séminariste (à La Kafubu et à Farnières). Il revint à la vie laïque dans les années 30. Après avoir enseigné quelque temps à l'institut Saint Boniface d'Elisabethville, il entra au parquet de la même ville, en 1938, en qualité d'interprète et, en 1956, il devint à son tour grand chef des Bayeke. Son règne fut celui des grands changements : la fonction du grand prêtre sacrificateur (*mufumu*) est supprimée ; il reste monogame (contrairement à la coutume qui voulut que le grand chef soit polygame) ; il est modernisateur : distribution d'eau dans le village de Bunkeya, construction de maisons avec toitures en tôles ondulées, installation de groupes électrogènes. En janvier et février 1960, il représenta les chefs coutumiers du Congo à la fameuse « table ronde » de Bruxelles où l'on a préparé l'indépendance du Congo. Les salésiens l'ont honoré en lui décernant le titre « coopérateur salésien ». Intéressant à lire l'interview qu'il accorda, à Bruxelles, au correspondant belge du Bulletin salésien : *Intervista col « Grande Capo » dei Bayeke*, in « Bollettino salesiano » 84 (1960) 314-315.

³²³ Pierre Kyupi (+ 1961) : ancien élève du petit séminaire et de l'école normale des salésiens, enseignant-modèle ; il a été chef d'école à Mokambo. Dans le bulletin salésien du Congo, il est considéré comme « coopérateur salésien » : cf. [R.-M. PICRON] *Coopérateur en action. Monsieur Pierre Kyupi*, in « Don Bosco Shinwe » 24/4 (1962) 13.

Le film Marelli³²⁴ et ?? a été tiré dans toutes nos missions existantes à cette époque c.à.d. à Elisabethville, Kiniama, [et] Sakania. Les opérateurs sont venus deux fois : la première fois, ils comptaient développer leurs films à Turin. A cause de la douane et du voyage, ce fut un fiasco. Ils sont revenus et ont développé à Elisabethville. Ce sont ceux qu'on a tournés en Belgique et au Congo et un peu partout. [...] »

3. Lettre du premier élève européen du Collège³²⁵ au père Mariage³²⁶

Forest, le 24 novembre 1962

Très Révérend Père Mariage,

Mon collègue et ami, André Pipyn, travaillant à l'Union Minière à Elisabethville, m'a fait parvenir le numéro 7 de l'organe DON BOSCO, en me priant de voir page 8.³²⁷ Quelle fut ma surprise d'y lire votre lettre, écrite le 19 décembre 1946, sur les événements d'il y a cinquante ans et plus. [...] Cela a été pour moi une surprise bien agréable de lire que vous ne m'aviez pas oublié. J'en ai été très ému et vous en suis très reconnaissant.

Mais je constate que j'ai oublié de me présenter. Je suis Omer Legros, un des petits blancs de 1912, votre tout premier élève, qui fit

³²⁴ De ce film de Mr Marelli, on parle dans la *Monographie des Missions* et dans une lettre du père Sak (alors directeur de la Maison d'Elisabethville), adressée au recteur majeur, don Rinaldi : « *Per le fotografie, noi sappiamo darne delle migliori di quelle fatte dal Signor Marelli e il suo compagno [Mario Spialtini ?]. Noi qui non abbiamo più quelle che sono state prese, perchè gli Artisti hanno anche preso le "plaques".* » (Sak à Rinaldi, Elisabethville, 7/02/1924, in ASL B7 *Copies archives salésiennes de Rome*).

³²⁵ Omer Legros était le premier élève de l'école officielle pour enfants européens. Même si le nom « Collège » n'était pas encore d'usage à cette époque, on sait que le Collège Saint François de Sales est né à partir de cette école officielle.

³²⁶ La lettre, format quarto, pliée en deux, de couleur bleue, dactylographiée portant la signature manuscrite de son auteur, est conservée en ASL A1 *Récits...* Omer Legros l'a envoyée au père Mariage, depuis la Belgique, comme on peut le déduire de l'adresse de l'expéditeur, notée en post-scriptum : Omer Legros, 82, rue Cervantes, Forest, [10 ?] Bruxelles 19.

³²⁷ C'est l'article déjà cité, publié par le père R.-M. PICRON, *Il y a cinquante ans... et plus !* in « Bulletin salésien » (d'Afrique Centrale) 25/7 (1962) 8-9.

sa première communion, le 15 août 1912, en la chapelle provisoire. [...] confirmé par Monseigneur de Hemptinne [...].

Par après, nous avons été dans la belle école [...]. J'ai terminé ma carrière en 1918, dans la classe du Père Laloux dont j'aimerais avoir des nouvelles, si possible. Je possède toujours les deux derniers bulletins [scolaires] qui m'ont été délivrés. La classe était composée de quatre élèves ; nous étions les grands de l'école. Il y avait : Eugène GRANDY, André DUVIVIER, Henri SCHOTS, qui était mon meilleur ami, et moi : tous belges. Nous n'étions certes pas nombreux, mais il y avait entre nous une telle rivalité, un tel esprit d'émulation, que chacun voulait surpasser l'autre. Le Père Laloux s'intéressait à la formation particulière de chacun de nous, ce qui était très profitable. Puis est venue la fin de la guerre 14-18, avec la terrible influenza espagnole, qui fit tant de victimes parmi la population ; des familles entières moururent.

En 1919, j'avais dix-sept ans, étant né à Spa le 9 septembre 1902, je suis rentré en Europe avec mes parents. J'ai entrepris mes études professionnelles de comptable [et] j'ai décroché une petite place pour faire mon apprentissage. Au point de vue travail, ce n'était pas mal, car j'étais seul pour tenir la comptabilité, la correspondance, établir la feuille de paie des ouvriers, recevoir les clients et les fournisseurs, faire des déclarations fiscales. Mais j'étais mal payé, et après mon service militaire en 1923 – treize mois au 1^{er} Régiment des Grenadiers – j'ai cherché une autre place mieux rémunérée, et c'est ainsi qu'en 1925, je suis entré à l'Union Minière, à Bruxelles, où je suis dans ma trente-huitième année de service, en qualité de chef de bureau.

L'amélioration de mes revenus m'a permis de me marier en 1929 ; j'avais alors 27 ans. J'ai eu le bonheur d'avoir un fils Robert, en 1935. Nous avons eu les années de crise de 1929 à 1934. Puis en 1940, la deuxième guerre mondiale éclatait, avec son cortège de dangers, de privations et de misères.

J'ai eu la joie d'avoir un fils studieux qui, après avoir terminé ses humanités, a poursuivi des études universitaires pour devenir licencié en sciences commerciales et consulaires. Comme il voulait alors faire carrière dans l'enseignement, il a fait une année supplémentaire, et s'est présenté devant le Jury Central, où il a obtenu

son agrégation, et c'est ainsi qu'il professe les sciences commerciales au Collège Saint-Pierre, à Uccle, depuis bientôt trois ans. Mon fils s'est marié à son tour, en 1958 ; son épouse est chrétienne, et je suis maintenant l'heureux parrain d'une charmante fillette Patricia.

Et voilà, très Révérend Père Mariage, tous les événements qui se sont déroulés depuis mon départ en 1919.

J'espère que vous êtes toujours en bonne santé. J'ai vu votre photo dans l'organe Don Bosco. Vous n'êtes guère changé. Je vous reconnais très bien. Je termine, très Révérend Père Mariage, en mon plus profond respect et mon très fidèle souvenir.

[signé :] O. Legros

IV. Monsieur Joseph Maus (1873-1944)

A. Vie et oeuvre³²⁸

En Belgique et en Suisse

Joseph, né à Liège, le 25 août 1873³²⁹, est issu d'une famille de simples ouvriers dont les parents s'appelaient Louis Maus et Marguerite Ferber, originaires de Stadtkyll³³⁰ en Allemagne. A Liège habitaient aussi son frère, Hubert Maus, et une sœur, Elisa Maus.³³¹ Joseph fut baptisé à la paroisse Saint Pholien et confirmé à la paroisse Saint Nicolas, toujours à Liège. De son enfance on ne sait presque rien, sinon qu'il était un enfant espiègle et qu'il « se formait en chemin », ce qui semble être une allusion à son esprit d'observation et son goût d'apprendre dans la vie quotidienne.³³²

Dans cette cité peuplée de Liège, la propagande marxiste travaillait le monde ouvrier en encourageant la lutte des classes et les grèves. Il fut le milieu où le jeune Joseph Maus évolua. Pour sa part, il avait opté pour les « démocrates chrétiens »³³³ qui préféraient un rapprochement et la collaboration des classes, mais toujours en

³²⁸ Plusieurs informations biographiques se trouvent dans la lettre mortuaire de monsieur Maus, rédigée en 1951, par le père Picron qui s'est basé sur quelques informations reçues d'un confrère de Belgique, bien informé sur le passé du confrère. Les notes manuscrites qui lui ont servi de source se trouvent dans le dossier personnel (ASL *Maus*).

³²⁹ Selon une note écrite au crayon sur la fiche personnelle, il serait né le 25 avril 1873.

³³⁰ Sur la fiche personnelle et dans une note venant de Mgr Van Heusden, on trouve le nom « Stakil » ou « Stadekijle » qui sont des transcriptions dialectales du nom de la ville allemande située de l'autre côté de la frontière belge : « Stadtkyll » (diocèse de Trier, région de l'Eifel).

³³¹ Sa sœur, Vanderdonck-Maus Elisa, habitait rue St Léonard, n° 331, à Liège ; son frère, Hubert Maus : rue Robertson (donnant sur la rue Grétry), à Liège.

³³² Dans le brouillon de la lettre mortuaire, on lit : « enfant espiègle » ; « il se formait en chemin », in ASL *Maus*.

³³³ Dans le brouillon de la lettre mortuaire, on cite aussi le nom de Paul TSCHOFFEN (1878-1961) qui, entre 1932 et 1934, fut ministre de la justice, puis des colonies. Homme politique catholique, engagé dans la *démocratie chrétienne*, il est devenu directeur de « La Revue Belge ».

respectant les strictes exigences de la justice et de l'amour. Les membres répandaient la bonne nouvelle sur les droits des ouvriers. Leur succès suscitait la jalousie des militants socialistes de sorte que les sorties de monsieur Joseph pour défendre la cause des démocrates chrétiens n'étaient pas sans risque.³³⁴ D'autre part, ils suscitaient la surprise et parfois le scandale chez certains catholiques conservateurs proches des patrons libéraux.³³⁵

Monsieur Joseph fut aussi membre du premier groupe d'ardents qui, à l'appel de l'abbé (plus tard Mgr) Pottier, s'instruisaient en des cercles d'études sur les exigences de la justice sociale. On sait que l'abbé (plus tard Mgr) Pottier, professeur au grand séminaire de Liège, a été l'un des fondateurs de la démocratie chrétienne belge et ses positions en matière sociale ont devancé celles de l'encyclique *Rerum Novarum*, et que Mgr Doutreloux, l'évêque de Liège, le soutenait.³³⁶ C'est le même dévouement à la classe ouvrière, de l'avis du père Picron, qui a mené notre Joseph Maus à la vie salésienne, puis à la vie missionnaire ensuite.³³⁷

334 Joseph Maus aurait été actif dans le service d' « affichage » public (selon une information contenue dans le brouillon de la lettre mortuaire). Rappelons que c'est en 1885 qu'a été fondé le parti socialiste belge et qu'en 1886 ont éclaté de grandes émeutes à Liège.

335 Don Francesco Scaloni, comme on sait déjà, avait une grande sympathie pour l'engagement social des catholiques liégeois. Il était en bons termes aussi bien avec l'aile conservatrice qu'avec l'aile progressiste des catholiques (les *démocraties chrétiens*) malgré qu'entre les deux il y ait eu une lutte acharnée : cf. F. STAELENS, *I salesiani e le lotte sociopolitiche in un'epoca di transizione (1891-1918)*, in RSS 29 (1996) 217-271, spécialement p. 266.

336 L'Abbé (Mgr) Antoine POTTIER, homme très instruit, a parlé, bien avant d'autres, de « syndicats ouvriers ». Son livre *La coopération et les sociétés ouvrières* (1889) fit sensation. Mgr Victor-Joseph DOUTRELOUX, d'origine ouvrière et soucieux de résoudre la question sociale, le soutenait. Sous leur impulsion ont été organisés les congrès sociaux de 1886, 1887 et 1890, qui ont donné naissance à ce qu'on a appelé « l'Ecole de Liège ». Un congrès social, celui de 1890, se tint l'année même où une réalisation sociale très importante de Mgr Doutreloux vit la lumière : l'orphelinat de Liège destiné aux orphelins « de la classe ouvrière », confié aux Salésiens.

337 Ces faits sont mentionnés dans la lettre mortuaire intitulée : « ...*La première vertu du Salésien est le travail* »...[le] *Coadjuteur Mr Joseph Maus*, dépliant de 2 pages, in ASL Maus.

Après avoir travaillé un temps comme « boulanger », c'est à un âge plus mûr que les candidats habituels des collèges (à 21 ans) qu'il se présenta à la maison de Liège, le 28 février 1895. Là, on lui demanda de passer une année de postulat, après quoi il put commencer son noviciat qui débuta en octobre 1896. Dans les premières années de l'implantation de l'œuvre salésienne en Belgique, le noviciat se faisait encore à l'Orphelinat de Liège puisqu'on n'avait pas encore une maison pour le noviciat. C'est en 1896 seulement qu'on a commencé à organiser le noviciat à Hechtel. Huit novices s'y installèrent dès la fin de l'année, tandis que trois autres restaient à Liège. Parmi ceux-ci figurait monsieur Maus qui, très probablement, rendit à l'œuvre de Liège des services dont on n'aimait pas se priver.³³⁸

Normalement sa profession aurait dû avoir lieu en octobre 1897, mais selon les documents à notre disposition, c'est seulement le 23 septembre 1899 qu'il a fait ses premiers vœux triennaux. On se demande quel était son statut entre 1897 et 1899. Il ne nous a pas été possible d'éclaircir cette situation. On sait seulement qu'après son noviciat, il est encore resté une année à Liège et que, de cette manière, il a totalisé trois ans de permanence dans cette maison. Puis, il partit à Tournai pour une durée de quatre ans (1898-1902) et c'est là que, le 6 septembre 1902, après trois ans de vœux temporaires, il prononcera ses vœux perpétuels à l'âge de 26 ans.³³⁹

C'est à partir de cette date qu'on le verra pleinement engagé dans les activités salésiennes, accomplissant un peu toutes les besognes dans les diverses maisons où il sera affecté. Il faisait le boulanger, le portier, et bien d'autres choses encore. Il passa de Tournai à Hechtel (de 1902 à 1904) où il eut l'occasion de rencontrer deux de ses futurs confrères collègues missionnaires, les pères Schillingier et Mariage. Ensuite, il partit en Suisse, à Zürich et à Muri où il travailla pendant deux ans, d'abord avec don Branda, puis avec don Méderlet.

³³⁸ D'après H. DELACROIX, L'orphelinat Saint-Jean-Berchmans à l'origine des œuvres salésiennes de Belgique et du Zaïre, brochure, s.l., s.d. p. 19.

³³⁹ Vœux triennaux : 23/09/1899 - Vœux perpétuels : 6/09/1902. Notons que les données sur la fiche conservée aux archives de Belgique-Sud diffèrent de celles de la fiche d'Afrique Centrale. Nous pensons que les premières sont plus fiables.

Après cela, il est allé rendre service à Gand, pendant cinq ans, de 1906 à 1911, surtout comme boulanger. Il y trouva comme directeur, le père Louis Mertens³⁴⁰ et un jeune abbé, alors professeur dynamique qui, dès son arrivée au Congo, en 1916, sera un missionnaire ardent et deviendra, plus tard, vicaire apostolique de Sakania : l'abbé René Van Heusden. Il fut séduit par lui.³⁴¹

C'est peu de temps après qu'il se proposa à don Scaloni pour faire partie du premier groupe de missionnaires destinés au Congo, où il allait rendre service en tant que « maître boulanger et chef d'exploitation agricole ».³⁴²

Au Congo

Voyons rapidement son parcours. Dans les premières années de son séjour au Congo, la vie de monsieur Joseph a été celle d'un homme aimablement disponible pour accomplir toutes les tâches. Quelques épisodes pittoresques, repris des chroniques des maisons et d'autres sources, illustrent comment il passait ses journées en allant d'une activité à une autre. Ainsi, dans les premiers mois (de 1911-1912), dans des locaux provisoires, monsieur Maus s'occupait de la cuisine et des achats. Ne connaissant pas les gens, le père Sak n'osait pas encore confier certains services, tel que la cuisine, à un personnel indigène qui se présentait pourtant déjà nombreux pour venir accomplir ce travail.³⁴³ Homme pratique, ne craignant pas d'aller même déranger le Gouverneur, monsieur Maus savait trouver une solution rapide aux problèmes pratiques qui se posaient lors de la première installation. Le père Mariage a toujours gardé le souvenir d'un épisode savoureux qu'il a eu soin de raconter dans ses mémoires:

³⁴⁰ Le père Louis Mertens, dont le procès de canonisation a été introduit, a été déclaré « serviteur de Dieu ».

³⁴¹ René Van Heusden fit son stage à Gand (Gent) durant l'année scolaire 1910-1911. Il est bien possible qu'il ait exprimé, dès ce temps-là, son désir de partir en mission ; désir probablement partagé par monsieur Maus. La séduction exercée par Van Heusden peut être mise en rapport avec le caractère optimiste, dynamique et endurant, commun aux deux confrères.

³⁴² E. JANSSENS – A CATEAUX, *Les Belges au Congo : notices biographiques*. Vol. III, Anvers 1912, p. 1391.

³⁴³ *Monographie des Missions...*, p. 4.

« Monsieur Maus veut faire la cuisine lui-même [...]. Il a fait un feu pour le café mais cuire sur un feu ouvert, cela donne beaucoup de fumée : mauvais pour les yeux et aussi mauvais pour les aliments qui prennent un goût particulier ; il voudrait installer une cheminée. Le Père Sak lui dit d'aller voir. L'Etat pourra peut-être nous tirer d'embarras. Mr Maus savait où se trouvait le bureau de Mr le Gouverneur puisque nous y avons [été] reçus la veille, [donc] il s'y rendit plein de confiance. Mr le Gouverneur le reçut fort aimablement, puis lui demanda l'objet de sa visite. "Je viens demander si nous ne pourrions pas avoir une buse pour notre cuisine." Monsieur le Gouverneur éclata de rire en voyant la naïveté du demandeur. Il lui déclara qu'il était prêt à le seconder ; seulement [que] les buses se trouvent au magasin des Travaux Publics. Là vous pouvez voir ce qui vous convient, et Mr le Gouverneur le fit conduire aux Travaux Publics où il trouva ce qu'il désirait. Naturellement, là-bas on lui a donné un boy pour porter la marchandise. Vous pensez bien que nous aussi nous avons ri de bon cœur [...] lorsque Mr Maus nous raconta son histoire. [...] Lorsqu'il était embarrassé pour quelque chose, on lui disait : "Allez voir Mr le Gouverneur : peut-être qu'il pourra vous aider".³⁴⁴

Au mois de janvier 1912, c'était son tour de subir le « baptême d'Afrique », comme son confrère Félix Verboven. Une forte crise de malaria le cloua au lit. Le père Sak dut s'en inquiéter et écrivit :

« Depuis trois semaines nous sommes éprouvés ; c'est d'abord mon confrère, le chef menuisier [monsieur Verboven] qui a eu la fièvre pendant 10 jours ; fièvres très fortes. Maintenant, c'est monsieur Maus, notre cuisinier, boulanger et chef agriculteur, qui est malade et nous ne savons pas encore trop comment cela tournera ; le docteur croyait [que c'était] une fièvre typhoïde ; il paraît cependant que le Bon Dieu nous épargne pour cette fois une si rude épreuve. »³⁴⁵

En ce temps-là, les bâtiments de l'école professionnelle étaient encore en pisé. Puis, il n'y avait que des ateliers pour les tailleurs et les menuisiers, pas encore pour les cordonniers, même pas un local. Que faire ? Monsieur Maus raccommoda des chaussures dans sa chambre.

³⁴⁴ D'après les notes (souvenirs des débuts...) du père Jules Mariage : *Cher ami...*, Cahier 1, in ASL A1 *Récits...*

³⁴⁵ J. Sak au directeur général du ministère des colonies, Edouard Kervyn, Elisabethville, 9/01/1912, in ASL B14.

Entre janvier et juin 1912, quand il eut trouvé un cuisinier selon ses goûts, il quitta la cuisine pour faire la classe dans un réfectoire où sept ou huit « tableboys » africains (entre 15 et 20 ans) qui travaillaient chez les Blancs du voisinage, venaient s'instruire : question d'apprendre un peu de français, des règles de politesse, etc.³⁴⁶ C'est de cette façon que se termina sa première année scolaire.

En 1912-1913, le père Sak voulut commencer l'année avec une meilleure organisation de la maison. Dès que les Salésiens prirent possession de leurs nouvelles constructions, monsieur Maus eut la charge du ravitaillement de la communauté et des courses en ville, ainsi que de l'enseignement aux élèves noirs sous la direction du père Mariage. Mais le père Sak avait le projet d'orienter monsieur Maus, à bref ou à long terme, vers le domaine de l'agriculture et cela uniquement :

« Monsieur Maus, qui est destiné à l'agriculture - ce qu'il nous faut absolument et pour notre entretien et pour donner l'exemple dans le mouvement agricole pour lequel nous ne pouvons rester en arrière -, ne peut pas s'occuper de la cordonnerie ; il faut un homme unique pour cet atelier ce qui permet de réserver Monsieur Maus, uniquement pour l'agriculture avec les noirs qu'il enseignera. »³⁴⁷

Les mois suivants, en août-septembre 1912, le père Sak continuera à insister sur ce point. Il fallait détacher monsieur Maus de la cordonnerie, domaine pour lequel il était peu doué, afin qu'il puisse se concentrer sur l'agriculture : « Celui qui fait fonction de cordonnier actuellement est celui qui est chargé en même temps de la culture. Or, nous avons réellement besoin de culture et son occupation ne sera pas sérieuse, tant qu'il ne sera pas complètement libre ; il fait classe aux noirs et, en fait de cordonnerie, il n'a pu faire que quelques réparations, mais [il n'y a] pas d'atelier d'instruction. ».³⁴⁸

³⁴⁶ J. Mariage, dans une lettre à Achille D'Halluin, La Kafubu, 19/12/1946, in ASL A1 *Récits et correspondances*.

³⁴⁷ Lettre de J. Sak à E. Kervyn, directeur général du ministère des colonies, Elisabethville, 17/07/1912, in ASL B14 *Documents Ministère Affaires étrangères*.

³⁴⁸ Lettre du J. Sak à E. Kervyn, s.d. (août-septembre ?) 1912, in ASL B14.

Apparemment, l'exécution du projet n'était pas possible dans l'immédiat, d'autres services lui seront demandés d'après les urgences du moment. En mai 1913, le gouverneur, Emile Wangermée, avait demandé au père Sak de prendre deux soldats congolais dans chaque atelier pour les initier au métier. En même temps, il voulait qu'on ouvrît une école d'alphabétisation pour les enfants des soldats congolais. A qui demander de s'occuper des petits? C'est encore monsieur Maus qui en fut chargé. Seulement, comme on lui envoya, pêle-mêle, les garçons et les filles, il paniqua. Comme le père Sak était absent - il était en voyage à Bunkeya - monsieur Maus eut l'heureuse idée de recourir aux Sœurs de la Charité (de Gand) qui habitaient tout près pour leur demander de bien vouloir s'occuper des filles car il lui était impossible de tenir l'ordre dans cette troupe. Des batailles rangées eurent lieu entre eux, malgré l'assistance d'un caporal qui chaque jour les amenait à l'école.³⁴⁹ Tant bien que mal, monsieur Maus s'en occupera jusqu'en août 1916. Et comme ce n'était pas encore assez, on lui confia un cours de français aux internes les plus instruits, cours qu'il donnait chaque soir de 20h00 à 21h00. Malgré qu'il ait été surchargé, d'après le témoignage de don Scaloni qui le vit à l'œuvre en 1914 lors de sa visite canonique, monsieur Maus était l'homme le plus heureux de tout le groupe :

« Le plus heureux est encore Mr Maus avec ses 25 ou 30 petits noirs, fils de militaires et de policiers, qui vont, chaque jour, conduits par un caporal indigène, pour apprendre à lire et à écrire dans leur langue maternelle. Dix fois plus heureux, l'après-midi, avec ses 30, 40 et même 50 gaillards noirs entre 15, 20 ans et plus, tous au service des blancs et très désireux d'apprendre un peu de français. Trois fois par semaine, de 8 à 9h du soir, il enseigne le français aux plus instruits de nos internes. Dans les moments libres de la journée, il se livre tout entier au soin de la cave, du poulailler et du jardin. Le jardin, cependant, par son étendue et par la variété des plantations, absorbe également l'activité de Mr Mariage et un peu aussi celle de Mr Sak. »³⁵⁰

Dans la deuxième moitié de l'année 1914, on lui ajouta même la direction de l'atelier des tailleurs à cause de l'absence forcée de

³⁴⁹ J. SAK, *Monographie des Missons...*, p. 5.

³⁵⁰ MV 64.

monsieur Pierre Ferraris, chef-tailleur, bloqué par la guerre à Liège pendant son congé. Grâce à Dieu, écrivit-il à ses amis de Belgique, tout allait « très bien » :

« Depuis le commencement de la guerre, je n'ai plus reçu de nouvelles de personne à part le Journal des Anciens [...] mais de mes parents et de la maison de Gand, rien. Nous avons beaucoup de travail mais peu de personnel. Il y a deux ans nous étions neuf ici, actuellement cinq, car M. Mariage se trouve avec un autre confrère à Kiniama, à 150 km plus loin ; c'est une nouvelle mission que nous avons ouverte il y a un an. [...] Je ne fais plus comme à Gand du bon pain, ici je fais la classe aux petits noirs, fils de soldats. Actuellement, je suis chef tailleur. Grâce à Dieu cela va très bien, j'ai vingt-deux apprentis et l'ouvrage ne manque guère. [...] nous faisons des tenues militaires pour les soldats noirs du Tanganika. »³⁵¹

Il quitta ce poste de travail en novembre 1916 quand un de ses confrères, le père Bufkens, put le remplacer.³⁵²

Une nouvelle étape dans la vie de monsieur Maus commença en 1917 quand il quitta Elisabethville pour aller rendre service à Kiniama. L'endroit n'était pas tout nouveau pour lui. Pendant les grandes vacances en août 1913, il avait accompagné le père Sak pour explorer le terrain où on comptait implanter un premier poste de mission dans le territoire que Mgr de Hemptinne venait de confier aux salésiens. Ensemble, pendant un long mois, ils parcoururent une distance de 900 km et visitèrent les villages tout au long du Luapula. N'ayant pas emporté de la nourriture en suffisance, ils souffrirent de la faim à cause de leur manque d'expérience des voyages à l'intérieur. Néanmoins, ils s'en retournèrent très contents. L'exploration leur avait donné l'occasion de faire connaissance de la population ; puis, ils avaient découvert l'endroit qui leur semblait idéal pour créer un poste de mission. C'était à Kiniama, un village de

³⁵¹ Lettre de J. Maus au rédacteur Edgard Conrardy, coadjuteur, Elisabethville, août 1916, publiée dans *Correspondances de guerre des Anciens élèves...*, rééditées par le père Edouard Potier, *Journal des tranchées 1914-1918*, p. 116.

³⁵² Le père Sak écrit dans la *Monographie des Missions...*, p. 9 : « Le Père Bufkens va nous rendre un énorme service en voulant bien s'occuper de l'atelier des tailleurs où notre confrère M. Maus avait bien voulu trôner pour remplacer le chef tailleur absent »

200 huttes, où un chef important et bienveillant gouvernait huit petites sous-chefferies. En 1914, ce projet de fondation fut approuvé par le provincial, don Scalon, quand il vint visiter les lieux en personne³⁵³ et, en 1915, le père Mariage s'y installera comme premier salésien résidant sur place.

Doucement, le poste se développait, mais en 1917 la mission semblait devoir être abandonnée car il n'y avait plus personne pour la tenir après la tragique noyade du confrère coadjuteur, Florent Merland, et la maladie extrêmement grave du père Mariage qui partit en Afrique du Sud pour une période de convalescence. A qui demander d'y aller ? A la demande du père Sak, le 19 avril 1917, monsieur Maus accepta d'y aller. Il garda seul la mission jusqu'à ce que le père Frédérick put le rejoindre au mois de mai 1917.³⁵⁴ En juin 1917, il écrivit à ses amis, anciens élèves de Liège et de Gand qu'il se portait bien à Kiniama et qu'il enseignait l'agriculture aux élèves et aux adultes.³⁵⁵ Heureusement, en 1918, avec le remplacement du père Frédérick par le père D'Halluin, un homme entreprenant et aussi doué dans le domaine technique, la mission de Kiniama redémarrera. Quant à monsieur Maus, il dispensait l'enseignement primaire à une soixantaine d'élèves et essayait de garder la discipline parmi ces mêmes élèves, ce qui n'était pas son fort, surtout qu'il avait déjà trop à faire pour les constructions et les plantations :

«... Une mission [qui] est vraiment prospère. Mr Maus a fait 70 mille briques et on a déjà maintenant la chapelle construite en briques ; le reste suivra dès que nous aurons un peu de fonds. Donc Kiniama marche magnifiquement bien, mais il faudrait un troisième confrère pour aider le père D'Halluin pour les classes. Maintenant Mr Maus fait quelques classes aussi, mais ce n'est pas cela, et puis il y a trop de travail matériel ; il faut préparer les terres, ensemençer les plantations pour la nourriture des élèves internes ; tout cela se fait avec les [élèves et ouvriers] noirs, mais il faut beaucoup de surveillance. Bref Kiniama est

353 *Ibidem*, pp. 4-5. De ce voyage, monsieur Pierre Ferraris parle aussi dans son livret, *Une excursion au Katanga...*, Liège, 1918, p. 100. D'après lui, ils n'étaient partis que le 1^{er} octobre.

354 Le père Mariage partit à la Ville du Cap pour une durée de trois mois.

355 Dans une lettre de J. Maus à G. Claeys, Elisabethville, 7/06/1917, publiée dans *Journal des tranchées 1914-1918*, p. 177.

devenu pour moi une véritable consolation parce que c'est une vraie mission... »³⁵⁶

Monsieur Maus était donc devenu briquetier et constructeur. En collaboration avec un maçon italien, Quinto Rivera, il termina la construction de la chapelle, en briques et tôles, à la date du 19 janvier 1919.³⁵⁷ Peu de jours après, il partit en Belgique pour prendre son premier congé depuis son arrivée au Congo.³⁵⁸ Parti en juillet 1919, il rentrera en février 1920 avec le père Mariage et monsieur Verboven, en passant par Boma.

En avril 1921, le père Sak avait acquis une propriété près de la rivière Kafubu, destinée à une ferme-école. Une nouvelle aventure allait commencer pour monsieur Maus.³⁵⁹ Ce sera probablement la plus belle période de sa vie où il pourra se donner à fond en tout ce qu'il était capable de faire.³⁶⁰ Laissons-lui la parole pour raconter les

356 Lettre de J. Sak à Fr. Scaloni, Elisabethville, 15/11/1918, in ASL A5 *Correspondances*.

357 La construction avait commencé le 29/08/1918, avec la pose de la première pierre. Le 5/09/1918, monsieur Maus monta son deuxième four à briques de trois fourneaux : environ 20.000 briques. (Chronique de Kiniama, in ASL *Chroniques*). Dans la *Monographie...*, p. 12, le père Sak loue l'effacement et la serviabilité sans limites de monsieur Maus : « « Le 20 juin [1919] c'est l'époque [...] où la mission de Kiniama, avec ces habitations jusque là en pisé, va voir surgir un magnifique bâtiment en briques. Les confrères de la mission avaient préparé 160.000 briques. S' imagine-t-on quelle somme de travail cela représente ? Mais le grand briquetier, M. Maus, n'est pas plus fier pour cela. »

358 Le père Sak rappela les mérites de monsieur Maus dans une lettre de 1922, adressée à don Ricaldone, alors préfet général de la Congrégation : « La Mission de Kiniama a actuellement sa maison construite toute en briques cuites ; c'est le coadjuteur M. Maus qui s'est dévoué à ce travail ingrat jusqu'au moment de son congé en Belgique en 1919. Il y avait huit ans qu'il travaillait au Congo et avait bien mérité de se reposer. » (J. Sak à Ricaldone, Elisabethville, 14/11/1922, p. 7, in ASL B7 *Copies Archives salésiennes de Rome*).

359 « Avril 1921. Ouverture de la Ferme-Ecole Don Bosco, à la Kafubu. Le père Sak part avec M. Maus, qui, reconnu briquetier en chef de nos maisons, va se dévouer pour hâter les premières constructions. Ce seront d'abord des huttes en paille et une tente qui abriteront les fondateurs du nouveau poste » (*Monographie...*, p. 15).

360 D'après le père Sak, monsieur Maus commençait à s'ennuyer à Elisabethville, et là un nouveau défi lui était lancé (J. Sak à P. Virion, provincial de Belgique, Elisabethville, 29/04/1921, in ASL A5 *Correspondance du P. (Mgr) Sak*. Encore : « M. Maus était inutile à Elisabethville. Il ne saurait faire classe. Vous le comprenez. » (J. Sak à P. Virion, 23/06/1921, in ASL A5).

débuts de ce qui allait devenir, en une bonne dizaine d'années, la plus vaste œuvre salésienne au Congo :

« ... le mardi de Pâques, 4 avril 1921, nous partions tous les deux [le Père Sak et moi-même] à bicyclette d'abord³⁶¹, puis à pied à travers les arbres, les lianes et les hautes herbes, les deux bras levés tenant le fusil chargé au-dessus de la tête. Dans l'après-midi nous avons franchi la rivière [Kafubu] et, entre deux fourrés, nous montions notre tente.³⁶²

Après les premiers plans établis [sic], mon supérieur regagna son centre [l'école d'Elisabethville] et je me mis à parcourir le pays pour embaucher des ouvriers. Je me reconnaissais un peu ; neuf ans auparavant j'étais venu par là demander aux chefs nos premiers apprentis noirs. Mon équipe constituée, nous nous mîmes à l'œuvre. On déblaya d'abord dans les arbres ce qu'il fallait pour y installer nos huttes en pisé à chapeau de paille ; et la lutte commença avec la forêt. »³⁶³

En juillet 1921, monsieur Maus commença la fabrication de briques sèches³⁶⁴ destinées à l'habitation de la communauté salésienne, à une chapelle provisoire et à un petit-séminaire.³⁶⁵ Au début, il devait se débrouiller seul avec une douzaine d'ouvriers. En septembre 1921 il fut rejoint par le père Schillinger.³⁶⁶ Alors, avec l'aide de monsieur Quinto Rivera, un maçon italien qualifié, monsieur Maus commença la construction d'une chapelle et d'un petit séminaire en chaume. Ces bâtiments furent prêts vers la fin du mois

361 A cette époque la route vers La Kafubu s'arrêtait au 9^{ème} km ; puis il n'y avait plus qu'un sentier.

362 Pour sa part le père Sak raconta dans une lettre à son provincial : « Je suis allé un jour avec Monsieur Maus de grand matin. Arrivés à la rivière, nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture. Par-dessus le pont indigène, je suis resté à peu près trois quarts d'heure dans l'eau faisant faire la chaîne par les noirs pour faire transporter nos bagages. Pendant ce temps, Monsieur Maus gardait le reste à 4 kilomètres de là en attendant que les porteurs reviennent jusque chez lui. » (J. Sak à P. Virion, Elisabethville, 29/05/1920, in ASL A5).

363 J. MAUS, *Une école d'agriculture en forêt équatoriale* [Turin décembre 1925], in « Bulletin salésien » 483 (1926) 86.

364 Briques Kimberley, séchées au soleil, en attendant mieux.

365 *Monographie des Missions...*, p. 16.

366 *Monographie des Missions...*, p. 17.

de novembre 1921.³⁶⁷ A partir du mois de décembre, le père Schillinger, entreprit l'évangélisation des ouvriers et des villages environnants, tandis que monsieur Maus se mettait à créer un jardin potager qui devrait réduire les dépenses de la communauté d'Elisabethville et de son internat à l'école professionnelle.

En 1922, on fit davantage : le jardin potager devint une « ferme-école ». A cet effet, monsieur Maus construisit une quarantaine de huttes nécessaires pour loger les ouvriers qu'on y avait amenés.³⁶⁸ Fin mars 1922, le père Sak fit amener du bétail à La Kafubu, à la grande joie de monsieur Maus content de voir que son domaine se peuplait petit à petit. Mais, en juillet 1922, ce fut la tragédie quand un incendie se déclara dans la tannerie. Les dégâts étaient énormes. Plus d'un aurait laissé tomber les bras, mais pas le père Sak, ni monsieur Maus. Avec l'aide privée et celle du gouvernement, le père Sak réussit à faire reconstruire quelques nouvelles classes. Puis on ajouta une grande étable et une laiterie.³⁶⁹ En novembre 1923 arrivèrent encore 100 vaches laitières et le Père Sak conçut le projet de produire du beurre.³⁷⁰ Peu à peu, la ferme devenait une entreprise agro-industrielle.

Après six ans de dur travail³⁷¹, monsieur Maus partit en Europe pour son deuxième congé. Parti en octobre 1925, il ne rentrera

³⁶⁷ Fait amusant qui eut lieu dans cette période : monsieur Maus fut pris d'une crise de malaria et on envoya un boy à la maison d'Elisabethville pour chercher la quinine qui manquait. Celui-ci revint avec une bonne provision, mais monsieur Maus, ayant pris cette quinine, ne guérissait toujours pas. Au contraire, il se sentait tellement malade qu'on dut le transporter à l'hôpital en ville, avec 40° de fièvre. On s'intéressa à la poudre devenue suspecte. En effet, après un examen chimique effectué par le docteur, on constata que c'était de la farine ! Heureusement pour lui, au bout de trois semaines, il put quitter l'hôpital bien guéri (l'épisode est raconté par le père Frans LEHAEN, *La Kafubu 1921-1936*, in « Echo des Missions », N° spécial de 1937, p. 18).

³⁶⁸ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 331.

³⁶⁹ *Monographie des Missions...*, p. 18.

³⁷⁰ *Monographie des Missions...*, p. 21.

³⁷¹ Le père Lehaen parle d'un four de plusieurs dizaines de milliers de briques cuites pour les constructions par monsieur Maus (*La Kafubu 1921-1936*), in *Echo des Missions...*, N° spécial de 1937, p. 19).

que six mois plus tard.³⁷² Entre temps, pendant son long séjour en Europe, en décembre 1925, il put exposer sa belle expérience à La Kafubu à la rédaction du « Bulletin salésien ». Son récit dut susciter beaucoup d'intérêt chez le rédacteur en chef, le père Auffray, qui le reprit sous la forme d'un long reportage de six pages, avec quelques photos.³⁷³ Monsieur Maus parlait avec enthousiasme de ses expériences dans les divers domaines :

« Aujourd'hui (fin 1925), sur les 3.200 hectares concédés, 60 hectares sont non seulement défrichés mais entièrement en rapport. Terre dure que sont sans cesse employées à retourner une charrue tracteur Fiat mécanique, à trois socs, et deux autres charrues sud-africaines, à un et deux socs, tirées par trois et quatre paires de forts bœufs. [...]

Notre verger prend 6 hectares. Il a beaucoup plus de cachet et de grâce que nos pauvres jardins d'Europe. Si vous venez nous voir, je vous promènerai émerveillés entre 500 orangers, 4.000 pieds d'ananas, 600 bananiers, 350 manguiers – dont le beau fruit juteux, au parfum d'essence de térébenthine, n'inquiète qu'une première fois ; on en raffole ensuite, - 400 papayers (grand tronc cylindrique, bouquet de larges feuilles palmées au sommet et, à la naissance de ces feuilles, d'énormes fruits (2 et 3 kilos), forme et goût de nos pastèques. J'ai aussi planté 50 citronniers, mais assez loin de là, bien à part. On sait qu'ils font trop facilement ménage avec les orangers et que le résultat est plutôt aigre. [...]

Cette année, 25 hectares étaient en maïs, culture à intensifier encore : la farine jaune et la polenta étant ici à la base de toute l'alimentation. La patate douce, juteuse, sucrée, le goût d'une pomme de terre gelée dans la bouche, occupait 10 hectares. »³⁷⁴

Il eut l'astuce de faire une bonne publicité pour le Congo et de conclure son exposé avec un appel pathétique de le suivre vers son

³⁷² D'après la Chronique du Collège Saint-François de Sales (10/10/1925) : « Mr Maus et J. Holzinger retournèrent en Europe via Beira – Gênes – Turin. », in *ASL Chroniques*.

³⁷³ J. MAUS, *Une école d'agriculture...*, in « Bulletin salésien » 483 (1926) 85-90. Le texte a été rédigé à Turin en décembre 1925.

³⁷⁴ J. MAUS, *ibid.*, p. 86. De 1925 à 1928, deux aspirants ou postulants ont donc passé leur temps de probation à La Kafubu, sous la direction de monsieur Maus. Mgr Sak exprimait sa satisfaction au sujet des deux jeunes agronomes dans une lettre au provincial de Belgique, n'hésitant pas à les recommander pour l'entrée au noviciat (La Kafubu, 5/10/1928, in *ASL Tielens*).

pays de mission, car, disait-il, c'était bien mieux au Congo qu'en Belgique !

« Ici l'on gèle, l'on vous ennue avec un tas de formalités, il faut à chaque moment surveiller ses poches et par surcroît voyager [en train] avec des gens qui se comportent comme ne le ferait pas le dernier noir katangais. Là-bas, c'est le soleil et la liberté, la vie pénible sans doute, mais large et féconde. Et quand on y est pour l'amour de Dieu, c'est sûrement le paradis par delà la terre. Vive donc le Congo ! Qui s'embarque avec moi ? »³⁷⁵

Monsieur Maus, tour à tour éleveur, arboriste³⁷⁶ et agronome qui s'y connaissait en cultures extensives et maraîchères, ne pouvait pas continuer à faire ce travail tout seul. Heureusement, deux « aspirants coadjuteurs », monsieur Tielens et monsieur Wetzels, formés pour l'agriculture et l'arboriculture à Hechtel, étaient venus l'épauler. A leur sujet, il exprimait sa grande satisfaction en disant qu'il s'agissait de deux candidats « aussi dévoués et intelligents que solides ».³⁷⁷ Il espérait sans doute que d'autres coadjuteurs encore suivraient leurs traces. L'avenir de l'école d'agriculture semblait un moment radieux.

Mais, lorsqu'au lendemain de sa nomination en 1925 comme préfet apostolique du Haut-Luapula (ou Luapula Supérieur), Mgr Sak fixa la résidence de sa préfecture à La Kafubu, il avait en fait déjà conçu un projet plus ambitieux : le transfert de l'école professionnelle d'Elisabethville. Cette école supplantera l'école agricole qui, par ailleurs, connaissait de grandes difficultés.³⁷⁸ L'expansion sub-

³⁷⁵ *Ibidem*, p. 90.

³⁷⁶ Soit dit en passant : monsieur Joseph avait déjà manifesté son amour pour la nature pendant son voyage de l'Afrique du Sud vers le Congo. Il trouvait qu'il était urgent de planter plus d'arbres dans les pays qu'on venait de traverser pour avoir plus d'ombre et diminuer la chaleur. A peine arrivé au Congo, il se mit à observer le chant des divers oiseaux, etc.

³⁷⁷ J. MAUS, *Une école d'agriculture...*, in « Bulletin salésien » 483 (1926) 89.

³⁷⁸ La vente des produits en ville fut un échec par manque de revendeurs dont le bénéfice était trop réduit ; puis il y eut une mortalité excessive du bétail. Mgr soupçonnait une cause criminelle. On ne donnera plus d'enseignement théorique à partir de 1927 et l'école deviendra une simple ferme pour la subsistance de l'école et de la mission de La Kafubu (cf. aussi L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 330-333).

séquence des œuvres de la préfecture, sur l'initiative de Mgr Sak, entraîna un tournant dans la vie de notre confrère Joseph. Son travail principal sera désormais autre que celui de fermier ou préposé à la ferme³⁷⁹ : fabriquer des briques en masse (trois millions pour les constructions de La Kafubu) à fournir aux maçons sous les ordres de monsieur Quinto Rivera, constructeur d'Elisabethville et grand ami de Mgr Sak et des Salésiens.³⁸⁰ Les constructions se suivirent l'une après l'autre : d'abord une nouvelle église³⁸¹ ainsi qu'une nouvelle maison d'habitation pour les confrères, puis un vaste complexe d'ateliers et classes.³⁸² Comme on constata que l'église qu'on venait de construire était devenue trop petite pour contenir tout ce monde, il fallait en construire une nouvelle bien plus vaste. Dès que les travaux à l'école étaient terminés, on entama donc la construction d'une grande église dont la première pierre fut posée le 7 juin 1930. Entre-temps, à Kambikila aussi, on était en train de construire une nouvelle église en briques cuites, qu'on voulait également couverte de tôles. Elle fut inaugurée à la date du 19 décembre 1929.³⁸³

Quant à l'école agricole, bien qu'elle existait toujours en 1929, elle était en déclin. D'ailleurs, depuis 1927, toute l'attention était allée à l'école professionnelle qui venait de s'implanter à La Kafubu. Aussi, le « chargé des travaux » à La Kafubu, monsieur Maus, était vraiment surmené. Mgr Sak attendait le retour du coadjuteur, monsieur Julien Tielens, pour relancer l'école agricole en réintroduisant les cours théoriques.³⁸⁴ Il n'en sera rien car, au bout

³⁷⁹ Dans les rendements de compte sur le personnel, faits aux supérieurs de la congrégation salésienne, on a continué à le citer comme « fermier », « préposé à la ferme » entre 1928 et 1930. En 1931, on le cite comme préposé à « l'économat » (*Rendiconto...*, in ASL A 105).

³⁸⁰ F. LEHAEN, *Kafubu...*, in J. SAK, *Monographie des Missions...*, N° spécial de 1937, p. 20.

³⁸¹ L'église fut inaugurée le 19 août 1926, destinée aux ouvriers et bientôt aux premiers élèves de l'école professionnelle qui vinrent s'établir à La Kafubu, dès l'année scolaire 1926-1927.

³⁸² Ces travaux débutèrent le 5 mai 1927.

³⁸³ L. VERBEEK, pp. 162-163.

³⁸⁴ J. SAK, Rapport de l'année scolaire 1928-1929 : « Les élèves agricoles ont naturellement souffert de la situation qui exigeait que toute la main-d'œuvre fût portée vers les travaux de construction. Beaucoup se sont lassés et ont déserté. Il faut donc compter avec l'élément nouveau. On leur apprendra à lire et à écrire, à

d'un temps, l'école agricole ne semblait plus être une priorité pour Mgr Sak. Dès qu'il disposait d'une école professionnelle bien équipée, il se contenta à partir de 1930 d'une ferme sans école qui produise suffisamment pour l'entretien de sa préfecture. Ce sera monsieur Tielens qui s'en occupera principalement et monsieur Maus se concentrera sur les constructions, principalement la fabrication des briques.

Une fois terminés les grands travaux à La Kafubu, monsieur Maus devait aller construire au poste de mission de Kakyelo où il y arriva en août 1933. Aussitôt, il fit cuire des briques pour une chapelle qui sera inaugurée le 25 mars 1934. Ensuite, encore en briques, il lui fallut construire la maison destinée aux sœurs salésiennes. Enfin, il lui restait à construire, en pisé, une école pour filles. Ayant fini ce travail, il quitta Kakyelo en décembre 1935 pour rentrer au « fief » de La Kafubu.³⁸⁵

Une année plus tard, en 1936, il put y fêter le jubilé d'argent de l'œuvre salésienne au Congo belge avec ses cinq co-équipiers de 1911. Les confrères du Congo étaient heureux de les voir encore tous vivants et on prit une photo pour immortaliser l'événement. Les six s'étaient assis de la même manière qu'ils l'avaient été sur la photo tirée à leur départ de Liège en 1911. D'après un témoin de l'époque, on s'inquiétait de savoir qui serait le premier d'entre eux à mourir. Ce devait être notre monsieur Maus qui, comme on le voit déjà bien sur

calculer. Puis recommenceront les cours théoriques qui seront faits par M. Tielens qui sera rentré de Belgique vers fin janvier [1930 ?]. Ce jeune religieux est diplômé des cours agricoles d'une vraie école agréée par le Gouvernement, tant pour l'arboriculture que pour les cultures maraîchères... Dès le retour de M. Tielens, il nous sera aussi plus facile de diviser le travail. Actuellement le frère M. Joseph Maus qui était chargé des travaux était vraiment surmené. Je suis persuadé qu'à eux deux l'école va reprendre sa marche ascendante vers le progrès et que nous pourrons de nouveau comme auparavant être assurés du succès.» (ASL A112/8 *Rapports scolaires annuels*).

³⁸⁵ Chronique de Kakyelo, cahier 1, in ASL *Chroniques* : « A mi-route de Kabinda à Sakania 2 camions se croisent, l'un direction Sakania, transportant les pères Neyens et Van Aelbroeck, désignés pour l'école d'Elisabethville ; l'autre, direction Kabinda : le Père Noël et Mr. Maus. » (19/08/1933) ; « Monsieur Maus nous quitte pour la Kafubu » (décembre 1935).

la photo de 1936, montrait le plus les signes de l'usure et du vieillissement.³⁸⁶

Vers la fin de l'année 1936, il prit pour la dernière fois un congé en Europe³⁸⁷ où il put jouir de l'hospitalité de la maison de Liège.³⁸⁸ A son retour au Congo, après plus de six mois de vacances, il resta encore un bref temps à Kakyelo, puis rentra à La Kafubu dès le 20 décembre 1937. Malheureusement, nous n'avons rien pu trouver sur son évolution dans la période 1937-1943.³⁸⁹

La mission de Mokambo, la dernière à avoir été lancée par Mgr Sak, débuta en juin 1943 avec deux « fondateurs » : le père Antoine van der Linden et monsieur Joseph Maus.³⁹⁰ Pour monsieur Maus, ce sera la dernière « mission » de sa vie.

Dès le 9 juillet, il se mit à construire une petite maison d'habitation, provisoire, pour la communauté, très réduite, de deux confrères. C'était à proximité de l'emplacement choisi pour le nouveau poste de mission. Un fait étonna tout le monde : la construction avançait en un temps record. Deux semaines plus tard, le 24 juillet, on put déjà s'y installer et le 26 juillet, monsieur Maus posa la première pierre de l'habitation définitive de la communauté salésienne. Le 11 août, il commença les travaux de construction de la première chapelle provisoire en briques sèches où, dès le 20 août, on put célébrer une première messe. Le 12 septembre, le toit était sur la maison de la communauté salésienne et, le 1^{er} octobre, le directeur

³⁸⁶ R.-M. Picron, dans la lettre mortuaire. Notons que le père Picron est arrivé au Congo en 1933 et qu'il a sans doute assisté à ce jubilé.

³⁸⁷ Plus précisément : du 23 septembre 1936 jusqu'au 29 avril 1937.

³⁸⁸ A son retour, monsieur Maus adressa une lettre de remerciement au directeur de l'Institut Saint-Jean Berchmans de Liège, : « Je vous envoie cette petite lettre pour vous remercier de votre bonne hospitalité pendant mon séjour en Belgique. » (J. MAUS, lettre, Kakyelo, 15/06/1937, in « L'Ami des Anciens » 242 (1937) 265).

³⁸⁹ D'après l'annuaire (*Elenco*) de la congrégation, monsieur Maus se trouvait encore à Kakyelo pendant l'année 1938, mais cela reste à vérifier. En 1939, son nom a été inscrit à la mission de La Kafubu à laquelle était rattachée la ferme. Puis, à partir de 1940, dans l'annuaire, on ne distingue plus entre La Kafubu-école et La Kafubu-Mission.

³⁹⁰ Les deux confrères arrivèrent au mois de juillet mais, déjà au mois d'août, le père van der Linden sera remplacé par le père Mathias qui deviendra officiellement le premier directeur de Mokambo (L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*p. 191).

déménagea de la maison provisoire à la maison définitive où il put occuper une chambre et un bureau spacieux et bien éclairé. Dès le 1^{er} novembre, un petit terrain de football fut encore aménagé pour les enfants de l'école primaire qui avait débuté en octobre. Le travail pastoral pouvait s'organiser...

La nouvelle année 1944 s'annonça donc très prometteuse à Mokambo, mais son pionnier, monsieur Maus, le constructeur qu'on croyait infatigable, s'était complètement consumé. Le 17 avril 1944, épuisé par le travail incessant, car depuis huit ans il n'avait plus connu de vacances en Europe, vu que c'était la guerre³⁹¹, il fut transporté à l'hôpital d'Elisabethville.³⁹² Les médecins découvrirent un cancer à l'estomac. Devant ce mal implacable, notre confrère insista pour revenir à La Kafubu. Peut-être espérait-il une guérison contre toute espérance, ou était-ce pour terminer au moins ses jours parmi ses chers ouvriers ?

Tout alla très vite. Quand sa fin approcha, il eut des mots où la belle humeur le disputait à l'illusion. Bien qu'ayant plus de 70 ans, il trouvait qu'il était trop jeune pour mourir, surtout qu'il aurait pu travailler encore pendant 10 ans !

Les derniers sacrements que le père Arnold Smeets lui conféra le 21 juin et les prières de ses confrères de La Kafubu adoucèrent ses atroces souffrances. Il fut appelé au repos éternel le 22 juin 1944, à La Kafubu, le poste dont il avait été le vrai pionnier.³⁹³ En son honneur, Mgr Sak décida de mettre la nouvelle mission de Mokambo

³⁹¹ Pendant la guerre 1940-1944, les missionnaires au Congo n'ont pu rentrer chez eux pour aller en vacances, ce qui a causé plus d'un cas d'épuisement chez les confrères. Mgr Sak écrivit à ce propos : « Il y a tant besoin de relève, tous sont épuisés ici ; ceux d'Elisabethville [du Collège, payés par le Gouvernement] vont au Cap, eux ; mais les missionnaires : pas moyen ! » (écrit sur une carte postale envoyée à la fin de la guerre au provincial de Belgique, le père Jules Moermans, La Kafubu, 23/12/1944, in ASL A5 *Correspondances*).

³⁹² Faits racontés dans une brochure de 19 pages dactylographiées (format A5), in ASL *Mokambo*, intitulée : *L'histoire de Mokambo*, rédigée en 1980, pp. 3-4.

³⁹³ Cf. *La Chronique de La Kafubu*, 22/06/1944 : « décédé après courte maladie à La Kafubu, assisté du père supérieur Smeets et des confrères » (in ASL *Chroniques*)

sous le patronage de Saint Joseph.³⁹⁴ L'humble Joseph Maus, l'aîné du groupe des six pionniers, était ainsi immortalisé.

B. Personnalité et figure spirituelle

D'après le père Picron, monsieur Maus, a gardé toute sa vie, l'« humeur gouailleuse du gamin liégeois ».³⁹⁵ Cette affirmation trouve une confirmation chez un deuxième témoin, le père Lambert Dumont, qui a retenu de lui qu'il avait le caractère typique du Liégeois : accueillant, joyeux et chantant, avec un franc-parler, mais respectueux et délicat. Seulement, quand on l'attaquait, il devenait comme un coq.³⁹⁶

Arrivé au Congo, il s'est montré heureux de remplir tous les services qu'on lui a confiés ou demandés, même quand il n'avait pas une préparation spécifique pour tel ou tel travail.³⁹⁷ De l'avis de ses supérieurs qui l'avaient connu en Europe, il était un homme d'une serviabilité extraordinaire.³⁹⁸ Il s'était déjà habitué à ce mode de vie en Belgique et en Suisse. C'est ainsi qu'il a été, tour à tour, boulanger, jardinier, fermier, cordonnier, économe faisant les achats

³⁹⁴ Dans une communication de Mgr Sak, par carte postale, au provincial de Belgique, le père Jules Moermans : « Le brave Joseph Maus nous a quittés pour le ciel, il a travaillé jusqu'au dernier moment ; il nous a laissé comme dernier travail la nouvelle Mission de Mokambo ; aussi nous l'avons appelée : *Mission St Joseph*. » (La Kafubu, 23/12/1944, in ASL A5 *Correspondances*).

³⁹⁵ Lettre mortuaire, in ASL *Maus*.

³⁹⁶ Témoignage oral du père Lambert Dumont.

³⁹⁷ Il était cependant boulanger de métier et s'y connaissait dans le domaine agricole, comme on peut le constater dans l'article annexe où il s'appelle : « un humble catéchiste-fermier », in J. MAUS, *Une école d'agriculture...*, in « Bulletin salésien » 483 (1926) 85.

³⁹⁸ Dans une annotation du directeur général du ministère des colonies, Edouard Kervyn, en marge d'une lettre du ministre à don Scaloni, il est écrit que monsieur Maus était (comme il l'avait probablement entendu de don Scaloni) : « un boulanger-cultivateur factotum extraordinaire » (lettre, Bruxelles, 12/04/1911, in ASL B14 *Documents Ministère Affaires Etrangères*).

et les courses en ville.³⁹⁹ Il a aussi été assistant et maître d'école en guise de suppléance.

Plus tard, il fut briquetier et même constructeur.⁴⁰⁰ Dès que Mgr Sak ouvrit ses premiers postes de Mission, monsieur Maus l'accompagna pour y établir les premières constructions avec une main d'œuvre improvisée dont il était le chef. Des termitières géantes ont fondu dans les presses d'où sont sorties des briques par millions. C'était un « travail ingrat » comme l'a dit Mgr Sak qui ne cachait pas son admiration pour ce confrère, « chef de nos maisons » qui se « dévouait » sans compter pour faire surgir les premiers bâtiments en dur dans les différents postes mission.⁴⁰¹

Il a été présent partout où il fallait commencer une œuvre, suppléer une absence, compléter le travail des autres. Il a dû vivre et travailler tout seul à Kinياما quand le Père Mariage fut atteint par l'hématurie, et à La Kafubu, au moins dans un premier temps. Ces deux faits prouvent déjà de quelle trempe était cet homme : solide et fiable, jusqu'à rester bon religieux même sans le soutien d'une communauté. Comme l'a écrit quelqu'un après son décès : « C'était un homme d'obéissance qui s'était offert à Dieu [durant] toute sa vie ». ⁴⁰² Tel semble bien être le secret de sa joie et de sa sérénité constantes.⁴⁰³

³⁹⁹ Tardivement (à 38 ans) il dut apprendre à rouler à vélo, d'après ce que le père Mariage nous raconte : « Mr Maus était fort raide. Suite à une opération de hernie, il avait beaucoup de difficultés pour monter [sur le vélo], et comme il n'avait pas de goût pour cet engin, il lui a fallu très longtemps avant de pouvoir faire sa première promenade. » (*Notes du père Mariage*, Cahier 1, in ASL A1 *Récits...*).

⁴⁰⁰ Dans le brouillon de la lettre mortuaire (ASL Maus).

⁴⁰¹ « C'est le coadjuteur M. Maus qui s'est dévoué à ce travail ingrat... » (J. Sak à Ricaldone, Elisabethville, 14/11/1922, p. 7, in ASL B7 *Copies archives salésiennes de Rome*) ; « M. Maus [...] reconnu briquetier en chef de nos maisons, va se dévouer pour hâter les premières constructions. » (*Monographie des Missions...*, avril 1921).

⁴⁰² Rédacteur du bulletin *Don Bosco Shinwe*, *Kufwa kwa Bwana Joseph Maus, salésien*, in « *Don Bosco Shinwe* » 66 (1944) 508.

⁴⁰³ Significative aussi cette phrase dans l'article qui porte son nom : «... Là-bas [= au Congo], c'est [...] la vie pénible sans doute, mais large et féconde. Et quand on y est pour l'amour de Dieu, c'est sûrement le Paradis par delà la terre. Vive donc,

Jeune apprenti, il s'était passionné pour les questions sociales. Il aurait voulu donner sa vie à la cause ouvrière par l'action sociale, mais sa formation était trop limitée car il n'avait pas fait d'études secondaires.⁴⁰⁴ Ce qui est sûr, c'est qu'il est sorti de la jeune « démocratie chrétienne » de Liège, un mouvement sociopolitique combatif qui voulait renouveler la politique des chrétiens belges, restée en arrière par rapport au socialisme et au communisme. S'ils proposaient toujours un message d'amour à la place de la haine qui s'amplifiait autour d'eux, ils préconisaient un amour basé sur une vraie justice. Mais, d'après le père Picron, monsieur Maus, arrivé au Congo, n'a plus jamais parlé ou discuté de la question sociale. Il a seulement donné « une réponse muette » au problème social du Congo: celle du « don total de sa vie », convaincu que le bon exemple vaut bien mieux que mille discours. Il aimait le progrès en faveur du peuple congolais, mais la première chose à faire était, selon lui, de travailler durement en montrant que tout développement agricole ou industriel est le fruit de grands efforts personnels et collectifs.⁴⁰⁵ C'est pourquoi, d'après le père Picron, l'épithète à graver sur la tombe du coadjuteur monsieur Joseph Maus, aurait pu être : « La première vertu du salésien est le travail. » Dans ce sens, il a pleinement vécu la noble vocation de coadjuteur salésien telle qu'elle a été rêvée par don Bosco. Bien qu'il se soit appelé « humble catéchiste-fermier »⁴⁰⁶, son apostolat n'a pas été celui de la parole, mais presque uniquement celui du bon exemple dans une vie partagée avec les villageois, avec des chrétiens néophytes, voire même avec ceux qui n'étaient ni catholiques, ni chrétiens et qui avaient certainement tous des yeux pour voir.

le Congo ! Qui s'embarque avec moi ? » : J. MAUS, *Une école d'agriculture...*, in « Bulletin salésien » (français), 483 (1926) 90.

⁴⁰⁴ Lettre de R.-M. Picron à L. Verbeek, Jette, 22/10/1973, in ASL B26 *Histoire du diocèse de Sakania*.

⁴⁰⁵ Malgré la fatigue liée à un travail épuisant (tel que la fabrication de briques et les constructions), il n'a pris que trois congés pendant les trente-trois ans de labeur au Congo : la première fois, en juillet 1919 (pendant 6 mois) après presque huit ans de travail ; une deuxième fois, en octobre 1925 (pendant 6 mois) après 6 ans de travail ; et une dernière fois, en septembre 1936 (pendant 7 mois) après 11 ans de travail (cf. fiche personnelle, in ASL *Joseph Maus*).

⁴⁰⁶ « Je ne suis qu'un simple humble catéchiste-fermier au pays noir. » : J. MAUS, *Une école d'agriculture...*, in « Bulletin salésien » (français), 483 (1926) 85.

Néanmoins, « les gens s'attachaient profondément à cet homme vigoureux, bon sans faiblesse, qui toujours payait de sa personne. »⁴⁰⁷ Avec ses ouvriers, il avait cette grande qualité de la maîtrise de soi qui lui assurait un ascendant sur eux. Au Congo, où le climat, la fatigue, les maladies endémiques fatiguent vite le système nerveux et poussent parfois à la colère et à la violence, monsieur Maus, dans les contrariétés, s'écartait un moment et, le calme retrouvé, il revenait auprès de ses ouvriers. Lors des éloges funèbres, l'un ou l'autre, par des expressions simples mais lourdes de sens, a dit : « il ne se fâchait jamais », « il ne nous frappait jamais ». ⁴⁰⁸

Les deux derniers mois de sa vie ont aussi été édifiants. Selon un témoin, il ne se plaignait pas, alors qu'il en endurait les douleurs insupportables causées par le cancer qui le rongait. Il priait beaucoup et encourageait les autres qui venaient le visiter. D'ailleurs, quand on l'a administré, il a encore eu la délicatesse de remercier tous ceux qui étaient venus lui rendre visite.⁴⁰⁹ A juste titre, le provincial de Belgrade put écrire aux confrères de sa province :

« Le bon Dieu a demandé, au cours de ces années de guerre, le Sacrifice suprême à deux chers et regrettés confrères-coadjuteurs : Mrs Neyens et Maus. Il se sont joints à Don Scaloni [...] et du haut du ciel, ils continuent à vous aider dans le travail d'apostolat et d'évangélisation sur la belle terre katangaise. »⁴¹⁰

La reconnaissance pour ses mérites civils s'est exprimée par les décorations qu'il a reçues : celle de Chevalier de l'Ordre de Léopold II, la médaille d'or de l'Ordre royal du Lion, l'Etoile de service avec quatre raies.⁴¹¹

⁴⁰⁷ Ibidem.

⁴⁰⁸ Notons que dans le brouillon de la lettre mortuaire figurait l'expression : « il ne se fâchait jamais », mais dans le texte final, on a modifié le texte : « il ne nous frappait jamais ». Peut-être a-t-on pris en considération qu'il est très difficile de ne jamais se fâcher !

⁴⁰⁹ Ibidem.

⁴¹⁰ Copie de sa lettre circulaire « Mes bien chers confrères », Woluwe-Saint-Pierre, 12/08/1945, in ASL A5 *Correspondances*.

⁴¹¹ In ASL Maus.

C. Documents

1. La Ferme Don Bosco de La Kafubu en 1926⁴¹²

Une école d'agriculture en forêt équatoriale.

*La Ferme D. Bosco sur la rivière Kafubu au Katanga
(Congo Belge)*

Une histoire du lointain Katanga d'où je viens ? - J'en sais trop. - Celle que je sais le mieux ? - La mienne évidemment. Mais pourra-t-elle intéresser : je ne suis qu'un simple humble catéchiste-fermier au pays noir ? - Peut-être tout de même. Le *Bulletin* a un public si varié ! Et puis vraiment elle mérite d'être contée l'histoire de notre *Ferme-Ecole de la Kafubu*. Le P. Auffray lui-même, qui vient cependant de faire connaître de façon si vivante nos efforts ici depuis 16 ans⁴¹³, n'a peut-être pas suffisamment insisté sur la Kafubu - faute de place sans doute. - Il est [un] brave homme ; il ne m'en voudra pas de la compléter.

Une œuvre nécessaire

Quand nous partîmes pour le Katanga, en 1911, trois prêtres et trois coadjuteurs, nous n'avions d'autre programme que de créer, à Elisabethville, la capitale, une école primaire pour blancs et noirs et des ateliers pour indigènes. Mais nécessairement, dans la logique des choses, la colonie agricole devait suivre, parce que nous étions

⁴¹² L'article *La Ferme D. Bosco sur la rivière Kafubu au Katanga (Congo Belge)* fut publié sous la rubrique *Nouvelles de nos Missionnaires*, in « *Bulletin salésien* » (français) 48/483 (1926) 85-90. Rédigé dans le style littéraire typique du père Auffray, l'article rapporte apparemment les réponses données par monsieur Maus, lors d'une interview à bâtons rompus. C'est un long récit sur les activités organisées à La Kafubu.

⁴¹³ Le livre auquel fait allusion cette phrase est intitulé *En pleine brousse équatoriale*. Rédigé par le salésien français, Augustin Auffray, il fut publié en 1926 par la « Société Internationale d'Éditions » (SEI). Orné de 90 illustrations, et illustré de 3 cartes géographiques, dès 1926, il était en vente à la Procure des Missions de Don Bosco à Paris. Très probablement, le livre était sous presse avant l'interview de monsieur Maus et il est presque certain que le père Auffray ait voulu profiter de la publication de l'article sur la ferme de La Kafubu pour faire la publicité de son propre livre.

Salésiens de Don Bosco, parce que nous ne pouvions pas rester à jamais tributaires du marché d'Elisabethville, et continuer à nourrir nos enfants en payant le litre de lait 4 francs, un œuf 2 francs, un kilo de farine de maïs 1 fr. 50, et le reste à l'avenant, et parce que, enfin, former de bons ouvriers mécaniciens, forgerons, menuisiers, tailleurs, cordonniers, relieurs, c'est fort bien, mais il faut que tout ce monde-là mange. Or,

*Sans le paysan, auraient-ils du pain ?
C'est avec le blé qu'on fait la farine
L'homme et ses enfants, tous mourraient de faim.
Si dans la vallée ou sur la colline,
On ne labourait et soir et matin.*⁴¹⁴

Ce n'est pas seulement au pays de Sully⁴¹⁵ que « Labourage et pâturage sont les deux mamelles indispensables ».

Or le noir, en bon fils d'Adam resté à l'état de nature, n'est pas plus paysan qu'ouvrier : il est essentiellement paresseux. Dans la brousse, tout son travail consiste à faire juste l'essentiel pour ne pas mourir de faim, et encore si la saison est bonne. Au milieu de la saison sèche (vers juin-juillet) il coupera des branches d'arbres dans la forêt, les étendra sur le petit coin de terre qu'il s'est choisi, y mettra le feu et reprendra placidement sa pipe et son demi-sommeil dans l'ombre de sa hutte. Aux premières pluies, vers novembre, la femme,

⁴¹⁴ Jean Aicard (1848-1921), élu à l'Académie française comme successeur de François COPPÉE, était poète, romancier, et auteur dramatique. Né à Toulon, le 4 février 1848, il était resté profondément marqué par son enfance méridionale. Dans ses vers, il se fit le chantre de la Provence. Inspiré par Lamartine, une continuité a existé de Coppée à Jean Aicard qui étaient les deux poètes contemporains les plus populaires de France.

⁴¹⁵ L'expression « au pays de Sully » se réfère à la France. Quand le Roi Henri IV voulut relever la situation économique-financière de la France, il fut principalement secondé par un conseiller précieux, Sully (1559-1641). Son vrai nom était Maximilien de Béthune, baron de Rosny (né à Rosny-sur-Seine). Ce dernier conseilla au Roi d'accroître les ressources du Royaume en favorisant avant tout l'agriculture. Sully, convaincu que l'agriculture était la vraie richesse de la France, forgea alors la formule "*Labourage et pâturage sont les deux mamelles qui nourrissent la France, les vraies mines et trésors du Pérou*". Ce fut, paraît-il, un homme efficace qui fit assécher des marais, favorisa de nouvelles cultures, et construisit des routes bordées d'arbres et de canaux.

son dernier négrillon accroché aux épaules, s'en ira gratter quelque peu le sol couvert de cendre avec une petite houe de cuivre – le cuivre est partout dans cette partie du Congo et les indigènes savent depuis longtemps tirer parti d'un minerai presque pur – , elle y sèmera un peu de sorgho, de maïs ou de patates que ses plus grands enfants devront défendre ensuite, à grands cris, contre tous les habitants de la forêt, surtout singes et oiseaux de toutes tailles, pigeons verts, faisans bleus ou rouges, pintades, etc... Et c'est tout.

Le P. Sak comprit tout de suite qu'il y avait là aussi toute une éducation à faire. D'ailleurs la route était déjà tracée par les P.P. Bénédictins⁴¹⁶, et le Comité spécial du Katanga.⁴¹⁷ Mais il fallait d'abord parer au plus pressé et faire ce pourquoi nous étions venus. L'installation de nos ateliers nous demanda deux ans et la guerre ne nous laissa ensuite de personnel, de ressources et de loisirs que pour créer ici et là des postes de mission moins exigeants.

On attendit.

⁴¹⁶ Spécialement à Kansenia : « Kansenia serait désormais, en ordre principal, un poste de culture et d'élevage destiné à faire vivre toute la mission. [...] La ferme continua à se développer ; un nouveau canal, amenant l'eau de la Pande, améliora l'irrigation des vergers et potagers ; la production de fruits s'intensifia ; la route vers la gare fut aménagée par la construction d'une série de ponts, qui permirent d'en atténuer les pentes et d'en faciliter l'accès au charroi et aux automobiles. » (P. LEGRAND - B. THOREAU, *Les Bénédictins au Katanga...*, p. 122). Plus en détail : « Fin 1920, le total des cultures alimentaires s'élevait à environ 225 hectares ; le cheptel comprenait 360 bêtes à cornes et 300 têtes de petit bétail. Un essai de culture de froment avait été tenté sur une étendue de 10 hectares avec des semences fournies par les Pères Blancs du Tanganika. La récolte fut estimée à 1.0000 kilos par hectare, mais une tentative ultérieure fut moins heureuse. « Le champ entier, atteint par la rouille, ne donna aucun rapport. Le champ de caféiers fut également atteint par la maladie ; celle-ci était provoquée par un parasite. [...] Les baies ne produisaient plus de graines ; aussi tous les arbres durent-ils être supprimés » (*ibid.*, n. 1).

⁴¹⁷ Cette société a aussi été à la base du colonat agricole : cf. B. Jewsiewicki, *Le Colonat Agricole Européen au Congo-Belge, 1910-1960: Questions Politiques et Economiques*, in « The Journal of African History », Vol. 20, No. 4, *White Presence and Power in Africa* (1979), pp. 559-571.

Un domaine de 2.300 hectares. - La recherche de l'emplacement. - La lutte contre la forêt. - La première éclaircie. - Une route, un pont, un canal

Un soir de mars de 1921, le P. Sak étalant devant moi une carte de la région, me montra un large coin de forêt sur les bords de la grosse rivière *Kafubu*, à 19 kilomètres d'Elisabethville. Le Gouvernement nous offrait là, presque pour rien, 2.300 hectares de terrain.

Merci du cadeau, dis-je. Mais ce n'est pas la brousse, facile à incendier. C'est la grande forêt équatoriale, tout ce coin-là. Et puis la route s'arrête au neuvième kilomètre. Après, à peine un sentier, et la nerveuse *Kafubu* à franchir.

Sans doute, me dit le P. Sak. Mais de la route, le Gouvernement se préoccupe. Pour le reste nous défricherons petit à petit, et nous jetterons un pont sur la rivière. La belle affaire !

Bref, le mardi de Pâques, 4 avril 1921, nous partions tous les deux à bicyclette d'abord, puis à pied à travers les arbres, les lianes et les hautes herbes, les deux bras levés tenant le fusil chargé au-dessus de la tête. Dans l'après-midi nous avons franchi la rivière et, entre deux fourrés, nous montions notre tente.

Après les premiers plans établis, mon supérieur regagna son centre et je me mis à parcourir le pays pour embaucher des ouvriers. Je me reconnais un peu : neuf ans auparavant j'étais venu par-là demander aux chefs nos premiers apprentis noirs. Mon équipe constituée, nous nous mîmes à l'œuvre. On déblaya d'abord dans les arbres ce qu'il fallait pour y installer nos huttes en pisé à chapeau de paille, et la lutte commença avec la forêt.

Lutte terrible. Même après que le feu nous eut débarrassé des herbes et des broussailles, nous nous trouvions en face de géants imposants, ou bien d'arbres moins gros mais à quatre et cinq dans un mètre carré, et serrés ensemble par d'énormes lianes, 65 espèces différentes, *musasse* à sève brune, *mululu* et *mupomdu* au bois rose, presque tous de bois dur, le seul respecté par les termites ou fourmis blanches, avec quelques figuiers aux fruits sans sucre. Avec cela, des instruments rudimentaires, et une bande d'artistes qui me coupaient

les troncs à 0.75, voire un mètre de hauteur, histoire de ne pas se casser les reins.

De son côté, le P. Sak ne perdait pas son temps. A sa demande une équipe de soldats et de prisonniers avaient été mis sur la route, et, au bout de cinq mois, nous étions reliés à Elisabethville par un large chemin sous bois, délicieux, et un pont de rondins était jeté sur la rivière en avant de nous.⁴¹⁸ Il m'expédia aussi de la capitale [de la province, c.-à-d. Elisabethville] un groupe de nos apprentis menuisiers qui m'aidèrent à construire ou à compléter un grand bâtiment à l'usage des missionnaires, la chapelle, des étables pour nos premières bêtes, les paillotes pour les ouvriers dont le nombre allait en augmentant, tout un village en formation. Je m'étais mis moi-même, dès le début, une fois mes noirs lancés à l'assaut de la forêt, à fabriquer des briques et à les échafauder.

Entre temps, M. le gouverneur Lippens voulut bien mettre à notre disposition une arrache-souches mécanique et un tracteur pour le transport des arbres, et le défrichage alla bon train. C'est à ce moment-là également que, pour parer à six mois de saison sèche, et avec l'aide du Comité spécial du Katanga, nous commençâmes le creusement d'un large canal qui pût distribuer, à travers la propriété, les eaux de la Kafubu toute proche. Le canal est aujourd'hui fini. Il a 7 kilomètres de long et 7 m 50 de large sur 7,50 de profondeur à son apogée. Il arrose 200 hectares de terrain.

418 « 23 Juin 1921. Monsieur le Gouverneur Lippens promet de faire construire une route qui nous permettra d'arriver plus facilement à la Ferme-Ecole Kafubu et, dès le lendemain, les prisonniers et la troupe sont au travail. Belle route de 15 mètres de large. La Ferme-Ecole est à 17 kilomètres d'Elisabethville ; cette route nous permettra d'y arriver en 40 minutes. » (*Monographie des Missions...*, p. 16). « 27 août [1921]. Le journal « L'Etoile du Congo » s'étend longuement sur la construction de la Route de la Kafubu et la fondation de la Ferme-Ecole et félicite la Mission Salésienne de sa nouvelle initiative. » (*ibid.*, p. 17).

Une terre dure. - Les premiers fruits. - Une forêt d'oranges. - Un potager européen à l'ombre des bananiers. - Carré de laitues sous les Tropiques. - La culture en grand. - Les fourmis blanches

Aujourd'hui (fin 1925), sur les 3.200 hectares concédés, 60 hectares sont non seulement défrichés mais entièrement en rapport. Terre dure que sont sans cesse employées à retourner une charrue tracteur *Fiat* mécanique, à trois socs, et deux autres charrues sud-africaines, à un et deux socs, tirées par trois et quatre paires de forts bœufs.

Nos premières semailles sérieuses furent faites au début de la saison des pluies ([en] Octobre 1923). Mais nous avons commencé à planter bien avant. Notre verger prend 6 hectares. Il a beaucoup plus de cachet et de grâce que nos pauvres jardins d'Europe. Si vous venez nous voir, je vous promènerai émerveillés entre 500 orangers, 4000 pieds d'ananas, 600 bananiers, 350 manguiers dont le beau fruit juteux, au parfum d'essence de térébenthine, n'inquiète qu'une première fois ; on en raffole ensuite, - 400 papayers (grand tronc cylindrique, bouquet de larges feuilles palmées au sommet et, à la naissance de ces feuilles, d'énormes fruits (2 et 3 kilos), forme et goût de nos pastèques. - J'ai aussi planté 50 citronniers, mais assez loin de là, bien à part. On sait qu'ils font trop facilement ménage avec les orangers et que le résultat est plutôt aigre.

Et les espèces européennes ? Nous avons fait là pas mal d'expériences. Finalement, je me trouve encore à la tête de 24 pommiers et 24 pêchers qui ont résisté. Des poiriers, rien ne reste, pas plus que des 400 pieds de vigne venus de Rhodésie : bois trop doux, immédiatement absorbé par le véritable fléau des *fourmis-blanches*.

Mais l'expérience peut être reprise un peu plus tard, les termites reculant devant nous, de la même façon qu'elles ont abandonné la Rhodésie.

Toutefois il est peu probable qu'on arrive jamais de ce côté-là à des résultats satisfaisants. Il ne faut pas vouloir mieux faire que la bonne Providence. Nos arbres fruitiers ne sont pas là-bas chez eux, et, quoi que nous fassions, ils y sont mal à l'aise. Peu de fruits sur les pommiers et sur les pêchers qui ont résisté, et de très médiocre qualité. Peau trop fine : il leur faut le soleil tempéré de chez nous qui

lentement, à force de caresses répétées, les parfume, les adoucit et les dore. Le terrible soleil africain est trop brutal et trop pressé. Il les dessèche, les brûle, sans les mûrir. Les Pères Blancs du Tanganika, qui ont des grandes plantations de vigne, y récoltent juste leur vin de messe.

En avant du verger, s'étend un *jardin potager* d'un hectare et demi. Nous essayons d'y faire venir un peu de tout : des pommes de terre de Rhodésie ou d'Europe, des choux, voire des petits pois et des haricots qui, bien arrosés, ne demanderaient pas mieux que de naître. Malheureusement les termites, rongant les perches en un rien de temps, mettent plusieurs fois tout par terre. Tous ces légumes européens un peu délicats sont plantés sous des rangées de bananiers dont les larges feuilles tamisent un peu un soleil tombant toujours d'aplomb. J'obtiens même des salades et très tendres et très belles, mais avec une protection encore plus accentuée, sous des nattes de bambous reposant sur pieux de 0 m 70 de hauteur.

Derrière 6 hectares de verger et un potager de 1 hectare et demi, se trouvent encore 52 hectares emblavés. J'y ai semé du blé deux ans de suite. Il est venu très beau, mais la rouille en a mangé les épis. Pourtant la semence venait de l'Afrique centrale, du Tanganika, de chez les Pères Blancs qui ont là-haut des moissons magnifiques, mais dans un terrain sec et pierreux. Le nôtre doit être trop humide. L'avoine apportée d'Europe a levé à peine. Terre trop jeune probablement : expérience à refaire dans quelques années.

Cette année, 25 hectares étaient en maïs, culture à intensifier encore : la farine jaune et la polenta étant ici la base de toute l'alimentation. La patate douce, juteuse, sucrée, le goût d'une pomme de terre gelée dans la bouche occupait 10 hectares. Elle a le gros inconvénient de ne pas se conserver : il faut l'arracher à mesure ; 4 hectares et demi de betteraves, de carottes fourragères et de fausse canne à sucre sont venues à son secours dans l'alimentation de notre nombreux troupeau. - Le reste des 60 hectares est en prairies artificielles, luzerne et *théosante*⁴¹⁹, fourrage à grosse tige dont le lupin et la fève peuvent donner une idée.

⁴¹⁹ Il s'agit probablement de la téosinte, l'ancêtre présumé du maïs ancestral d'Amérique.

Un troupeau de 220 bêtes à corne. - Le Dembo. - La rançon du progrès. - Deux grands ennemis : chique et gall's-illness. - Cowper-Deep et Dipping-tank. - La tsé-tsé

Il faut mettre à part non seulement la camionnette Ford qui assure la liaison de la Ferme avec Elisabethville, mais aussi une mule et 4 ânes du Tanganika qui ont un peu le même emploi. Le cheval ne résiste pas.

Et voici mes 20 bœufs de travail : magnifiques bêtes à grandes cornes, sobres, nerveuses, obtenues par croisement de l'espèce indigène avec une race venue du Sud-Afrique.

A côté d'eux brament ou s'ébattent un magnifique troupeau de 125 vaches dont les deux tiers sont laitières et une moyenne habituelle de 70 à 75 veaux de tout poil.

C'est là le résultat de grands efforts et de gros sacrifices.⁴²⁰ Nous avons commencé avec quelques bêtes du pays et une douzaine de chèvres qui sont allées, depuis, allaiter nos petits noirs de *Kiniama*. Nous ne pouvions pas en rester là. La vache indigène, petite taille, poil ras, grandes cornes, donne tout au plus 3 à 4 litres par jour. Il fallait acclimater de meilleures races laitières. Le gouvernement nous en fournit les moyens à des conditions abordables.

Du premier troupeau reçu avec charge de le rendre en sept ans, les *Southdevon*, grandes rousses du Sud-Afrique, tinrent le coup à merveille et de même les *Shorthorns*, aux longs poils bruns. Mais des 10 *Herscher* anglaises, aucune ne résista et des 40 premières *hollandaises*, 13 seulement me restent. J'ai vu mourir, le même jour, six de mes bêtes que j'ai brûlées dans la forêt.

⁴²⁰ « Fin Mars [1922] : arrivée de nouveau bétail à la Kafubu. Monsieur Maus se rengorge ; son domaine se peuple petit à petit. », écrit le père Saq dans la *Monographie des Missions...*, p. 18 ; « 24 Juillet : incendie de la tannerie à la Ferme-Ecole Don Bosco ; dégâts chiffrés à 22.000 francs ; dure épreuve. [...] Malgré cela, on bâtit à la Kafubu quatre nouvelles classes, une grande étable et la laiterie. Le Gouvernement nous a heureusement bien secourus. » (*ibid.*, p. 18) ; « 14 Novembre 1923. Cette fois, c'est la Kafubu qui est en affaire. Il arrive ce jour, à la Ferme-Ecole, 100 belles vaches laitières. On va se mettre à fabriquer du beurre. » (*ibid.*, p. 21).

Mortes de quoi ? D'une maladie étrange, interne, que le vétérinaire d'Elisabethville appelle *Gall's-Illness* (maladie de la rate) et qui les trousse en quelques jours. Aucune bête atteinte n'a pu être sauvée ni chez nous, ni ailleurs, que je sache.

Les arrivages suivants, installés à la Kafubu au cours de la saison sèche, ont déjà heureusement beaucoup moins souffert que le premier et aujourd'hui l'acclimatation semble être définitive : nous n'avons perdu par la *Gall's-Illness* que deux bêtes sur un troupeau de 225, au cours de cette dernière année. - De bonnes laitières qui donneraient, en Europe, 20 litres de lait et plus par jour, n'en donnent ici qu'une douzaine, c'est vrai. Mais il est juste d'ajouter que le lait est d'un tiers au moins supérieur en crème.

Notre souci est ailleurs. Un féroce ennemi et qui se renouvelle à l'infini nous reste dans la *chique*. - *Pulex penetrans*, - *penetrans*⁴²¹, oh ! Combien ! - C'est, au naturel, un minuscule insecte, rouge ou cuivré, gros comme une tête d'épingle et pendu aux hautes herbes, genre notre rouget. Il s'accroche aux bêtes qui passent, s'enfonce dans la peau au point de ne plus faire qu'un avec elle, s'y gonfle de sang, pond des œufs qui, devenus larves, se nourrissent aux dépens du porteur qui n'est bientôt plus qu'une vaste plaie.

On y pare avec des bains d'arsenic (*Cowper-deep*, du nom de l'inventeur). - Au début, nous faisons cela avec une pompe à bras, d'où temps énorme, dépense considérable, le liquide n'étant pas récupéré, et travail mal fait : il y avait toujours un coin ou l'autre de la bête qui n'était pas touché.

Aujourd'hui tous ces défauts ont disparu avec le *dipping-tank*⁴²². Figurez-vous un grand bassin cimenté de 8 mètres de long, 2 de large et 1,80 de profondeur. D'un côté, à l'entrée, pente abrupte, de l'autre un couloir de 12 mètres également cimenté, en pente douce. Le tout fermé et couvert. Les bêtes poussées en tas, du côté de l'entrée, dans une espèce d'anti-chambre, s'engagent elles-mêmes dans un étroit couloir où elles ne peuvent passer qu'une à une, arrivent devant le côté escarpé de la piscine, tombent ou s'élancent,

421 Participe présent du verbe latin *penetrare* : « qui pénètre ou qui pique ».

422 Terme anglais qui signifie littéralement : bac de trempage.

plongent entièrement par force et relèvent la tête pour nager 6 mètres environ, reprendre pied et aller s'égoutter dans le couloir cimenté d'où l'arsenic revient au réservoir. Un coup de soleil tropical par-là dessus et tous les nids de chiques tombent en écailles.

Le bain est hebdomadaire et obligatoire. Y passent donc non seulement le monde bovidé, mais nos habillés de soie, de soie noire ici, nos 6 chiens de race indécise et même nos 100 poules blanches indigènes qui une à une sont prises par le bec et plongées dans l'eau grise. Le liquide du bassin est renouvelé tous les six mois ; coût : mille francs.

Et la *tsé-tsé* ? La fameuse mouche de la maladie du sommeil ?

Vous savez qu'il en existe deux variétés. La première dont la piqûre donne à l'homme la terrible maladie et qui est commune plus bas, sur le *Luapula*⁴²³, au centre même de notre préfecture apostolique, est presque inconnue dans notre coin.

L'autre aux mêmes grandes ailes fines et croisées en ciseaux, mais légèrement plus longues, pique l'homme aussi et de façon cuisante, nous en savons quelque chose, mais n'occasionne d'accidents graves que chez les animaux. Il y a dix ans, on la trouvait même dans Elisabethville [*sic*], et nos deux premiers bœufs là-bas sont morts de sa piqûre, s'abattant après deux ou trois tours sur eux-mêmes. Aujourd'hui, même à la Kafubu, elle est rare. Elle a suivi dans leur départ vers la forêt impénétrée [*sic*] les grands troupeaux de buffles et d'antilopes sauvages qui forment son plat de résistance et qui sont tellement immunisés qu'elle ne les tue plus. Les seules bêtes que nous ayons perdues ici par elle, ce sont nos premiers chiens, entraînés trop loin avec nous dans une partie de chasse dans la brousse.

Tout le gros bétail est logé dans les étables de 40 à 50 mètres de long : une série de gros pieux très rapprochés liés ensemble à la corde indigène de fibres d'agave et recouverts d'un fin réseau de

⁴²³ La Luapula est une rivière d'Afrique centrale qui sert d'émissaire au lac Bangwelo en Zambie vers le lac Moero en faisant office de frontière entre la Zambie et la République démocratique du Congo (RDC) sur l'essentiel de son cours.

barbelés ; toit de chaume. Les fauves ne peuvent ainsi que tourner autour. La nuit, ils ne s'en font pas faute.

Nos bêtes ne sont là d'ailleurs que la nuit. Le jour, c'est la vie au grand air. Par groupes de 30 à 35, bœufs, vaches et veaux sont conduits aujourd'hui ici, demain là, dans l'immense domaine. Pendant la saison sèche (d'avril à octobre) généralement dans le *dembo*⁴²⁴. C'est une large bande découverte au bord de la Kafubu. Terre d'alluvions très riches, inondées six mois de l'année, et magnifique prairie naturelle le reste du temps. Même en faisant la part du troupeau ambulante, nous trouvons encore à y faucher à la machine sur 12 hectares.

Dès que les pluies inondent le *dembo*, les bêtes passent dans la partie de la forêt non défrichée encore mais déjà plus ou moins déboisée et que le canal permet d'arroser sur plus de 100 hectares.

Chaque groupe est confié à deux noirs, qui font chacun une demi-journée et doivent être présents tous les deux, le matin et le soir, pour la sortie et la rentrée, et la traite.

Le personnel. - Le village salésien. - La vie de famille. - Messe tous les matins. - Musique tous les jours. - Formation intellectuelle et morale des petits et des grands. Les à-côtés de la ferme : un petit séminaire indigène et des postes de mission

Le personnel blanc à la Ferme D. Bosco se compose du Préfet apostolique, Mgr Sak, qui vient de s'y transporter d'Elisabethville, de son secrétaire, le P. Edgard Noël, des Pères De Rosa et Schillinger, d'un coadjuteur salésien, votre serviteur, et de deux aspirants coadjuteurs aussi dévoués et intelligents que solides.⁴²⁵

⁴²⁴ Les «dembo» sont de larges vallées planes, ayant la forme générale d'une raquette, mal drainées, situées en tête des ruisseaux, sans canal d'écoulement bien défini, à l'exception parfois de la partie inférieure. Le sol est généralement argileux, parfois aussi sablonneux. La couche superficielle est alternativement très sèche et inondée.

⁴²⁵ Les messieurs Tielens (arrivé le 28/01/1925) et Wetzels (probablement arrivé à la même date).

Les Pères Noël⁴²⁶ et De Rosa⁴²⁷ sont surtout professeurs au *petit séminaire indigène*. Car nous avons ici, savez-vous, 22 petits latinistes noirs, dont quelques-uns à leur troisième année de latin.⁴²⁸

Le P. Schillinger est le chevalier de la brousse, absent des semaines entières, roulant d'un village à l'autre, capable de prêcher 5 et 6 fois le même jour, créant des postes nouveaux, stimulant ses catéchistes dans les anciens.

Nous logeons tous dans un chalet assez élégant, de 20 mètres de long sur 10 de large et 3,50 de haut. Murs en briques, couverture de tôle ondulée et charpente de fer pour éviter les termites ; véranda tout autour : dix salles : nos chambres et des magasins.

A deux pas de là est la chapelle. Actuellement un long rectangle de 18 m de long sur 4 de large. Nous sommes en train d'en construire une neuve en croix latine dont la branche principale aura 37 mètres de long. Tout près, le bâtiment du petit séminaire.

Sur la propriété travaillent une centaine de noirs adultes et une quarantaine d'adolescents et jeunes gens qui sont spécialement nos apprentis agriculteurs. Ces derniers logent tout à fait à part, en avant de nous, dans un bâtiment en grosses briques Kimberley, couvert en chaume.

⁴²⁶ Edgard Noël (1894-1949), né à Sprimont (province de Liège) en 1894. Son nom est surtout lié à la mission de Kakyelo et au petit séminaire qui s'y établit un temps. En 1949, il devint supérieur religieux (délégué du provincial de Belgique) pour les confrères résidents au Congo belge, mais il mourut la même année, à l'âge de 55 ans seulement, succombant à une crise cardiaque. Un ancien élève salésien, devenu plus tard président national des anciens élèves du Congo, a écrit à son sujet : « Nous avions un directeur, qui était un père pour nous, une sorte de Don Bosco en Afrique. Je devais être alors passablement remuant : on ne m'en a jamais blâmé. Car dans cette école, nous avions le droit d'être nous-mêmes, sans masque. De la joie, il y en avait partout ! », in Balthasar KYOLA, *Miettes de pédagogie*, « Don Bosco Shinwe », 59 (1960) 7.

⁴²⁷ Armand De Rosa, né à Naples en 1878, décédé à Turin, le 13 janvier 1948, a surtout été un missionnaire itinérant à partir de la mission de Sakania. Arrivé au Congo belge en 1924, il est rentré en Italie, en 1937.

⁴²⁸ D'après le père Léon Verbeek, ce n'est qu'en 1925 que le titre de petit séminaire a commencé à s'affirmer. Il s'agissait d'un tout petit groupe (de moins de dix élèves) qui étaient plutôt des aides du père Schillinger pour lancer la ferme-école et animer la vie liturgique du petit village qui s'était formé à La Kafubu (*Ombres et clairières...*, p. 130-131).

Les hommes ont leur résidence à 300 mètres derrière nous. Il y a là tout un village déjà de 70 à 75 cases, bâties par nous au fur et à mesure des besoins, et à la mode indigène : murs en pisé, toit de paille débordant largement et descendant très bas de façon à former autour de la hutte un cercle d'ombre. Chaque noir marié a droit à sa case. Les célibataires sont groupés par deux ou trois dans une même hutte. Le village est évidemment sous notre surveillance. Mais il est organisé à la mode du pays, avec un chef responsable.

Nos ouvriers sont payés à la semaine. Nous leur donnons par surcroît une prime à l'ancienneté. Chaque samedi, ils reçoivent, en plus de leur paie, la ration de la semaine : 8 kg de farine de maïs, 100 grammes de sel, 1 kg de viande, un peu de poisson salé et du tabac. Les ménages reçoivent une ration supplémentaire par enfant. Chaque noir dispose aussi d'un petit jardin personnel à l'orée du village, et il a le temps et le moyen de pêcher dans la Kafubu.

Nous ne demandons à qui se présente que de la bonne volonté. Aussi avons-nous là des chrétiens, des catéchumènes et des gens dont l'éducation religieuse est à commencer. Chrétiens et catéchumènes assistent obligatoirement chaque matin, à 5h½ ou 6 h, à la prière en commun et à la messe toujours agrémentée d'un cantique. Les autres n'y sont que conviés, mais ils y viennent volontiers. Le soir, la nuit tombe, à peu près sans crépuscule, à 6 h, en toute saison ; et tout le monde à ce moment-là rentre à la Ferme. Les classes ont lieu alors de 6 à 8 heures par groupes : classes de chant tous les jours, lecture et écriture en *kiswahili*⁴²⁹, un peu de calcul ; puis classe de religion par un missionnaire. Les 40 petits apprentis agriculteurs ont en plus une autre classe de 2 à 4, l'après-midi.

Le canal, qui nous a permis d'avoir un moulin, nous fournit également le moyen d'éclairer électriquement tout notre coin de forêt.

Mais à l'heure où j'achève cette trop longue narration (10 heures du soir) une seule lampe brûle encore, celle qui veille près du Bon Dieu que nous sommes venus porter si loin. Toutes les autres lumières sont éteintes depuis longtemps, et c'est là-bas la grande nuit équatoriale toujours un peu bruyante que je connais bien. Par-dessus les rumeurs de la ferme, des glapissements d'hyène, la grande hyène

⁴²⁹ La langue véhiculaire la plus parlée dans la province du Katanga.

grise cherchant son dîner ; dans la forêt proche, cris des singes se disputant les patates douces ou les épis de maïs dérobés dans nos plantations ; plus loin, vers Mutabushia⁴³⁰, un bruit de tam-tam : on pleure un mort ou l'on fête un vivant, en dansant et buvant du *Pombé*⁴³¹...

Vivement [je souhaite encore :] quelques semaines de vacances en Belgique et que j'y retourne, là-bas ! Ici l'on gèle, l'on vous ennuie d'un tas de formalités, il faut à chaque instant surveiller ses poches et par surcroît voyager avec des gens qui se comportent comme ne le ferait pas le dernier noir katangais. Là-bas, c'est le soleil et la liberté, la vie pénible sans doute, mais large et féconde. Et quand on y est pour l'amour de Dieu, c'est sûrement le Paradis par delà la terre.

Vive donc, le Congo ! Qui s'embarque avec moi ?

Turin, décembre 1925

Joseph Maus

Coadjuteur Salésien

Missionnaire au Katanga.

2. Une « spiritualité du travail » chez les salésiens du Katanga⁴³²

Et encore et toujours du travail !

Outre l'évangélisation qui prend le meilleur de son temps, le missionnaire doit s'intéresser à tous les travaux matériels possibles

430 Village aux environs.

431 Bière indigène.

432 Le texte, portant comme titre *Et encore et toujours du travail !* a paru anonyme, comme article dans l'« Echo de Missions salésiennes de Don Bosco au Katanga » de janvier-février 1940, n° 11/1 1940. Il n'est pas exclu qu'il ait été « conçu » par monsieur Maus, même s'il semble « rédigé » par un missionnaire prêtre. Il n'exprime pas moins une spiritualité qui, à notre sens, a été commune à tous les salésiens missionnaires du Katanga, spécialement les coadjuteurs. En tout cas, il retrace de manière saisissante un parcours qui a été approximativement celui de monsieur Maus et explicite la conception de vie qui a été à la base de l'engagement missionnaire.

qui peuvent l'aider à dégrever son budget d'un tas d'accessoires, nécessaires il est vrai, mais qui lui mangeraient tout son avoir s'il ne s'ingéniait à trouver sur place un tas de ressources qui l'aident à lier les deux bouts.

Il faut savoir se faire à tout et il ne faut pas craindre de mettre la main à la pâte.

Nous sommes heureux, nous Salésiens, que Notre Saint Fondateur Don Bosco nous ait adjoint nos braves coadjuteurs qui prennent la grosse part de ces soucis matériels, cela n'empêche pas le missionnaire de leur donner le coup de main fraternel qui les guide ou les encourage quand il s'agit de se mettre à un travail autre que celui du métier où ils excellent.

Dans notre vie missionnaire déjà longue, bientôt vingt-neuf ans passés, nos braves Pères et nos bons coadjuteurs en brousse ont déjà pas mal d'expérience, ils ont fait aussi une découverte importante qui n'est autre que celle de l'adage bien connu ; « Aide-toi, le ciel t'aidera ».

Nous aurions été bien étonnés, si on nous avait dit jadis : « Arrivés en mission, il faudra faire des briques, il faudra faire de la chaux, il faudra des coupes de bois, il faudra dresser des scieurs de long, puis surtout il faudra vous mettre à faire des plans et à construire, il faudra faire votre jardin légumier, puis de grandes cultures de maïs ou de sorgho, patates douces etc., il faudra vous mettre à élever du bétail, des vaches, des porcs, de la volaille, faire votre beurre, vos confitures, dresser des indigènes à vous aider à tout cela et à faire votre cuisine Grand Dieu ! Jamais il ne nous serait venu à l'idée que nous avions en nous tant de capacités, car il a fallu et bien fallu s'y faire, se débrouiller ; nécessité fait loi et c'est la nécessité qui fait du missionnaire un homme à tout faire !

Ne jamais avoir fait de briques et il faut bâtir ! alors on fait des briques, on sait que la terre de termitières est la meilleure terre trouvable en brousse à défaut d'autre ; on devient briquetier, puis il fallut monter des fours à briques, combien de gueulards ? Trois, six, dix suivant le nombre à obtenir ! Comment cuire le four ? Faire la coupe de bois ; il faut environ deux stères par mille briques, le feu

doit être régulier, il faut veiller le jour et la nuit et cela pendant cinq, six jours ; l'ouverture du four quand il est refroidi, car on ne peut l'ouvrir de suite, vous dira si oui ou non vous avez réussi ! Et si ce n'est pas réussi, il faudra bien recommencer !

Avec des briques seules on ne va pas loin, il faut le mortier. Les premiers essais, on peut bien les faire avec ce que nous appelons ici du *potopote*, c'est à dire de la terre remuée en boue, mais ce n'est pas du définitif cela ! il faut donc trouver de la chaux, savoir reconnaître la bonne pierre à chaux, la trouver, la déterrer, la faire sauter à la poudre ou à la dynamite ; actuellement nous savons qu'on désagrège la pierre en faisant de gros feux tout autour , le refroidissement la fait éclater.

La pierre extraite, il faut la conduire au four, et ce four, encore un mystère à éclairer, il faut le tailler dans une grosse termitière, qu'on creuse par le haut, mais gare aux éboulements ! Votre pierre est dans le four, vite à la coupe de bois, il faut 100 ou plus de stères de bois, il faut chauffer 6 à 7 jours ! et voilà !

Enfin il faut se mettre à construire ! C'est le cas de dire que c'est au pied du mur qu'on connaît le maçon ! Pour ma part, je n'ai jamais pu m'y mettre, poser des briques d'équerre, par terre cela irait encore, mais pour monter rien à faire ! et on construisait cependant et beaucoup. Si on fit des millions de briques, c'est qu'on fit aussi pas mal de bâtiments. Il y en eut de jolis avec des cintres mêmes, il y en eut d'autres qui furent plutôt moches, mais c'était l'enfance de l'art, à présent on s'attaque au style !

Les bâtiments faits, il faut des toitures, et on se fait charpentier, nos braves confrères menuisiers habitués aux raffineries du métier, fiers des beaux meubles sortis de leurs mains, se mirent à faire des charpentes, à grimper sur les toits et cela devint un métier courant en plus que la nécessité fit acquérir !

Mais avez-vous déjà, vous qui nous lisez, avez-vous déjà organisé un légumier ? Vous avez déjà vu planter des choux, des patates et un tas d'autres légumes mais de voir à faire, il y a de la marge ! Quand semer ? Dans quelle terre ? Il y a une saison sèche, donc pas d'eau ; il y a une saison des pluies où nous attrapons l'eau

en masse, allez me débrouiller cela ! Pour les grandes cultures, le maïs, le sorgho, là il y avait des indigènes qui nous mettaient à la hauteur, mais pour les légumes quand on arriva sur place il n'y en avait qu'en conserves ! mais cela coûtait cher, très cher même, puis on disait que ce n'était pas sain, les légumes en boîtes ! Alors il fallut se débrouiller quand même et là aussi par la fore des choses on arrive et actuellement chaque poste a ses légumes frais.

Ce qui coûte cher en brousse, ce sont les caisses de lait en boîtes, puis le beurre ; pour nos postes de brousse cela représente une fortune, surtout qu'il faut encore compter avec le transport ! Alors que faire ? Il faudrait des vaches, de bonnes vaches qui donnent un minimum de 8 à 10 litres de lait, mais ces vaches coûtent bien cher aussi, 2.500 frs, trois mille, quatre mille francs. Ces vaches, il faut les soigner, car il y a des maladies de toutes sortes, ce sont des expériences coûteuses qui s'imposent. Si encore on était fils de fermier, on se tirerait plus ou moins d'affaire, je dis plus ou moins, car, dans ce pays de cocagne que nous habitons, les maladies les plus curieuses jouent des farces aux fermiers les plus avertis !

La farce, c'est qu'il faut traire les vaches pour avoir le lait ! Savez-vous traire une vache ? C'est un métier qui s'apprend comme un autre et la nécessité nous fait traire la vache ; bien plus, avec son lait vous ferez du beurre qui après un temps d'épreuve sera parfait. Et voilà une forte économie établie !

Nous avons un élevage de 150 têtes de bétail à la Kafubu, si je devais vous décrire toutes les tribulations par lesquelles nous avons passé pour en arriver là, vos n'en croiriez pas vos yeux en les lisant ! Et de ce troupeau actuellement nous pouvons petit à petit fournir les autres postes qui à leur tour ont ainsi lait et beurre pour le plus grand bien de leur santé !

Pourquoi écris-je ces lignes ? Pour nous plaindre ? Que non ! Simplement pour vous dire que le missionnaire a toujours du pain sur la planche. Aujourd'hui, demain et toujours encore du travail ! Travail varié s'il en fut ! Aide-toi, le ciel t'aidera et c'est vrai à force de nous aider nous-mêmes, le ciel nous a bien aidés, [et] nous avons en ce moment huit postes bien établis, fournis du nécessaire, grâce au travail du missionnaire qui en sus de son évangélisation s'adapte à

tout sous l'égide de la Providence qui, de là-haut, bénit toutes les entreprises, même quand il plante des légumes ou qu'il remplit son verger d'arbres fruitiers de toutes sortes. Qui veut être bon missionnaire doit se dire : demain tel travail, après demain tel autre, allons-y, c'est pour le bien de la communauté et après ?...après ? eh bien encore et toujours du travail ! Le bon travail vaut une prière !

V. Monsieur Pierre Ferraris (1873-1945)

A. Vie et oeuvre

En Italie

« Monsieur Pierre », comme on avait l'habitude de le nommer au Congo, est né à Turin, le 1er octobre 1873⁴³³, de Stefano Ferraris et Maria Druetto. Il était dernier de dix enfants dont six seulement survécurent à la première jeunesse⁴³⁴ : quatre frères et deux soeurs.⁴³⁵ Comme Jean Bosco, à l'âge de deux ans, il perdit son père qui travaillait pour l'armée comme ouvrier à l'arsenal de Turin.⁴³⁶ Puisque sa mère devait travailler durement pour gagner le pain quotidien en faisant la lessive et le repassage du linge des familles aisées, Pierre fut élevé par sa tante et sa grand-mère.⁴³⁷ Selon le témoignage d'une de ses soeurs qui lui survécut, Marta Bellino⁴³⁸, Pierre était si frêle dans son enfance, que le médecin ne lui donnait que peu d'années à vivre.⁴³⁹ Cependant, à force d'ingurgiter beaucoup d'huile de foie de morue, il devint robuste et il disposera d'une belle voix.⁴⁴⁰

⁴³³ Et baptisé à Turin, le 5 octobre 1873.

⁴³⁴ Sur sa fiche personnelle (« Etat civil et religieux » des confrères de la province de Belgique), on trouve les noms et adresses suivants : Giovanni Ferraris, Via Cavour 13 (ou 17), Ciriè ; Felice Ferraris, Borgata Perino, Ciriè ; Giovanni Ferraris, Via Montebelle 2, Ciriè ; Mario Ferraris, Borgo Nuovo San Carlo, Ciriè.

⁴³⁵ D'après le père Jules Mariage, dans sa lettre au père Picron, La Kafubu, 19/12/1946, in *ASL Ferraris*.

⁴³⁶ Selon le père Picron, son père aurait été tailleur à l'armée, mais cela n'est confirmé nulle part.

⁴³⁷ Cela ressort de l'enquête du père Bernard Van Hagens auprès de la sœur de monsieur Ferraris, Marta Belloni ; enquête sollicitée par le père Picron : lettre de B. Van Hagens au père R.-M. Picron, Turin, 26/04/1947, in *ASL Ferraris*.

⁴³⁸ Marta Ferraris qui devint Marta Bellino, du nom de son mari.

⁴³⁹ D'après ce qu'en dit le père Picron, qui se base peut-être sur une information reçue directement de monsieur Ferraris lui-même : « Pierre resta longtemps malingre [...] Il dût même [...] ingurgiter des litres de foie de morue. Le médecin ne lui promettait pas de faire de vieux os... » : *Souvenirs...*, in « Rayons » 2 (1963) 13.

⁴⁴⁰ D'après le témoignage de sa sœur, mis par écrit par le père Van Hagens (lettre adressée au père Picron).

Il suivit l'enseignement primaire dans une école communale de Turin⁴⁴¹, mais ce n'était pas vraiment de son goût. Il détestait l'école et refusait parfois d'y aller.⁴⁴² Par contre, il avait la passion du jeu, à tel point qu'un jour, après avoir joué aux boutons et perdu la partie, on le vit rentrer à la maison n'ayant plus qu'une ficelle pour retenir sa culotte.⁴⁴³ Dans la même période, il fréquentait l'Oratoire du Valdocco.

Son incapacité à s'appliquer sérieusement aux études eut pour conséquence qu'il dut renoncer à un premier désir de devenir prêtre. Comme ses goûts le portaient vers la vie pratique, l'apprentissage d'un métier semblait tout indiqué. Le curé mit sa famille en contact avec l'école professionnelle de San Benigno Canavese où il entra comme interne le 18 juin 1885, malgré qu'il n'avait pas encore atteint l'âge minimal de 12 ans.⁴⁴⁴ On le mit dans la section des tailleurs. Vu sa situation familiale - il était à charge d'un oncle - comme minerval il ne devait payer que ce que sa famille pouvait donner.⁴⁴⁵ Le choix de San Benigno se justifiait encore pour un autre motif : l'école située en dehors de Turin, faisait beaucoup de bien à sa santé considérée comme encore fragile.⁴⁴⁶

Dans l'ambiance de joie qui régnait dans cette maison salésienne, il s'épanouissait dans tous les sens. Doué d'une belle voix,

441 D'après les renseignements donnés sur sa fiche personnelle : *Etat civil et religieux*.

442 Sa sœur Marta affirme : « Il n'aimait pas aller à l'école [...] il n'y allait pas tout simplement. Il voulait se faire prêtre, mais le cerveau souffrait ! » (dans la lettre citée). Mais il n'y a aucun indice qu'il se soit senti un coadjuteur frustré. Il a aimé sa vocation et elle ne l'a pas empêché d'être un apôtre parmi les jeunes, en tant que laïc (frère).

443 D'après sa sœur Marta (dans la lettre de Van Hagens au père Picron).

444 Il a été confirmé à San Benigno, le 25 juin 1886.

445 D'après les informations du directeur de San Benigno, en réponse à une demande d'information du père Van Hagens (lettre, San Benigno, 10/04/1947), in ASL *Ferraris*. Selon le directeur, Pierre aurait été inscrit comme « *fabro* » ; mais une autre main a mis en marge : « *sarto* » (tailleur), ce qui semble plus vraisemblable.

446 Dans la lettre mortuaire, le père Picron parle d'un apprentissage du métier de tailleur en deux étapes : d'abord à Turin, puis à San Benigno, mais ni le directeur de San Benigno (qui affirme que Pierre fut inscrit à moins de 12 ans à San Benigno sur la base du registre de l'école), ni sa sœur Marta ne parlent de la période turinoise; donc un fait peu probable.

Pierre excellait au théâtre et à la chorale. Peu à peu, il y fit valoir ses talents d'instrumentiste, de ténor léger, et de comédien.⁴⁴⁷ Au plan de sa formation professionnelle aussi, il donnait satisfaction. C'est ainsi qu'à la fin de son apprentissage de tailleur, en 1891, il obtint le certificat de travail et, deux ans après (en 1893), le diplôme de coupe.⁴⁴⁸

Comme il a vécu dans l'entourage de don Bosco, on se demande dans quelle mesure notre confrère a connu le fondateur de la congrégation. Il racontera un jour au père Picron qu'à l'époque où il allait à l'Oratoire de Turin, il avait souvent approché don Bosco pour lui baiser la main, mais ne s'était pas vraiment entretenu avec lui, ce qu'il avait beaucoup regretté par après.⁴⁴⁹ Don Bosco lui avait tout de même adressé quelques paroles prophétiques pendant une récréation, en lui disant : « Pierrot, tu iras loin » ; paroles que lui-même avait interprétées comme une prédiction concernant son envoi en mission au Congo.⁴⁵⁰ Pierre a encore vu don Bosco à San Benigno où le saint

⁴⁴⁷ C'est ce qu'affirme seulement le père Picron dans la lettre mortuaire.

⁴⁴⁸ Ces dernières données sur la fiche personnelle *Generalità Confratello* (ASL Ferraris).

⁴⁴⁹ Coutume généralement répandue en Italie au siècle passé jusqu'à l'avènement du Concile Vatican II (1962-1965) ; elle exprimait le respect pour le « ministre sacré ».

⁴⁵⁰ La tradition a accordé le sens d'une prédiction à ces paroles que le père Picron semble restituer telles qu'il les a entendues de monsieur Ferraris lui-même, qui racontait : « Je m'arrêtais une seconde, le temps de lui baiser la main, et je reprenais aussitôt la partie. Que n'ai-je [regretté de n'avoir pas] parlé davantage avec lui... 'Petit Pierre, tu iras loin, loin'. ». Ce fait est confirmé par le père Mariage qui l'aurait entendu à plusieurs reprises de monsieur Ferraris lui-même : « ... il nous a dit plusieurs fois que [...] Don Bosco lui avait dit : tu iras loin » (J. Mariage, lettre, La Kafubu, 19/12/1946). Bien qu'ancré dans la mémoire collective des salésiens d'Afrique Centrale, le fait nous semble cependant douteux pour deux motifs : il est d'abord très curieux que sa propre sœur n'en ait rien dit à l'enquêteur, le père Van Hagens, en 1946. Or, un fait pareil, qui devait être un grand honneur pour la famille, aurait normalement dû être cité par elle comme quelque chose de très important dans la vie de son frère. De plus, le père Van Hagens affirme à propos de monsieur Pierre : « Je ne crois pas qu'il ait vu Don Bosco vivant. » Ce doute de van Hagens est probablement la raison pour laquelle le père Picron a donné une interprétation spirituelle à l'expression « tu iras loin... » : « Je crois, moi, que Don Bosco parlait d'un autre chemin, celui de la perfection. » (dans son article *Souvenirs*, in « Rayons » 2 (1963) 13). Ce n'est sans doute pas la seule fois que les salésiens, contemporains de don Bosco, ont donné

passa de temps à autre. Puis, à l'âge de 15 ans, en 1888, il assistera à ses funérailles.⁴⁵¹ Du temps où don Bosco passait à San Benigno, monsieur Pierre se souvint toujours qu'un jour il fut chargé de réparer le col de sa soutane :

« Don Bosco aimait passer quelques jours à San Benigno, parmi ses jeunes élèves et ses chers Coadjuteurs. Un jour, le col de sa soutane, vraiment trop usé, dut être remplacé. Pierre fut chargé de la réparation. Un coup de ciseau dans le col, qui vola dans le bac aux déchets. Le patron, salésien, se précipita. "Pierre, jeter ainsi des reliques ?" Et l'on en resta là. Après la mort de Don Bosco, le jeune Pierre revit, au mur de l'atelier, le fameux col lavé, repassé, encadré avec ce texte : "Col ayant appartenu à Don Bosco". »⁴⁵²

Un autre fait divers date encore du temps où il était à San Benigno. Le jour où prince Czartorysky, le futur bienheureux, entra dans la congrégation salésienne, il abandonna son beau veston d'astrakan à l'atelier de couture pour endosser la soutane. D'une manière ou d'une autre, c'est monsieur Pierre qui en hérita et qui l'emportera quand il ira à Liège où ce veston finira dans le vestiaire du théâtre.⁴⁵³

Dans cette ambiance stimulante, personne ne s'étonnera qu'une vocation salésienne soit née chez lui. Au cours de l'année scolaire 1890-91, il fut inscrit au registre des aspirants. De 1891 à 1892, il fit son postulat ; puis de 1892 à 1893, son noviciat, toujours à San Benigno. Il y rencontra, comme assistant, un certain Montagnini qui

un sens « prophétique » aux paroles de leur fondateur qui, en réalité, n'avaient que le sens d'une exhortation morale ou spirituelle.

⁴⁵¹ Ce dernier détail dans la lettre de sa sœur Marta.

⁴⁵² Fait qui fut probablement raconté par monsieur Pierre lui-même au père Picron qui le cite dans un article paru douze ans après la publication de la lettre mortuaire, sous le titre *Souvenirs*, in « Rayons » 2 (1963) 13. Cette histoire se trouve déjà, sous une forme abrégée, dans la lettre mortuaire, assortie d'une considération morale : « Cette leçon et tant d'autres imprimèrent chaque jour davantage, dans le cœur du jeune Confrère, la dévotion à St Jean Bosco, dévotion qu'il reportait sur tous ses Supérieurs. »

⁴⁵³ « Une autre fois, il eut la main plus heureuse. Ce fut quand il emporta pour s'en servir dans les mois d'hiver, le beau veston d'astrakan que le prince Czartorysky troqua pour la soutane du salésien. Le veston devait finir à Liège, dans le vestiaire du théâtre. » : *Souvenirs*, in « Rayons » 2 (1963) 13.

deviendra plus tard maître des novices en Belgique. Au bout de la période de sa formation, les responsables de l'Institut se montrèrent plus que satisfaits de sa maturité personnelle : « Resté dix ans dans la maison de S. Benigno, Ferraris a su se former dans un esprit salésien tellement authentique qu'il a laissé des traces profondes de manière à être donné en exemple aux autres confrères » a témoigné un des directeurs de San Benigno.⁴⁵⁴ A l'âge de vingt ans, le 27 septembre 1893, il prononça ses premiers vœux, toujours à San Benigno, et trois ans plus tard, à Liège, le 3 octobre 1896, sa formation s'achèvera par l'engagement de ses vœux perpétuels.

En Belgique

C'était le début de l'œuvre salésienne en Belgique, qui a commencé en 1891. Le personnel manquait cruellement dans la jeune congrégation pour pouvoir lancer une nouvelle fondation en Belgique, plus précisément dans la ville de Liège. Comme Liège dépendait directement du gouvernement central de la congrégation qui avait son siège à Turin, c'était au recteur majeur, don Rua, et à son chapitre d'y pourvoir.⁴⁵⁵ Don Rua sollicita des « volontaires ». Entre autres, on avait besoin d'un chef d'atelier pour la couture. C'est alors que Pierre se présenta.⁴⁵⁶ Sa candidature fut acceptée aussi pour un autre motif. Sa nomination à l'étranger convenait tout à fait parce qu'au lendemain de sa profession, il avait été appelé sous les drapeaux. C'était à l'époque de la guerre d'Adua en Abyssinie (Ethiopie). Or, se soustraire au service militaire en s'expatriant était chose facile. Certainement avec l'accord de ses supérieurs, il quitta donc l'Italie pour la Suisse, puis partit en Belgique.⁴⁵⁷ Dès l'année 1893-94, son nom fut cité dans l'annuaire (*Elenco*) de la

454 Appréciation signalée par le directeur de San Benigno sur base du registre de l'Institut : « *Ecco quanto risulta sul conto del confratello Ferraris, che rimasto dieci anni...* », lettre au père Picron, San Benigno Canavese, 10/04/1947, in ASL Ferraris.

455 Cf. H. DELACROIX, Les cinq étapes de l'implantation des salésiens en Belgique, in RSS 11 (1987) 199.

456 D'après le père Picron dans la lettre mortuaire.

457 C'est sa sœur qui a raconté cette désertion « positive » pour se donner à une cause civile (dans la lettre de Van Hagens au père Picron).

congrégation, comme confrère coadjuteur, appartenant à la maison de Liège.

L'oeuvre salésienne en Belgique connaissait alors un départ en flèche. Dès son inauguration, la première école salésienne belge disposa de beaux et grands locaux ainsi que d'ateliers.⁴⁵⁸ Il y avait aussi des classes pour les humanités latines. Le nombre d'élèves était considérable. Les quelques difficultés d'insertion de l'oeuvre dans le milieu liégeois provenaient de la mentalité ouvrière socialiste dans le quartier du Laveu, très rouge. Mais cela changea rapidement quand, dès juillet 1894, les salésiens y ouvrirent une chapelle publique. En 1902, une nouvelle oeuvre vit encore le jour, l'Institut Saint-Joseph, une "maison de famille" pour jeunes ouvriers. C'est dire que les salésiens de Liège disposaient de plusieurs moyens pour rayonner sur le milieu et le transformer.⁴⁵⁹

C'est dans ce milieu totalement nouveau pour lui que monsieur Pierre passera huit ans de sa vie active. Quand il débarqua à Liège, il connaissait très peu le français. Mais, à sa grande surprise, il put comprendre le wallon liégeois grâce à son dialecte piémontais, et cela avant même de comprendre le français. Après quelque temps, il réussit à parler le français sans accent italien.⁴⁶⁰

Monsieur Pierre était un homme très actif et dévoué. Pas étonnant qu'il ait été nommé chef-tailleur dès 1893 et qu'il le soit resté jusqu'à son départ au Congo en 1911. Un ancien élève tailleur de cette époque, Charles Piérard, qui vécut cinq ans auprès de Monsieur Pierre Ferraris, a longuement témoigné de l'impression que notre confrère coadjuteur avait laissée chez lui, et probablement chez beaucoup d'autres, d'abord en ce qui concerne sa manière d'enseigner le métier :

⁴⁵⁸ Dès le début existaient les ateliers suivants : l'imprimerie, la menuiserie et sculpture, la cordonnerie, la coupe et la confection. En 1892-1893, on y ajouta l'atelier de mécanique.

⁴⁵⁹ H. DELACROIX, *Les cinq étapes...*, in RSS 11 (1987) 21.

⁴⁶⁰ D'après le père Picron dans son article *Souvenirs*, in « Rayons » 3 (1963) 12. Les textes de sa main révèlent une bonne maîtrise de la langue française, un bon style aussi.

« Sa conception en matière professionnelle [était] incontestable. Il avait le don de vous apprendre beaucoup de choses en peu de temps. [Il utilisait] un manuel de couture de sa composition. Sa méthode de coupe était de lui ; elle était facile, pratique, à notre portée. [...] On lui doit en outre l'invention de la coupe et de la confection d'un pardessus d'une seule pièce, qui fit le tour de maintes expositions et pour lequel des louanges nombreuses lui furent décernées. A la longue et à force de traîner d'un stand à l'autre, de pays en pays, la pièce fut défraîchie et Mr Ferraris, l'acheva en l'endossant lui-même.

Il faut dire en passant qu'il était très élégant, s'habillant bien et portant avec aisance les vêtements les plus difficiles tels que jaquette, redingote. En tout temps d'ailleurs, il était vêtu avec une correction parfaite. Il faisait vraiment honneur à notre corporation en la représentant dignement. La maison de Liège possédait une belle clientèle pour la section tailleurs ; cela tenait sans doute à la confiance qu'inspirait son chef compétent.»⁴⁶¹

Dans les jeux, il se distinguait par sa course très rapide. C'était aussi un acteur consommé tant pour les drames que pour les comédies, ainsi qu'un chanteur de théâtre et d'église. Bon musicien, il dirigeait la chorale et la musique instrumentale.⁴⁶² D'après le témoignage de monsieur Piérard, il s'y montra surtout éducateur de premier ordre en plusieurs domaines de la vie salésienne :

« C'était en 1906 que je fis mon entrée à St Jean Berchmans de Liège. [...] J'ai été en contact avec le bon Mr Ferraris dont le sourire paternel eut tôt fait de me conquérir. [...] On jouait un jour, au petit théâtre, la pièce *Royal Dindon*. Mr Ferraris était un acteur consommé, un chanteur agréable à la belle voix de ténor. [...] »

Monsieur Ferraris était aimé de tous. Il obtenait facilement ce qu'il voulait de la part des jeunes. Par exemple, au jour du vendredi, qui était un jour de mortification, il demandait aux apprentis et obtenait d'eux qu'ils fassent des réparations, travail ingrat et ennuyeux, qui les rebutait. A la Saint-Nicolas, fête chère aux enfants en Belgique, monsieur Pierre avait l'art d'agrémenter la vie dans

⁴⁶¹ Témoignage posthume de Charles PIERARD, patron à la section des tailleurs de l'école professionnelle de Woluwe-St-Pierre, dans une longue lettre au père Picron, Woluwé-St-Pierre, 19/10/1946, in ASL *Ferraris*.

⁴⁶² Cette appréciation synthétique de sa période de Liège est contenue dans une lettre du père Mariage au père Picron, La Kafubu, 19/12/1946, in ASL *Ferraris*.

l'atelier.⁴⁶³ Dès son apparition à la cour, des mains se tendaient vers lui. Bientôt il était entouré d'un groupe compact d'enfants et l'essaim juvénile se mouvait en long et en large dans la vaste cour de l'Institut Saint-Jean-Berchmans. Monsieur Pierre racontait mille anecdotes, des souvenirs de voyages, des faits arrivés aux premiers jours de l'Institut, etc.⁴⁶⁴ A sa manière, comme salésien laïc, Pierre faisait aussi un travail d'apôtre et de missionnaire. Lors d'une première « mission paroissiale » dans le quartier du Laveu, le directeur de la maison - don Scaloni - tenait chaque soir son public sous le charme de sa parole, mais, au jubé de la vaste église, l'harmonie de l'Institut, sous la direction de monsieur Ferraris, apportait sa contribution à la réussite de cette mission en jouant ses plus beaux morceaux.⁴⁶⁵

A Liège, les associations d'Anciens élèves développeront un vaste réseau d'oeuvres d'assistance sociale réciproque: caisse mutuelle de retraite, caisse d'épargne etc. En mars 1905, on inaugura un « cercle Don Bosco »⁴⁶⁶ dont Monsieur Pierre, sous la direction du père Sak, fut la cheville ouvrière.⁴⁶⁷ Ce cercle fit preuve d'une belle vitalité.⁴⁶⁸ D'après monsieur Piérard qui en fut témoin, le prestige de monsieur Pierre était énorme dans ce cercle et c'est grâce à lui que le

463 « En entrant à l'atelier le matin de ce beau jour pour les enfants sages, nous trouvions, empilé à notre place quelques respectables « dindons » [...] et le Bon Mr Pierre souriait dans sa barbiche. » (lettre de Charles Piérard).

464 Ibidem.

465 Fait raconté dans la lettre mortuaire.

466 Ce Cercle don Bosco deviendra « cercle paroissial » avec la fondation de la paroisse en 1911.

467 Monsieur Ferraris aurait d'ailleurs été « un des fondateurs » de l'association liégeoise des Anciens élèves, comme on peut le déduire du fait que son nom figure parmi les membres des premiers comités. Cf. *Monsieur Pierre Ferraris*, in « Ami des Anciens » 292 (1946) 10.

468 En plus de l'édition d'un journal « La Concorde », le cercle groupera en 1913-1914 un « tronc d'infortune », une sorte de caisse de retraite, une caisse d'épargne, un syndicat de Francs-Mineurs, une mutuelle pour jeunes, une fanfare, une société dramatique et une chorale. En 1911, on ouvrit un cinéma « Unitas » pour détourner les paroissiens des « mauvais cinémas » et pour procurer des « amusements honnêtes » à la population ouvrière du Laveu. Il y avait encore le patronage destiné à fournir de saines distractions et un supplément d'instruction religieuse aux jeunes. D'après A. DRUART, *Les origines des œuvres salésiennes en Belgique (1891-1914)*, in « Salesianum » 3 (1976) 662.

cercle prit l'orientation voulue par don Bosco.⁴⁶⁹ Evidemment, monsieur Ferraris n'était pas le seul salésien à créer cette belle ambiance et cet élan apostolique dans la maison de Liège. Comme le note Charles Piérard, plusieurs confrères de cette période joueront, plus tard, un rôle éminent dans la congrégation, notamment don Scaloni, les pères Sak, Méderlet et Mertens.⁴⁷⁰ Il y avait aussi tout un groupe de salésiens « artistes » - les Renard, les Sturm, les Conrardy - qui savaient comment divertir les jeunes par le théâtre et la déclamation.⁴⁷¹

Au Congo

Vint ensuite la période congolaise de sa vie. Comme le gouvernement belge voulait que les salésiens créent une école professionnelle avec plusieurs ateliers, entre autres celui de couture, il va de soi qu'il fallait trouver un responsable. Pierre Ferraris était sans doute bien qualifié pour lancer un tel atelier car, à Liège, il avait fait ses preuves. D'autres motifs ont pu jouer un rôle dans son élection. On sait, par exemple, qu'une profonde amitié liait monsieur Ferraris au père Sak, amitié qui datait de leur collaboration étroite, à Liège, au Cercle Don Bosco. Il est donc possible que le père Sak ait exprimé à son provincial, don Scaloni, le désir de se voir accompagné au Congo par monsieur Pierre.⁴⁷² Selon une autre version, celle du père Picron,

⁴⁶⁹ Charles Piérard, lettre, au père Picron.

⁴⁷⁰ « Je dois dire qu'à St Jean Berchmans, à l'époque de monsieur Ferraris, on a eu l'honneur de posséder une pléiade d'hommes éminents : les Scaloni, les Sak, les Méderlet, les Mertens ; belle floraison au parterre salésien. » (*Ibidem*).

⁴⁷¹ « Mr Ferraris était un acteur consommé [...] à côté des Français Renard, Sturm, Conrardy. » (*Ibidem*).

⁴⁷² C'est en tout cas clairement affirmé dans un article qui parut dans un journal local d'Elisabethville après son décès : «... lorsque Son Excellence Mgr Sak s'embarqua pour le Congo Belge, il tint à compter dans son équipe d'évangélisation, Monsieur Pierre Ferraris. » (*Un ouvrier de la première heure : Monsieur Pierre Ferraris*, publié dans l'« Essor du Katanga » et (ou) « L'Informateur », Elisabethville, éd. 10/10/1946, in *ASL Ferraris*. Il y a le texte dactylographié envoyé à la rédaction du journal et la découpeure de l'article paru dans les journaux. L'auteur de l'article n'est pas connu avec certitude, mais ce peut être Mgr Van Heusden, pro-vicaire qui remplaça Mgr Sak décédé, ou le père Smeets, délégué du provincial au Congo. Nous pensons plutôt qu'il s'agit du père René Van Heusden qui, entre 1940 et 1945, était aussi directeur de l'école professionnelle à La Kafubu.

c'est monsieur Pierre lui-même qui aurait demandé au père Scalonì de partir au Congo et ce dernier, semble-t-il, fut heureux d'agrèer cette demande.⁴⁷³

Lorsqu'il arriva à Elisabethville, l'atelier dont il rêvait était encore à créer. En mars 1912, ce fut une nouvelle période pionnière qui commença dans sa vie quand il vit arriver ses cinq premiers élèves noirs. Aussitôt, le chef tailleur monsieur Ferraris mit une table et une machine sous la véranda (*barza*) de l'habitation provisoire.⁴⁷⁴ En même temps, il s'occupa de leur alphabétisation (lecture et écriture).⁴⁷⁵ En avril 1912, il écrivit à ses amis d'Europe que sa nouvelle expérience dans l'enseignement à la jeunesse congolaise était très positive :

« Il y a maintenant six mois que nous sommes à Elisabethville, Nous avons visité plusieurs villages des alentours de la ville, pour connaître les us et coutumes. [...] Nous avons à Elisabethville une école officielle pour les enfants des blancs ; une école d'adultes, très nombreux, où on apprend le français, l'arithmétique et le dessin professionnel. En outre, nous avons une école primaire pour les indigènes ; nous possédons également une école professionnelle. La bonne volonté de ces pauvres gens pour apprendre la lecture, l'écriture et les éléments d'un métier est telle qu'elle ferait rougir nos jeunes gens d'Europe. C'est dommage qu'ils soient lents à la besogne. Il faut les entendre dire dans leur patois : monsieur, c'est beau de savoir écrire ; monsieur, c'est beau de connaître la menuiserie ; c'est très bien, le travail dans l'étoffe, etc. Expressions qui révèlent leurs sentiments. »⁴⁷⁶

Une autre activité va l'accompagner tout au long de sa vie « congolaise » : la musique instrumentale. Dès que les premiers instruments arrivèrent de Belgique, en 1913, il constitua une fanfare qui fera concurrence à celle des militaires au kiosque du jardin public

⁴⁷³ Le père Picron affirme, dans sa lettre mortuaire, que don Scalonì était heureux d'agrèer sa demande « pour accompagner don Joseph Sak... ».

⁴⁷⁴ J. SAK, *Monographie des Missions...*, p. 1.

⁴⁷⁵ Lettre de J. Sak au directeur général du ministère des Colonies, Elisabethville, 17/07/1912, in ASL *Documents Ministère Affaires Etrangères* : « Monsieur Ferraris, chef de l'atelier des tailleurs, est donc occupé toute la journée ; [il] s'occupe en outre de l'enseignement des noirs de son atelier, et de la musique... ».

⁴⁷⁶ P. FERRARIS, lettre « *Bien chers amis...* » publiée dans le « Bulletin salésien » 399 (1912) 272.

(ou parc) de la ville.⁴⁷⁷ C'est le 28 février 1914 que cette fanfare se produisit pour la première fois en public à l'occasion d'une fête de charité pour l'enfance noire.⁴⁷⁸ L'engagement de monsieur Pierre dans le domaine de la musique instrumentale continuera ainsi pendant de longues années.⁴⁷⁹

Parti en congé en avril 1914 (après 3 ans)⁴⁸⁰, il ne put retourner au Congo qu'en 1919 à cause de la première guerre mondiale. Par la force des choses, il dut rester à Liège où il se rendit utile à l'école professionnelle en remplaçant des salésiens absents ou en service militaire. Il profitera de ces cinq ans de séjour forcé en son ancienne maison pour faire une véritable propagande pour l'œuvre coloniale, missionnaire et salésienne au Congo. A cet effet, il donna des conférences familières qu, apparemment, suscitaient un grand intérêt chez le public, à tel point que, sur insistance de plusieurs personnes, il accepta de publier ses conférences sous la forme d'un livret qui porterait le titre attrayant : *Une excursion au Katanga (Congo Belge)*.⁴⁸¹ Il aurait voulu le publier dès 1917, mais, dans ce cas, il aurait dû se soumettre à la censure allemande, ce qu'il refusa de faire. Il fut donc contraint de retarder sa publication et d'attendre la fin des hostilités. Il mit la période d'attente (1917-1918) à profit pour

⁴⁷⁷ A. AUFRAY, *En pleine brousse équatoriale. Histoire de la Mission Salésienne du Katanga*, Turin, SEI, 1926, p. 32.

⁴⁷⁸ J. SAK, *Monographie des Missions...*, p. 6.

⁴⁷⁹ *Ibid.*, p. 22. On en parle régulièrement dans la *Monographie des Missions*. En 1924, par exemple, à l'occasion d'une fête de baptême, la fanfare, dirigée « par le toujours jeune » Pierre Ferraris exécuta ses plus beaux morceaux (*ibidem*).

⁴⁸⁰ Dans la convention avec l'Etat, il était prévu que les confrères puissent partir tous les trois ans en congé aux frais de l'Etat belge pour restaurer leurs forces.

⁴⁸¹ Livret publié à Liège, par la « Société Industrielle d'Arts et Métiers », officiellement en 1918, mais en fait en 1919 d'après la date de l'imprimatur. L'auteur en était Pierre Ferraris « religieux salésien » qui l'offrait, en guise d'hommage « de respectueuse et filiale affection », à don François Scaloni, « provincial des Maisons salésiennes de Belgique, d'Angleterre et du Katanga ». Quelques exemplaires de ce livret subsistent dans les bibliothèques salésiennes de Belgique et du Congo. Il est écrit dans un style agréable et stimulant, du fait aussi qu'il contient des statistiques, de nombreuses photos des premiers temps, quelques cartes géographiques, etc. Il garde sans doute, aujourd'hui, une grande valeur documentaire, non seulement pour les historiens qui s'intéressent à l'histoire salésienne, mais aussi pour ceux qui aimeraient mieux connaître l'histoire de la ville de Lubumbashi (Elisabethville).

compléter sa publication avec certaines données sur le progrès réalisé au Congo durant les années de guerre. C'est alors, en janvier 1919, que le livret, qui comptait désormais 112 pages, fut imprimé à l'école professionnelle de Liège et diffusé juste avant son deuxième départ au Congo. Composé comme un « récit de voyage » au Katanga, il était destiné à ceux qui voulaient s'initier aux us et coutumes de la région, connaître le climat, les minéraux, les productions possibles, la géographie et les modalités de voyage. Une bonne part du livret était encore consacrée à l'œuvre salésienne, où il mettait en évidence que l'œuvre salésienne au Congo constituait vraiment une réponse efficace aux nécessités de la jeune colonie belge.⁴⁸²

En 1919, il put enfin repartir au Congo, pas seul mais avec un bon groupe de confrères missionnaires. Le 25 avril 1919, arrivé en bateau à Boma, à l'embouchure du fleuve Congo, ils passèrent par l'intérieur du pays visitant les différents centres rencontrés en remontant le fleuve : Stanleyville, Kindu, Kongolo, Bukama..., pour arriver finalement à Elisabethville, le 11 juin 1919.⁴⁸³ Déjà habitué à manier la plume depuis la publication de son livret, il rédigea de nouveau un long rapport, fruit de ses différentes observations et réflexions au cours de ce voyage historique où il eut la chance de découvrir le Congo profond, bien différent en certains aspects du Katanga. A partir de Bukama, il écrivit ainsi au père Scaloni :

« Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage [...] Heureux nous le sommes. Nous avons eu ainsi l'occasion de voir, de connaître et d'aimer notre Colonie ; nous avons frôlé toute espèce de blancs et bien des races de noirs ; notre petit bagage d'expérience s'en est accru d'autant. La dernière étape commence demain. Jeudi, nous serons dans les bras de nos confrères : Dieu soit loué et remercié ! Merci aussi à vous Monsieur le Directeur, aux confrères, enfants, et amis dont les prières nous ont été

⁴⁸² Pierre FERRARIS, *Une excursion...*, pp. 21-48.

⁴⁸³ Ses congés en Europe deviendront de plus en plus espacés: son deuxième congé (après 7 ans de travail au Congo) durera du 10 mai au 21 novembre 1926; son troisième et dernier congé aura lieu seulement en 1937 (après 11 ans). On mentionne le fait dans les chroniques : « 7 Avril 1937 : Le Père Paanakker et Mr Ferraris partent pour l'Europe par Lobito » ; « 14 octobre 1937 : Mgr Sak rentre de Belgique avec le R.P. Paanakker et Mr Ferraris et le R.P. Van Tilburgh. » (ASL *Chroniques SFS*).

d'un puissant réconfort et qui, Dieu aidant, nous aideront ainsi à nous consacrer, corps et âme, à l'éducation de nos petits Congolais. »⁴⁸⁴

Après une si longue absence, il retrouva la maison salésienne d'Elisabethville avec ces différents ateliers, notamment celui des tailleurs. De 1920 à 1945, monsieur Pierre assistera au développement progressif de l'école professionnelle, située d'abord à Elisabethville, puis à La Kafubu. Il fut chef d'atelier dès le début et le restera après le transfert de cette école d'Elisabethville vers le village de La Kafubu en 1927. A part le changement de lieu, sa vie se déroulera désormais dans une paisible activité ordinaire, sans bruit, comme l'a dit quelqu'un qui lui était proche : "Monsieur Ferraris continua dans le silence à s'occuper de ses apprentis".⁴⁸⁵

Ses heures d'atelier terminées, il avait toujours quelque chose à faire. A partir de 1926, il assura une partie de l'économat⁴⁸⁶, ce qui l'obligea à faire les courses en ville pour différents achats. A La Kafubu, il s'occupait du magasin et de la vente d'objets scolaires.⁴⁸⁷ Comme tout bon salésien, il faisait aussi l'assistance des jeunes dans la cour de récréation ou ailleurs.⁴⁸⁸ Il a même été « catéchiste », au moins aux débuts de la présence salésienne à Elisabethville.⁴⁸⁹

⁴⁸⁴ « *Longue relation* », lettre au provincial, don Scaloni, et au directeur de l'école de Liège, lettre commencée à Stanleyville, le 18/05/1919 et terminée à Bukama, le 9/06/1919, p. 15, in ASL A1 *Récits et correspondances*.

⁴⁸⁵ *Un ouvrier de la première heure...*, Elisabethville, 10/10/1946, in ASL *Ferraris*.

⁴⁸⁶ D'après le père Dumont, il était aussi économiste de la maison de La Kafubu : il faisait les courses en ville avec un camion et son chauffeur (dans un colloque avec le père Marcel Verhulst, Imara, en décembre 1989).

⁴⁸⁷ En 1926, le chapitre de la maison envisagea que monsieur Pierre, après son retour de vacances (congé en Europe), serait assisté par monsieur Joseph Masengo, qui s'occuperait de l'atelier des tailleurs dans l'après-midi, pendant que monsieur Pierre ferait des achats en ville. Déjà il s'occupait de la « dépense » (*Cahier des réunions du Chapitre de la Maison*, in ASL *Collège SFS*, séance du 13 avril et du 3 novembre 1926).

⁴⁸⁸ « Mr le Directeur [le père Laloux] propose de demander à Mr Pierre par exemple de circuler de temps à autre dans l'église afin d'exciter les enfants assoupis. La chose peut se faire, d'autant plus qu'il n'y a pas de prêtre pour le faire » (in *Cahier...*, 1926, in ASL *Collège SFS*).

⁴⁸⁹ Ce n'est pas gratuitement qu'il a signé une lettre à ses amis avec : « P. Ferraris, Catéchiste salésien », in P. FERRARIS, *Bien chers amis...*, publiée dans le «

Il enseignait surtout la musique. C'est pourquoi, il copiait parfois jusqu'à une heure tardive des partitions de musique, ou les « arrangeait » (comme il le disait plaisamment) pour les rendre accessibles à sa modeste chorale. Jusque dans ses vieux jours, il tiendra la baguette de "maestro". Bien sûr, sa voix était devenue moins chaude, les nuances moins fines, mais il y mettait encore tout son cœur.⁴⁹⁰

Avec le temps, à partir de 1935 surtout, d'autres confrères coadjuteurs, tailleurs comme lui, mais formés selon des méthodes plus modernes, prirent la relève.⁴⁹¹ Puis, en 1942, il quitta définitivement l'atelier de couture.⁴⁹² Dès le mois d'avril 1945, monsieur Pierre ne savait plus rien faire sinon s'occuper un peu de la cuisine et du magasin.⁴⁹³ L'âge avançait avec ses inconvénients et ses maladies. Il souffrit beaucoup du fait que, toujours très propre sur sa

Bulletin salésien » 399 (1912) 272. Qu'il a réellement accompli cette tâche, c'est confirmé par don Scalonì, après sa visite au Congo en 1914. Celui-ci en parle dans son rapport au Recteur Majeur, Don Paolo Albera : « Le catéchisme est enseigné par les Coadjuteurs, tous les jours, dans les classes, et quatre fois par semaine, les prêtres font une petite instruction catéchétique à l'Eglise, après la Bénédiction. » Au début, l'instruction du catéchisme au Congo était l'œuvre commune des coadjuteurs et des prêtres : « Premiers chrétiens de l'Ecole. La veille de Noël 1913, une quinzaine d'élèves de l'Ecole professionnelle, ayant reçu l'instruction religieuse donnée en partie par les coadjuteurs [Maus, Verboven, Ferraris], passèrent l'examen devant le Père Supérieur. Tous les catéchumènes furent admis à recevoir le saint baptême. Ce fut un jour de fête... », in *Une excursion au Katanga...*, p. 41.

⁴⁹⁰ Le père Picron, dans la lettre mortuaire.

⁴⁹¹ Selon les Annales (chroniques du Collège Saint François de Sales), à la date du 28/12/1935 : « MM Jugmans Léon et Kiritchouc Jean arrivent de Belgique. Jugmans devient économe à la Maison d'E'ville ; et Kiritchouc patron tailleur à La Kafubu. », in *ASL Chroniques*.

⁴⁹² D'après le père Jules Mariage, monsieur Ferraris aurait abandonné la direction de l'atelier des tailleurs en 1942 : « Il a toujours été patron tailleur jusqu'en 1942 ; alors il a laissé la place à plus jeunes [que lui] » : dans sa lettre au père Picron, 19/12/1946, in *ASL Ferraris*. Mais il nous semble qu'il quitta alors l'atelier dont la direction était déjà passée en d'autres mains.

⁴⁹³ Lettre de Mgr Sak au père Jules Moermans, La Kafubu, 18/04/1945, in *ASL A5 Correspondances*.

personne, sa dernière maladie le rendait incapable de se soigner.⁴⁹⁴ Transféré à l'hôpital d'Elisabethville dans un tel état de faiblesse qu'il pouvait à tout moment mourir, il y reçut « l'extrême onction » (comme on le disait à l'époque) à la date du 27 septembre 1946. La plupart des confrères du Collège purent assister à cette cérémonie émouvante où, après avoir reçu le sacrement, monsieur Pierre tint à renouveler sa profession religieuse en leur présence.⁴⁹⁵

Le 9 octobre 1946, doucement et pieusement comme il avait vécu, il s'éteignit à l'âge de septante-trois ans. Dès le lendemain eurent lieu ses funérailles à l'église de La Kafubu, puis son inhumation au cimetière de la Mission. D'après le père Picron, sa disparition laissa un vide dans la communauté et permit aux confrères de mieux apprécier la grandeur de ce modeste confrère salésien.

La fiche de son *curriculum vitae* nous rappelle encore qu'en 1921, il a été décoré de l'Etoile de Service avec quatre raies, et qu'en 1935, il a été promu chevalier de l'Ordre de la Couronne : expressions officielles d'une reconnaissance bien méritée pour ses trente-cinq années de dévouement au Congo.

B. Personnalité et figure spirituelle

Comme l'a bien dit le père Picron, dans l'introduction de sa lettre mortuaire : avec le décès de monsieur Ferraris, « une relique des temps héroïques de notre congrégation » et de la province belgo-congolaise disparut de la scène de ce monde. Monsieur Pierre constituait comme un trait d'union entre les salésiens du Congo et le berceau du charisme salésien : l'oratoire du Valdocco avec don Bosco et la première génération des salésiens. Il aurait pu s'en vanter, mais on a constaté qu'il est resté modeste bien qu'ayant connu des expériences et des rencontres que les autres confrères n'avaient jamais eu la chance de vivre. Il avait rencontré, ou du moins

⁴⁹⁴ Détail cité par le père Picron, dans une lettre au père Léon Verbeek, Jette, 22/10/1973, in ASL B26 *Histoire du diocèse de Sakania* : « Toujours très propre, il souffrit de ce que la maladie le rendit repoussant. Il s'éteignit souriant. »

⁴⁹⁵ Dans les chroniques du Collège Saint-François de Sales, 27/09/1946, in ASL *Chroniques*.

croisé, don Bosco et don Rua, le prince Czartoryski et don Beltrami, tous aujourd'hui canonisés ou béatifiés.

Un article paru dans un journal d'Elisabethville, au lendemain de son décès, n'épargnait pas ses éloges en écrivant que monsieur Ferraris avait été « un des religieux les plus anciens et des plus capables » ; un « vétéran » qui avait connu les débuts d'Elisabethville et qui avait enseigné à des centaines d'élèves l'art de réaliser des vêtements :

« ... il a vu des centaines [d'élèves]... passer dans son atelier. Toujours, il s'est ingénié à leur enseigner avec une compétence bien connue, mais surtout une patience admirable, depuis les rudiments jusqu'aux secrets du métier. Aussi, nombreux furent les Européens, commerçants ou missionnaires, qui recherchèrent les tailleurs [...] formés par ses soins. Certainement que ceux qui l'ont connu et qui, en toutes circonstances, ont pu apprécier l'aménité de son caractère, regrettent sa brusque disparition. »⁴⁹⁶

Il aurait pu se vanter du grand nombre de jeunes formés dans son atelier. A Elisabethville, il avait fondé la fanfare et, plusieurs fois, on l'avait applaudi lors des concerts publics. Parmi ceux qui y assistèrent il y eut deux rois - le roi Albert et le futur roi Léopold - qui l'ont d'ailleurs félicité personnellement.⁴⁹⁷ Mais, tout au long de sa vie, monsieur Pierre est resté égal à lui-même. Tel on l'avait connu à San Benigno et à Liège, tel on l'a connu aussi au Congo.

La rédaction du bulletin des anciens élèves de Liège, aussitôt informée du décès de monsieur Pierre, publia un « In memoriam » où l'on affirmait que « les très Anciens » se souvenaient encore en 1946 de « ce jeune homme élégant, comme on peut l'être en Italie » et de sa « figure souriante exprimant la bonté ». C'était, selon l'auteur de l'article commémoratif, le vrai type du coadjuteur salésien comme l'avait souhaité don Bosco.⁴⁹⁸

⁴⁹⁶ *Un ouvrier de la première heure*, article paru dans un journal local d'Elisabethville, 10/10/1946, in ASL Ferraris.

⁴⁹⁷ (In memoriam) *Monsieur Pierre Ferraris*, in « Ami des Anciens » 292 (1946) 10-11.

⁴⁹⁸ Probablement le même auteur qui, en 1935, avait déjà publié un article élogieux semblable, à l'occasion des 50 ans de vie salésienne de monsieur Pierre. Il mit en

A Liège, il avait été chef tailleur, chef de musique, acteur bénévole « mais surtout [un] bon religieux qui savait comprendre la jeunesse et qui avec une indulgence authentiquement salésienne, la formait pour les luttes de la vie et pour le bien ». ⁴⁹⁹ De cette période, l'ancien élève, Charles Piérard témoigna avec conviction:

« ...jamais les Anciens élèves et moi-même n'oublieront leur contremaître qui fut pour eux un père, un éducateur selon les vœux de Saint Jean Bosco, un religieux modèle. [...] Mr Ferraris s'imposait non pas par la sévérité, mais par la bonté ; la patience, [sa] vertu dominante. Il était rigide [seulement] sur les principes: honnêteté, moralité, respect du règlement de la maison ».

Ceux qui l'ont fréquenté ont surtout apprécié l'aménité de son caractère. A ce propos, le père Picron n'hésite pas à affirmer qu'il fut « la joie des confrères et l'idole des enfants ». Il avait l'art de ne pas se fâcher mais de sourire plutôt quand quelqu'un organisait une farce dans l'atelier. Cependant, monsieur Ferraris n'était pas un faible mais un fort de caractère, malgré sa bonté. ⁵⁰⁰

L'optimisme était le trait dominant de sa personnalité humaine et religieuse. Cet optimisme devint plus difficile avec l'âge, mais se maintint jusqu'aux dernières années de sa vie. Après le décès de monsieur Pierre, le père René Van Heusden, pro-vicaire, trouva sur la table de sa chambre un billet qui révélait son état d'âme dans les derniers mois de sa vie oscillant entre l'optimisme et le pessimisme: « L'optimiste dit: tout est pour le mieux; le pessimiste: tout va au plus mal ». Au verso, il avait formulé sa prière pour garder le courage:

évidence que monsieur Pierre « ... fut surtout le bon religieux qui sut comprendre la jeunesse à lui confiée, et qui, avec une indulgence authentiquement salésienne, la forma pour le bien et pour les luttes de la vie. [...] figure pas maussade du tout, mais riieuse et joliment expressive, vrai type du coadjuteur comme le rêvait Don Bosco, simple et cependant ne négligeant rien qui put accroître sa prestance ». Et il concluait : « Voilà ce que fut à Liège et ce qu'est resté à La Kafubu le bon Pierre Ferraris. » In *Aux amis de l'Ami*, in « L'ami des Anciens » 217-218 (1935) 199.

⁴⁹⁹ (In memoriam) *Monsieur Pierre Ferraris*, in « Ami des Anciens » 292 (1946) 10-11.

⁵⁰⁰ « Je me souviens qu'à l'occasion d'une séance d'hypnotisme [on] fit appel, pour une expérience décisive, à un homme de caractère. Monsieur Ferraris se présenta. Je n'ai pas oublié l'émotion profonde que me laissa cette représentation. » (lettre de Charles Piérard, in *ASL Ferraris*).

« Seigneur, celui que vous aimez, auquel vous ne cessez de prouver votre amour par vos bienfaits, est malade ; plus d'esprit que de corps... Me voici à vos pieds ... Je n'en dis pas davantage ... Je m'abandonne à la tendresse de votre cœur. »

D'après Charles Piérard, la source invisible de son optimisme, c'était sa piété, fondement de tous ses engagements : « Je ne puis terminer sans faire allusion à la piété remarquable de notre cher Mr Pierre. » Certes, ajouta-t-il à l'adresse du père Picron à qui il envoya son témoignage : « sur ce point capital, vous en savez plus que moi ». En effet, au Congo également, d'après le père Picron, la piété avait été « la note caractéristique » de la vie de Pierre Ferraris, le secret de sa joie : « S'il avait toujours aux lèvres une ritournelle d'opérette ou un mot aimable, c'est que Dieu vivait en ce cœur, le pénétrant tout entier. »⁵⁰¹

Au niveau de sa vie religieuse, son appartenance à la congrégation était sans réserve, même si ses relations avec sa famille étaient imprégnées d'une délicate attention.⁵⁰² Son premier souci était de rendre heureux ses confrères.⁵⁰³ On l'a vu, par exemple, quand un missionnaire de brousse partait pour une tournée et qu'il voulait qu'il emportât toujours une provision suffisante. Il avait aussi une haute idée de l'autorité religieuse et du vœu d'obéissance qui impliquait la recherche commune de la volonté de Dieu sur l'œuvre salésienne au

⁵⁰¹ Lettre de Charles Piérard ; lettre mortuaire publiée par le père Picron.

⁵⁰² Un fait significatif à ce propos. Par lettre, monsieur Pierre entretenait un contact régulier avec l'unique sœur qui lui restait. Quand, trop pauvre, elle ne savait plus faire face à certaines dépenses, monsieur Pierre demanda à ses supérieurs une intervention pour l'aider. Dès qu'elle eut reçu l'aide financière, elle écrivit une lettre de remerciement que monsieur Pierre transmit au supérieur religieux du Congo, le père Arnold Smeets, délégué du Congo (lettre de Marte Bellino à monsieur Pierre Ferraris, Turin, 16/02/1946, in ASL *Ferraris*). Dans une note qu'il ajouta à la lettre, il écrivit : « Père Supérieur, voici une lettre de ma sœur, elle est heureuse et n'oublie pas les salésiens du Katanga et les supérieurs dans les prières. De mon côté, je ne vous oublie pas non plus dans mes prières et vous remercie de l'aide à ma chère soeur ». Le père Smeets répondit avec élégance : « Mon cher Pietro, merci pour la belle lettre que vous m'avez passée » (*ibidem*).

⁵⁰³ Le père Picron résume les trois traits dominants de sa vie religieuse : « dévouement obscur [=discret, caché] et souriant ; confiance dans ses Supérieurs, qui trouvaient en lui un conseiller et un ami ; piété soigneuse... », à la fin de son article *Mr Pierre Ferraris*, in « Rayons » 5 (1963) 15.

Congo. D'après le père Picron, il considérait que c'était son devoir de conscience d'assister les supérieurs par sa prière, ses conseils et son amitié.⁵⁰⁴ Un cas parmi d'autres : quand les salésiens au Katanga cherchaient à consolider leur présence au début des années '20, il écrivit au préfet général⁵⁰⁵ de la congrégation salésienne, don Filippo Rinaldi, souhaitant que le recteur majeur, avec son chapitre, prenne certaines décisions qui, selon lui, étaient nécessaires ou seraient très bénéfiques pour assurer l'avenir de l'œuvre salésienne au Congo. De quelles décisions s'agissait-il ? Il citait : l'envoi rapide des Sœurs salésiennes pour s'occuper de la jeunesse féminine à l'instar des Salésiens qui s'occupaient déjà de la jeunesse masculine ; des visites plus fréquentes du provincial de Belgique au Congo, ou l'établissement d'un représentant (ou délégué) sur place afin de prévenir certains problèmes, de trancher plus vite et de suppléer le vide d'autorité qui régnait en ce moment au Congo. Enfin et surtout, il fallait faire des démarches auprès de la « Propaganda Fide » afin que le Saint-Siège accorde aux salésiens une préfecture apostolique qui leur soit propre. Cela permettrait d'étendre bien davantage le bienfait de l'œuvre salésienne par une plus grande autonomie dans l'action pastorale par rapport aux Bénédictins, spécialement le préfet apostolique, Mgr. Jean-Félix de Hemptinne. D'après lui, le prélat n'accordait pas aux salésiens un espace d'action suffisant pour leur permettre une action pastorale efficace à Elisabethville...⁵⁰⁶

S'il nous paraît toujours bon de mettre les supérieurs au courant de ce qui se passe sur le terrain et des desiderata des confrères sur place, il faut bien réaliser qu'il y a une autorité à plusieurs niveaux et qu'on ne peut pas négliger l'échelon local pour privilégier uniquement l'échelon provincial. Dans une communauté salésienne, comme dans d'autres congrégations, la première autorité à laquelle on doit se référer ordinairement dans les questions de la vie courante c'est bien le supérieur de la communauté locale. Comme nul n'est

504 Lettre mortuaire de monsieur Ferraris.

505 Actuellement, on parle de « vicaire général ».

506 Lettre de 8 pages manuscrites, « *Reverendissimo Signor Don Rinaldi...* », Mission salésienne Elisabethville, s.d. (déc. 1921 - janvier 1922), in ACS F 438 et in ASL Ferraris. La lettre, sûrement arrivée à Turin avant le 16/2/1922, a été rédigée en vue du traitement du problème, soit au chapitre supérieur, soit au prochain chapitre général.

parfait, on a pu reprocher à monsieur Ferraris de se référer plus à Mgr Sak qu'au directeur de sa propre communauté, le père Fernand Laloux. Ce fait a créé, à un moment donné, une vive tension entre le père Laloux et Mgr Sak.⁵⁰⁷

Monsieur Ferraris était un « coadjuteur ». Autrement dit, il était un salésien-éducateur à la manière d'un laïc consacré vivant en communauté. Avec sa sensibilité laïque, il voulait former, comme il disait : « le bon chrétien et l'honnête ouvrier utile à la société ». C'est ainsi qu'il a formé des générations de tailleurs, leur donnant l'exemple de l'esprit de travail et de piété chrétienne. Quand le père Picron publia la lettre mortuaire de monsieur Ferraris, il en profita pour mettre en évidence que monsieur Pierre avait été un « coadjuteur » modèle, car sa manière d'éduquer était à même de former chez les jeunes, à la fois, l'ouvrier et le chrétien. Par là, le père Picron visait sans doute un but qui était cher à son temps et il espérait que la biographie de Pierre susciterait beaucoup de vocations de coadjuteurs dont l'Afrique avait grand besoin pour la formation « professionnelle » de la jeunesse :

« Dans notre Afrique centrale, en pleine croissance civile et chrétienne, il est un besoin urgent d'écoles professionnelles, qui, de fait, sont demandées de toute part. Pourrions-nous les satisfaire ? A cette angoissante question, votre prière et peut-être votre élan missionnaire donneront la réponse. En priant pour notre cher défunt, vous n'oublierez pas l'oeuvre de toute cette vie. »

⁵⁰⁷ L'incident est raconté dans les cahiers des séances du chapitre de la maison salésienne d'Elisabethville : « ... que Monseigneur n'a plus rien à voir à l'Ecole [d'Elisabethville], ce malentendu vient de ce que Monsieur le Directeur a donné des directives aux patrons des ateliers pour ce qui concerne le paiement des élèves. Ces directives ne plaisant pas à Monsieur Ferraris, celui-ci alla montrer son registre à Monseigneur et demanda pour pouvoir continuer à payer comme par le passé. Monseigneur, ignorant les nouvelles décisions prises par Monsieur le Directeur, ne vit pas d'inconvénient à ce que Monsieur Ferraris continuât comme par le passé ! Le jour du paiement, Monsieur Ferraris se fit fort de ce que son mode de paiement était approuvé par Monseigneur ; c'est alors que Monsieur le Directeur a dit : *Monseigneur n'a rien à voir [dans cette affaire]* (c'est du gouvernement intérieur de la maison qu'il s'agit ici). Monsieur Ferraris, battu sur ce point, profita de la première occasion pour rapporter à Monseigneur que le Père Directeur avait dit « qu'il n'avait plus rien à voir à Elisabethville. » (Cahier du Chapitre de la Maison, « séance extraordinaire », 14/12/1925, in ASL *Chroniques SFS*).

Ce n'était pas forcer la réalité historique que de voir monsieur Ferraris comme un exemple à proposer. En effet, sur nombre d'anciens élèves, en Belgique comme au Congo, celui-ci a laissé une impression indélébile. C'était l'apprentissage du métier qui occupait la première place dans son activité auprès des jeunes africains et, très probablement, il a été le premier au Katanga à avoir formé professionnellement des tailleurs à l'emploi de la machine à coudre. Mais cela ne l'a pas porté à négliger l'autre objectif de la formation salésienne : celui de la formation chrétienne. Il a été soucieux de transmettre l'esprit de piété et de foi à ses élèves, et cela de façon adaptée à leur compréhension.⁵⁰⁸ Au début de l'œuvre salésienne au Katanga, Pierre Ferraris a aidé dans la préparation au baptême des premiers catéchumènes de l'école professionnelle d'Elisabethville.⁵⁰⁹ D'après le père René Van Heusden, monsieur Ferraris était connu par tous les anciens élèves de La Kafubu pour avoir contribué à leur formation avec tant de patience. Il les invitait à assister aux réunions qui étaient organisées pour eux afin de maintenir le contact entre eux et de se soutenir mutuellement. Il leur apprit à se respecter comme « anciens de Don Bosco », ce qui voulait dire : se comporter comme il se doit en tant que chrétiens.⁵¹⁰

⁵⁰⁸ Un exemple parmi d'autres cité dans la lettre mortuaire : le père Picron raconte qu'un jour, monsieur Pierre lui demanda de traduire en cibemba les « petites heures » du Sacré-Coeur, parce que, disait-il, « je suis sûr que nos enfants y prendront goût ». Le père Picron se mit aussitôt au travail en considérant que l'invitation visait le bien spirituel des jeunes. Monsieur Pierre se montrait aussi préoccupé de la fréquentation du sacrement de la confession chez les jeunes et il les y invitait discrètement. Comme il vivait étroitement avec eux, il avait une certaine intuition de ce qui se passait dans leur cœur et il savait bien quand et comment les exhorter. Ayant leur pleine confiance, il obtenait en général ce qu'il désirait. Le père Picron cite encore un autre petit fait : monsieur Pierre avertissait parfois d'avance le catéchiste qu'un jeune viendrait pour se confesser : « ... Jacques viendra vous voir. Ce matin, à l'atelier je le vis maussade [et je lui ai dit] : "Alors, on est malade ? ... souffrant ? Non ? ... Je vois ce que c'est : Fais une bonne confession !" » (R.-M. Picron, lettre au père L. Verbeek, Jette, 22/10/1973, in ASL B26 *Histoire du diocèse de Sakania*).

⁵⁰⁹ Il fut aussi témoin lors de leur mariage religieux : « 2 Août 1919 : baptême de quatre femmes et quatre Mariages de nos anciens élèves travaillant en ville ; c'est M. Ferraris qui sert de témoin. » (*Monographie des Missions...*, p. 12).

⁵¹⁰ R. Van Heusden, *Bwana Pierre Ferraris afwa*, in « Don Bosco Shinwe » 86 (1946) 709-710. En fait, encore en 1983, le père Marcel Verhulst, en visite chez monsieur Gérard, le cuisinier de Kansebula, dont le père était un ancien élève

Un dernier trait qui se lit en filigrane dans la documentation existante sur sa vie et son activité, c'est sa profonde estime de l'enfant africain. C'est une des raisons pour lesquelles il a voulu écrire son livret publié à Liège en 1919 après ses premières années d'action éducative au Congo. Gentiment, mais avec insistance, il y corrige les préjugés raciaux et les clichés qui étaient encore largement répandus chez les lecteurs européens de son temps au sujet de l'infériorité des peuples noirs et de l'impossibilité d'une évolution intellectuelle et sociale qui les rendrait, à terme, égaux aux autres peuples. Ainsi, il a contribué, à sa façon, à inculquer une appréciation plus positive de l'Afrique et de ses habitants. A titre d'exemple, ce passage :

« ... Il me semble cependant que chez le noir, le niveau intellectuel n'est pas si bas que quelques-uns se plaisent à le dire. [...] Il y en a qui sont bien doués sous le rapport de la mémoire, de l'intelligence, et du jugement. [...] Dans les questions de religion, de morale, ils ne le cèdent en rien aux enfants d'Europe; leur mémoire est bonne et fidèle [...] pour le calcul, par exemple, plusieurs nous étonnent par leurs réponses. [...] L'enfant noir reçoit chez lui une formation à la vie pratique; c'est sur ce terrain qu'il se surpasse et qu'il nous émerveille. [...] les enfants africains sont toujours prêts à rendre service; en un mot, il sont pleins d'intelligence et d'esprit. »⁵¹¹

Son livre sur le Congo illustre aussi un trait typique du système préventif de don Bosco où, tout naturellement, l'amour manifesté à l'égard des jeunes suscite une réponse d'amour. On en trouve un témoignage frappant dans une petite lettre d'un jeune élève-tailleur que monsieur Pierre prit soin de faire connaître au grand public par son livret et que nous publions comme annexe de cette biographie. Monsieur Pierre présenta l'auteur de la lettre, Jules Petemoya, de la manière suivante :

« L'auteur, un garçon de 14 ans, est d'une intelligence médiocre ; il a suivi les cours pendant un an et demi. Ceux qui connaissent le swahili

tailleur de La Kafubu, trouva une grande et belle photographie de monsieur Ferraris, accrochée au mur de sa maison. Ce tailleur, déjà âgé, gardait un pieux souvenir de son ancien maître.

⁵¹¹ F. FERRARIS, *Une excursion au Katanga...*, p. 37-40.

trouveront sans doute dans cette lettre quelques fautes d'orthographe, mais je la transcris telle quelle. [...]

Cette lettre revêt un caractère particulièrement émouvant ; hier encore cet enfant était ignorant et aujourd'hui, fier de son savoir, il manifeste à ses maîtres les sentiments les plus délicats. Sans doute, tous n'en sont pas là, mais un bon nombre pourtant sont attachés à leurs maîtres, surtout aux missionnaires. Cela prouve que la reconnaissance existe... »⁵¹²

Monsieur Ferraris a donc vu la présence salésienne comme un levier puissant pour la promotion intégrale de l'homme noir, dont il a pu constater très tôt les premiers fruits. Le jeune, écrivait-il, « nous arrive craintif [...] et en quelques mois, le voilà complètement transformé : il se loge convenablement, s'habille avec décence, aime le travail et acquiert une attitude noble et virile : c'est un autre homme. »⁵¹³

C. Documents

1. *Extraits du livre de monsieur P. Ferraris :* « Une excursion au Katanga... »⁵¹⁴

Les Ecoles – L'œuvre civilisatrice – Les trois visiteurs

Avant de parcourir les environs de la ville, nous visiterons la Mission salésienne où sont établies les écoles professionnelles dirigées par les prêtres du vénérable Don Bosco.

C'est en 1911 que le gouvernement belge leur confia la direction d'une école primaire pour garçons blancs (enfants de colons) et d'une école professionnelle pour indigènes.

Le 8 octobre de la même année, les missionnaires salésiens partirent de Liège. Ils étaient six : trois prêtres et trois coadjuteurs. Après une heureuse traversée, ils débarquèrent au Cap et arrivèrent à

⁵¹² *Une excursion au Katanga...*, pp. 38-39. On respecte toutes les particularités orthographiques du texte.

⁵¹³ *Ibidem*, pp. 32-33.

⁵¹⁴ Chap. II : Les Ecoles – L'œuvre civilisatrice – Les trois visiteurs, in *Une excursion au Katanga...*, pp. 21-48.

Elisabethville le 10 novembre. Les habitants et les autorités de la ville leur firent l'accueil le plus cordial. Les missionnaires s'installèrent provisoirement dans une maison construite en tôles, et ouvrirent dans des locaux provisoires, l'école primaire, qui bientôt compta 20 élèves, ainsi qu'une école d'adultes, avec cours de français, de flamand, de mathématiques et de dessin industriel ; peu de temps après, s'ouvrait l'école professionnelle. Dans la suite, l'Etat fit ériger, au nord de la ville, à l'entrée de l'immense forêt, l'école primaire et l'école professionnelle. Ce fut seulement vers la fin de 1912 que l'on inaugura les nouveaux bâtiments. Construits en briques, ils ont belle allure ; une grande cour y est adjointe pour les récréations et les sports. [...]

Vous me demanderez peut-être si ce peuple est apte à recevoir une civilisation, une formation intellectuelle. Je ne possède pas assez d'expérience pour vous répondre sur ce point ; il me semble cependant que, chez le noir, le niveau intellectuel n'est pas si bas que quelques-uns se plaisent à le dire. Ceux-là jugent sans doute une race d'après des sujets abrutis, dégradés par le vice, déchus même de leur dignité d'homme, quand, au contraire, leur jugement devrait porter sur des sujets exempts de ces traces et qui forment la majorité des enfants et des jeunes gens. Ceux-ci ne manquent pas d'esprit. Il y en a qui sont bien doués sous le rapport de la mémoire, de l'intelligence et du jugement, c'est naturellement le petit nombre ; par contre, il y en a qui sont bornés ; ils constituent une fraction plus ou moins grande selon les villages, les régions... Quant aux autres, ce sont des intelligences moyennes et c'est le plus grand nombre. Dans les questions de religion, de morale, ils ne le cèdent en rien aux enfants d'Europe ; leur mémoire est bonne et fidèle, car pour le calcul, par exemple, plusieurs nous étonnent par leurs réponses.

Pour mieux vous convaincre de ce que je viens de dire concernant l'intelligence de ces indigènes, voici une lettre écrite en swahili par un élève de l'école professionnelle, à un missionnaire rentré en Belgique. L'auteur, un garçon âgé de 14 ans, est d'une intelligence médiocre ; il a suivi les cours pendant un an et demi. Ceux qui connaissent le swahili trouveront sans doute dans cette lettre quelques fautes d'orthographe, mais je la transcris telle quelle.

Lumbumbashi [sic] Katanga

Bwana Pierra,

Jambo, bwana, jambo ; siye tunaikaa mzuri sana ; tunafanya kazi tele ; ma makoti anakuisha ; sasa tunakuanza wingine. Kisuro, boy na zamani amerudi, na kushona mashuwa ndio.

Tunakusali wote kwa weye, na unakuja katikati wetu.

Mbebe utakuja, utanunua sanamu mtakatifu Jules ; ninataka sana, kwasababu na mlinzi wangu.

Kama Baba yetu nawe, sema noyo. Siye watoto wake mzuri kabisa.

Sikia maneno, bwana Pierra, ninataka buku français-kiswahilin nzuri sana.

Bwana, tunapenda weye, kwasababu umefanyze vema tele.

Alafu utakuja mwezi tatu, kama vula atakuja, na utaleta matabishi mingi.

Bwana Pierra mzuri sana, tunakumbuka weye.

Ninapeleka mukanda mimi Jules. Unaona kama nimeangalia na masomo kwa barua?

Basi : mwana-funzi wako mimi,

Jules Petemoya

* * *

Elisabethville Katanga

Monsieur Pierre,

Bonjour, maître, bonjour.

Nous restons très bons. Nous faisons beaucoup de travail ; les vestons sont finis ; maintenant nous commençons les autres. Kisuro,

le garçon d'autrefois, est revenu et coud à la machine. Nous prions tous pour toi, et reviens vite au milieu de nous.

Avant de revenir, achète l'image de saint Jules ; je la désire parce qu'il est mon saint protecteur.

Puisque le Père⁵¹⁵ est avec toi, dis-lui bonjour. Dis-lui aussi que nous restons ses très bons enfants. Comprends l'affaire, maître Pierre, je désire un livre français-kiswahili, c'est un très beau cadeau.

Maître, nous t'aimons parce que tu nous as fait beaucoup de bien. Tu reviendras dans trois mois, à la saison des pluies et tu nous apporteras beaucoup de cadeaux.

Très bon Monsieur Pierre, nous pensons à toi.

Je t'adresse cette écriture, moi, Jules. Tu vois comme j'ai fait attention aux leçons par cette lettre que je t'adresse.

Assez : moi ton élève.

Jules Petemoya.

Cette lettre revêt un caractère particulièrement émotionnant : hier encore cet enfant était ignorant et aujourd'hui, fier de son savoir, il manifeste à ses maîtres les sentiments les plus délicats. Sans doute, tous n'en sont pas là, mais un bon nombre pourtant sont attachés à leurs maîtres, surtout aux missionnaires. Cela prouve que la reconnaissance existe chez ces pauvres noirs.

L'enfant noir reçoit chez lui sa formation à la vie pratique ; c'est sur ce terrain qu'il se surpasse et qu'il nous émerveille. Combien de petits négrillons rendent au blanc tous les services d'un bon domestique ; ils font la lessive et le nettoyage, ils servent de cuisiniers et de boulangers et sont toujours prêts à rendre service ; en un mot, ils sont pleins d'intelligence et d'esprit. Combien de fois avons-nous entendu dire des blancs : « On obtiendrait rarement cela d'un enfant de notre Europe ! ». [...]

⁵¹⁵ Il s'agit probablement du « père supérieur », don Scaloni, que le jeune avait vu lors de sa visite à l'école en 1914.

Fanfare. Les noirs aiment la musique et le chant. Quand ils voyagent en caravane, ils ne cessent de chanter pour mieux s'entraîner à la marche. Au repos, assis autour du feu, surtout le soir, ils chantonnet, faisant des duos, trios et quatuors. Ils ont l'oreille musicale. Les élèves appartenant à la fanfare de l'Ecole connaissent assez bien le solfège et ils peuvent exécuter quelques morceaux de musique de façon à satisfaire tout le monde. Six mois après sa fondation, cette fanfare donnait un concert dans une grande salle de la ville au profit de l'œuvre de *la Protection de l'Enfance*. La fête qui eut lieu sous la présidence du vice-gouverneur, en présence des notabilités d'Elisabethville fut très réussie. La recette fut splendide, car on rencontre aussi dans ces pays lointains des âmes généreuses. L'exécution fut des mieux réussies et plusieurs morceaux firent vibrer les cœurs des Belges au souvenir de la Mère patrie. Nous donnons ci-dessous un extrait du compte rendu paru dans le *Journal du Katanga*.

Samedi, 28 Février 1914

« La fanfare salésienne salue l'arrivée du Bula-Matari (nom sous lequel M. le Vice-Gouverneur est désigné par les indigènes) par une vibrante Brabançonne. Cette fanfare que nous entendons pour la première fois, semble composée de quelques bons exécutants indigènes, auxquels les Pères ont appris à lire une partition. Lorsque cette fanfare aura quelques mois de plus d'existence, elle sera à même d'exécuter aussi correctement que la meilleure fanfare belge, les morceaux qu'elle a fait entendre au cours de la fête de samedi dernier. »

L'œuvre de la protection de l'enfance existe dans diverses parties du Congo. A Elisabethville, le Père Sak, supérieur de la Mission Salésienne, en est le directeur. Le Comité se compose d'un médecin, des sœurs de l'hôpital, et d'une dizaine de Dames belges. Tous les lundis, se réunissent à l'hôpital les mamans négresses avec leur bébé et l'on donne aux petits négrillons tous les soins nécessaires. Ces derniers, après avoir pris un bon bain, passent la visite médicale. Les Dames prodiguent à ces petits leurs embrassements comme s'ils étaient leurs propres enfants et souvent on leur entend dire : « Comme ils sont beaux ! ».

Dans les contrées où l'œuvre n'est pas encore établie, combien d'enfants, grâce à l'ignorance et à la superstition des mères, meurent de maladies intestinales et autres. Ces femmes administrent aux

enfants les choses les plus invraisemblables, entre autres de la terre qu'un sorcier a mélangée de poils d'animaux. C'est vers l'éducation maternelle que doi[ven]t se porter tout d'abord les premiers efforts. Et c'est bien ce que font les Dames courageuses du Comité d'Elisabethville. Elles enseignent aux mamans la manière d'élever leurs enfants. Elles font la distribution du linge, [du] savon, [du] sucre, [du] lait, [du] riz, etc. Avec un dévouement admirable, elles visitent les familles et y font observer les instructions reçues. C'est ainsi que l'on pourra diminuer la mortalité si grande qui règne parmi ces pauvres petits êtres. Cette œuvre si belle et si importante a pour Présidente d'honneur Mme Renkin, femme de notre Ministre des Colonies.

Lorsqu'en 1913, le vice-gouverneur, accompagné des autorités civiles d'Elisabethville, visita officiellement l'Ecole professionnelle dirigée par les Pères Salésiens, Son Excellence ainsi que son entourage témoignèrent la plus grande satisfaction. Le vice-gouverneur interrogea lui-même plusieurs élèves, enfants des colons, sur différentes branches, et fut émerveillé des réponses qu'il en reçut.

Les visiteurs parcoururent également les différents ateliers, les classes et les habitations des indigènes ; ils se rendirent ensuite à la chapelle et, de là, au jardin potager et au champ de culture.

A l'issue de cette visite, il y eut réception à la salle commune, tandis que la fanfare exécutait quelques morceaux de musique. Les hôtes furent enchantés de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Le vice-gouverneur remercia le personnel salésien et fit remarquer au Père Directeur que son rapport sur l'Ecole était trop modeste ; il voulut lui-même ajouter quelques mots à ce rapport avant d'être expédié à Bruxelles. En prenant congé des Pères, il les remercia à nouveau pour tout ce qu'ils avaient fait, les engagea à persévérer dans cette voie, et leur promit de revenir. C'est à cette occasion que le vice-gouverneur pria le Père Directeur de vouloir accepter l'après-midi, dans chaque atelier, deux soldats, pour leur apprendre un métier, ce qui leur permettrait de rendre service à l'armée. De plus, il demanda aux Salésiens de faire classe aux petits enfants des soldats ; malgré leurs multiples occupations, les Pères acquiescèrent immédiatement aux désirs de son Excellence.

Quelques mois plus tard, le consul belge de Johannesburg⁵¹⁶ rendait visite au vice-gouverneur. Celui-ci n'eut rien de plus empressé que de lui faire visiter l'Ecole professionnelle. Le consul fut émerveillé du magnifique résultat obtenu en si peu de temps par les dévoués missionnaires. [...]

Nous ne pouvons passer sous silence la belle exposition qui s'ouvrit le 8 avril 1913, à Elisabethville. Y participèrent : le sud du Katanga et une partie du nord, les Missions des Pères Bénédictins de Kambove et de Kapiri, les Missions protestantes de Bunkeya et de Koni, un grand nombre de fermiers et de colons, les fermes de l'Etat, la Minière de l'Etoile du Congo, des entrepreneurs, des particuliers... ainsi que l'Ecole professionnelle indigène des Salésiens d'Elisabethville. La Chambre de Commerce qui eut l'initiative de cette œuvre audacieuse, avait assumé une tâche bien difficile, mais elle sut la mener à bonne fin. La clôture de l'Exposition eut lieu le 1^{er} mai. Le palmarès publié par le Jury fut très encourageant pour la Mission d'Elisabethville : un diplôme de grand prix fut décerné à l'Ecole professionnelle des Pères Salésiens. »

2. Lettre de nouvelles du Congo belge (en 1914)⁵¹⁷

[Note de la Rédaction du Bulletin salésien]

Dans notre numéro d'Avril nous avons raconté les fêtes de la Noël chez les noirs du Katanga ; nous avons en même temps annoncé la prochaine visite de Don Scaloni l'Inspecteur Salésien.

Nous rencontrons dans la Concorde, l'organe des anciens élèves de la Maison Salésienne de Liège, une lettre qui nous apporte un récit abrégé de cette visite.

Le mois prochain, nous comptons pouvoir donner plus de détails, en particulier sur les usages des Indigènes ; en attendant, nous

⁵¹⁶ Probablement monsieur Pierre Forthomme, grand-croix de l'Ordre de la Couronne, grand officier de l'Ordre de Léopold, ancien ministre.

⁵¹⁷ Pierre FERRARIS, *Monsieur le Président et chers Amis du Cercle Don Bosco*, lettre publiée d'abord dans « La Concorde », bulletin des anciens de Liège, sur le voyage de don Scaloni au Congo) ; et reprise en juin 1914, dans le « Bulletin salésien » 36 (1914) 155-156.

reproduisons cette lettre [de monsieur Pierre Ferraris] qui, nous l'espérons, fera plaisir à nos lecteurs.

* * *

Monsieur le Président et chers Amis du Cercle Don Bosco,

J'ai lu dans le dernier numéro de la Concorde le compte-rendu de la fête organisée à l'occasion du départ vers le Congo du révérend Père provincial Don Scaloni.

Le bon Père a fait un excellent voyage. Après avoir passé trois semaines à la maison salésienne du Cap, le voilà enfin parmi nous et en très bonne santé. [...] La première journée est consacrée à la visite de la mission, du jardin, des maisons de nos noirs. Le lendemain, les ateliers. Ce même jour, 28 février, concert organisé au profit de l'œuvre de la *Goutte de Lait*, que peut-être vous ne connaissez pas.

Cette œuvre consiste à faire venir une fois par semaine, à l'hôpital, toutes les mamans avec leurs bébés.

Là, siège un comité composé de Sœurs de la Charité, de dames dévouées et d'un médecin. Et l'on soigne les petits enfants en présence de leur maman. On leur donne :

- 1° Un bon bain bien savonné ;
- 2° Du linge bien propre, du savon ;
- 3° Du riz et du sucre ;

On explique aux mamans la manière de soigner leurs bébés ; elles sont invitées à porter à l'œuvre les enfants maladifs autant de fois que leur santé l'exige pour recevoir les soins du médecin. Les dames patronnesses vont visiter les huttes et [pour] se rendre compte si les mamans mettent à profit les conseils qu'on leur donne à la visite.

Le Père Sak est le directeur de cette belle œuvre.

Là-dessus, venons au concert. Il se donne dans la salle du *Théâtre Bijou*, à Elisabethville.

La Fanfare, bien que n'existant que depuis six mois, a pu satisfaire le comité organisateur. Elle a dû exécuter six morceaux au lieu des quatre prévus au programme.

Voici, pour ce qui nous concerne, le compte-rendu du *Journal du Katanga*.

« Samedi 28 Février. – La Fanfare Salésienne salue l'arrivée du "Bula" (nom sous lequel M. le Vice-Gouverneur général est désigné par les indigènes) par une vibrante brabançonne. Cette fanfare que nous entendons pour la première fois semble composée de quelques bons exécutants indigènes, auxquels les Pères ont appris à lire une partition. Lorsque cette fanfare aura quelques mois de plus d'existence, elle sera à même d'exécuter aussi correctement que la meilleure fanfare belge, les morceaux qu'elle a fait entendre au cours de la fête de samedi dernier.

« Immédiatement après l'exécution d'une marche et d'une valse par la dite fanfare, les trois coups réglementaires sont frappés et le rideau se lève. Quelques chanteurs se sont fait entendre et les assistants ont maintes fois applaudi ; vient ensuite la première comédie : *La Paix chez soi* de Georges Courteline. Les deux artistes-amateurs s'en sont tirés tout à leur honneur et se sont fait vigoureusement applaudir. Dans la seconde partie, après l'exécution d'une marche par la fanfare, outre les chanteurs qui furent salués par de nouveaux applaudissements, M. Jean Holzinger⁵¹⁸ a exécuté sur un Bandonium⁵¹⁹ une marche et l'ouverture de *Rigoletto* de Verdi. C'est un véritable artiste, connaissant toutes les ressources de ce merveilleux instrument. Chacun de ses morceaux fut couvert par les applaudissements de toute l'assistance, applaudissements qui ne s'éteignirent que lorsque l'exécutant se fut incliné plusieurs fois en signe de remerciement. Une seconde comédie, de François Coppée, *Le Luthier de Crémone* est interprétée avec talent par des artistes amateurs. « Puis résonne l'entraînante marche *Vers l'Avenir* jouée avec vigueur et conviction par la Fanfare Salésienne. Vient ensuite la tombola au profit de la belle œuvre de la protection de l'enfance noire (goutte de lait). » [...]

⁵¹⁸ Jean Holzinger, allemand, né à Ratisbonne en 1860, fut le premier laïc célibataire (aide laïc ou familial), arrivé au Congo. Il s'occupa de la mécanique à l'école professionnelle. Rentré en congé en 1925, il mourut lors de son voyage à Turin. Il a joué un rôle très apprécié à l'école et dans la communauté (cf. L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 138).

⁵¹⁹ Il a sans doute voulu dire : un « bandonéon » : un petit accordéon hexagonal, en usage dans les orchestres de tango.

[Le 3 mars] dans l'après-midi, nous avons la visite du Révérendissime abbé Neef⁵²⁰, de Saint-André-lez-Bruges. Il visite les ateliers, les maisons des élèves et les classes. La Fanfare lui fait les honneurs : Brabançonne, vers l'Avenir, pas-redoublé, tout un petit concert, quoi ! Il est émerveillé de voir le travail accompli en si peu de temps.

Rendons grâce à Dieu et à Notre-Dame Auxiliatrice de tout ce que nous avons fait, car si nous avons pu gagner les âmes de ces pauvres indigènes, nous le devons à Notre-Dame Auxiliatrice dont nous propageons la dévotion, tant parmi les noirs que parmi les blancs.

On vient de m'annoncer la bonne nouvelle que je rentrerai dans le courant d'avril pour revoir la Patrie et prendre un peu de repos qui, je crois, me fera du bien.

Au revoir ! A bientôt !

Pierre Ferraris,
Coadjuteur Salésien.

⁵²⁰ Faute d'orthographe. Il s'agit de dom Théodore Nève, abbé (supérieur religieux) des Bénédictins de l'Abbaye de Saint-André, près de Bruges, dont dépendaient les bénédictins, missionnaires au Katanga.

VI. Monsieur Félix Verboven (1888-1962)

A. Vie et œuvre

Ecrire la vie de monsieur Félix n'est pas une tâche aisée. En regardant la documentation disponible aux archives, on aperçoit que très peu a été écrit à son sujet. Notre aperçu biographique est donc un premier essai qui vise à combler cette lacune.⁵²¹

Monsieur Félix, ou «Bwana Felikishi» comme on l'a appelé au Congo, était le plus jeune du groupe de six confrères qui partirent au Congo en 1911 ; il avait alors seulement vingt-trois ans. Il mourut, presque le dernier, en 1962, un an avant l'autre pionnier, le père Mariage.

En Belgique

Il naquit à Anvers, le 18 février 1888, et fut baptisé à la paroisse « Sint-Antonius ». On sait qu'il avait trois frères : Gustave, André et Victor, et une sœur : Rosalie. Son frère, André Verboven, habitait près d'Anvers (à Borgerhout) et Victor, à Boom. On ne sait pas comment, mais les enfants devinrent orphelins, très probablement de mère.⁵²² Cette situation expliquerait le fait que la famille se soit vite disloquée. Son frère aîné, Gustave, quitta le foyer familial et sa patrie pour commencer une vie d'immigré aux Etats-Unis en travaillant dans le domaine maritime. Sa sœur Rosalie, mariée à un monsieur Eyskens, partit, elle aussi, aux Etats-Unis et alla habiter à Boston. Gustave et Rosalie perdirent le contact avec leur jeune frère Félix et probablement avec tous les autres membres de la famille restés en Belgique jusqu'à ce que Gustave, en 1956, donna signe de vie à son frère salésien travaillant au Congo. Gustave

⁵²¹ Notre récit est fondé sur quelques rares pièces d'archives, les témoignages posthumes, les chroniques des maisons, quelques articles dans les revues salésiennes..

⁵²² Selon les témoignages de deux confrères qui ont connu monsieur Félix encore vivant (R.-M. Picron et L. Dumont), celui-ci était devenu orphelin. Indirectement, on déduit qu'il était orphelin de mère, car, au noviciat, le chapitre de la maison affirmera que Félix avait obtenu le consentement de son père pour entrer en congrégation, ce qui signifie que son père était encore en vie à ce moment.

était devenu très vieux et logeait alors au « Sailers Home » à New-York. Monsieur Félix, très agréablement surpris d'avoir des nouvelles de son frère, demanda aussitôt des renseignements sur les lieux de résidence de Gustave et de sa sœur Rosalie. Ils s'étaient perdus de vue après tant d'années.⁵²³

Le 29 juillet 1900, il entra à la maison salésienne de Liège qui était un orphelinat⁵²⁴, en même temps qu'une école professionnelle. Félix fut inscrit comme élève à la menuiserie où il fit de bons progrès. Au bout de quelques années passées en cette maison, il pensa à se faire salésien. Selon ce qu'il en dit lui-même, c'était là un projet de vie qu'il avait longuement mûri dans son cœur comme réponse à un appel de Dieu. C'est pourquoi, le 20 juin 1905, il présenta sa demande d'entrée au noviciat, en écrivant au directeur :

« Il y a déjà assez longtemps qu'il m'est venu la pensée de me faire salésien. Tous les jours je tâche de connaître si c'est bien la volonté de Dieu. J'en ai parlé à mon confesseur. Il m'a dit d'en parler à monsieur le Supérieur le jour de la fête de Marie-Auxiliatrice.

Monsieur le Supérieur a jugé bon de me faire faire [*sic*] une lettre de demande que voici.

Je vous assure Monsieur le Directeur que j'ai l'idée arrêtée de me faire salésien et il me semble que, si je ne le faisais pas, je ne pourrais vivre heureux dans le monde.

Je vous adresse donc cette lettre de demande pour obtenir mon admission au noviciat, espérant avec l'aide de Dieu, pouvoir devenir un jour un bon salésien, fidèle à tous ses devoirs et observant toutes les règles de la congrégation.

⁵²³ Le contact fut rétabli grâce au directeur national de la société « World Mission Aid », le « Most Rev. Fulton J. Sheen » de New-York, qui écrivit une lettre de demande d'information à Mgr. de Hemptinne qui transmit la demande au délégué des salésiens du Congo, le père Frans Lehaen. Lui, à son tour, en parla avec monsieur Félix. Peu après, une lettre de réponse fut envoyée au Rév. Fulton Sheen avec des informations sur la vie et l'activité de monsieur Félix, accompagnée de quelques photos de l'exposition de l'école professionnelle de 1954. (Cette correspondance, échangée entre 1955 et 1956, se trouve aux archives de la province : ASL *Verboven*).

⁵²⁴ Le fait que Liège était un orphelinat (*l'Orphelinat Saint-Jean- Berchmans*) explique, nous semble-t-il, pourquoi Félix, un Flamand d'Anvers, est allé en pays wallon, pour apprendre un métier. Vu sa situation familiale, il y fut probablement accépté à titre gratuit.

J'espère, cher Mr le Directeur que vous voudrez bien m'exaucer.
 En vous remerciant, je reste votre enfant en N. S.
 Verboven Félix. »⁵²⁵

Le 1^{er} août 1905, le directeur de la maison de Liège, le père Eugène Méderlet, estima que sa conduite était suffisamment bonne et approuva sa candidature. Félix, disait-il, était un jeune homme de « bonnes mœurs » et de « piété solide » ; concernant son métier de menuisier, il avait déjà travaillé pendant trois ans en faisant toujours des progrès. Il n'était pas encore « un ouvrier accompli » mais il pouvait le devenir en poursuivant sa formation professionnelle. C'est ce qu'il fera partiellement en l'année 1905-1906, jusqu'à son entrée au noviciat⁵²⁶, puis pendant trois ans dans la période de ses vœux temporaires.

Il fit son noviciat à Hechtel pendant l'année scolaire 1906-1907. A la fin de cette année, il introduisit sa demande d'admission aux vœux triennaux. Dans sa lettre de demande, il disait avoir fait de son mieux pour connaître la volonté de Dieu et être prêt à tous les renoncements nécessaires, comptant avant tout sur la grâce de Dieu pour être capable d'observer ses vœux :

« J'ai, avant de vous faire cette demande, bien réfléchi sur le genre de vie que je vais embrasser, car oui, je veux, puisque Dieu m'y appelle, le servir de près et renoncer à toutes les douceurs et [tous les] amusements du monde et [je] demande à Dieu la grâce de persévérer dans ma vocation religieuse. Je suis tout à votre disposition. Veuillez, cher Supérieur, agréer ma demande empressée. »⁵²⁷

Dans le rapport du « chapitre » ou « conseil » de la maison du noviciat, il était mis en évidence que monsieur Félix était venu au noviciat de manière suffisamment libre, avec le consentement de son père. Celui-ci pouvait encore compter sur d'autres enfants en famille pour assurer la subsistance de la famille ; autrement dit : il n'avait pas strictement besoin de son fils pour la survie de la famille. De l'avis du

⁵²⁵ Lettre autographe de F. Verboven, Liège, 20/06/1905, in ASL *Verboven*.

⁵²⁶ Note rédigée en italien par le père E. Méderlet, probablement destinée au provincial ou au maître des novices, Liège, Ecole professionnelle, 1/08/1905, in ASL *Verboven*.

⁵²⁷ Dans sa lettre autographe, Hechtel, 7/07/1907, in ASL *Verboven*.

chapitre, Félix était motivé par un authentique désir religieux et apostolique et surtout il « aimait sa vocation ». ⁵²⁸ On craignait cependant qu'un défaut physique puisse constituer un empêchement : il était « myope » et devait porter des lunettes. Mais, après coup, on fut convaincu que cela ne devait pas constituer un empêchement absolu pour entrer en congrégation. Par conséquent, avec l'avis franchement positif du « chapitre local », sa demande fut donc transmise au provincial qui, après un vote favorable de son chapitre - cinq voix positives sur cinq - l'admit aux vœux triennaux qu'il prononça le 3 octobre 1907. Ensuite, il eut encore un temps pour continuer à se perfectionner ultérieurement comme menuisier à l'école professionnelle de Liège ⁵²⁹, après quoi il fut admis aux vœux perpétuels qu'il prononcera le 10 octobre 1910, toujours à Grand-Bigard.

Au Congo

En 1911, il fut l'un des élus pour partir au Congo, avec les cinq autres confrères de la première équipe. Un ouvrage biographique sur les Belges au Congo présenta monsieur Félix Verboven comme : « maître menuisier et professeur de dessin et de gymnastique » ⁵³⁰. A part la pratique de la gymnastique, dont nous n'avons pu trouver des preuves, il sera actif en plusieurs domaines. Il aura à construire les toitures, les portes, les fenêtres, les meubles dans deux écoles professionnelles : Elisabethville et La Kafubu, puis dans quatre postes de mission : Kiniama, La Kafubu, Sakania, Kipusha. Plusieurs fois, pendant cinq à six semaines, il partira en brousse avec son équipe d'ouvriers formés par lui-même, pour exécuter des travaux de menuiserie et de charpenterie. Suivons-le, pas à pas, en mentionnant quelques faits qui l'ont concerné.

Sa première résidence fut la maison d'Elisabethville (l'unique maison salésienne jusqu'en 1915) avec son école professionnelle, où monsieur Félix fut maître-menuisier des activités scolaires qui

⁵²⁸ Dans le langage de ce temps : « réussir à mieux sauver son âme et être utile à la jeunesse ».

⁵²⁹ Selon une information reçue oralement, mais non confirmée par d'autres sources, il aurait aussi suivi des cours d'architecture (ou était-ce de charpenterie ?).

⁵³⁰ E. JANSSENS - A. CATTEAUX, *Les Belges au Congo: notices biographiques*, Tome III, Anvers 1912, p. 1912.

démarrèrent en 1912 dans des bâtiments plus que provisoires. Dans la *Monographie des missions salésiennes au Katanga*, on raconte ce début héroïque : « ...le 15 mars 1912 nous arrivent cinq petits noirs qui, au dire de tous, avaient bien l'air un peu rébarbatifs mais il fallait commencer. [...] Le chef menuisier, monsieur F. Verboven, se construit un hangar avec de vieilles tôles et prend trois des premiers élèves comme menuisiers. »⁵³¹

Par deux fois, pendant les trois premières années de sa vie au Congo, sa vie fut en danger. En décembre 1911, au premier mois de son séjour au Congo, il commit l'imprudence de trop user de ses forces lors d'une excursion à vélo et tomba gravement malade, fauché par une malaria qui attaque souvent des sujets affaiblis par une grande fatigue.⁵³² Puis, dans les derniers mois de 1914, il faillit être la proie d'un lion qui s'était trop approché de l'école professionnelle située en bordure de la ville où, derrière les bâtiments, s'étendait encore la brousse. En faisant une promenade après le travail - il était à près d'un kilomètre de la maison - il se trouva tout à coup nez à nez avec un lion. Il eut le sang froid et le temps de monter dans un arbre. Au bout de quelque temps, monsieur Félix le vit s'éloigner ; le lion était repu car une mule lui avait déjà servi de nourriture. Rentré vite chez lui, il alla avertir un chasseur expérimenté, un certain monsieur Leboutte, qui le lendemain tua la bête.⁵³³

Ses occupations principales furent sans doute la direction de l'atelier à l'école professionnelle en ville et les travaux de construction dans les postes de mission. Ainsi, le 16 avril 1915, il accompagna le père Sak pour diriger les travaux de construction de la mission de Kiniama avec l'aide d'une main-d'œuvre offerte par le chef coutumier. Il y restera quatre mois pour construire les premiers bâtiments, puis rentrera à Elisabethville à la fête de Marie Auxiliatrice du 24 mai 1915. Deux ans plus tard, en novembre 1917, monsieur Verboven sera architecte en même temps que charpentier à

⁵³¹ *Monographie des Missions...*, p. 3.

⁵³² Le père Mariage a raconté l'histoire, avec force détails et humour dans ses mémoires que nous publions dans ce livre : voir le document « *Cher ami, vous me demandez de vous conter les débuts de la mission...* ».

⁵³³ L'événement est raconté par le père Sak dans la *Monographie des Missions...*, p. 7.

l'école professionnelle où l'on construisait des nouveaux, grands et beaux ateliers en briques cuites, en remplacement des premiers ateliers en pisé. Cela permit d'admettre 100 élèves en plus.⁵³⁴ En mai 1918, il accompagna le père Sak dans un voyage en Afrique du Sud⁵³⁵, voyage demandé par le gouvernement dans le but d'acquérir des machines-outils pour les ateliers, mais ils en profitèrent aussi pour acheter un harmonium pour la chapelle de l'école à Elisabethville. Arrivés au Cap, ils eurent la chance d'y trouver un confrère coadjuteur, monsieur Xavier Weber, en route vers le Congo pour commencer la section d'imprimerie et de reliure à la même école.⁵³⁶

A l'école professionnelle, monsieur Verboven alphabétisait ses élèves en même temps qu'il leur enseignait le métier et le dessin. En dehors de ses heures de classe et de travail à cette école, il était encore instituteur pour les jeunes et les adultes de la Cité Indigène désireux d'apprendre un peu de français et de calcul.⁵³⁷ Un des fruits de son labeur et de son expérience fut un manuel scolaire, avec des lectures faciles en swahili, des éléments de grammaire française et d'arithmétique élémentaire, intitulé : *Kitabu cha kusoma kwa wanafunzi ya Madarasa wa « Don Bosco »* : « livre de lecture pour les élèves des écoles [litt. cours ou classes] de don Bosco ». Il fut

⁵³⁴ D'après une lettre de René Van Heusden, Elisabethville, 17/11/1917, publiée dans *Correspondances de guerre des Anciens élèves...*, rééditées par Edouard Potier, *Journal des tranchées 1914-1918*, p. 192.

⁵³⁵ Le père Sak et monsieur Verboven voyagèrent d'Elisabethville au Cap, en passant par Bulawayo et Johannesburg.

⁵³⁶ *Monographie des Missions...*, p. 11-12.

⁵³⁷ Cela est clairement dit dans une lettre du père Sak au directeur général du ministère des colonies, Edouard Kervyn : « Monsieur Verboven, chef de l'atelier des menuisiers, s'occupant en même temps de l'enseignement pour les élèves dont il a la direction - il faut noter que chaque chef d'atelier donne à ses noirs la notion de lecture et d'écriture - il a en outre les classes de dessin à l'école primaire pour blancs et à l'école du soir. » (lettre, Elisabethville, 17/07/1912, in ASL B14 *Documents Ministère des Affaires Etrangères*). Même s'il est cité comme co-auteur du livre, après le père Sak, il est sûr qu'il eut une part active dans la publication du fait de son expérience pratique avec les élèves, expérience que le père Sak n'avait pas. Celui-ci appréciait cependant le travail de ses confrères coadjuteurs.

publié pour la première fois en 1918, puis réédité en 1921 et en 1925. Les rééditions semblent indiquer qu'il était apprécié.⁵³⁸

Parmi les autres occupations parascolaires de monsieur Verboven pendant les premières années de séjour au Congo, on cite plusieurs fois la musique chantée et instrumentale à l'école professionnelle. Il aidait le père Laloux pour donner les classes de chant et monsieur Ferraris pour diriger la fanfare. C'est en 1913 que monsieur Ferraris avait créé cette fanfare qui, peu de temps après, commencera à s'exhiber en ville. Quand monsieur Ferraris partit en congé en 1914, monsieur Verboven fut son remplaçant. Par ailleurs, son intérêt pour la musique instrumentale continuera après le retour de monsieur Ferraris, jusqu'à sa vieillesse.⁵³⁹

Pas étonnant donc qu'en novembre 1918, dans une relation à don Scalon, le père Sak ait brossé un tableau élogieux des activités de monsieur Félix :

« Le brave Mr Verboven, bon travailleur et toujours prêt, aime beaucoup les noirs et travaille pour eux. Le soir, après l'atelier, il va encore au camp indigène, de 6 à 7 ½ [pour] faire classe⁵⁴⁰, [et il] s'occupe fermement de la musique instrumentale qui est devenue du reste très forte ; elle donne souvent des auditions au parc de la ville ; [il] aide encore Mr Laloux à la classe de chant, s'occupe des plans des bâtiments, a les mains pleines de travail et ne recule devant rien. C'est un vrai

⁵³⁸ La première édition de 1918 fut imprimée à la Ville du Cap, car l'école d'Elisabethville ne disposait pas encore d'une imprimerie en 1918. Nous ignorons le nombre de pages de cette édition, car aucun exemplaire n'a pu être trouvé aux archives. La deuxième édition comptait 118 pages ; la troisième : 143 pages. La première édition, publiée sans mention d'auteur(s), était destinée tant aux élèves de l'école professionnelle d'Elisabethville qu'aux élèves des classes d'alphabétisation qui avaient commencé à fonctionner à la Cité indigène et au poste de mission de Kiniama (dès 1917). Le père Sak en a parlé dans son rapport scolaire de fin d'exercice 1918 : « Un livre de lecture, Swahili et Français, a été imprimé pour être utilisé dans cette école [= l'école primaire pour indigènes à Elisabethville] et à Kiniama. » (*Rapport...*, in ASL 112/1 *Correspondances diverses et rapports annuels 1911-1926*).

⁵³⁹ *Monographie des Missions...*, p. 8.

⁵⁴⁰ C'était dans une sorte d'école du soir pour adultes africains, désireux de connaître un peu de français, de calcul, etc.

travailleur de mission et j'espère que le bon Dieu nous le conserve longtemps. »⁵⁴¹

Son premier congé en Europe date du 15 juillet 1919, après huit ans de travail sans trêve. A sa rentrée au Congo, prévue pour février 1920, il eut un contretemps. Il avait choisi de rentrer à Elisabethville par Boma, ville portuaire au Bas-Congo. Mais la route était excessivement longue (plus de 2000 km) et très fatigante à cause du climat chaud. Son organisme ne résista plus. Tombé malade, il dut rester dans un hôpital à Kongolo, à 300 km d'Elisabethville⁵⁴² et ne rentra que le 15 mars 1920.⁵⁴³

Une nouvelle période de sa vie commença pour lui en 1921. Moins lié à la vie scolaire, il fut libéré pour aider dans la construction des divers postes de mission qui, l'un après l'autre, surgiaient du sol entre 1920 et 1930. Pour commencer, à La Kafubu, où en avril 1921, le père Sak avait acquis un terrain vierge. Monsieur Félix devait y installer les toitures des bâtiments pour la communauté et le petit séminaire qui avait besoin d'un dortoir, de classes et d'une chapelle. Il acheva les travaux en deux mois de travail, octobre et novembre 1921.⁵⁴⁴ Ensuite, dès que le père Sak fut nommé préfet apostolique, il lui fallut aider à la construction d'une nouvelle et spacieuse école professionnelle à La Kafubu qui remplacerait celle d'Elisabethville. En effet, Mgr Sak voulut avoir cette école près du siège de sa nouvelle préfecture. Il écrivit à ce propos :

« ...le 5 mai 1927 on put procéder à la pose de la première pierre de l'immense édifice, qui actuellement compte plus de 4.600 m² de constructions. L'affaire était lancée, on ne s'arrêta plus. Les deux

⁵⁴¹ Lettre de J. Sak à Fr. Scalon, Elisabethville, 19/11/1918, in ASL A5 *Correspondances...*

⁵⁴² Selon une source fiable (la fiche de son curriculum, ASL *Verboven*), c'était à Kongolo.

⁵⁴³ Il a eu plus de chance lors de son deuxième congé en 1926. Parti d'Elisabethville, le 10 mai 1926, il rentrera à Elisabethville le 21 novembre 1926 (cf. la fiche avec son curriculum).

⁵⁴⁴ F. LEHAEN, *La Kafubu...*, in J. SAK, *Echo des missions salésiennes au Katanga*, N° spécial pour les 25 ans d'arrivée des salésiens au Congo, La Kafubu, 1937, p. 17.

bâtitseurs inséparables, M. Quinto Rivera⁵⁴⁵ et le Frère-Coadjuteur Félix Verboven, ne s'épargnèrent point : les truelles et les marteaux faisaient résonner l'air où six ans auparavant retentissaient encore des cris de fauves. »⁵⁴⁶

En septembre-octobre 1927, monsieur Verboven quitta définitivement Elisabethville, en compagnie de ses apprentis-menuisiers, pour s'installer durablement à la nouvelle école professionnelle de La Kafubu. A l'atelier de menuiserie de cette école, un chef d'atelier plus jeune, monsieur Emile Demeestere, prit sa place.⁵⁴⁷ Son activité principale sera celle des différents chantiers où il fit exécuter par son équipe les travaux de charpenterie et de menuiserie. D'abord à l'école de La Kafubu même, où les travaux continuèrent encore jusqu'en 1929. Entre-temps, en 1928 et 1929, il dut encore se rendre à Sakania pour la construction de cette nouvelle Mission. A la fin de ses travaux à l'extérieur, on fut très content de le revoir à La Kafubu, car sa présence à l'atelier de menuiserie était précieuse. Pas de repos pour lui. En 1930, Mgr. Sak allait initier les grands travaux de construction de sa cathédrale de La Kafubu. La première pierre fut posée le 7 juin 1930, en la fête du Sacré-Cœur. Monsieur Quinto Rivera, entrepreneur privé, assura la construction, pendant que la section de menuiserie de l'école professionnelle de La Kafubu, sous la direction de monsieur Félix, réalisait la toiture.⁵⁴⁸ Ce n'est pas tout. Au mois d'octobre 1930, il eut encore à exécuter des

⁵⁴⁵ Quinto Rivera, italien, était un maçon qualifié et aussi un petit entrepreneur. Quinto Rivera, né en 1870, malgré ses soixante ans, était toujours au travail. Il avait déjà fait plusieurs autres constructions pour Mgr. de Hemptinne et Mgr. Sak. Dans une notice biographique du père Picron, Quinto Rivera a été présenté comme un « coopérateur salésien » : *Un modèle de coopérateur*, in « Bulletin salésien » (du Congo) 6 (1962) 14-15.

⁵⁴⁶ F. LEHAEN, *La Kafubu*, in J. SAK, *Echo...*, N° spécial, p. 20.

⁵⁴⁷ *Ibid.*, p. 20. Comme le chef d'atelier de la section mécanique faisait provisoirement défaut, il assuma temporairement la direction de cet atelier. C'est du moins ce qu'affirme le père F. LEHAEN, *La Kafubu...*, p. 20 : « ... au début de 1928 tout fonctionna normalement. [...] la mécanique dirigée par M. Verboven. »

⁵⁴⁸ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 163.

travaux de charpenterie à Kipusha où l'on était en train de construire les premiers bâtiments de cette nouvelle Mission.⁵⁴⁹

Monsieur Verboven a vécu de près le drame de l'ouragan de 1935, le plus grave de l'histoire salésienne du Katanga où ce phénomène des ouragans a fréquemment causé des dégâts considérables aux bâtiments des écoles et des missions, mais rarement avec autant de victimes humaines. Même si les toits sont bien fixés et solides, la force de ces ouragans est parfois telle que rien ne leur résiste.⁵⁵⁰ Ce fut le cas lors d'une tragique journée de 1935 :

« Le jeudi 21 novembre 1935, un typhon sauvage s'abattit sur La Kafubu, mit le séminaire sans toit et entraîna dans son tourbillon le plafond et un mur du dortoir des abbés. Décrivant ensuite un cercle par dessus l'école professionnelle, il enfonça la moitié de la menuiserie, ensevelissant sous les décombres plusieurs enfants, qui poussèrent des cris de douleur. Dans sa volée, il arracha encore le toit de la mécanique, d'un dortoir et du réfectoire des élèves, souleva la toiture des dépendances de la maison d'habitation des Pères et des maisonnettes de leurs boys de service et sema les chevrons et les lourdes tôles de zinc sur toute la surface de la cour. Les dégâts matériels furent grands, mais l'état de plusieurs de nos enfants était plus déplorable encore. Le bilan de ce désastre nous cite en effet les noms de cinq morts et d'une quinzaine de blessés plus ou moins gravement. »⁵⁵¹

En 1936, Monsieur Verboven partit en congé en Europe pour une troisième fois.⁵⁵² A sa rentrée au Congo, il repartit encore pour des constructions à Kipusha où il arriva le 15 mai 1937, mais il n'y restera que quelques mois, car Mgr. Sak le rappela à La Kafubu. Là, écrivit-il au provincial de Belgique, il serait bien plus utile qu'à Kipusha : « Mr Félix Verboven viendra de Kipusha à La Kafubu pour aider à la menuiserie. Là-bas [à Kipusha] il n'y a plus à construire et

⁵⁴⁹ G. HANLET, *Kipushya 1928-1936*, in J. SAK, *Echo...*, N° spécial de 1937, p. 39.

⁵⁵⁰ L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 357.

⁵⁵¹ Article F. LEHAEN, *La Kafubu*, in J. SAK, *Echo...*, N° spécial, p. 23-24.

⁵⁵² Il partit le 23 septembre 1936 et rentra le 29 avril 1937. Il a pris un 4^{ème} congé, en passant par Lobito (Angola) : du 21 mai 1947 au 5 janvier 1948 ; un 5^{ème} et dernier congé : du 12 avril 1955 au 14 octobre 1955.

ici il faut que l'école rapporte pour vivre. »⁵⁵³ Le 6 novembre 1937, il rentra donc à La Kafubu où il s'établit pour de bon à l'atelier de menuiserie de l'école professionnelle, un lieu de travail qu'il ne quittera pratiquement plus jusqu'à la fin de ses jours.

Sur la vie de monsieur Félix entre 1937 et 1953, nous ne disposons pas d'informations. Sur les dix dernières années de sa vie (1953-1963), un témoin oculaire, monsieur Emile Kass, qui a travaillé quotidiennement avec monsieur Félix, raconte qu'en l'année 1953-1954, il y eut une réorganisation dans l'atelier de menuiserie à La Kafubu. Suite à la maladie du chef de cet atelier, monsieur Henri Mote, ce dernier fut remplacé par un jeune confrère coadjuteur, monsieur Mathieu Thijs dès le mois de septembre 1953. Puis, monsieur Emile Kass prit en main la 1ère et la 2ème année de menuiserie, tandis que monsieur Verboven devait s'occuper de la salle des machines de la menuiserie :

« En 1953, j'arrivai au Congo à La Kafubu à l'école professionnelle, spécialement à la menuiserie et dans cet atelier travaillait Monsieur Félix. Je dis bien "travaillait" car j'ai vu un homme fort au travail. Toute la responsabilité, il l'avait laissée à un autre Frère ; lui-même, il s'occupait dans la salle des machines, cœur et âme, en travaillant avec ses élèves. Toujours ponctuel et actif à son travail, il me faisait comprendre que nous, les jeunes confrères, nous avons eu facile à travailler parce que le tout nous avait été comme "porté sur un plat", mais dans le temps, disait-il, ce n'était pas ainsi. Il nous racontait des grandes rencontres sportives, accompagnées par la fanfare composée par les élèves de l'école [et] aussi de l'ouragan qui avait détruit son atelier en laissant des élèves morts sous des établis... »⁵⁵⁴.

En 1956, il était toujours bien en forme et continuait son travail comme avant. D'après le délégué des salésiens travaillant au Congo

⁵⁵³ Lettre de Mgr. Sak à J. Moermans, La Kafubu, 3/11/1937, p. 2, in A5 *Correspondances...* Deux semaines après, Mgr. Sak communiqua au provincial que monsieur Félix était déjà arrivé à La Kafubu où il serait « plus utile qu'à Kipushya » où il n'y avait plus de travaux de menuiserie à faire (lettre, 18/11/1937, in A5).

⁵⁵⁴ Témoignage : E. KASS, *Monsieur Félix comme moi je l'ai connu*, 3 pages dactylographiées, Lubumbashi, 1/11/2005 in ASL *Verboven*.

qui en informait Gustave, le frère aîné de monsieur Verboven, monsieur Félix se portait toujours très bien malgré l'âge qui avançait :

« Mon confrère Félix Verboven, qui est frère-coadjuteur au service du Vicariat Apostolique de Sakania, se porte très bien malgré son âge. [...] il a pris part à la fondation d'une école professionnelle pour noirs : il était alors chef-menuisier et il a eu beaucoup de mérites dans l'organisation de cet atelier qui fonctionne toujours et où il travaille encore comme responsable des machines à bois de la section menuiserie. [...]

Mr Félix Verboven travaille à l'école professionnelle qui rayonne à travers tout le Congo ; c'est la plus ancienne et aussi une des meilleures. Les élèves y affluent venant de toutes parts ; plusieurs doivent faire plus de 100 km pour rejoindre leur village au temps des vacances.

C'est dans ce milieu que vit Mr Félix Verboven ; il est entouré de vénération en tant que fondateur de l'école, riche en expérience et en connaissances professionnelles. »⁵⁵⁵

C'est en 1958 qu'il connut les premiers ennuis de santé causés par des troubles circulatoires. Conduit à l'hôpital le 23 mai 1958, n'ayant jamais été hospitalisé et resté toujours au travail, l'inactivité à laquelle il était condamné, lui pesait. Dès son rétablissement, il se remit aussitôt au travail.⁵⁵⁶

Le dernier grand événement de sa vie fut son jubilé d'or à La Kafubu, avec le père Mariage, pour les « 50 ans de travail au Katanga ». L'événement, haut en couleurs, fut célébré le 10 et le 11 novembre 1961, avec une séance d'hommage dans la salle de théâtre de La Kafubu, présidée par Mgr Lehaen assis entre les deux jubilaires.⁵⁵⁷ A cette occasion, monsieur Verboven reçut une distinction pontificale et le merci des plus hautes autorités de l'Etat du Katanga. Il avait bien mérité, cela sans doute, car il venait d'inscrire le nom du millièmè apprenti-menuisier dans un carnet

⁵⁵⁵ Lettre de Fr. LEHAEN, supérieur (délégué du provincial) des salésiens au Congo, s.l., s.d. (probablement de janvier-février 1956), in ASL *Verboven*.

⁵⁵⁶ D'après une note de Fr. LEHAEN, dans la Chronique de l'E.P.O. Don Bosco, Elisabethville, 23/05/1958.

⁵⁵⁷ Un beau dépliant de cet événement est conservé aux archives avec les photos des deux jubilaires. Au programme, il y avait la présentation des cadeaux, une pièce de théâtre, une messe solennelle, une réception, un championnat de sport, un souper et, pour terminer, un spectacle populaire.

personnel qu'il gardait précieusement. Sa plus grande joie était de former ses élèves pour qu'ils deviennent des ouvriers qualifiés.⁵⁵⁸

Deux mois plus tard, il mourut brusquement, sans bruit, sans maladie, mort sur son « champ de bataille ». Voici les circonstances de ce décès inopiné :

« Un jour, il avait déjà dans les 70 ans d'âge, il va derrière l'atelier où il a planté ses arbres fruitiers de toute sorte et voilà, il cueille une bonne mangue bien mûre et d'une couleur jaune extraordinaire. Il m'appelle : "Emile viens ici : goûte mes bonnes mangues, nommées *langues de chat*". On les mange ensemble, en laissant les pelures par terre en-dessous de l'arbre. Je dis : "Merci bien monsieur Félix pour ce geste très amical" et je me rends à mes occupations à l'intérieur de l'atelier. A peine un quart d'heure après, les élèves viennent m'appeler en toute hâte : "Monsieur Emile, venez vite : Monsieur Félix est tombé à côté de sa machine". Il était déjà sans connaissance. Pendant toute une journée, il est resté dans le coma avant de rendre son âme à Dieu. Le bon Dieu l'avait appelé dans son royaume après un long labeur. »⁵⁵⁹

Il est décédé le 21 janvier 1962, à l'âge de 73 ans. Le service funèbre, suivi de l'inhumation au cimetière de La Kafubu, eut lieu le mardi 23 janvier 1962.⁵⁶⁰ Rappelons que durant son séjour au Congo, il reçut les décorations suivantes : l'étoile de service (4 raies), la médaille d'or de l'Ordre du Lion, la médaille de Chevalier de l'Ordre de Léopold II.

⁵⁵⁸ Les deux faits sont mentionnés dans le texte de « l'image mortuaire » : ASL *Verboven*.

⁵⁵⁹ Témoignage E. KASS, *Monsieur Félix...*, p. 2.

⁵⁶⁰ Petit détail piquant : on l'a enterré dans un cercueil que lui-même avait confectionné.

B. Personnalité et figure spirituelle⁵⁶¹

Au plan physique, monsieur Félix était un homme fort et robuste avec une moustache bien nourrie, longue et pointue comme on le voit sur ses dernières photos. De caractère un peu bourru au premier abord, il pouvait perdre patience. Cependant il avait bon coeur.⁵⁶² Il aimait la franchise et allait toujours droit au but. Modeste, et même timide, il fuyait les louanges. Certes, un peu comme tout le monde, il avait ses qualités et ses défauts, ses bons et ses mauvais jours. Ainsi, il lui est arrivé de protester parfois contre l'un ou l'autre confrère pour sa manière de faire. Cela n'empêche pas qu'il aimait foncièrement la vie communautaire.⁵⁶³ En témoigne le fait qu'il savait taquiner et se laisser taquiner rendant sa compagnie agréable aux autres. Il était aussi très régulier dans ses pratiques de piété. Le matin à cinq heures, il allait à la cathédrale pour la méditation et la participation à l'eucharistie. Il était ponctuel, sauf en cas de maladie, c'est-à-dire quand il souffrait de crises de malaria. C'était un confrère sur lequel on pouvait compter et ce n'était pas un hasard si on faisait toujours appel à lui pour les constructions des postes de mission.

⁵⁶¹ Nous synthétisons les témoignages à notre disposition : 1° le témoignage oral du père Lambert Dumont, Imara, 5/01/1995, mis par écrit par moi-même ; 2° le témoignage écrit du père René-Marie Picron dans une lettre au père Léon Verbeek, Jette, 22/10/1973 ; 3° le témoignage de monsieur Emile Kass, *Monsieur Félix comme moi je l'ai connu*, 1/11/2005 ; 4° le témoignage du rédacteur du texte imprimé sur l'image mortuaire. Tous ces documents se trouvent dans ASL *Verboven*.

⁵⁶² Dans les premiers temps au Congo, il avait parfois manifesté un manque de patience et de dévouement. On trouve ce reproche déjà dans les notes du père Mariage : « Mr Felix apprit au P. Schillinger à monter à vélo : ce n'était pas de la petite bière. Mr Verboven installait le débutant, le poussait quelque cent mètres [mais] l'apprenti était vite à terre [...] Même exercice pour le retour, encore une fois plus loin, et Mr Félix étant fatigué, disait au Père : « Voilà comment il faut faire ». Il enfourchait le vélo et rentrait ainsi à la maison. Le P. Schillinger revenait doucement à pied... » (Note..., in ASL A1 *Récits...*).

⁵⁶³ Orphelin flamand, puisque originaire d'Anvers, il ne voulait pas parler flamand en communauté et ne supportait pas que les confrères parlent cette langue entre eux, car selon lui, cela favorisait la séparation entre confrères. Mais en privé, il parlait quelquefois son dialecte anversoïis, notamment avec le père Gustave Janssens, aussi Anversoïis.

C'était un homme fidèle à ses devoirs d'état et il aimait la ponctualité. Il avait un grand respect de l'autorité, fût-ce même celle d'un jeune confrère.⁵⁶⁴ Il acceptait que les confrères plus jeunes que lui aient des idées plus modernes que les siennes puisque fraîchement venus d'Europe, même si ce n'était pas toujours à son goût. Il leur recommandait seulement d'être réalistes dans leurs projets : « Mettez bien dans votre tête ceci : [ici au Congo] on fait ce qu'on peut, pas toujours ce qu'on veut. »⁵⁶⁵

Vu son caractère peu expansif, il était moins porté au contact avec les jeunes.⁵⁶⁶ Cependant, son dévouement pour les jeunes était total. Un exemple parmi d'autres peut l'illustrer. Le travail à la machine, était dur, monotone et fatigant dans une salle poussiéreuse. C'est pourquoi, de temps à autre, il faisait un tour parmi les élèves de l'atelier à côté du sien où travaillaient alors 75 élèves. Il prenait alors une varlope (grand rabot de 50 à 70 cm de long) pour leur apprendre comment tenir cet outil de travail des deux mains. Il faisait cela avec énergie et autorité. Mais, une fois que les jeunes étaient hors de l'atelier, il ne se mêlait plus aux élèves pour participer à quoi que ce

⁵⁶⁴ Un exemple frappant parmi d'autres est raconté par monsieur Emile Kass : « Dans cette salle des machines, il y avait beaucoup de déchets de toute sorte même à jeter. Ainsi, un jour il me demanda, à moi comme responsable de l'atelier - à côté de lui, un blanc-bec - l'autorisation de prendre quelques petits morceaux de bois pour fabriquer un petit banc pour un enfant d'un moniteur ! J'étais tout étonné et je lui répondais : 'Mais Monsieur Félix comment sa fait-il que vous me demandiez des petits morceaux de bois de rien du tout !... C'était un homme qui vivait encore à son âge l'obéissance en demandant même la permission de prendre des petites choses pour bricoler. Pour moi, c'était un signe d'un bon religieux. »

⁵⁶⁵ Témoignage de monsieur Emile Kass : *Monsieur Félix comme moi je l'ai connu*, 1/11/2005, in ASL Ferraris.

⁵⁶⁶ D'après Emile Kass, il avait le contact plus facile avec les enfants du compound. Il y avait une turbine à une centaine de mètres de la mission [de La Kafubu] et au moindre petit pépin il s'y rendait à vélo (chaque confrère avait son vélo en ce temps-là). Il y avait toujours les petits enfants des moniteurs. Il profitait de l'occasion pour causer avec eux en blaguant avec eux à tel point que les enfants guettaient chaque jour son arrivée. Il vidait ses poches pleines des petites choses pour faire plaisir aux tout petits. Ils criaient : *Felikisi naisa, naisa* » (Félix est arrivé, arrivé).

soit.⁵⁶⁷ Aussi, discuter ou discerner avec les autres éducateurs sur le cas d'un élève n'était pas son genre. Il lui restait un don qui facilitait le contact avec les jeunes : la musique. Il était bon musicien bien que moins doué que son frère coadjuteur, monsieur Pierre Ferraris.⁵⁶⁸ En son absence, il le remplaçait à la direction de la fanfare des jeunes, et jusqu'à la fin de sa vie, il dirigea un petit orchestre constitué de confrères de La Kafubu pour agrémenter les fêtes salésiennes.⁵⁶⁹

Il travaillait avec ardeur tous les jours de la semaine. Si les travaux n'avançaient pas selon son goût, il s'exclamait : « Oh ! comme les temps sont changés... ce n'est plus comme de notre temps ! » De son temps, disait-il, il fallait coûte que coûte finir tel ou tel travail. Il était décidé à faire ce qu'il avait à faire pour le mieux et le plus rapidement possible. La justice et l'honnêteté allaient de pair avec la conscience professionnelle. Son jour de pénitence était le dimanche quand il ne pouvait pas travailler dans son atelier. A la sortie de la grand-messe, on le voyait sortir à bicyclette pour aller se promener un peu dans les rues du camp des travailleurs qu'il aimait car, en général, il s'entendait bien avec les Africains. Il rentrait dans sa chambre pour un bout de temps, puis il repartait faire un nouveau tour.

Notons qu'il n'a pas seulement fait travailler les autres. Il travaillait d'abord lui-même, donnant l'exemple.⁵⁷⁰ A un certain âge, quand il n'était plus chef d'atelier, il aurait pu se retirer et se reposer. Il ne l'a pas fait. Il a choisi de s'occuper d'une partie de l'atelier, celle

⁵⁶⁷ On a l'impression que l'assistance salésienne auprès des jeunes lui coûtait et que les supérieurs durent presque l'y obliger. On trouve une allusion à cette attitude dans le cahier des séances du chapitre de la maison d'Elisabethville : « M. Félix Verboven est libre après la fermeture des ateliers, c.-à-d. à 5 h [du soir] ; il faudrait lui chercher une occupation, soit classe de dessin, soit travaux manuels aux petits blancs, ou autre chose. » (Cahier, séance du 3/11/1926, in *ASL Documents SFS*).

⁵⁶⁸ Témoignage écrit de R.-M. Picron dans une lettre au père Léon. Verbeek, Jette, 22/10/1973, in *ASL Ferraris*.

⁵⁶⁹ Une des dernières photos de monsieur Félix est justement celle où il figure en train de battre la mesure pour l'orchestre.

⁵⁷⁰ *Bwana Félix Verboven*, in « Don Bosco Shinwe » 128 (1952) 11-12.

des machines, ce qu'il a fait jusqu'au jour de sa mort. Il était expert dans le maniement de la scie. Les exercices qu'il faisait faire aux nouveaux apprentis donnaient de bons résultats. Il enseignait selon l'art et les règles de la profession. Il aimait le bel ouvrage : par exemple, des autels, des bancs de communion inusables.

Nous devons donc reconnaître en monsieur Félix Verboven, non seulement un « travailleur infatigable » mais aussi un formateur de nombreux jeunes qui, au Congo belge, ont été parmi les premiers ouvriers « qualifiés » en menuiserie. Qui dira la valeur de cet apport pour le développement d'un pays ?

POSTFACE

En route vers le centenaire de la présence salésienne au Congo en 2011

Les festivités prévues en 2011 pour faire mémoire, serviront aussi à prospecter l'avenir de la famille salésienne au Congo, que tous les membres et amis de cette famille espèrent radieux. Il s'agit de tracer une route sûre. Or, cela dépend en premier lieu, croyons-nous, non pas d'un contexte sociopolitique et religieux favorable, ni des moyens financiers et autres, mais de la qualité des personnes. Si cela est vrai, les pionniers dont nous venons d'étudier la vie, nous donnent plus d'une leçon.

En premier lieu, nous avons constaté que les six confrères présentés ont été, tous les six, des « missionnaires à vie », restés au travail au Congo jusqu'à leur mort. En témoignent encore aujourd'hui leurs tombeaux au cimetière de La Kafubu. Ce fait et bien d'autres, comme on l'a pu constater en lisant leur biographie, témoignent d'un bout à l'autre d'un dévouement sans faille.⁵⁷¹ Par là, on observe que la « mission » qu'ils avaient à accomplir était la priorité des priorités dans leur vie. Sans en parler explicitement, ils avaient, tous les six, un « projet de vie » personnel et communautaire qu'ils ont suivi jusqu'au bout.

L'idée du travail à faire a toujours prévalu sur toute autre préoccupation, surtout concernant le confort et la facilité. Leur vie

⁵⁷¹ Dans l'ensemble, ils sont allés peu souvent en vacances en Europe. Le père Mariage, par exemple, n'est allé que deux fois en cinquante-deux ans de vie missionnaire ; messieurs Maus et Ferraris : trois fois. Les autres : quatre ou cinq fois. La périodicité des congés avant 1960, chez les missionnaires salésiens au Congo, était d'un congé tous les cinq ou six ans (L. VERBEEK, *Ombres et clairières...*, p. 105). Ces vacances avaient une durée de cinq à six mois d'après le nombre d'années de travail passées au Congo depuis le dernier congé. Après 1960, un retour plus fréquent s'est imposé vu la nécessité des soins médicaux, le besoin de récolter de l'argent chez les bienfaiteurs et d'introduire des projets auprès des organismes de développement ; ceci en vue d'assurer la survie et l'expansion des œuvres et en tenant compte d'une nouvelle vision sur la vie religieuse et les relations du religieux à l'égard de sa famille naturelle.

témoigne d'un grand détachement de leurs intérêts personnels et d'un souci très vif de la « mission » à accomplir. Tous les six ont été des personnalités solides, des grands travailleurs, des religieux d'une piété simple, profonde et régulière. Ils ont aimé leur vocation de missionnaire et ils ont manifesté un sincère amour du peuple congolais.

De plus, on ne peut qu'admirer leur courage en affrontant des difficultés et épreuves de toute sorte, ainsi que leur débrouillardise et ténacité dans le travail. Pensons au fait que Verboven en Ferraris ont commencé leurs ateliers d'apprentissage sous un petit hangar improvisé. C'est une illustration du « subito » de don Bosco : pour faire du bien aux jeunes, il ne faut pas attendre d'avoir tous les moyens pour commencer une grande oeuvre.

A côté des trois prêtres dont le sens pastoral a été remarquable, nous avons vu trois coadjuteurs, convaincus de leur vocation « laïque » au service de la mission de la congrégation. Sur le plan professionnel, ils ont formé un grand nombre de personnes dans l'art mécanique, la menuiserie, les constructions en dur, la couture : probablement, les premiers Congolais dans la province du Katanga à être formés de manière moderne, moyennant un apprentissage scolaire méthodique.

En nos six pionniers brillent quelques qualités particulières propres à chacun d'eux selon leur propre personnalité. Leur exemple est à suivre aujourd'hui dans de nouveaux contextes.

Mgr Sak, avec l'ardeur missionnaire héritée de sa famille, a été l'initiateur de l'oeuvre salésienne et, sans doute, le « pionnier » principal. On se rappelle de son dynamisme apostolique déjà manifesté à Liège dès ses premières années de sacerdoce, s'occupant d'activités scolaires, parascolaires et extrascolaires. Pas étonnant qu'au Congo aussi, il soit devenu le créateur, en partant de zéro, d'un grand nombre de postes de mission.

Comme nous l'avons exposé, il avait les qualités d'un véritable pionnier : enthousiasme, goût du risque, audace, ténacité. Il a traité beaucoup d'affaires à la fois, il a cherché sans cesse comment trouver le personnel et les moyens nécessaires au lancement et la croissance des oeuvres fondées. Il sut tirer avantage d'une bonne collaboration

avec l'Etat, avec les autorités coutumières et les bienfaiteurs privés, toujours soucieux d'entretenir de bonnes relations cordiales avec les uns et les autres.

Son souci a été de faire évoluer la population congolaise vers un mieux-être, autant sur le plan spirituel que matériel, sur base du principe qu'une évolution positive ne peut qu'être lente et graduelle si l'on ne veut pas créer des populations déracinées, arrivées trop brusquement en contact avec la culture occidentale. Il proposait une modernisation progressive de la culture africaine, à réaliser petit à petit. Il a toujours manifesté un grand respect de l'homme africain et il a refusé énergiquement des méthodes d'évangélisation brutales. Le message évangélique devait être accepté en toute liberté.

Le père Schillinger, pasteur-né peut-on dire, a eu la chance d'être initié à Liège, avant son départ au Congo, par des prêtres-pasteurs exemplaires tels que don Francesco Scaloni et le père (serviteur de Dieu) Louis Mertens. Ce qui frappe le plus en lui, ce sont ses qualités pastorales : ses capacités de prédicateur de l'évangile et de catéchiste, son sens liturgique, son application de la pédagogie de fête.

Le père Schillinger, « chevalier de la brousse » (selon une expression de monsieur Maus), « broussard légendaire du Katanga » (comme l'a dit don Ziggotti), a été fondateur de communautés chrétiennes solides. Catéchiste infatigable, capable de prêcher cinq à six fois le même jour, il a pu former des chrétiens dont la foi a changé profondément leur vie intérieure et extérieure.

Sa méthode fut classique, valable encore aujourd'hui : être proche des gens, s'intéresser à ce qu'ils vivent, leur donner des réponses à partir de la foi chrétienne. Sur le plan humain, il a cultivé la vérité et la justice. Il fut aussi un pacificateur dans la région, soucieux de justice et de paix. Il a illustré à sa façon la validité de la méthode pédagogique de don Bosco : « se faire aimer pour se faire craindre ». Sa sévérité en matière de mœurs était en fait une manifestation de son amour sincère.

Dans la figure du père Mariage, nous découvrons un prêtre missionnaire très simple qui combinait la pastorale avec les soins médicaux, dévoué et actif sans en avoir l'air. Peu brillant dans ses

entreprises, il aimait les missions à taille humaine comme celle de Tshinsenda. Il a su mobiliser les laïcs, qu'ils a traités comme ses frères, de manière à maintenir en vie des communautés chrétiennes en son absence. Homme du peuple, il était un esprit libre et il aimait le franc-parler. Il aussi défendu les droits des populations pour lesquels il était responsable.

Monsieur Maus nous édifie par sa souplesse et sa disponibilité à accomplir toute tâche qui lui fut confiée. Tout à tour boulanger, cuisinier, proviseur, éleveur, jardinier, arboriste, briquetier et constructeur..., il a exploité à fond tous ses talents pour le développement de l'œuvre salésienne. De plus, il a parfois suppléé ses confrères absents, malades ou en congé, en assumant des tâches pour lesquelles il n'était pas doué : l'enseignement, la direction d'un atelier. On peut encore voir en lui l'homme du développement rural, émerveillé devant les potentialités agricoles du Congo. Un trait typique de l'esprit salésien - le travail infatigable - se retrouve parfaitement illustré par sa vie. De plus, il a su garder son calme et sa sérénité aux milieu de quelques situations qui auraient pu, tout naturellement, éveiller en lui des sentiments de frustration et d'énervement.

Monsieur Ferraris a eu la chance, dès sa première formation, de respirer l'esprit salésien le plus authentique ; celui qui remonte à don Bosco et à ses premiers disciples (don Scalonì notamment) et il l'a transmis à son tour en Belgique et au Congo. Il a été un coadjuteur qui n'a pas seulement aimé sa profession - la couture - mais aussi toutes les activités oratoriennes qui peuvent créer la joie parmi les jeunes, spécialement la musique, le chant et le théâtre. De plus, il a cultivé une délicate attention aux jeunes, à leurs besoins, y compris leur vie spirituelle. De cette manière, il a participé au travail pastoral de ses confrères prêtres. On admire encore son sens d'observation du milieu géographique et son intérêt pour les us et coutumes. Au bout d'un temps, il s'est acquis une bonne connaissance de la psychologie de l'enfant africain et il en a fait profiter d'autres en publiant un livre basé sur son expérience personnelle.

Chez monsieur Verboven, nous voyons un homme « fort au travail » qui a exprimé son amour pour la population plus par les actes que par les paroles, en accomplissant les tâches quotidiennes

liées à sa profession de menuisier et charpentier, travaillant en esprit d'équipe à l'atelier ou au dehors. Il a toujours commencé sa longue journée de travail par la prière communautaire à la chapelle. On constate chez lui une ponctualité et une fidélité remarquables. C'était aussi un homme réaliste : « au Congo, on ne fait pas ce qu'on veut, mais ce qu'on peut ». Il a travaillé avec les moyens dont il pouvait disposer à cette époque, tout en admettant qu'il fallait toujours progresser et moderniser. Dans ce sens, il a accueilli les nouvelles initiatives venant de ses confrères plus jeunes qui étaient mieux au courant que lui des nouvelles techniques.

Leurs corps sont inhumés dans le sol congolais. Leur vie et leur travail sont pareils à une semence féconde qui a germé et continue à porter des fruits jusqu'à présent.

Que leurs exemples puissent inspirer leurs héritiers spirituels, c'est-à-dire les confrères de la province d'Afrique Centrale, aujourd'hui pour la plupart des confrères africains. C'est à eux, maintenant, de donner la preuve que ces vaillants pionniers n'ont pas travaillé en vain, et que leur immense labeur se poursuivra dans les temps à venir.

TABLE DES MATIERES

SIGLES EMPLOYES	6
PREFACE	7
Motif de notre publication	7
But et méthode	8
Remerciements	8
Avertissement	9
INTRODUCTION	11
1. Importance d'une étude biographique	11
2. Circonstances de l'envoi des salésiens au Congo	16
3. Composition du premier groupe	20
4. Départ en Belgique et arrivée au Congo	22
5. Tâtonnements des premières années	30
LES SIX PIONNIERS	41
I. Mgr Antoine-Joseph Sak (1875-1946)	41
A. Vie et oeuvre	41
B. Personnalité et figure spirituelle	51
C. Documents	60
1. L'itinéraire d'évangélisation	60
2. Le testament de Mgr Sak (extrait)	74
II. Père Alphonse Schillinger (1880-1959)	77
A. Vie et oeuvre	77
B. Personnalité et figure spirituelle	90
C. Documents	99
1. Lettre du père Schillinger au provincial	99
2. Deux témoignages	102

III. Père Jules Mariage (1883-1963)	107
A. Vie et œuvre	107
B. Personnalité et figure spirituelle	118
C. Documents	122
1. Les débuts de l'œuvre salésienne au Congo.....	122
2. Les débuts des écoles salésiennes à Elisabethville....	148
3. Lettre du premier élève européen du Collège.	153
IV. Monsieur Joseph Maus (1873-1944)	157
A. Vie et oeuvre.....	157
B. Personnalité et figure spirituelle	175
C. Documents	179
1. La Ferme Don Bosco de La Kafubu en 1926.....	179
2. Une « spiritualité du travail ».	192
V. Monsieur Pierre Ferraris (1873-1945)	197
A. Vie et oeuvre.....	197
B. Personnalité et figure spirituelle	211
C. Documents	219
1. Extraits du livre « Une excursion au Katanga... »....	219
2. Lettre de nouvelles du Congo belge (en 1914)	225
VI. Monsieur Félix Verboven (1888-1962).....	229
A. Vie et œuvre	229
B. Personnalité et figure spirituelle	242
POSTFACE.....	247
TABLE DES MATIERES	253

Dépôt légal n°
05.20.2008.18 1^{er} Trimestre

Imprimé en R.D.C.
Printed in D.R. Congo

Imprimerie Médiaspaul
des missionnaires de Saint Paul
B.P. 1497 – Lubumbashi,
Mai 2008

